BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
4 D
6

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE
ET SUR LA
RELIGION,

Par

Le P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.

Seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée par l'Auteur.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
M. DC. XC.

12.4.D.6

TABLE

DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN. *De l'ame, & qu'elle eſt diſtinguée du corps. De la nature des idées. Que le monde où nos corps habitent, & que nous regardons, eſt bien different de celuy que nous voyons.* Page 1.

II. ENTRETIEN. *De l'exiſtence de Dieu. Que nous pouvons voir en luy toutes choſes, & que rien de finy ne peut le repreſenter. De ſorte qu'il ſuffit de penſer á luy pour ſçavoir qu'il eſt.* 23

III. ENTRETIEN. *De la difference qu'il y a entre nos ſentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choſes que par les idées qui les repreſentent, & nullement par les ſentimens dont on eſt touché en leur preſence ou à leur occaſion.* 39

IV. ENTRETIEN. *En general de la nature & des proprietez des ſens. De la ſageſſe des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme.* 67

V. ENTRETIEN. *De l'uſage des ſens dans les ſciences. Il y a dans nos ſentimens idée claire, & ſentiment confus. L'idée n'appartient point au ſentiment. C'eſt l'idée qui éclaire l'eſprit, & le ſentiment qui l'applique & le rend attentif: car c'eſt par le ſentiment que l'idée intelligible devient ſenſible.* 91

VI. ENTRETIEN. *Preuves de l'exiſtence des corps tirées de la revelation. Deux ſortes de revelations. D'où vient que les revelations naturelles des ſentimens nous ſont une occaſion d'erreur.* 115

VII. ENTRETIEN. *De l'inefficace des cauſes naturelles, ou de l'impuiſſance des creatures. Que nous ne ſommes unis immediatement & directement qu'à Dieu ſeul.* 136

VIII. ENTRETIEN. *De Dieu & de ſes attributs.* 167

IX. ENTRETIEN. *Que Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt. Qu'il a tout fait pour ſa gloire en Ieſus-*

Christ, & qu'il n'a point formé ses desseins sans avoir égard aux voyes de les executer. 196

X. ENTRETIEN. *De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indéfiny de ses differens ouvrages. De la simplicité & de la fecondité des voyes par lesquelles il les conserve & les developpe. De la Providence de Dieu dans la premiere impression du mouvement qu'il communique à la matiere. Que ce premier pas de sa conduite, qui n'est point determiné par des loix generales, est reglé par une sagesse infinie.* 226

XI. ENTRETIEN. *Continuation du même sujet. De la Providence generale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaisons infiniment infinies du physic avec le moral, du naturel avec le surnaturel.* 257

XII. ENTRETIEN. *De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps, & que Dieu nous unit par elles à tous ses ouvrages. Des loix de l'union de l'esprit avec la Raison. C'est par ces deux sortes de loix que se forment les Societez. Comment Dieu par les Anges distribuë aux hommes les biens temporels, & par Jesus-Christ la grace interieure & toutes sortes de biens. De la generalité de la Providence.* 288

XIII. ENTRETIEN. *Qu'il ne faut point critiquer la maniere ordinaire de parler de la Providence. Quelles sont les principales loix generales par lesquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Eglise.* 323

XIV. ENTRETIEN. *Continuation du même sujet. L'incomprehensibilité de nos mysteres est une preuve demonstrative de leur verité. Maniere d'éclaircir les dogmes de la foy. De l'Incarnation de Jesus-Christ. Preuve de sa Divinité contre les Sociniens. Nulle creature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par luy. Comment la foy en Jesus-Christ nous rend agreables à Dieu.* 352

ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

I. ENTRETIEN.

De l'ame, & qu'elle eſt diſtinguée du corps. De la nature des idées. Que le monde, où nos corps habitent, & que nous regardons, eſt bien different de celuy que nous voyons.

THEODORE. Bien donc, mon cher Ariſte, puis que vous le voulez, il faut que je vous entretienne de mes viſions metaphyſiques. Mais pour cela il eſt neceſſaire que je quitte ces lieux enchantez qui charment nos ſens, & qui par leur varieté partagent trop un eſprit tel que le mien. Comme j'apprehende extrémement de prendre pour les réponſes immediates de la verité interieure quelques-uns de mes préjugez, ou de ces principes confus qui doivent leur naiſſance aux loix de l'union de l'ame & du corps; & que dans ces lieux je ne puis pas, comme vous le pouvez, peut-être, faire taire un certain bruit confus qui jette la confuſion & le trouble dans toutes mes idées: ſortons d'icy, je vous prie. Allons nous renfermer dans vôtre cabinet, afin de rentrer plus facilement en nous-mêmes. Tâchons que rien ne nous empêche de conſulter l'un & l'autre nôtre maître commun, la Raiſon univerſelle. Car c'eſt la verité interieure qui doit préſider à nos entretiens. C'eſt elle qui doit me dicter ce que ie dois vous dire, & ce que vous voulez apprendre par mon entremiſe. En un mot c'eſt à elle à qui il appartient uniquement de juger & de

prononcer ſur nos differens. Car nous ne penſons aujourd'huy qu'à philoſopher : & quoy que vous ſoyez parfaitement ſoûmis à l'autorité de l'Egliſe, vous voulez que je vous parle d'abord comme ſi vous refuſiez de recevoir les veritez de la foy pour principes de nos connoiſſances. En effet, la foy doit regler les démarches de nôtre eſprit : mais il n'y a que la ſouveraine Raiſon qui le rempliſſe d'intelligence.

ARISTE. Allons, Theodore, par tout où vous voudrez. Je ſuis dégoûté de tout ce que je voy dans ce monde materiel & ſenſible, depuis que je vous entens parler d'un autre monde tout remply de beautez intelligibles. Enlevez moy dans cette Region heureuſe & enchantée. Faites m'en contempler toutes ces merveilles dont vous me parliez l'autre jour d'une maniere ſi magnifique & d'un air ſi content. Allons, je ſuis preſt de vous ſuivre dans ce païs, que vous croyez inacceſſible à ceux qui n'écoutent que leurs ſens.

THEODORE. Vous vous réjoüiſſez, Ariſte, & je n'en ſuis pas fâché. Vous me raillez d'une maniere ſi delicate & ſi honnête, que je ſens bien que vous voulez vous divertir, mais que vous ne voulez pas m'offenſer. Je vous le pardonne. Vous ſuivez les inſpirations ſecretes de vôtre imagination toûjours enjoüée. Mais, ſouffrez que je vous le diſe, vous parlez de ce que vous n'entendez pas. Non, je ne vous conduiray point dans une terre étrangere. Mais je vous apprendray peut-être que vous êtes étranger vous-mêmes dans vôtre propre païs. Je vous apprendray que ce monde que vous habitez n'eſt point tel que vous le croyez, parce qu'effectivement il n'eſt point tel que vous le voyez ou que vous le ſentez. Vous jugez ſur le rapport de vos ſens de tous les objets qui vous environnent ; & vos ſens vous ſeduiſent infiniment plus que vous ne pouvez vous l'imagi-

ner. Ce ne ſont de fidéles témoins que pour ce qui regarde le bien du corps & la conſervation de la vie. A l'égard de tout le reſte, il n'y a nulle exactitude, nulle verité dans leur dépoſition. Vous le verrez, Ariſte, ſans ſortir de vous-mêmes, ſans que je vous *enleve dans cette Region enchantée* que vôtre imagination vous repreſente. L'imagination eſt une folle qui ſe plaiſt à faire la folle. Ses ſaillies, ſes mouvemens imprévûs vous divertiſſent, & moy auſſi. Mais il faut, s'il vous plaît, que dans nos entretiens la Raiſon ſoit toûjours la ſuperieure. Il faut qu'elle decide & qu'elle prononce. Or elle ſe taiſt & nous échape toûjours, lors que l'imagination vient à la traverſe, & qu'au lieu de luy impoſer ſilence, nous écoutons ſes plaiſanteries, & que nous nous arrêtons aux divers fantômes qu'elle nous preſente. Tenez la donc dans le reſpect en preſence de la Raiſon. Faites la taire, ſi vous voulez entendre clairement & diſtinctement les réponſes de la verité interieure.

ARISTE. Vous prenez Theodore, bien ſerieuſement ce que je vous ay dit ſans beaucoup de réflexion. Je vous demande pardon de ma petite liberté. Je vous proteſte que....

THEODORE. Vous ne m'avez point fâché, Ariſte : vous m'avez réjoüi. Car encore un coup, vous avez l'imagination ſi vive & ſi agreable, & je ſuis ſi aſſuré de vôtre cœur, que vous ne me fâcherez jamais, & que vous me réjoüirez toûjours, du moins quand vous ne me raillerez que tête à tête : & ce que je viens de vous dire n'eſt que pour vous faire entendre que vous avez une terrible oppoſition à la verité. Cette qualité qui vous rend tout éclatant aux yeux des hommes, qui vous gagne les cœurs, qui vous attire l'eſtime, qui fait que tous ceux qui vous connoiſſent veulent vous poſſeder, eſt l'ennemie la plus irreconciliable

de la Raiſon. Je vous avance un paradoxe dont je ne puis vous démontrer * preſentement la verité. Mais vous le reconnoîtrez bientoſt par vôtre propre experience; & vous en verrez peut être les raiſons dans la ſuite de nos entretiens. Il y a encore pour cela bien du chemin à faire. Mais croyez moy, le ſtupide & le bel eſprit ſont également fermez à la verité. Il y a ſeulement cette difference, qu'ordinairement le ſtupide la reſpecte, & que le bel eſprit la mépriſe. Neanmoins ſi vous êtes bien reſolu de gourmander vôtre imagination, vous entrerez ſans aucun obſtacle dans le lieu où la Raiſon rend ſes réponſes: & quand vous l'aurez entenduë quelque temps, vous n'aurez que du mépris pour tout ce qui vous a charmé juſques icy; & ſi Dieu vous touche le cœur, vous n'en aurez que du dégoût.

* *Traité de Morale, ch. 12.*

ARISTE. Allons donc promtement, Theodore. Vos promeſſes me donnent une ardeur que je ne puis vous exprimer. Aſſurément je vais faire tout ce que vous m'ordonnerez. Doublons le pas . . . Graces à Dieu, nous voicy enfin arrivez au lieu deſtiné à nos entretiens. Entrons . . . Aſſeyez vous . . . Qu'y a-t'il icy qui puiſſe nous empêcher de rentrer en nous-mêmes pour conſulter la Raiſon? Voulez-vous que je ferme tous les paſſages de la lumiere, afin que les tenebres faſſent éclipſer tout ce qu'il y a de viſible dans cette chambre, & qui peut frapper nos ſens?

THEODORE. Non, mon cher. Les tenebres frappent nos ſens auſſi bien que la lumiere. Elles effacent l'éclat des couleurs. Mais à l'heure qu'il eſt, elles pourroient jetter quelque trouble, ou quelque petite frayeur dans nôtre imagination. Tirez ſeulement les rideaux. Ce grand jour nous incommoderoit un peu, & donneroit peut-être trop d'éclat à certains objets . . . Cela eſt fort bien: aſſeyez-vous.

Rejettez, Ariſte, tout ce qui vous eſt entré ans l'eſprit par les ſens. Faites taire vôtre ima- ination. Que tout ſoit chez vous dans un parfait lence. Oubliez même, ſi vous le pouvez, que ous avez un corps, & ne penſez qu'à ce que je ais vous dire. En un mot ſoyez attentif, & ne hicanez point ſur mon préambule. L'attention ſt la ſeule choſe que je vous demande. Sans ce :avail, ou ce combat de l'eſprit contre les im- reſſions du corps, on ne fait point de conquêtes ans le païs de la verité.

ARISTE. Je le croy ainſi, Theodore: par- :z. Mais permettez moy de vous arrêter, lors ue je ne pourray pas vous ſuivre.

THEODORE. Cela eſt juſte. Ecoutez.

I. Le neant n'a point de proprietez. Je penſe.)onc je ſuis. Mais que ſuis-je, moy qui penſe, ans le temps que je penſe? Suis-je un corps, n eſprit, un homme? Je ne ſçay encore rien de out cela. Je ſçay ſeulement que dans le temps que e penſe je ſuis quelque choſe qui penſe. Mais oyons. Un corps peut-il penſer? Une étenduë n longueur, largeur & profondeur peut-elle aiſonner, deſirer, ſentir? Non ſans doute: car outes les manieres d'être d'une telle étenduë ne onſiſtent que dans des rapports de diſtance; & eſt évident que ces rapports ne ſont point des erceptions, des raiſonnemens, des plaiſirs, des eſirs, des ſentimens, en un mot des penſées. Donc : MOY qui penſe, ma propre ſubſtance n'eſt oint un corps, puis que mes perceptions, qui- ſûrément m'appartiennent, ſont toute autre hoſe que des rapports de diſtance.

ARISTE. Il me paroît clair que toutes les iodifications de l'étenduë ne peuvent être que es rapports de diſtance; & qu'ainſi de l'étenduë e peut pas connoître, vouloir, ſentir. Mais mon orps eſt peut-être quelqu'autre choſe que de l'é-

tenduë. Car il me ſemble que c'eſt mon doigt qui ſent la douleur de la piqueure, que c'eſt mon cœur qui deſire, que c'eſt mon cerveau qui raiſonne. Le ſentiment interieur que j'ay de ce qui ſe paſſe en moy m'apprend ce que je vous dis. Prouvez moy que mon corps n'eſt que de l'étenduë, & ie vous auoüeray que mon eſprit, ou ce qui eſt en moy qui penſe, qui veut, qui raiſonne, n'eſt point materiel ou corporel.

II. THEODORE. Quoy, Ariſte, vous croyez que vôtre corps eſt compoſé de quelqu'autre ſubſtance que de l'étendüe? Eſt-ce vous ne comprenez pas qu'il ſuffit d'avoir de l'étendüe, pour en former par l'eſprit un cerveau, un cœur, des bras & des mains, & toutes les les veines, les arteres, les nerfs, & le reſte dont vôtre corps eſt compoſé? Si Dieu détruiſoit l'étendüe de vôtre corps, eſt-ce que vous auriez encore un cerveau, des arteres, des veines, & le reſte; Concevez-vous bien qu'un corps puiſſe être reduit en un point mathematique? Car que Dieu puiſſe former tout ce qu'il y a dans l'Univers avec l'étenduë d'un grain de ſable, c'eſt dequoy je ne doute pas. Aſſurément où il n'y a nulle étenduë, je dis nulle, il n'y a point de ſubſtance corporelle. Penſez-y ſerieuſement; & pour vous en convaincre, prenez garde à cecy.

Tout ce qui eſt on le peut concevoir ſeul, ou on ne le peut pas. Il n'y a point de milieu, car ces deux propoſitions ſont contradictoires. Or toutce qu'on peut concevoir ſeul, & ſans penſer à autre choſe, qu'on peut, dis-je, concevoir ſeul comme exiſtant indépendemment de quelqu'autre choſe, ou ſans que l'idée qu'on en a repreſente quelqu'autre choſe, c'eſt aſſurément un être ou une ſubſtance: & tout ce qu'on ne peut concevoir ſeul, ou ſans penſer à quelqu'autre choſe, c'eſt une maniere d'être, ou une modification de ſubſtance.

Par exemple. On ne peut penſer à la rondeur ſans penſer à l'étenduë. La rondeur n'eſt donc point un être ou une ſubſtance, mais une maniere d'être. On peut penſer à l'étenduë ſans penſer en particulier à quelque autre choſe. Donc l'étenduë n'eſt point une maniere d'être. Elle eſt elle-même un être. Comme la modification d'une ſubſtance n'eſt que la ſubſtance même de telle ou telle façon, il eſt évident que l'idée d'une modification renferme neceſſairement l'idée de la ſubſtance dont elle eſt la modification. Et comme une ſubſtance c'eſt un être qui ſubſiſte en luy-même, l'idée d'une ſubſtance ne renferme point neceſſairement l'idée d'une autre être. Nous n'avons point d'autre voye pour diſtinguer les ſubſtances ou les êtres, des modifications ou des façons d'être, que que par les diverſes manieres dont nous appercevons ces choſes.

Or rentrez en vous-mêmes, n'eſt-il pas vray que vous pouvez penſer à de l'étenduë ſans penſer à autre choſe? N'eſt-il pas vray que vous pouvez appercevoir de l'étenduë toute ſeule? Donc l'étenduë eſt une ſubſtance, & nullement une façon ou une maniere d'être. Donc l'étenduë & la matiere ne ſont qu'une même ſubſtance. Or je puis appercevoir ma penſée, mon deſir, mon plaiſir, ſans penſer à l'étenduë, & mêmes en ſuppoſant qu'il n'y a point d'étenduë. Donc toutes ces choſes ne ſont point des modifications de l'étenduë, mais des modifications d'une ſubſtance qui penſe, qui ſent, qui deſire, & qui eſt bien differente de l'étenduë.

Toutes les modifications de l'étenduë ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance. Or il eſt évident que mon plaiſir, mon deſir & toutes mes penſées ne ſont point des rapports de diſtance. Car tous les rapports de diſtance ſe peuvent comparer, meſurer, déterminer exactement par les

principes de la Geometrie : & l'on ne peut ni comparer ni meſurer de cette maniere nos perceptions & nos ſentimens. Donc mon ame n'eſt point meterielle. Elle n'eſt point la modification de mon corps. C'eſt une ſubſtance qui penſe, & qui n'a nulle reſſemblance avec la ſubſtance étenduë dont mon corps eſt compoſé.

ARISTE. Cela me paroît démontré. Mais qu'en pouvez-vous conclure ?

III. THEODORE. J'en puis conclure une infinité de veritez. Car la diſtinction de l'ame & du corps eſt le fondement des principaux dogmes de la Philoſophie, & entr'autres de * l'immortalité de nôtre être. Car, pour le dire en paſſant, ſi l'ame eſt une ſubſtance diſtinguée du corps, ſi elle n'en eſt point la modification, il eſt évident que quand mêmes la mort aneantiroit nôtre corps, ce qu'elle ne fait pas, il ne s'enſuivroit pas delà que nôtre ame fuſt aneantie. Mais il n'eſt pas encore temps de traiter à fonds cette importante queſtion. Il faut que je vous prouve auparavant beaucoup d'autres veritez. Tâchez de vous rendre attentif à ce que je vais vous dire.

* *Voy. la Rech. de la Verité. liv. 4. chap. 2.*

La diſtinction de l'ame & du corps eſt le fondement de toutes les cõnoiſſances qui ont rapport à l'homme.

ARISTE. Continuez. Je vous ſuivray avec toute l'application dont je ſuis capable.

IV. THEODORE. Je penſe à quantité de choſes, à un nombre, à un cercle, à une maiſon, à tels & tels êtres, à l'être. Donc tout cela eſt, du moins dans le tems que que j'y penſe. Aſſûrément, quand je penſe à un cercle, à un nombre, à l'être ou à l'infiny, à tel être finy, j'apperçois des realitez. Car ſi le cercle que i'apperçois n'étoit rien, en y penſant ie ne penſerois à rien. Or le cercle auquel ie penſe a des proprietez que n'a pas telle autre figure. Donc ce cercle exiſte dans le temps que i'y penſe, puiſque le neant n'a point de proprietez, & qu'un neant ne peut être different dun autre neant.

ARISTE. Quoy, Theodore ! tout ce à quoy vous penſez exiſte ? Eſt-ce que vôtre eſprit donne l'être à ce cabinet, à ce bureau, à ces chaiſes, parce que vous y penſez ?

THEODORE. Doucement. Je vous dis que tout ce à quoy ie penſe eſt, ou, ſi vous voulez, exiſte. Le cabinet, le bureau, les chaiſes que ie voy, tout cela eſt, du moins dans le temps que ie le voy. Mais vous confondez ce que ie voy avec un meuble que ie ne voy point. Il y a plus de difference entre le bureau que ie voy, & celuy que vous croyez voir, qu'il n'y en a entre vôtre eſprit & vôtre corps.

ARISTE. Je vous entens en partie, Theodore, & i'ay honte de vous avoir interrompu. Je ſuis convaincu que tout ce que nous voyons, ou tout ce à quoy nous penſons, contient quelque réalité. Vous ne parlez pas des obiets, mais de leurs idées. Oüi, ſans doute, les idées que nous avons des obiets exiſtent dans le temps qu'elles ſont preſentes à nôtre eſprit. Mais ie croyois que vous parliez des obiets mêmes.

V. THEODORE. *Des objets mêmes*, oh que nous n'y ſommes pas ! Je tâche de conduire par ordre mes reflexions. Il faut bien plus de principes que vous ne penſez, pour démontrer ce dont perſonne ne doute. Car où ſont ceux qui doutent qu'ils ayent un corps, qu'ils marchent ſur une terre ſolide, qu'ils vivent dans un monde materiel? Mais vous ſçaurez bientoſt ce que peu de gens comprennent bien, ſçavoir que ſi nôtre corps ſe promene dans un monde corporel, nôtre eſprit de ſon côté ſe tranſporte ſans ceſſe dans un monde intelligible qui le touche, & qui par là luy devient ſenſible.

Comme les hommes comptent pour rien les idées qu'ils ont des choſes, ils donnent au monde creé beaucoup plus de realitez qu'il n'en a. Ils ne

doutent point de l'exiſtence des obiets, & ils leur attribüent beaucoup de qualitez qu'ils n'ont point. Mais ils ne penſent ſeulement pas à la réalité de leurs idées. C'eſt qu'ils écoutent leurs ſens, & qu'ils ne conſultent point aſſez la verité interieure. Car encore un coup, il eſt bien plus facile de démontrer la réalité des idées, ou, pour me ſervir de vos termes, la réalité de *cet autre monde tout remply de beautez intelligibles*, que de démontrer l'exiſtence de ce monde materiel. En voicy la raiſon.

C'eſt que les idées ont une exiſtence éternelle & neceſſaire, & que le monde corporel n'exiſte que parce qu'il aplû à Dieu de le créer. Ainſi, pour voir le monde intelligible, il ſuffit de conſulter la raiſon, qui renferme les idées, ou les eſſences intelligibles, éternelles & neceſſaires; ce que peuvent faire tous les eſprits raiſonnables, ou unis à la Raiſon. Mais pour voir le monde materiel, où plûtoſt pour iuger que ce monde exiſte, car ce monde eſt inviſible par luy-même, il faut par neceſſité que Dieu nous le révele; parce que nous ne pouvons pas voir ſes volontez arbitraires dans la Raiſon neceſſaire.

Or Dieu nous révele l'exiſtence de ſes creatures en deux manieres, par l'autorité des Livres Sacrez, & par l'entremiſe de nos ſens. La premiere autorité ſuppoſée, & on ne peut la reietter, on * démontre en rigueur l'exiſtence des corps. Par la ſeconde on s'aſſure ſuffiſamment de l'exiſtence de tels & tels corps. Mais cette ſeconde n'eſt pas maintenant infaillible. Car tel croit voir devant luy ſon ennemy, lors qu'il en eſt fort éloigné. Tel croit avoir quatre pattes, qui n'a que deux iambes. Tel ſent de la douleur dans un bras qu'on luy a coupé il y a long-temps. Ainſi la revelation * naturelle, qui eſt en conſequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, eſt mainte-

* *Cy-deſſous, Entr. VI.*

* *Entr. IV. & VI.*

nant ſuiette à l'erreur : ie vous en diray les raiſons. Mais la revelation particuliere ne peut iamais conduire directement à l'erreur, parce que Dieu ne peut pas vouloir nous tromper. Voilà un petit écart pour vous faire entrevoir quelques veritez que ie vous prouveray dans la ſuite, pour vous en donner de la curioſité, & réveiller un peu vôtre attention. Je reviens : écoutez moy.

Je penſe à un nombre, à un cercle, à un cabinet, à vos chaiſes, en un mot à tels & tels êtres. Je penſe auſſi à l'être ou à l'infini, à l'être indéterminé. Toutes ces idées ont quelque réalité dans le temps que i'y penſe. Vous n'en doutez pas, puis que le neant n'a point de proprietez, & qu'elles en ont. Car elles éclairent l'eſprit, ou ſe font connoître à luy : quelques-unes mêmes le frappent, & ſe font ſentir à luy, & cela en mille manieres differentes. Du moins eſt-il certain que les proprietez des unes ſont bien differentes de celles des autres. Si donc la réalité de nos idées eſt veritable, & à plus forte raiſon ſi elle eſt neceſſaire, éternelle, immuable, il eſt clair que nous voilà tous deux enlevez dans un autre monde que celui où habite nôtre corps : nous voilà *dans un monde tout remply de beautez intelligibles.*

Suppoſons, Ariſte, que Dieu aneantiſſe tous les êtres qu'il a créez, excepté vous & moy, vôtre corps & le mien. (Je vous parle comme à un homme qui croit & qui ſçait déia beaucoup de choſes & ie ſuis certain qu'en cela ie ne me trompe pas. Je vous ennuyrois, ſi ie vous parlois avec une exactitude trop ſcrupuleuſe, & comme à un homme qui ne ſçait encor rien du tout.) Suppoſons de plus que Dieu imprime dans nôtre cerveau toutes les mêmes traces, ou plûtoſt qu'il produiſe dans nôtre eſprit toutes les mêmes idées que nous devons y avoir auiourd'huy. Cela ſuppoſé, Ariſte, dans quel monde paſſerions-nous la iournée ? Ne ſeroit-ce

pas dans un monde intelligible ? Or prenez y garde, c'eſt dans ce monde-là que nous ſommes & que nous vivons, quoique le corps que nous animons vive dans un autre, & ſe promene dans un autre. C'eſt ce monde-là que nous contemplons, que nous admirons, que nous ſentons. Mais le monde que nous regardons, ou que nous conſiderons en tournant la tête de tous côtez, n'eſt que de la matiere inviſible par elle-même, & qui n'a rien de toutes ces beautez que nous admirons, & que nous ſentons en le regardant. Car, ie vous prie, faites bien reflexion ſur cecy. Le neant n'a point de proprietez. Donc ſi le monde étoit détruit, il n'auroit nulle beauté. Or dans la ſuppoſition que le monde fuſt aneanty, & que Dieu neanmoins produisît dans nôtre cerveau les mêmes traces, ou plûtôt dans nôtre eſprit les mêmes idées qui s'y produiſent à la preſence des obiets nous verrions les mêmes beautez. Donc les beautez que nous voyons ne ſont point des beautez materielles, mais des beautez intelligibles, renduës ſenſibles en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; puis que l'aneantiſſement ſuppoſé de la matiere n'emporte point avec luy l'aneantiſſement de ces beautez que nous voyons en les regardant.

ARISTE. Je crains, Theodore, que vous ne ſuppoſiez une fauſſeté. Car ſi Dieu avoit détruit cette chambre, certainement elle ne ſeroit plus viſible, car le neant n'a point de proprietez.

VI. THEODORE. Vous ne me ſuivez pas, Ariſte. Vôtre chambre eſt par elle-même abſolument inviſible. Si Dieu l'avoit détruite, dites-vous, elle ne ſeroit plus viſible, puis que le neant n'a point de proprietez. Cela ſeroit vray, ſi la viſibilité de vôtre chambre étoit une proprieté qui luy appartint. Si elle étoit détruite, elle ne ſeroit plus viſible. Je le veux, car cela eſt vray en un

ſens,

ſens. Mais ce que ie voy en regardant vôtre chambre, ie veux dire en tournant mes yeux de tous côtez pour la conſiderer, ſera toûiours viſible, quand même vôtre chambre ſeroit détruite; que dis-ie ! quand même elle n'auroit iamais été bâtie. Je vous ſoûtiens qu'un Chinois qui n'eſt iamais entré icy, peut voir en ſon païs tout ce que ie voy, lors que ie regarde vôtre chambre; ſuppoſé, ce qui n'eſt nullement impoſſible, qu'il ait ait le cerveau ébranlé de la même maniere que ie l'ay maintenant que ie la conſidere. Ceux qui ont la fiévre chaude, ceux qui dorment, ne voyent-ils pas des chimeres de toutes façons qui ne furent iamais ? Ce qu'ils voyent eſt du moins dans le tems qu'ils le voyent. Mais ce qu'ils croyent voir n'eſt pas : ce à quoy ils rapportent ce qu'ils voyent n'eſt rien de réel.

Je vous le repete, Ariſte : à parler exactement, vôtre chambre n'eſt point viſible. Ce n'eſt point proprement vôtre chambre que ie voy, lors que ie la regarde : puis que ie pourrois bien voir tout ce que ie voy maintenant, quand même Dieu l'auroit détruite. Les dimenſions que ie voy ſont immuables, éternelles, neceſſaires. Ces dimenſions intelligibles qui me repreſentent toutes ces eſpaces, n'occupent aucun lieu. Les dimenſions de vôtre chambre ſont au contraire changeantes & corruptibles; elles rempliſſent un certain eſpace. Mais en vous diſant trop de veritez, ie crains maintenant de multiplier vos difficultez. Car vous ne paroiſſez aſſez embaraſſé à diſtinguer les idées, qui ſeules ſont viſibles par elles-mêmes, des objets qu'elles repreſentent, qui ſont inviſibles à eſprit, parce qu'ils ne peuvent agir ſur luy, ni : repreſenter à luy.

ARISTE. Il eſt vray que ie ſuis un peu inrdit. C'eſt que i'ay de la peine à vous ſuivre ins ce païs des idées, auſquelles vous attribuez ie réalité veritable. Je ne trouve point de priſe

dans tout ce qui n'a point de corps. Et cette réalité de vos idées que ie ne puis m'empêcher de croire veritables, par les raiſons que vous venez de me dire, me paroît n'avoir gueres de ſolidité. Car, ie vous prie, que deviennent nos idées dés que nous n'y penſons plus ? Pour moy il me ſemble qu'elles rentrent dans le neant. Et ſi cela eſt, voilà vôtre monde intelligible détruit. Si en fermant les yeux i'aneantis la chambre intelligible que ie voy maintenant, certes la realité de cette chambre eſt bien mince, c'eſt bien peu de choſe. S'il ſuffit que i'ouvre les yeux pour créer un monde intelligible, aſſurément ce monde-là ne vaut pas celuy dans lequel nos corps habitent.

VII. THEODORE. Cela eſt vray, Ariſte. Si vous donnez l'être à vos idées, s'il ne dépend que d'un clin d'œil pour les aneantir, c'eſt bien peu de choſe. Mais ſi elles ſont éternelles, immuables, neceſſaires, divines en un mot, i'entens la réalité intelligible dont elles ſont formées, aſſurément elles ſeront plus conſiderables que cette matiere inefficace, & par elle-méme abſolument inviſible. Quoy, Ariſte ! pourriez-vous croire qu'en voulant penſer à un cercle, par exemple, vous donniez l'être à la ſubſtance, pour ainſi dire, dont vôtre idée eſt formée, & que dés que vous ceſſez de vouloir y penſer, vous l'aneantiſſiez ? Prenez garde. Si c'eſt vous qui donnez l'être à vos idées, c'eſt en voulant y penſer. Or, ie vous prie, comment pouvez-vous vouloir penſer à un cercle, ſi vous n'en avez déia quelque idée, & dequoy la former & l'achever ? Peut-on rien vouloir ſans le connoître ? Pouvez-vous faire quelque choſe de rien ? Certainement vous ne pouvez pas vouloir penſer à un cercle, ſi vous n'en avez déia l'idée, ou du moins l'idée de l'étenduë dont vous puiſſiez conſiderer certaines parties ſans penſer aux autres. Vous ne pouvez vouloir le voir de prés, le voir diſtinctement, ſi

vous ne levoyez déia confuſément, & comme de loin. Vôtre attention vous en approche; elle vous le rend preſent; elle le forme même. Je le veux. Mais il eſt clair qu'elle ne le produit pas de rien. Vôtre diſtraction vous en éloigne : mais elle ne l'aneantit pas tout-à-fait. Car ſi elle l'aneantiſſoit [illegible]ament pourriez-vous former le deſir de le produire, & ſur quel modele le feriez-vous [illegible]e nouveau ſi ſemblable à luy-même? N'eſt-il pas clair que cela ſeroit impoſſible ?

ARISTE. Pas trop clair encore pour moy, Theodore. Vous me convainquez, mais vous ne me perſuadez pas. Cette terre eſt réelle. Je le ſens bien. Quand ie frape du pied, elle me reſiſte. Voila qui eſt ſolide cela. Mais que mes idées ayent quelque réalité indépendemment de ma penſée, qu'elle ſoient dans le temps même que ie n'y penſe point, c'eſt ce que ie ne puis me perſuader.

VIII. THEODORE. C'eſt que vous ne ſçauriez rentrer en vous-mémes pour interroger la Raiſon; & que fatigué du travail de l'attention, vous écoutez vôtre imagination & vos ſens, qui vous parlent ſans que vous ayez la peine de les conſulter. Vous n'avez pas fait aſſez de reflexion ſur les preuves que ie vous ay données, que leur témoignage eſt trompeur. Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit un homme fort ſage d'ailleurs, qui croyoit toûiours avoir de l'eau iuſqu'au milieu du corps, & qui apprehendoit ſans ceſſe qu'elle ne s'augmentaſt & ne le noyaſt. Il la ſentoit, comme vous vôtre terre. Il la trouvoit froide, & il ſe promenoit toûjours fort lentement, parce que l'eau, diſoit-il, l'empéchoit d'aller plus viſte. Quand on lui parloit neanmoins, & qu'il écoutoit, on le détrompoit. Mais il retomboit auſſi-tôt dans ſon erreur. Quand un homme ſe croit transformé en coq, en liévre, en loup ou en bœuf, comme Nabucodonoſor, il ſent en luy, au lieu de ſes

apprennent vos ſens d'une maniere confuſe & trompeuſe. L'étenduë intelligible eſt auſſi impenetrable à ſa façon : c'eſt ce qu'elle vous fait voir clairement par ſon évidence & par ſa propre lumiere.

Ecoutez-moy, Ariſte. Vous avez l'idée de l'eſpace ou de l'étenduë, d'une eſpace, dis-je ; qui n'a point de bornes. Cette idée eſt neceſſaire, éternelle, immuable, commune à tous les eſprits, aux hommes, aux Anges, à Dieu même. Cette idée, prenez-y garde, eſt ineffaçable de vôtre eſprit, comme celle de l'eſtre ou de l'infiny, & de l'eſtre indeterminé. Elle luy eſt toûiours preſente. Vous ne pouvez vous en ſeparer, ou la perdre entierement de veüe. Or c'eſt de cette vaſte idée que ſe forme en nous non ſeulement l'idée du cercle, & de toutes les figures purement intelligibles, mais auſſi celle de toutes les figures ſenſibles que nous voyons en regardant le monde creé : tout cela ſelon les diverſes applications des parties intelligibles de cette étenduë ideale, immaterielle, intelligible à nôtre eſprit ; tantoſt en conſequence de nôtre attention, & alors nous connoiſſons ces figures ; & tantoſt en conſequence des traces & des ébranlemens de nôtre cerveau, & alors nous les imaginons ou nous les ſentons. Je ne dois pas maintenant vous expliquer tout cecy plus exactement. Conſiderez ſeulement qu'il faut bien que cette idée d'une étenduë infinie ait beaucoup de realité, puis que vous ne pouvez la comprendre, & que quelque mouvement que vous donniez à vôtre eſprit, vous ne pouvez la parcourir. Conſiderez qu'il n'eſt pas pas poſſible qu'elle n'en ſoit qu'une modification, puis que l'infiny ne peut être actuellement la modification de quelque choſe de finy. Dites-vous à vous même : Mon eſprit ne peut comprendre cette vaſte idée. Il ne peut la meſurer. C'eſt donc qu'elle le paſſe infiniment. Et ſi elle le paſſe, il eſt

clair qu'elle n'en eſt point la modification. Car les modifications des êtres ne peuvent pas s'étendre au delà de ces mêmes êtres, puis que les modifications des êtres ne ſont que ces mêmes êtres de telle & telle façon. Mon eſprit ne peut meſurer cette idée : c'eſt donc qu'il eſt finy, & qu'elle eſt infinie. Car le finy, quelque grand qu'il ſoit, appliqué ou repeté tant qu'on voudra, ne peut jamais égaler l'infiny.

ARISTE. Que vous êtes ſubtil & prompt ! Doucement, s'il vous plaiſt. Je vous nie que l'eſprit apperçoive l'infiny. L'eſprit, je le veux, apperçoit de l'étenduë dont il ne voit pas le bout : mais il ne voit pas une étenduë infinie ; un eſprit finy ne peut rien voir d'infiny.

IX. THEODORE. Non, Ariſte, l'eſprit ne voit pas une étenduë infinie, en ce ſens que ſa penſée ou ſa perception égale une étenduë infinie. Si cela étoit, il la comprendroit, & il ſeroit infiny luy-même. Car il faut une penſée infinie pour meſurer une idée infinie pour ſe joindre actuellement à tout ce que comprend l'infiny. Mais l'eſprit voit actuellement que ſon objet immediat eſt infiny : il voit actuellement que l'étenduë intelligible eſt infinie. Et ce n'eſt pas, comme vous le penſez, parce qu'il n'en voit pas le bout ; car ſi cela étoit, il pourroit eſperer de le trouver, ou du moins il pourroit douter ſi elle en a, ou ſi elle n'en a point : mais c'eſt parce qu'il voit clairement qu'elle n'en a point.

Suppoſons qu'un homme tombé des nuës marche ſur la terre toûjours en droite ligne, je veux dire ſur un des grands cercles dont les Geographes la diviſent, & que rien ne l'empêche de voyager : pourroit-il decider aprés quelques journées de chemin, que la terre ſeroit infinie, à cauſe qu'il n'en trouveroit point le bout ? S'il étoit ſage & retenu dans ſes jugemens, il la croiroit fort grande, mais il ne la jugeroit pas infinie. Et

à force de marcher, se retrouvant au même lieu dont il seroit party, il reconnoîtroit qu'effectivement il en auroit fait le tour. Mais lors que l'esprit pense à l'étenduë intelligible, lors qu'il veut mesurer l'idée de l'espace, il voit clairement qu'elle est infinie. Il ne peut douter que cette idée ne soit inépuisable. Qu'il en prenne dequoy se representer le lieu de cent mille mondes, & à chaque instant encore cent mille fois davantage, jamais cette idée ne cessera de luy fournir tout ce qu'il faudra. L'esprit le voit, & n'en peut douter. Mais ce n'est point par là qu'il découvre qu'elle est infinie. C'est au contraire, parce qu'il la voit actuellement infinie, qu'il sçait bien qu'il ne l'épuisera jamais.

Les Geometres sont les plus exacts de ceux qui se mêlent de raisonner. Or tous conviennent qu'il n'y a point de fraction, qui multipliée par elle-même, donne huit pour produit, quoy qu'en augmentant les termes de la fraction, on puisse approcher à l'infiny de ce nombre. Tous conviennent que l'hyperbole & ses asymptotes, & plusieurs autres semblables lignes continuées à l'infiny, s'approcheront toûjours sans jamais se joindre. Pensez-vous qu'ils découvrent ces veritez en tâtonnant, & qu'ils jugent de ce qu'ils ne voyent point, par quelque peu de chose qu'ils auroient découvert ? Non, Ariste. C'est ainsi que jugent l'imagination & les sens, ou ceux qui suivent leur propre témoignage. Mais les vrais Philosophes ne jugent precisément que de ce qu'ils voyent. Et cependant ils ne craignent point d'assurer, sans jamais l'avoir éprouvé, que nulle partie de la diagonale d'un quarré, fust-elle un million de fois plus petite que le plus petit grain de pouſſiere, ne peut mesurer exactement & sans reste cette diagonale d'un quarré & quelqu'un de ses côtez. Tant il est vray que l'esprit voit l'infiny aussi bien dans le petit que dans le grand, non

par la diviſion ou multiplication reïterée de ſes idées finies, qui ne pourroient jamais atteindre à l'infiny, mais par l'infinité méme qu'il découvre dans ſes idées & qui leur appartient, leſquelles luy apprennent tout d'un coup, d'une part qu'il n'y a point d'unité, & de l'autre point de bornes dans l'étenduë intelligible.

ARISTE. Je me rens, Theodore. Les idées ont plus de réalité que je ne penſois, & leur réalité eſt immuable, neceſſaire, éternelle, commune à toutes les intelligences, & nullement des modifications de leur être propre, qui étant finy, ne peut recevoir actuellement des modifications infinies. La perception que j'ay de l'étenduë intelligible m'appartient à moy : c'eſt une modification de mon eſprit. C'eſt moy qui apperçois cette étenduë. Mais cette étenduë que j'apperçois n'eſt point une modification de mon eſprit. Car je ſens bien que ce n'eſt point moy-même que je voy, lors que je penſe à des eſpaces infinis, à un cercle, à un quarré, à un cube, lors que je regarde cette chambre, lors que je tourne les yeux vers le ciel. La perception de l'étenduë eſt de moy. Mais cette étenduë, & toutes les figures que j'y découvre, je voudrois bien ſçavoir comment, ne ſont point à moy. La perception que j'ay de l'étenduë ne peut être ſans moy. C'eſt donc une modification de mon eſprit. Mais l'étenduë que je voy ſubſiſte ſans moy. Car vous la pouvez contempler ſans que j'y penſe, vous & tous les autres hommes.

X. THEODORE. Vous pourriez ſans crainte ajoûter, ET DIEU MESME. Car toutes nos idées claires ſont en Dieu quant à leur réalité intelligible. Ce n'eſt qu'en luy que nous les voyons : ce n'eſt que dans la Raiſon univerſelle, qui éclaire par elles toutes les intelligences. Si nos idées ſont éternelles, immuables, neceſſaires, vous voyez bien qu'elles ne peuvent ſe trou-

ver que dans une nature immuable. Oüy, Ariſte, Dieu voit en luy-même l'étenduë intelligible, l'archetype de la matiere dont le monde eſt formé, & où habitent nos corps : & encore un coup, ce n'eſt qu'en luy que nous la voyons. Car nos eſprits n'habitent que dans la Raiſon univerſelle, dans cette ſubſtance intelligible qui renferme les idées de toutes les veritez que nous découvrons ; ſoit en conſequence * des loix generales de l'union de nôtre eſprit avec cette même Raiſon ; ſoit en conſequence des loix generales de l'union de nôtre ame avec nôtre corps, dont la cauſe occaſionnelle ou naturelle n'eſt que les traces qui s'impriment dans le cerveau par l'action des objets, ou par le cours des eſprits animaux.

* *Cy-deſſous. XII. Entr.*

L'ordre ne permet pas preſentement que je vous explique tout cecy en particulier. Mais pour ſatisfaire en partie le deſir que vous avez de ſçavoir comment l'eſprit peut découvrir toutes ſortes de figures, & voir ce monde ſenſible dans l'étenduë intelligible, prenez garde que vous appercevez un cercle, par exemple, en trois manieres. Vous le concevez, vous l'imaginez, vous le ſentez ou le voyez. Lors que vous le concevez, c'eſt que l'étenduë intelligible s'applique à vôtre eſprit avec des bornes indéterminées quant à leur grandeur, mais également diſtantes d'un point déterminé, & toutes dans un même plan : & alors vous concevez un cercle en general. Lors que vous l'imaginez, c'eſt qu'une partie déterminée de cette étenduë, dont les bornes ſont également diſtantes d'un point, touche legerement vôtre eſprit. Et lors que vous le ſentez ou le voyez, c'eſt qu'une partie déterminée de cette étenduë touche ſenſiblement vôtre ame, & la modifie par le ſentiment de quelque couleur. Car l'étenduë intelligible ne devient viſible, & ne repreſente tel corps en particulier que par la couleur, puis que ce n'eſt que par la diverſité des couleurs que nous jugeons de

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

la difference des objets que nous voyons. Toutes les parties intelligibles de l'étendüe intelligible ſont en qualité d'idées de même nature, auſſi-bien que toutes les parties de l'étendüe locale ou materielle en qualité de ſubſtance. Mais les ſentimens de couleur étant eſſentiellement differens, nous jugeons par eux de la varieté des corps. Si je diſtingue vôtre main de vôtre habit, & l'un & l'autre de l'air qui les environne, c'eſt que i'en ay des ſentimens de couleur ou de lumiere fort differens. Cela eſt évident. Car ſi i'avois de tout ce qui eſt dans vôtre chambre le même ſentiment de couleur, ie n'y verrrois par le ſens de la vûe nulle diverſité d'obiets. Ainſi vous iugez bien que l'étendue intelligible diverſement appliquée à nôtre eſprit, * peut nous donner toutes les idées que que nous avons des figures mathematiques, comme auſſi de tous les obiets que nous admirons dans l'Univers, & enfin de tout ce que nôtre imagination nous repreſente. Car de même que l'on peut par l'action du ciſeau former d'un bloc de marbre toutes ſortes de figures, Dieu peut nous repreſenter tous les êtres materiels par les diverſes applications de l'étenduë intelligible à nôtre eſprit. Or comment cela ſe fait, & pourquoy Dieu le fait ainſi, c'eſt ce que nous pourrons examiner dans la ſuite.

* *Rech. de la Verité. 3. liv. 2. part. & l'Eclairciſſement ſur cette matiere. Voy. auſſi ma Rep. au Livre des vrayes & des fauſſes Idées de Mr. Arn. & ma I. Lettre touchant ſa Défenſe.*

Cela ſuffit, Ariſte, pour un premier entretien. Tâchez de vous accoûtumer aux idées metaphyſiques, & de vous élever au deſſus de vos ſens. Vous voilà, ſi ie ne me trompe, tranſporté dans un monde intelligible. Contemplez en les beautez. Repaſſez dans vôtre eſprit tout ce que ie vous de vous dire. Nourriſſez-vous de la ſubſtance de la verité, & preparez vous à entrer plus avant dans ce païs inconnu, où vous ne faites encore qu'aborder. Je tâcheray demain de vous conduire iuſqu'au Thrône de la Maieſté ſouveraine à qui appartient de toute éternité cette terre heureuſe

& immobile où habitent nos eſprits.

ARISTE. Je ſuis encore tout ſurpris & tout chancelant. Mon corps appeſantit mon eſprit, & i'ay peine à me tenir ferme dans les veritez que vous m'avez découvertes : & cependant vous pretendez m'élever encore plus haut. La tête me tournera, Theodore : & ſi ie me ſens demain comme ie me trouve auiourd'huy, ie n'auray pas l'aſſurance de vous ſuivre.

THEODORE. Meditez, Ariſte, ce que ie que ie viens de vous dire, & demain ie vous promets que vous ſerez preſt à tout. La meditation vous affermira l'eſprit, & vous donnera de l'ardeur & des aîles pour paſſer les creatures, & vous élever iuſqu'à la preſence du Createur. Adieu, mon cher. Ayez bon courage.

ARISTE. Adieu, Theodore. Je vas faire ce que vous venez de m'ordonner.

II. ENTRETIEN.

De l'Exiſtence de Dieu.

Que nous pouvons voir en luy toutes choſes, & que rien de fini ne peut le repreſenter. De ſorte qu'il ſuffit de penſer à luy pour ſçavoir ce qu'il eſt.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, que penſez-vous de ce monde intelligible où ie vous conduiſis hier ? Vôtre imagination n'en eſt-elle plus effrayée ? Vôtre eſprit marche-t'il d'un pas ferme & aſſuré dans ce païs des meditatifs, dans cette region inacceſſible à ceux qui n'écoutent que leurs ſens ?

ARISTE. Le beau ſpectacle, Theodore, que l'Archetype de l'Univers ! Je l'ay contemplé avec une extréme ſatisfaction. Que la ſurpriſe eſt agreable, lors que ſans ſouffrir la mort l'ame ſe trouve tranſportée dans le païs de la verité, où elle rencontre abondamment dequoy ſe nourrir.

Je ne ſuis pas, il eſt vray, encore bien accoûtumé à cette manne celeſte, à cette nourriture toute ſpirituelle. Elle me paroît dans certains momens bien creuſe & bien legere. Mais quand je la goûte avec attention, i'y trouve tant de ſaveur & de ſolidité, que ie ne puis plus me reſoudre à venir paître avec les brutes ſur une terre materielle.

THEODORE. Oh oh, mon cher Ariſte, que me dites-vous là? Parlez-vous ſerieuſement?

ARISTE. Fort ſerieuſement. Non ie ne veux plus écouter mes ſens. Je veux toûiours rentrer dans le plus ſecret de moy-méme, & vivre de l'abondance que i'y trouve. Mes ſens ſont propres à conduire mon corps à ſa pâture ordinaire: ie conſens qu'il les ſuive. Mais que ie les ſuive moy! c'eſt ce que ie ne feray plus. Je veux ſuivre uniquement la Raiſon, & marcher par mon attention dans ce païs de la verité, où ie trouve des mets delicieux, & qui ſeuls peuvent nourrir des intelligences.

THEODORE. C'eſt donc à ce coup que vous avez oublié que vous avez un corps. Mais vous ne ſerez pas long-temps ſans penſer à luy, ou plûtoſt ſans penſer par rapport à luy. Ce corps que vous negligez preſentement, vous obligera bien-toſt à le mener paître vous-même, & à vous occuper de ſes beſoins. Car maintenant l'eſprit ne ſe dégage pas ſi facilement de la matiere. Mais pendant que vous voilà pur eſprit, dites-moy, ie vous prie, qu'avez-vous découvert dans le païs des idées? Sçavez-vous bien preſentement ce que c'eſt que cette Raiſon dont on parle tant dans ce monde materiel & terreſtre, & que l'on y connoît ſi peu; Je vous promis hier de vous élever au deſſus de toutes les creatures, & de vous conduire iuſqu'en preſence du Createur. N'y auriez-vous point volé de vous-même, & ſans penſer à Theodore?

I. ARISTE. Je vous l'avoüe. J'ay crû que ſans manquer au reſpect que ie vous dois, ie pouvois aller ſeul dans le chemin que vous m'avez montré. Je l'ay ſuivy, & i'ay, ce me ſemble, connu clairement ce que vous me dîtes hier, ſçavoir que la Raiſon univerſelle eſt une nature immuable, & qu'elle ne ſe trouve qu'en Dieu. Voicy en peu de mots toutes mes démarches. Jugez en, & dites moy ſi ie me ſuis égaré. Aprés que vous m'eûtes quitté, ie demeuray quelque temps tout chancelant & tout interdit. Mais une ſecrette ardeur me preſſant, il me ſembla que ie me dis à moy-même, ie ne ſçay comment, *La Raiſon m'eſt commune avec Theodore : pourquoy donc ne puis-je ſans luy la conſulter & la ſuivre ?* Je la conſultay, & ie la ſuivis ; & elle me conduiſit, ſi ie ne me trompe, iuſqu'à celuy qui la poſſede en propre, & par la neceſſité de ſon être : car il me ſemble qu'elle y conduit tout naturellement. Voicy donc tout ſimplement & ſans figure le raiſonnement que ie fis.

L'étenduë intelligible infinie n'eſt point une modification de mon eſprit. Elle eſt immuable, éternelle, neceſſaire. Je ne puis douter de ſa réalité & de ſon immenſité. Or tout ce qui eſt immuable, éternel, neceſſaire, & ſur tout infiny, n'eſt point une creature, & ne peut appartenir à la creature. Donc elle appartient au Createur, & ne peut ſe trouver qu'en Dieu. Donc il y a un Dieu, & une Raiſon : un Dieu dans lequel ſe trouve l'archetype que ie contemple du monde creé que i'habite : un Dieu dans lequel ſe trouve la Raiſon qui m'éclaire par les idées purement intelligibles qu'elle fournit abondamment à mon eſprit & à celuy de tous les hommes. Car ie ſuis ſeur que tous les hommes ſont unis à la même Raiſon, que moy ; puis que ie ſuis certain qu'ils voyent ou peuvent voir ce que ie voy quand ie rentre en moy-même, & que i'y découvre les ve-

ritez ou les rapports neceſſaires qui renferme la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle qui habite en moy, ou plûtôt dans laquelle habitent toutes les intelligentes.

II. THEODORE. Vous ne vous êtes point égaré, mon cher Ariſte. Vous avez ſuivy la Raiſon; & elle vous a conduit à celuy qui l'engendre de ſa propre ſubſtance, & qui la poſſede éternellement. Mais ne vous imaginez pas qu'elle vous ait découvert la nature de l'Etre ſuprême auquel elle vous a conduit. Lors que vous contemplez l'étenduë intelligible, vous ne voyez encore que l'archetype du monde materiel que nous habitons, & celuy d'une infinité d'autres poſſibles. A la verité vous voyez alors la ſubſtance divine. car il n'y a qu'elle qui ſoit viſible, ou qui puiſſe éclairer l'eſprit. Mais vous ne la voyez pas en elle-même, ou ſelon ce qu'elle eſt. Vous ne la voyez que ſelon le rapport qu'elle a aux creatures materielles, que ſelon qu'elle eſt participable par elles, ou qu'elle en eſt repreſentative. Et par conſequent ce n'eſt point Dieu, à proprement parler, que vous voyez, mais ſeulement la matiere qu'il peut produire.

Vous voyez certainement par l'étenduë intelligible infinie que Dieu eſt. Car il n'y a que lui qui renferme ce que vous voyez, puis que rien de fini ne peut contenir une realité infinie. Mais vous ne voyez pas ce que Dieu eſt. Car la Divinité n'a point de bornes dans ſes perfections, & ce que vous voyez, quand vous penſez à des eſpaces immences, eſt privé d'une infinité de perfections. Je dis ce que vous voyez, & non la ſubſtance qui vous repreſente ce que vous voyez. Car cette ſubſtance que vous ne voyez pas en elle-même, a des perfections infinies.

Aſſûrément la ſubſtance qui renferme l'étenduë intelligible eſt toute-puiſſante. Elle eſt infiniment ſage. Elle renferme une infinité de perfections &

de realitez. Elle renferme, par exemple, une infinité de nombres intelligibles. Mais cette étenduë intelligible n'a rien de commun avec toutes ces choſes: Il n'y a nulle ſageſſe, nulle puiſſance, aucune unité dans cette étenduë que vous contemplez. Car vous ſçavez que tous les nombres ſont commenſurables entr'eux, parce qu'ils ont l'unité pour commune meſure. Si donc les parties de cette étenduë diviſées & ſubdiviſées par l'eſprit pouvoient ſe réduire à l'unité, elles ſeroient toûjours par cette unité, commenſurables entr'elles: ce que vous ſçavez certainement être faux. Ainſi la ſubſtance divine dans ſa ſimplicité, où nous ne pouvons atteindre, renferme une infinité de perfections intelligibles toutes differentes, par leſquelles Dieu nous éclaire ſans ſe faire voir à nous tel qu'il eſt, ou ſelon ſa realité particuliere & abſoluë, mais ſelon ſa realité generale & relative à des ouvrages poſſibles. Cependant tâchez de me ſuivre: je vas vous conduire le plus prés de la Divinité qu'il me ſera poſſible.

III. L'étenduë intelligible infinie n'eſt l'archetype que d'une infinité de mondes poſſibles ſemblables au nôtre. Je ne voy par elle que tels & tels êtres, que des êtres materiels. Quand je penſe à cette étenduë, je ne voy la ſubſtance divine qu'entant qu'elle eſt repreſentative des corps; & participable par eux. Mais prenez garde, quand je penſe à l'être, & non à tels & tels êtres; quand je penſe à l'infiny, & non à tel ou tel infiny, il eſt certain premierement que je ne voy point une ſi vaſte realité dans les modifications de mon eſprit. Car ſi je ne puis trouver en elles aſſez de realité pour me repreſenter l'infiny en étenduë, à plus forte raiſon n'y en trouveray-je point aſſez pour me repreſenter l'infiny en toutes manieres. Ainſi il n'y a que Dieu, que l'infiny, que l'être indéterminé, ou que l'infiny infiniment infiny, qui puiſſe contenir la realité infiniment infinie que je voy

quand je penſe à l'être, & non à tels ou tels êtres, ou à tels & tels infinis.

IV. En ſecond lieu il eſt certain que l'idée de l'être, de la realité, de la perfection indéterminée, ou de l'infiny en toutes manieres, n'eſt point la ſubſtance divine entant que repreſentative de telle creature, ou participable par telle creature. Car toute creature eſt neceſſairement un tel être. Il y a contradiction que Dieu faſſe, ou engendre un être en general ou infiny en toutes manieres, qui ne ſoit Dieu luy-même, ou égal à ſon principe. Le Fils & le Saint Eſprit ne participent point à l'être divin: ils le reçoivent tout entier. Ou pour parler de choſes plus proportionnées à nôtre eſprit, il eſt évident que l'idée du cercle en general n'eſt point l'étenduë intelligible entant que repreſentative de tel cercle, ou participable par tel cercle. Car l'idée du cercle en general, ou l'eſſence du cercle repreſente des cercles infinis, convient à des cercles infinis. Cette idée renferme celle de l'infiny. Car penſer à un cercle en general, c'eſt appercevoir, comme un ſeul cercle, des cercles infinis. Je ne ſçay ſi vous concevez ce que je veux vous faire comprendre. Le voicy en deux mots. C'eſt que l'idée de l'être ſans reſtriction, de l'infiny, de la generalité, n'eſt point l'idée des creatures, ou l'eſſence qui leur convient, mais l'idée qui repreſente la Divinité, ou l'eſſence qui lui convient. Tous les êtres particuliers participent à l'être: mais nul être particulier ne l'égale. L'être renferme toutes choſes, mais tous les êtres & créez & poſſibles avec toute leur multiplicité ne peuvent remplir la vaſte étenduë de l'être.

ARISTE. Il me ſemble que je voy bien vôtre penſée. Vous définiſſez Dieu comme il s'eſt définy luy-même en parlant à Moyſe, * *Dieu c'eſt celuy qui eſt*. L'étenduë intelligible eſt l'idée ou l'archetype des corps. Mais l'être ſans reſtriction, en un mot L'ETRE, c'eſt l'idée de Dieu: c'eſt ce

*Exod 3: 14.

qui le repreſente à nôtre eſprit tel que nous le voyons en cette vie.

V. THEODORE. Fort bien. Mais ſur tout prenez garde que Dieu ou l'infiny n'eſt pas viſible par une idée qui le repreſente. L'infiny eſt à luy-même ſon idée. Il n'a point d'archetype. Il peut être connu, mais il ne peut être fait. Il n'y a que les creatures, que tels & tels étres qui ſoient faiſables, qui ſoient viſibles par des idées qui les repreſentent, avant mêmes qu'elles ſoient faites. On peut voir un cercle, une maiſon, un ſoleil, ſans qu'il y en ait. Car tout ce qui eſt finy ſe peut voir dans l'infiny, qui en renferme les idées intelligibles. Mais l'infiny ne ſe peut voir qu'en luy-même. Car rien de finy ne peut repreſenter l'infiny. Si on penſe à Dieu, il faut qu'il ſoit. Tel être, quoy que connu, peut n'exiſter point. On peut voir ſon eſſence ſans ſon exiſtence, ſon idée ſans luy. Mais on ne peut voir l'eſſence de l'infiny ſans ſon exiſtence, l'idée de l'être ſans l'être. Car l'être n'a point d'idée qui le repreſente. Il n'a point d'archetype qui contienne toute ſa réalité intelligible. Il eſt à luy-même ſon archetype, & il renferme en luy l'archetype de tous les êtres.

Ainſi vous voyez bien que cette propoſition, *Il y a un Dieu*, eſt par elle-même la plus claire de toutes les propoſitions qui affirment l'exiſtence de quelque choſe; & qu'elle eſt même auſſi certaine que celle-cy, *Je penſe, donc je ſuis*. Vous voyez de plus ce que c'eſt que Dieu, puis que Dieu, & l'être, ou l'infiny, ne ſont qu'une même choſe.

VI. Mais encore un coup, ne vous y trompez pas. Vous ne voyez que fort confuſément, & comme de loin, ce que c'eſt que Dieu. Vous ne le voyez point tel qu'il eſt : parce que quoy que vous voyez l'infiny, ou l'être ſans reſtriction, vous ne le voyez que d'une maniere fort imparfaite. Vous ne le voyez point comme un être ſimple.

Vous voyez la multiplicité des creatures dans l'infinité de l'être increé, mais vous n'y voyez pas distinctement son unité. C'eſt que vous ne le voyez pas tant ſelon ſa réalité abſoluë, que ſelon ce qu'il eſt par rapport aux creatures poſſibles, dont il peut augmenter le nombre à l'infiny, ſans qu'elles égallent jamais la realité qui les repreſente. C'eſt que vous le voyez comme Raiſon univerſelle, qui éclaire les intelligences ſelon la meſure de lumiere qui leur eſt neceſſaire maintenant pour ſe conduire, & pour découvrir ſes perfections entant que participables par des êtres limitez. Mais vous ne découvrez pas cette * proprieté qui eſt eſſentielle à l'infiny, d'être en même temps un & toutes choſes, compoſé, pour ainſi dire, d'une infinité de perfections differentes, & tellement ſimple, qu'en lui chaque perfection renferme toutes les autres ſans aucune diſtinction réelle.

* *Voy. la I. Lettre touchãt la Défenſe de Mr. Arnaud, remarq. 18.*

Dieu ne communique pas ſa ſubſtance aux creatures, il ne leur communique que ſes perfections; non telles qu'elles ſont dans ſa ſubſtance, mais telles que ſa ſubſtance les repreſente, & que la limitation des creatures le peut porter. L'étenduë intelligible, par exemple, repreſente les corps: c'eſt leur archetype ou leur idée. Mais quoy que cette étenduë n'occupe aucun lieu, les corps ſont étendus localement; & ils ne peuvent être que localement étendus, à cauſe de la limitation eſſentielle aux creatures, & que toute ſubſtance finie ne peut avoir cette proprieté incomprehenſible à l'eſprit humain, d'être en même temps un & toutes choſes, parfaitement ſimple & poſſeder toutes ſortes des perfections.

Ainſi l'étenduë intelligible repreſente des eſpaces infinis; mais elle n'en remplit aucun: & quoy qu'elle rempliſſe, pour ainſi dire, tous les eſprits, & ſe découvre à eux, il ne s'enſuit nullement que nôtre eſprit ſoit ſpacieux. Il faudroit qu'il le fût infiniment pour voir des eſpaces infinis, s'il les

voyoit par une union locale à des espaces † localement étendus.

† *Voyez la même Lett. 2. Remarque, n. 11. & les suivans.*

La substance divine est par tout sans extension locale. Elle n'a point de bornes. Elle n'est point renfermée dans l'Univers. Mais ce n'est point * cette substance, entant que répandue par tout, que nous voyons lorsque nous pensons à des espaces. Car si cela étoit, nôtre esprit étant finy, nous ne pourrions jamais penser à des espaces infinis. Mais l'étendue intelligible que nous voyons dans la substance divine qui la renferme, n'est que cette même substance entant que representative des êtres materiels, & participables par eux. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais remarquez bienque l'estre sans restriction, où l'infiny en toutes manieres que nous appercevons, n'est point seulement la substance divine entant que representative de tous les estres possibles. Car quoy que nous n'ayons point des idées particulieres de tous ces estres, nous sommes assûrez qu'ils ne peuvent égaler la realité intelligible de l'infiny. C'est donc en un sens la substance mémes de Dieu que nous voyons. Mais nous ne la voyons en cette vie que d'une maniere si confuse & si éloignée, que nous voyons plûtost qu'elle est que ce qu'elle est; que nous voyons plûtost qu'elle est la source & l'exemplaire de tous les estres, que sa propre nature ou ses perfections en elles-mémes.

* *Ibid. & ci-dessous, Entr. VII.*

ARISTE. N'y a-t-il point quelque contradiction dans ce que vous me dites? Si rien de finy ne peut avoir assez de realité pour representer l'infiny, ce qui me paroît évident; n'est-ce pas une necessité qu'on voye la substance de Dieu en elle-même?

VII. THEODORE. Je ne vous nie pas qu'on ne voye la substance de Dieu en elle-même. On la voit en elle-même en ce sens, que l'on ne la voit point par quelque chose de finy qui la represente. Mais on ne la voit point en elle-même

en ce ſens, qu'on atteigne à ſa ſimplicité, & que l'on y découvre ſes perfections.

Puis que vous demeurez d'accord que rien de finy ne peut repreſenter la realité infinie, il eſt clair que ſi vous voyez l'infiny, vous ne le voyez qu'en luy même. Or il eſt certain que vous le voyez. Car autrement, quand vous me demandez s'il y a un Dieu, ou un être infiny, vous me feriez une demande ridicule par une propoſition dont vous n'entendriez pas les termes. C'eſt comme ſi vous me demandiez, s'il y a un * *Blictri*, c'eſt à dire, une telle choſe, ſans ſçavoir quoy.

* *C'eſt un terme qui ne réveille aucune idée.*

Aſſurément tous les hommes ont l'idée de Dieu, ou penſent à l'infiny, lors qu'ils demandent s'il y en a un. Mais ils croyent pouvoir y penſer ſans qu'il y en ait; parce qu'ils ne font pas réflexion que rien de finy ne peut le repreſenter. Comme ils peuvent penſer à bien des choſes qui ne ſont point, à cauſe que les creatures peuvent être vües ſans qu'elles ſoient, car on ne les voit point en elles mêmes, mais dans les idées qui les repreſentent; ils s'imaginent qu'il en eſt de même de l'infiny, & qu'on peut y penſer ſans qu'il ſoit. Voilà ce qui fait qu'ils cherchent, ſans le reconnoître, celuy qu'ils rencontrent à tous momens, & qu'ils reconnoîtroient bientoſt, s'ils rentroient en eux mêmes, & faiſoient réflexion ſur leurs idées.

ARISTE. Vous me convainquez, Theodore, mais il me reſte encore quelque doute. C'eſt qu'il me ſemble que l'idée que j'ay de l'être en general ou de l'infiny, eſt une idée de ma façon. Il me ſemble que l'eſprit peut ſe faire des idées generales de pluſieurs idées particulieres. Quand on a vû pluſieurs arbres, un pomier, un poirier, un prunier, &c. on s'en fait une idée generale d'arbre. De même quand on a vû pluſieurs êtres, on s'en forme l'idée generale de l'être. Ainſi cette idée generale de l'être n'eſt peut-être qu'un aſſem-

blage confus de toutes les autres. C'eſt ainſi qu'on me la apris, & que je l'ay toûjours entendu.

VIII. THEODORE. Vôtre eſprit, Ariſte eſt un merveilleux ouvrier. Il ſçait tirer l'infiny du finy, l'idée de l'être ſans reſtriction des idées de tels & tels êtres. C'eſt peut-être qu'il trouve dans ſon propre fonds aſſez de réalité pour donner à des idées finies ce qui leur manque pour être infinies. Je ne ſçay ſi c'eſt ainſi qu'on vous l'a appris : mais je croy ſçavoir que vous ne l'avez jamais bien compris.

ARISTE. Si nos idées étoient infinies, aſſurément elles ne ſeroient point nôtre ouvrage, ni des modifications de nôtre eſprit. Cela ne ſe peut conteſter. Mais peut-être ſont-elles finies, quoy que par elles nous puiſſions appercevoir l'infiny. Ou bien l'infiny que nous voyons n'eſt point tel dans le fonds. Ce n'eſt, comme je viens de vous dire, que l'aſſemblage confus de pluſieurs choſes finies. L'idée generale de l'eſtre ne peut eſtre qu'un amas confus des idées de tels & tels eſtres. J'ay de la peine à m'ôter cette penſée de l'eſprit.

IX. THEODORE. Oüy, Ariſte, nos idées ſont finies, ſi par nos idées vous entendez nos perceptions, ou les modifications de nôtre eſprit. Mais ſi vous entendez par l'idée de l'infiny ce que l'eſprit voit quand il y penſe, ou ce qui eſt alors l'objet immediat de l'eſprit, aſſûrément cela eſt infiny ; car on le voit tel. Prenez-y garde, vous dis-je, on le voit tel. L'impreſſion que l'infiny fait ſur l'eſprit eſt finie Il y a mémes plus de perception dans l'eſprit, plus d'impreſſion d'idée, en un mot plus de penſée, lors qu'on connoît clairement & diſtinctement un petit objet, que lors qu'on penſe confuſément à un grand, ou méme à l'infiny. Mais quoy que l'eſprit ſoit preſque toûjours plus touché, plus penetré, plus modifié par une idée finie que par une infinie, neanmoins il y

a bien plus de réalité dans l'idée infinie que dans la finie, dans l'eſtre ſans reſtriction que dans tels & tels êtres.

Vous ne ſçauriez vous ôter de l'eſprit, que les idées generales ne ſont qu'un aſſemblage confus de quelques idées particulieres, ou du moins que vous avez le pouvoir de les former de cet aſſemblage. Voyons ce qu'il y a de vray & de faux dans cette penſée dont vous êtes ſi fort prevenu. Vous penſez, Ariſte, à un cercle d'un pied de diametre, enſuite à un de deux pieds, à un de trois, à un de quatre, &c. & enfin vous ne déterminez point la grandeur du diametre, & vous penſez à un cercle en general. L'idée de ce cercle en general, direz-vous, n'eſt donc que l'aſſemblage confus des cercles auſquels j'ay penſé. Certainement cette conſequence eſt fauſſe. Car l'idée du cercle en general repreſente des cercles infinis, & leur convient à tous; & vous n'avez penſé qu'à un nombre finy de cercles.

C'eſt donc plûtôſt que vous avez trouvé le ſecret de former l'idée de cercle en general, de cinq ou ſix que vous avez vûs. Et cela eſt vray en un ſens, & faux en un autre. Cela eſt faux en ce ſens, qu'il y ait aſſez de réalité dans l'idée de cinq ou ſix cercles pour en former l'idée de cercle en general. Mais cela eſt vray en ce ſens, qu'après avoir reconnu que la grandeur des cercles n'en change point les proprietez, vous avez peut-être ceſſé de les conſiderer l'un après l'autre ſelon leur grandeur déterminée pour les conſiderer en general ſelon une grandeur indéterminée. Ainſi vous avez pour ainſi dire, formé l'idée de cercle en general en répandant l'idée de la generalité ſur les idées cõfuſes des cercles que vous avez imaginez. Mais je vous ſoûtiens que vous ne ſçauriez former des idées generales, que parce que vous trouvez dans l'idée de l'infiny aſſez de réalité pour donner de la generalité à vos idées. Vous ne pouvez penſer

à un diametre indéterminé, que parce que vous voyez l'infiny dans l'étenduë, & que vous pouvez l'augmenter ou la diminuer à l'infiny. Je vous soûtiens que vous ne pourriez jamais penser à ces formes abstraites de genres & d'especes, si l'idée de l'infiny, qui est inseparable de vôtre esprit, ne se joignoit tout naturellement aux idées particulieres que vous appercevez. Vous pourriez penser à tel cercle, mais jamais au cercle. Vous pourriez appercevoir telle égalité de rayons, mais jamais une égalité generale entre des rayons indéterminez. La raison est, que toute idée finie & déterminée ne peut jamais representer rien d'infiny & d'indéterminé. Mais l'esprit joint sans reflexion à ses idées finies l'idée de la generalité qu'elle trouve dans l'infiny. Car de même que l'esprit répand sur l'idée de telle étenduë, quoy que divisible à l'infiny, l'idée de l'unité indivisible; il répand aussi sur quelques idées particulieres l'idée generale d'une parfaite égalité. Et c'est ce qui le jette dans une infinité d'erreurs. Car toute la fausseté de nos idées vient de ce que nous les confondons entr'elles, & que nous les mélons encore avec nos propres modifications. Mais c'est dequoy nous parlerons une autre fois.

ARISTE. Tout cela est fort bien, Theodore. Mais n'est-ce point que vous regardez nos idées comme distinguées de nos perceptions? Il me semble que l'idée du cercle en general n'est qu'une perception confuse de plusieurs cercles de diverses grandeurs, c'est à dire un amas de diverses modifications de mon esprit presque effacées, dont chacune est l'idée ou la perception de tel cercle.

X. THEODORE. Oüy sans doute, * je mets bien de la difference entre nos idées & nos perceptions, entre nous qui appercevons, & ce que nous appercevons. C'est que je sçay que le finy ne peut trouver en luy dequoy se representer

* *Voy. la Réponse au Livre des vrayes & des fausses Idées.*

ce que vous me dites me paroît évident. Mais je ſuis ſurpris que ces idées generales, qui ont infiniment plus de realité que les idées particulieres, me frappent moins qu'elles, & me paroiſſent avoir beaucoup moins de ſolidité.

XI. THEODORE. C'eſt qu'elles ſe font moins ſentir, ou plûtoſt c'eſt qu'elles ne ſe font nullement ſentir. Ne jugez pas, Ariſte, de la realité des idées, comme les enfans jugent de la realité des corps. Les enfans croyent que tous ces eſpaces qui ſont entre la terre & le ciel ne ſont rien de reel, parce qu'ils ne ſe font point ſentir. Et il y a même peu de gens qui ſachent qu'il y a autant de matiere dans un pied cube d'air que dans un pied cube de plomb, parce que le plomb eſt plus dur, plus peſant, plus ſenſible en un mot que l'air. Ne les imitez pas. Jugez de la realité des idées non par le ſentiment que vous en avez, qui vous marque confuſément leur action, mais par la lumiere intelligible qui vous découvre leur nature. Autrement vous croirez que les idées ſenſibles & qui vous frappent; telle qu'eſt celle que vous avez de ce plancher que vous preſſez du pied, ont plus de realité que les idées purement intelligibles, quoy que dans le fonds il n'y ait aucune difference.

ARISTE. *Aucune difference*, Theodore! Quoy l'idée de l'étenduë à laquelle je penſe n'eſt pas differente de celle de cette étenduë que je voy, que je preſſe du pied, & qui me reſiſte?

XII. THEODORE. Non, Ariſte, il n'y a point de deux ſortes d'étenduës, ni de deux ſortes d'idées qui les repreſentent. Et ſi cette étenduë à laquelle vous penſez vous touchoit, ou modifioit vôtre ame par quelque ſentiment, d'intelligible qu'elle eſt elle vous paroîtroit ſenſible. Elle vous paroîtroit dure, froide, colorée, & peut-être douloureuſe: car vous luy attribueriez peut-eſtre tous les ſentimens que vous auriez. Encore

un coup, il ne faut pas juger des choſes par le ſentiment que nous en avons. Il ne faut pas croire que la glace ait plus de realité que l'eau, à cauſe qu'elle nous reſiſte davantage.

Si vous croyez que le feu a plus de force ou d'efficace que la terre, vôtre erreur auroit quelque fondement. Car il y a quelque raiſon de juger de la grandeur des puiſſances par celle de leurs effets. Mais de croire que l'idée de l'étenduë, qui vous touche par quelque ſentiment, eſt d'une autre nature, ou a plus de realité que celle à laquelle vous penſez, ſans en recevoir aucune impreſſion ſenſible, c'eſt prendre l'abſolu pour le relatif, c'eſt juger de ce que les choſes ſont en elles-mémes par le rapport qu'elles ont avec vous. C'eſt le moyen de donner à la pointe d'une épine plus de realité qu'à tout le reſte de l'Univers, & méme qu'à l'eſtre infiny. Mais quand vous ſerez accoûtumé à diſtinguer vos ſentimens de vos idées, vous reconnoîtrez que la meſme idée de l'étenduë peut ſe faire connoître, ſe faire imaginer, & ſe faire ſentir, ſelon que la ſubſtance divine qui la renferme l'applique diverſement à nôtre eſprit. Ainſi ne croyez pas que l'infiny, ou l'eſtre en general, ait moins de realité que l'idée de tel objet qui vous touche actuellement d'une maniere fort vive & fort ſenſible. Jugez des choſes par les idées qui les repreſentent, & ne leur attribuez rien de ſemblable aux ſentimens dont vous eſtes frappé. Vous comprendrez plus diſtinctement dans la ſuite du temps ce que je vous inſinuë preſentement.

ARISTE. Tout ce que vous venez de me dire, Theodore, eſt furieuſement abſtrait, & j'ay bien de la peine à le fixer devant moy. Mon eſprit travaille étrangement : un peu de repos, s'il vous plaiſt. Il faut que je penſe à loiſir ſur toutes ces grandes & ſublimes veritez. Je tâcheray de me les rendre familieres par les efforts pe-

nibles d'une attention toute pure. Mais preſentement je n'en ſuis pas capable. Il faut que je me delaſſe pour reprendre de nouvelles forces.

THEODORE. Je le ſçavois bien, Ariſte, que vous ne ſeriez pas long-temps eſprit pur. Allez : menez paître vous-meſme vôtre corps. Delaſſez vôtre imagination par la varieté des objets qui peuvent la raſſurer & la réjoüir. Mais tâchez neanmoins de conſerver quelque goût pour la verité ; & dés que vous vous ſentirez capable de vous en nourrir & de la mediter, quittez tout pour elle. Oubliez meſme ce que vous eſtes autant que vous le pourrez. C'eſt une neceſſité que vous penſiez aux beſoins du corps : mais c'eſt un grand dereglement que de vous occuper de ſes plaiſirs.

III. ENTRETIEN.

De la difference qu'il y a entre nos ſentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choſes que par les idées qui les repreſentent, & nullement par les ſentimens dont on eſt touché en leur preſence ou à leur occaſion.

THEODORE. Hola oh, Ariſte, que vous voilà rêveur ! A quoy penſez-vous ſi profondément ?

ARISTE. Qui eſt là ? Ah, Theodore vous m'avez ſurpris. Je reviens de cét autre monde où vous m'avez tranſporté ces jours-cy. J'y vas maintenant tout ſeul, & ſans craindre les phantômes qui en empêchent l'entrée. Mais lors que j'y ſuis, j'y trouve tant de lieux obſcurs, que je crains de m'égarer & de me perdre.

I. THEODORE. C'eſt beaucoup, Ariſte, que de ſçavoir quitter ſon corps quand on le veut, & s'élever en eſprit dans le pays des intelligences. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut ſçavoir un peu la carte de ce pays ; quels ſont les lieux inacceſſibles

aux pauvres mortels ; & qui ſont ceux où ils peuvent aller librement ſans craindre les illuſions. C'eſt, ce me ſemble, pour n'avoir pas bien pris garde à ce que ie m'en vas vous faire remarquer, que la pluſpart des voyageurs de ces dangereuſes contrées ont été ſeduits par certains ſpectres engageans, qui nous attirent dans des précipices dont le retour eſt moralement impoſſible. Ecoutez-moy bien ſerieuſement : je vas vous dire aujourd'huy ce que vous ne devez jamais oublier.

Ne prenez jamais, Ariſte, vos propres ſentimens pour nos idées, les modifications qui touchent vôtre ame pour les idées qui éclairent tous les eſprits. Voilà le plus grand de tous les préceptes pour éviter l'égatement. Jamais vous ne contemplerez les idées ſans découvrir quelque verité : mais quelque attention que vous ayez à vos propres modifications, vous n'en ſerez jamais éclairé. Vous ne pouvez pas bien comprendre ce que je vous dis : il faut que je m'explique davantage.

II. Vous ſçavez, Ariſte, que le Verbe divin, entant que Raiſon univerſelle, renferme dans ſa ſubſtance les idées primordiales de tous les êtres & creez & poſſibles. Vous ſçavez que toutes les intelligences, qui ſont unies à cette ſouveraine Raiſon, découvrent en elle quelques-unes de ces idées, ſelon qu'il plaiſt à Dieu de les leur manifeſter. Cela ſe fait en conſequence des loix generales qu'il a établies pour nous rendre raiſonnables, & former entre nous & avec luy, une eſpece de ſocieté. Je vous développeray quelque jour tout ce myſtere. Vous ne doutez pas que l'étenduë intelligible, par exemple, qui eſt l'idée primordiale, ou l'archetype des corps, eſt contenuë dans la Raiſon univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, & celuy-là même à qui cette raiſon eſt conſubſtantielle. Mais vous n'avez peut-être pas fait aſſez de reflexion ſur la difference qu'il y a entre les idées intelligibles qu'elle renferme, & nos propres ſen-

timens, ou les modifications de nôtre ame ; & vous croyez peut-être qu'il eſt inutile de la remarquer exactement.

III. Qu'il y a de difference, mon cher Ariſte, entre la lumiere de nos idées, & l'obſcurité de nos ſentimens, entre connoître & ſentir ; & qu'il eſt neceſſaire de s'accoûtumer à la diſtinguer ſans peine ! Celuy qui n'a point fait aſſez de reflexion ſur cette difference, croyant ſans ceſſe connoître fort clairement ce qu'il ſent le plus vivement, ne peut qu'il ne s'égare dans les tenebres de ſes propres modifications. Car enfin ; comprenez bien cette importante verité. L'homme n'eſt point à luy-méme ſa propre lumiere. Sa ſubſtance, bien loin de l'éclairer, luy eſt inintelligible elle-meſme. Il ne connoît rien que par la lumiere de la Raiſon. J'entens toûjours de cette Raiſon univerſelle qui éclaire tous les eſprits par les idées intelligibles qu'elle leur découvre dans ſa ſubſtance toute lumineuſe.

IV. La raiſon creée, nôtre ame, l'eſprit humain, les intelligences les plus pures & les plus ſublimes peuvent bien voir la lumiere : mais ils ne peuvent la produire, ou la tirer de leur propre fonds ; ils ne peuvent l'engendrer de leur ſubſtance. Ils peuvent decouvrir les veritez éternelles, immuables, neceſſaires dans le Verbe divin, dans la Sageſſe éternelle, immuable, neceſſaire. Mais ils ne peuvent trouver en eux que des ſentimens ſouvent fort vifs, mais toûjours obſcurs & confus, que des modalitez pleines de tenebres. En un mot ils ne peuvent en ſe contemplant découvrir la verité. Ils ne peuvent ſe nourrir de leur propre ſubſtance. Ils ne peuvent trouver la vie des intelligences que dans la Raiſon univerſelle qui anime tous les eſprits. J'entens cette Raiſon univerſelle qui éclaire & qui conduit tous les hommes. Car c'eſt elle qui conſole interieurement ceux qui la ſuivent ; c'eſt elle qui rap-

pelle ceux qui la quittent ; c'eſt elle enfin qui par des reproches & des menaces terribles remplit de confuſion, d'inquietude & de deſeſpoir ceux qui ſont reſolus de l'abandonner.

ARISTE. Je ſuis bien perſuadé, Theodore, par les reflexions que j'ay faites ſur ce que vous m'avez dit ces jours-cy, que c'eſt uniquement le Verbe divin qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'il renferme. Car il n'y a point deux ou pluſieurs Sageſſes, deux ou pluſieurs Raiſons univerſelles. La verité eſt immuable, neceſſaire, éternelle, la même dans le temps & dans l'éternité, la même parmy nous & les étrangers, la même dans le ciel & dans les enfers. Le Verbe éternel parle à toutes les nations le même langage, aux Chinois & aux Tartares comme aux François & aux Eſpagnols ; & s'ils ne ſont pas également éclairez, c'eſt qu'ils ſont inégalement attentifs ; c'eſt qu'ils meſlent les uns plus, les autres moins, les inſpirations particulieres de leur amour propre avec les réponſes generales de la verité interieure. Deux fois deux ſont quatre chez tous les peuples. Tous entendent la voix de la verité, qui nous ordonne de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe. Et ceux qui n'obeïſſent point à cette voix, ſentent des reproches interieurs qui les menacent & qui les puniſſent de leur deſobeïſſance ; pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes, & qu'ils entendent raiſon. Je ſuis maintenant bien convaincu de ces principes. Mais je ne comprens pas encore trop bien cette difference entre connoître & ſentir, que vous jugez ſi neceſſaire pour éviter l'erreur. Je vous prie de me la faire remarquer.

V. THEODORE. Si vous aviez bien medité ſur les principes dont vous dites que vous êtes convaincu, vous verriez clairement ce que vous me demandez. Mais ſans vous engager dans un chemin trop penible, répondez-moy. Penſez-

vous que Dieu ſente la douleur que nous ſouffrons ?

ARISTE. Non ſans doute : car le ſentiment de la douleur rend malheureux.

THEODORE. Fort bien. Mais croyez-vous qu'il la connoiſſe ?

ARISTE. Ouy, je le croy. Car il connoît tout ce qui arrive à ſes creatures. La connoiſſance de Dieu n'a point de bornes, & connoître ma douleur ne le rend ni malheureux ni imparfait. Au contraire . . .

THEODORE. Oh, oh, Ariſte ! Dieu connoît la douleur, le plaiſir, la chaleur, & le reſte, & il ne ſent point ces choſes ! Il connoît la douleur, puis qu'il ſçait quelle eſt cette modification de l'ame en quoy la douleur conſiſte. Il la connoît, puis que c'eſt luy ſeul qui la cauſe en nous, ainſi que je vous prouveray dans la ſuite, & qu'il ſçait bien ce qu'il fait. En un mot, il la connoît, puis que ſa connoiſſance n'a point de bornes. Mais il ne la ſent pas : car il ſeroit malheureux. Connoître la douleur ce n'eſt donc pas la ſentir.

ARISTE. Il eſt vray. Mais ſentir la douleur n'eſt-ce pas la connoître ?

VI. THEODORE. Non ſans doute, puis que Dieu ne la ſent nullement, & qu'il la connoît parfaitement. Mais pour ne point nous arrêter à l'équivoque des termes, ſi vous voulez que ſentir la douleur ce ſoit la connoître, du moins demeurez d'accord que ce n'eſt point la connoître clairement, que ce n'eſt point la connoître par lumiere & par évidence ; en un mot que ce n'eſt point en connoître la nature, & qu'ainſi, à parler exactement, ce n'eſt point la connoître. Sentir la douleur, par exemple, c'eſt ſe ſentir malheureux, ſans ſçavoir bien ni ce qu'on eſt, ni quelle eſt cette modalité de nôtre eſtre qui nous rend malheureux. Mais connoître, c'eſt avoir une idée claire de la nature de ſon objet, & en découvrir tels

& tels rapports par lumiere & par évidence.

Je connois clairement les parties de l'étenduë, parce que j'en puis voir évidemment les rapports. Je voy clairement que les triangles ſemblables ont leurs côtez proportionnels, qu'il n'y a point de triangle plan dont les trois angles ne ſoient égaux à deux droits. Je voy clairement ces veritez ou ces repports dans l'idée ou l'archetype de l'étenduë. Car cette idée eſt ſi lumineuſe, que c'eſt en la contemplant que les Geometres & les bons Phyſiciens ſe forment; & elle eſt ſi feconde en veritez, que tous les eſprits enſemble ne l'épuiſeront jamais.

VII. Il n'en eſt pas de meſme de mon être. Je n'en ay point d'idée: ie n'en voy point l'archetype. Je ne puis découvrir les rapports des modifications qui affectent mon eſprit. Je ne puis en me tournant vers moy-même reconnoître aucune de mes facultez ou de mes capacitez. Le ſentiment interieur que j'ay de moy-même m'apprend que je ſuis, que je penſe, que je veux, que ie ſens, que ie ſouffre, &c. mais il ne me fait point connoître ce que ie ſuis, la nature de ma penſée, de ma volonté, de mes ſentimens, de mes paſſions, de ma douleur, ni les rapports que toutes ces choſes ont entr'elles: parce qu'encore un coup n'ayant point d'idée de mon ame, n'en voyant point l'archetype dans le Verbe divin, ie ne puis découvrir en la contemplant ni ce qu'elle eſt, ni les modalitez dont elle eſt capable, ni enfin les rapports qui ſont entre ſes modalitez; rapports que ie ſens vivement ſans les connoître: mais rapports que Dieu connoit clairement ſans les ſentir. Tout cela, mon cher Ariſte, parce que comme ie vous ay déjà dit, ie ne ſuis point ma lumiere à moy-meſme, que ma ſubſtance & mes modalitez ne ſont que tenebres, & que Dieu n'a pas trouvé à propos pour bien des raiſons de me découvrir l'idée ou l'archetype qui repreſente la nature des êtres ſpirituels. Car ſi ma

ſubſtance eſtoit intelligible par elle-meſme ou en elle-meſme, ſi elle eſtoit lumineuſe, ſi elle pouvoit m'éclairer ; comme ie ne ſuis pas ſeparé de moy-meſme, certainement ie pourrois voir en me contemplant que ie ſuis capable d'eſtre touché de tels & tels ſentimens que ie n'ay iamais éprouvez. & dont ie n'auray peut-eſtre jamais aucune connoiſſance. Je n'aurois pas eu beſoin d'un concert pour ſçavoir qu'elle eſt la douceur de l'harmonie, & quoy que ie n'euſſe iamais goûté d'un tel fruit, i'aurois pû, je ne dis pas ſentir, mais connoître avec évidence la nature du ſentiment qu'il excite en moy. Mais comme on ne peut connoître la nature des eſtres que dans la Raiſon qui les renferme d'une maniere intelligible ; quoy que ie ne me puiſſe ſentir qu'en moy-meſme, ce n'eſt qu'en elle que ie puis découvrir ce que ie ſuis, & les modalitez dont ma nature eſt ſuſceptible, & à plus forte raiſon ce n'eſt qu'en elle que ie puis découvrir les principes des ſciences, & toutes les veritez capables d'éclairer l'eſprit.

ARISTE. Avançons un peu. Theodore. Je croy qu'il y a des differences eſſentielles entre connoître & ſentir ; entre les idées qui éclairent l'eſprit & les ſentimens qui le touchent : & ie demeure d'accord que bien que ie ne me ſente qu'en moy-meſme, ie ne puis connoître ce que ſuis que dans la Raiſon qui renferme l'archetype de mon eſtre & les idées intelligibles de toutes choſes.

VIII. THEODORE. Bien donc, Ariſte. Vous voilà preſt à faire mille & mille découvertes dans le païs de la verité. Diſtinguez nos idées de vos ſentimens, mais diſtinguez les bien. Encore un coup, diſtinguez les bien ; & tous ces phantômes careſſans dont ie vous ay parlé ne vous engageront point dans l'erreur. Elevez vous toûiours au deſſus de vous-meſme. Vos modalitez ne ſont que tenebres : ſouvenez vous en. Montez plus haut iuſqu'à la Raiſon, & vous verrez la lumie-

re. Faites taire vos ſens, vôtre imagination, & vos paſſions ; & vous entendrez la voix pure de la verité interieure, les réponſes claires & évidentes de nôtre Maître commun. Ne confondez iamais l'évidence qui reſulte de la comparaiſon des idées avec la vivacité des ſentimens qui vous touchent & qui vous ébranlent. Plus nos ſentimens ſont vifs, plus répandent-ils de tenebres. Plus nos phantômes ſont terribles ou agreables, plus ils paroiſſent avoir de corps & de realité, plus ſont-ils dangereux, & propre à nous ſeduire. Diſſipez les, ou entrez en deffiance. Fuyez en un mot tout ce qui vous touche, & courez & attachez-vous à tout ce qui vous éclaire. Il faut ſuivre la Raiſon malgré les careſſes, les menaces, les inſultes du corps auquel nous ſommes unis, malgré l'action des obiets qui nous environnent. Concevez-vous bien diſtinctement tout cecy ? En eſtes-vous bien convaincu par les raiſons que je vous ay données, & par vos propres reflexions ?

ARISTE. Vôtre exhortation, Theodore, me paroît bien vive pour un entretien de Metaphyſique. Il me ſemble que vous excitez en moy des ſentimens, au lieu d'y faire naître des idées claires. Je me ſers de vôtre langage. De bonne foy, ie ne comprens pas trop ce que vous me dites. Je le voy, & un moment aprés ie ne le voy plus. C'eſt que ie ne fais encore que l'entrevoir. Il me ſemble que vous avez raiſon : mais ie ne vous entens pas trop bien.

IX. THEODORE. Ah, mon cher Ariſte vôtre réponſe eſt encor une preuve de ce que nous venons de dire. Il n'y a point de mal que vous y faſſiez réflexion. Je vous dis ce que ie voy, & vous ne le voyez pas. C'eſt une preuve que l'homme n'inſtruit pas l'homme. C'eſt que ie ne ſuis point vôtre Maître, ou vôtre Docteur. C'eſt que ie ne ſuis qu'un moniteur, vehement peut-eſtre, mais peu exact & peu entendu. Je parle à vos oreilles.

Apparemment ie n'y fais que trop de bruit. Mais nôtre unique Maître ne parle point encore assez clairement à vôtre esprit : ou plutost la Raison lui parle sans cesse fort nettement ; mais faute d'attention, vous n'entendez point assez ce qu'elle nous répond. Je croyois pourtant par les choses que vous venez de me dire, & par celles que ie vous avois dites moi-mesme, que vous compreniez suffisamment mon principe & les consequences qu'il en faut tirer. Mais ie voy bien qu'il ne suffit pas que ie vous donne des avis generaux appuyez sur des idées abstraites & metaphysiques. Il faut encore que ie vous apporte quelques preuves particulieres de la necessité de ces avis.

Je vous ay exhorté à vous accoûtumer à reconnoistre sans peine la difference qu'il y a entre connoistre & sentir. entre nos idées claires & nos sentimens toûjours obscurs & confus. Et je vous soûtiens que cela seul suffit pour découvrir une infinité de veritez. Je vous le soûtiens dis-je, sur ce fondement, qu'il n'y a que la Raison qui nous éclaire, que nous ne sommes point nostre lumiere à nous mesmes, ni nulle intelligence à aucune autre. Vous verrez clairement si ce fondement est solide, lors que vous cesserez de m'entendre moy, & que dans vôtre cabinet vous consulterez attentivement la verité interieure. Mais pour vous faciliter l'intelligence de mon principe, & vous en faire mieux connoistre la necessité & les consequences, répondez-moy, je vous prie. Vous sçavez bien la musique, car je vous voy souvent toucher les instrumens d'une maniere fort sçavante & fort hardie.

ARISTE. J'en sçay assez pour charmer mon chagrin, & chasser ma melancolie.

X. THEODORE. Bien donc. Expliquez moy un peu la nature de ces divers sons que vous alliez d'une maniere si juste & si agreable. Qu'est-ce qu'une octave, une quinte, une quarte ? D'où

vient que deux cordes étans dans l'uniſſon, on ne peut en toûcher l'une ſans ébranler l'autre ? Vous avez l'oreille tres-fine & tres-delicate : conſultez la, afin qu'elle vous réponde ſur ce que ie ſouhaite d'apprendre de vous.

ARISTE, Je penſe que vous vous moquez de moy. C'eſt la Raiſon, & non les ſens, qu'il faut conſulter.

THEODORE. Cela eſt vray. Il ne faut conſulter les ſens que ſur des faits. Leur pouvoir eſt fort borné, mais la Raiſon s'étend à tout. Conſultez la donc. Et prenez garde de confondre ſes réponſes avec le témoignage de vos ſens. Hé bien que vous répond-elle ?

ARISTE. Vous me preſſez trop. Neanmoins il me ſemble que le ſon eſt une qualité répanduë dans l'air, la quelle ne peut affecter que le ſens de l'ouye ; car chaque ſens a ſon obiet propre.

THEODORE. Appellez-vous cela conſulter la Raiſon ?

ARISTE. Que voulez-vous que ie vous diſe ? Tenez, voicy une octave, *La-la*. Voicy une quinte, *Vt-ſol*. Voicy une quarte, *Vtfa*.

THEODORE. Vous chantez bien. MAIS que vous raiſonnez mal ! Je comprens que c'eſt que vous voulez vous réioüir.

ARISTE. Aſsûrément, Theodore. Mais pour vôtre autre queſtion, ie vous répond que c'eſt par ſympathie que les cordes de méme ſon s'ébranlent les unes les autres. Nay-ie pas bien rencontré ?

THEODORE. Parlons ſerieuſement, Ariſte. Si vous voulez maintenant me réioüir, tâchez de m'inſtruire.

ARISTE. Je n'en feray rien, s'il vous plaiſt. Faites vôtre peſonnage, & laiſſez moy faire le mien. C'eſt à moy à écouter.

THEODORE. Que vos manieres ſont honêtes & agreables ! Ca donc prêtez moy ce monocorde, & prenez garde à ce que ie vas faire, & à ce que

ce que ie vas vous dire. En pinçant, ou en tirant à moy cette corde, ie la mets hors de l'état où le bandement l'oblige d'être : & lors que je la quitte, vous voyez bien, ſans qu'il ſoit neceſſaire de vous le prouver, qu'elle ſe remuë quelque temps deçà & delà ; & qu'ainſi elle fait un grand nombre de vibrations, & par conſequent beaucoup d'autres petites ſecouſſes imperceptibles à nos ſens. Car la ligne droite étant plus courte que la courbe, une corde ne peut pas faire ſes vibrations, ou devenir alternativement droite & courbe, ſans que les parties qui la compoſent s'allongent & ſe racourciſſent fort promptement. Or, je vous prie, un corps mû n'eſt-il pas capable de mouvoir celuy qu'il rencontre ? Cette corde peut donc ébranler l'air qui l'environne, & mêmes le ſubtil qui en penetre les pores, & celuy-cy un autre, juſqu'à vôtre oreille & à la mienne.

ARISTE. Il eſt vray. Mais c'eſt un ſon que j'entens, un ſon répandu dans l'air, une qualité qui eſt bien differente des vibrations d'une corde, ou des ſecouſſes d'un air ébranlé.

THEODORE. Doucement, Ariſte. Ne conſultez point vos ſens, & ne jugez point ſur leur témoignage. Il eſt vray que le ſon eſt tout autre choſe qu'un air ébranlé. Mais c'eſt juſtement pour cela que vous dites ſans fondement que le ſon ſe répand dans l'air. Car, prenez y garde, en touchant cette corde je ne fais que l'ébranler, & une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne.

ARISTE. *Une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne !* Quoy, n'entendez-vous pas qu'elle produit un ſon dans l'air ?

THEODORE. Apparemment j'entens ce que vous entendez. Mais lors que je veux m'inſtruire de quelque verité, je ne conſulte pas mes oreilles, & vous conſultez les vôtres, nonobſtant toutes les bonnes reſolutions que vous aviez pri-

ſes. Rentrez donc en vous-même, & conſultez les idées claires que renferme la Raiſon. Concevez-vous bien que de l'air, que des petits corps de telle figure qu'il vous plaira, que des petits corps de telle figure qu'il vous plaira, & agitez de telle & telle maniere, ſoient capables de contenir ce ſon que vous entendez, & qu'une corde le puiſſe produire ? Encore un coup, ne conſultez point vos oreilles ; & pour plus de ſureté, imaginez-vous que vous êtes ſourd. Conſiderez avec attention l'idée claire de l'étenduë : c'eſt l'archetype des corps : elle en repreſente la nature & les proprietez. N'eſt-il pas évident que toutes les proprietez poſſibles de l'étenduë ne peuvent être que des rapports de diſtance ? Penſez-y ſerieuſement.

ARISTE. Cela eſt évident. Toutes les proprietez de l'étenduë ne peuvent conſiſter que dans ſes diverſes manieres d'être. Ce ne ſont que des rapports de diſtance.

THEODORE. Donc toutes les proprietez ou modalitez poſſibles de l'étenduë ne ſont que des figures, ou des rapports de diſtances ſtables & permanens ; & des mouvemens, ou des rapports de diſtance ſucceſſifs & toûjours changeans. Donc, Ariſte, le ſon que vous convenez être autre choſe que du mouvement n'eſt point répandu dans l'air, & une corde ne l'y peut produire. Ce ne ſera donc qu'un ſentiment ou une modalité de l'ame.

ARISTE. Je voy bien qu'il faut ſe rendre, ou nier ce principe, que l'idée de l'étenduë repreſente la nature des corps. Peut-être ne repreſente-t'elle qu'une de ſes proprietez. En effet, qui vous a dit que les corps ne ſont que de l'étenduë ? L'eſſence de la matiere conſiſte peut-être dans quelque autre choſe : & cette autre choſe ſera capable de contenir les ſons, & même de les produire. Prouvez-moy le contraire.

THEODORE. Mais prouvez-moy vous-

même que cette autre choſe, en quoy vous faites conſiſter l'eſſence de la matiere, ne ſera pas capable de penſer, de vouloir, de raiſonner. Je vous ſoûtiens que les cordes de vôtre Luth penſent auſſi juſte que vous, ou du moins qu'elles ſe plaignent de ce que vous troublez leur repos. Prouvez moy le contraire, & je vous convaincray qu'elles ne répandent aucun ſon.

ARISTE. Il eſt vray que ſi la nature du corps conſiſte dans quelque autre choſe que de l'étenduë, n'ayant nulle idée de cette choſe, je ne puis pas vous prouver qu'elle ne penſe point mais je vous prie, prouvez moi que la matiere n'eſt rien autre choſe que de l'étenduë, & qu'ainſi elle eſt incapable de penſer. Car cela me paroît neceſſaire pour faire taire les libertins, qui confondent l'ame avec le corps, & qui ſoûtiennent qu'elle eſt mortelle auſſi-bien que luy, à cauſe que ſelon eux toutes nos penſées ne ſont que des modalitez de cette choſe inconnuë qu'on appelle corps, & que toutes les modalitez peuvent ceſſer d'être.

XI. THEODORE. J'ay déja répondu à la queſtion que vous me faites : mais elle eſt ſi importante, que bien qu'elle ſoit hors de propos, je ſuis bien-aiſe de vous faire remarquer que ſa reſolution dépend auſſi-bien que toutes les autres veritez de ce grand principe, que la Raiſon univerſelle renferme les idées qui nous éclairent ; & que les ouvrages de Dieu ayant été formez ſur ces idées, on ne peut mieux faire que de les contempler pour découvrir la nature & les proprietez des êtres créez. Prenez donc garde. Nous pouvons penſer à de l'étenduë ſans penſer à autre choſe. C'eſt donc un être ou une ſubſtance, & non une maniere d'être. Car on ne peut penſer à une maniere d'être, ſans penſer à l'être qu'elle modifie, puis que les manieres d'être ne ſont que l'être même de telle & telle façon. On ne peut penſer à des figures & à des mouvemens ſans penſer à l'é-

I. Entr. n. 2.

tenduë, parce que les figures & les mouvemens ne ſont que des manieres d'être de l'étenduë. Cela eſt clair, ſi je ne me trompe. Et ſi cela ne vous vous paroiſt pas tel, je vous ſoûtiens que vous n'avez plus aucun moyen de diſtinguer les modalitez des ſubſtances d'avec les ſubſtances mêmes. Si cela ne vous paroiſt pas évident, ne philoſophons pas davantage. Car . . .

ARISTE. Philoſophons, je vous prie.

THEODORE. Philoſophons. L'idée ou l'archetype de l'étenduë eſt éternelle & neceſſaire. Nous voyons cette idée, comme je vous l'ay déja prouvé; & Dieu la voit auſſi, puis qu'il n'y a rien en luy qu'il ne découvre. Nous la voyons, dis-je, clairement & diſtinctement ſans penſer à autre choſe. Nous pouvons l'appercevoir ſeule, ou plûtoſt nous ne pouvons pas l'appercevoir comme la maniere d'être de quelqu'autre choſe, car elle ne renferme aucun rapport neceſſaire aux autres idées. Or Dieu peut faire ce qu'il voit, & qu'il nous fait voir dans ſa lumiere clairement & diſtinctement. Il peut faire tout ce qui ne renferme point de contradiction, car il eſt tout-puiſſant. Donc il peut faire de l'étenduë toute ſeule. Cette étenduë ſera donc un être ou une ſubſtance: & l'idée que nous en avons nous repreſentera ſa nature. Suppoſé donc que Dieu ait creé de cette étenduë, aſſurément il y aura de la matiere. Car quel genre d'être ſeroit-ce que cette étenduë? Or ie croy que vous voyez bien que cette matiere eſt incapable de penſer, de ſentir, de raiſonner.

ARISTE. Je vous avoüe que nos idées étant neceſſaires & éternelles, & les mêmes que Dieu conſulte; s'il agit il fera ce que ces idées repreſentent; & que nous ne nous tromperons point, ſi nous n'attribuons à la matiere que ce que nous voyons dans ſon archetype. Mais nous ne voyons peut-être pas cet archetype tout entier. Les mo-

dalitez de l'étenduë ne pouvant eſtre que des rapports de diſtance, l'étenduë eſt incapable de penſer. J'en conviens. Mais le ſuiet de l'étenduë, cette autre choſe qui eſt peut-êtte renfermée dans l'archetype de la matiere, & qui nous eſt inconnuë, cela pourra bien penſer.

XII. THEODORE. Cela pourra bien davantage. Car cela pourra tout ce que vous voudrez, ſans que perſonne vous le puiſſe conteſter. Cela pourra avoir mille & mille facultez, vertus, proprietez admirables. Cela pourra agir dans vôtre ame, l'éclairer, la rendre heureuſe & malheureuſe. En un mot il y aura autant de puiſſances, &, ſi vous pouſſez la choſe, autant de Divinitez qu'il y a de differens corps. Car en effet, que ſçay-ie ſi cette autre choſe, que vous prenez pour l'eſſence de la matiere, n'a point toutes les qualitez qu'il vous plaira de luy attribuer, puis que ie n'en ay nulle connoiſſance. Vous voyez peut-êtte par là, que pour connoiſtre les ouvrages de Dieu, il faut conſulter les idées qu'il nous en donne, celles qui ſont claires, celles ſur leſquelles il les a formez; & qu'on court de tres-grands dangers, ſi on ſuit une autre voye. Car ſi nous conſultons nos ſens, ſi nous nous rendons avéuglément à leur témoignage, ils nous perſuaderont qu'il y a du moins certains corps dont la puiſſance & l'intelligence ſont merveilleuſes.

Nos ſens nous diſent que le feu répand la chaleur & la lumiere. Ils nous perſuadent que les animaux & les plantes travaillent à la conſervation de leur être & de leur eſpece avec beaucoup d'adreſſe, & avec une eſpece d'intelligence. Or nous voyons bien que ces facultez ſont autre choſe que des figures & des mouvemens. Nous jugeons donc ſur ces témoignages obſcurs & confus de nos ſens, qu'il faut qu'il y ait dans les corps quelque autre choſe que de l'etendue, puis que

toutes les modalitez de l'étenduë ne peuvent être que des mouvemens & des figures. Mais conſultons attentivement la Raiſon. Arrêtons-nous à l'idée claire que nous avons des corps. Ne les confondons pas avec nôtre être propre, & nous découvrirons peut-être que nous leurs attribuons des qualitez & des proprietez qu'ils n'ont pas, & qui nous appartiennent uniquement.

Il ſe peut faire, dites-vous, que nous ne voyons pas tout entier l'archétype ou l'idée de la matiere. Quand cela ſeroit ainſi, nous ne devrions luy attribuer que ce que cette idée nous en repreſente; car il ne faut point juger de ce qu'on ne connoit pas. Aſſûrément ſi les libertins croyent qu'il leur eſt permis de raiſonner ſur des chimeres dont ils n'ont aucune idée, ils doivent ſouffrir qu'on raiſonne des choſes par les idées qu'on en a. Mais pour leur ôter tout ſujet de chutte & de confiance dans leurs étranges erreurs, encore un coup prenéz-garde que nous pouvons penſer à l'étenduë ſans penſer à autre choſe. Car c'eſt là le principe. Donc Dieu peut faire de l'étenduë ſans faire autre choſe. Donc cette étenduë ſubſiſtera ſans cette choſe inconnuë qu'ils attribuent à la matiere. Cette étenduë ſera donc une ſubſtance, & non une modalité de ſubſtance. & voilà ce que je croy devoir appeller corps ou matiere pour bien des raiſons: non ſeulement parce qu'on ne peut penſer aux modalitez des êtres, ſans penſer aux êtres mêmes dont elles ſont des modalitez, & qu'il n'y a point d'autre voye pour diſtinguer les êtres de leurs modalitez, que de voir ſi on peut penſer à ceux-là ſans penſer à celles-cy; mais encore parce que par l'etenduë toute ſeule, & les proprietez que tout le monde lui attribuë, on peut expliquer ſuffiſamment tous les effets naturels, je veux dire qu'on ne remarque aucun effet de la matiere dont on ne puiſſe découvrir la cauſe naturelle dans l'idée de l'etenduë.

ARISTE. Ce que vous dites là me paroit convaincant. Je comprens plus clairement que jamais, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut consulter attentivement les idées qu'il renferme dans sa sagesse, & faire taire nos sens, & sur tout nôtre imagination. Mais cette voye de découvrir la verite est si rude & si penible, qu'il n'y a presque personne qui la suive. Pour voir que le soleil est tout éclatant de lumiere. il ne faut qu'ouvrir les yeux. Pour iuger si le son est dans l'air, il suffit de faire du bruit. Rien n'est plus commode. Mais l'esprit travaille furieusement dans l'attention qu'il donne aux idées qui ne frappent point les sens. On se lasse bien-tôt : ie le sçay par experience. Que vous êtes heureux de pouvoir mediter sur les matieres metaphysiques !

THEODORE, Je suis fait comme les autres, mon cher Ariste. Jugez de moy par vous-même, & vous me ferez honneur, vous ne vous tromperez qu'à mon avantage. Que voulez-vous? Cette difficulté que nous trouvons tous à nous unir à la Raison, est une peine & une preuve du peché, & la rebellion du corps en est le principe. Nous sommes condamnez à gagner nôtre vie à la sueur de nôtre front. Il faut maintenant que l'esprit travaille pour se nourrir de la verité. Cela est commun à tous les hommes. Mais croyez moy, cette viande des esprits est si delicieuse, & donne à l'ame tant d'ardeur lors qu'on en a goûté, que quoy qu'on se lasse de la rechercher, on ne se lasse iamais de la desirer & de recommencer ses recherches ; car c'est pour elle que nous sommes faits. Mais si ie vous ay trop fatigué, donnez moy cét instrument, afin que ie soulage vôtre attention, & que ie rende sensibles, autant que cela se peut, les veritez que ie veux vous faire comprendre.

ARISTE. Que voulez-vous faire ? je com-

prens clairement que le ſon n'eſt point répandu dans l'air,& qu'une corde ne peut le produire. Les raiſons que vous venez de me dire me paroiſſent convaincantes. Car enfin le ſon ni le pouvoir de le produire n'eſt point renfermé dans l'idée de la matiere, puis que toutes les modalitez des corps ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance. Cela me ſuffit. Neanmoins voicy encore une preuve qui me frappe & qui me convainc. C'eſt que dans une fiévre que i'eus il y a quelque temps, i'entendois ſans ceſſe le hurlement d'un animal qui ſans doute ne hurloit plus, car il étoit mort. Je penſe auſſi que dans le ſommeil il vous arrive comme à moy d'entendre un concert,ou du moins le ſon de la trompette on du tambour, quoy qu'alors tout ſoit dans un grand ſilence. J'entendois dois donc étant malade des cris & des hurlemens. Car ie me ſouviens encore auiourd'huy qu'ils me faiſoient beaucoup de peine. Or ces ſons deſagreables n'étoient point dans l'air, quoy que ie les y entendiſſe auſſi-bien que celuy que fait cet inſtrument. Donc, quoy qu'on entende les ſons comme répandus dans l'air, il ne s'enſuit pas qu'ils y ſoient. Ils ne ſe trouvent effectivement que dans l'ame, car ce ne ſont que des ſentimens qui la touchent, que des modalitez qui luy appartiennent. Je pouſſe mêmes les choſes plus loin. Car tout ce que vous m'avez dit iuſques icy me porte à croire qu'il n'y a rien dans les obiets de nos ſens qui ſoit ſemblable aux ſentimens que nous en avons. Ces obiets ont rapport avec leurs idées : mais il me ſemble qu'ils n'ont nul rapport avec nos ſentimens. Les corps ne ſont que de l'étenduë capable de mouvement & de diverſes figures. Cela eſt évident lors que l'on conſulte l'idée qui les repreſente.

THEODORE. Les corps, dites-vous, n'ont rien de ſemblable aux ſentimens que nous avons ; & pour en connoître les proprietez, il ne

faut pas consulter les sens, mais l'idée claire de l'étenduë qui represente leur nature. Retenez bien cette importante verité.

ARISTE. Cela est évident, & ie ne l'oublieray iamais.

XIII. THEODORE. Jamais ! Bien donc dites moy, ie vous prie, ce que c'est qu'une octave & une quinte, ou plûtost enseignez moy ce qu'il faut faire pour entendre ces consonances.

ARISTE. Cela est bien facile. Touchez cette corde entiere, & ensuite mettez là vôtre doigt, & touchez l'une ou l'autre partie de la corde, & vous entendrez l'octave.

THEODORE. Pourquoy là mon doigt, & non pas icy ?

ARISTE. C'est qu'icy vous feriez une quinte, & non une octave. Regardez, regardez. Voilà tous les tons marquez. Vous riez.

THEODORE. Me voilà bien sçavant, Ariste. Je puis vous faire entendre tous les tons que ie voudray. Mais si nous avions brisé nôtre instrument, toute nôtre science seroit en morceaux.

ARISTE. Point du tout. J'en referois bien un autre. Ce n'est qu'une corde sur un ais. Tout le monde en peut faire autant.

THEODORE. Oüy. Mais cela ne suffit pas. Il faut marquer exactement les consonances sur cet ais. Comment le diviseriez-vous donc pour marquer où il faut mettre le doigt, afin d'entendre l'octave, la quinte, & les autres consonances ?

ARISTE. Je toucherois la corde entiere, & en glissant le doigt ie prendrois le ton que ie voudrois marquer. Car ie sçay mêmes assez la musique pour accorder les instrumens.

THEODORE. Vôtre methode n'est gueres exacte, puis que ce n'est qu'en tâtonnant que vous trouvez ce que vous cherchez. Mais si vous deveniez sourd, ou plûtost si le petit nerf qui bande

le tambour de vôtre oreille, & qui l'accorde avec vôtre inſtrument, venoit à ſe relâcher, que deviendroit vôtre ſcience ? Ne pourriez-vous plus marquer exactement les differens tons ? Eſt-ce qu'on ne peut devenir ſourd ſans oublier la muſique ? Si cela eſt, vôtre ſcience n'eſt point fondée ſur des idées claires. La Raiſon n'y a point de part, car la Raiſon eſt immuable & neceſſaire.

ARISTE. Ah, Theodore ! j'avois déia oublié ce que ie viens de vous dire que ie n'oublierois iamais. A quoy eſt-ce que ie penſe ? Je vous ay fait là de plaiſantes réponſes. Vous aviez ſuiet d'en rire. C'eſt que naturellement i'écoute plus mes ſens que ma Raiſon. Je ſuis ſi accoûtumé à conſulter mes oreilles, que ie ne penſois pas bien à ce que vous me demandiez. Voicy une autre réponſe dont vous ſerez plus content. Pour marquer l'octave ſur cet inſtrument, il faut diviſer en deux parties égales l'eſpace qui répond à la corde. Car ſi l'ayant touchée entiere, on touche enſuite l'une ou l'autre de ſes parties, on aura l'octave. Si on la touche entiere, & enſuite les deux tiers, ou aura la quinte. Et enfin ſi on la touche entiere, & enſuite les trois quarts, on aura la quarte, & ces deux dernieres conſonances monteront à l'octave.

XIV. THEODORE. Cette réponſe m'inſtruit. Je la comprens diſtinctement. Je voy bien par là que l'octave, ou plutôt la cauſe naturelle qui le produit, eſt comme 2. à 1. la quinte comme 3. à 2. la quarte comme 4. à 3. Ces rapports des nombres ſont clairs. Et puis que vous me dites qu'une corde diviſée & touchée ſelon la grandeur qu'expriment ces nombres rend ces conſonances, quand ie deviendrois ſourd, ie pourrois les marquer ſur le monocorde. Voilà ce que c'eſt que de raiſonner ſur des idées claires, on inſtruit ſolidement les gens. Mais pourquoy une quinte & une quarte vallent-elles une octave ?

ARISTE. C'eſt que le ſon eſt au ſon comme la corde à la corde. Ainſi, puis que l'octave ſe fait entendre lors qu'on touche une corde & enſuite ſa moitié, l'octave eſt comme 2. à 1. ou ce qui eſt la la meſme choſe, comme 4. à. 2. Or le rapport de 4. à 2. eſt composé du raport de 4. à. 3. qui eſt la quarte, & de 3. à 2. qui eſt la quinte. Car vous ſçavez bien que le rapport d'un nombre à un autre eſt composé de tous les rapports qui ſont entre tous les nombres que ces deux nombres renferment. Le rapport de 3. à 6, par exemple, qui eſt celuy de 1. à 2. eſt composé des rapports de 3. à 4. de 4. à 5. & de 5. à 6. par là vous voyez que le diton & la tierce mineure vallent une quinte. Car la raiſon ou le rapport de 4. à 6. qui eſt égal à celui de 2. à 3. eſt composé de ceux de 4. à 5. qui fait le diton, & de 5. 6. qui eſt la tierce mineure.

THEODORE. Je conçois clairement tout cecy, en ſuppoſant que le ſon ſoit au ſon comme la corde à la corde. Mais je ne comprens pas bien ce principe. Penſez-vous qu'il ſoit appuyé ſur des idées claires ?

ARISTE. Ouy je le croy. Car la corde ou ſes divers tremblemens ſont la cauſe de divers ſons. Or la cauſe entiere eſt à ſa moitié comme 2. à 1. & les effets répondent exactement à leurs cauſes. Donc l'effet de la cauſe entiere eſt double de l'effet de ſa moitié. Donc le ſon de la corde entiere eſt au ſon de ſa moitié comme 2. à 1.

THEODORE. Concevez-vous diſtinctement ce que vous me dites ? Pour moy j'y trouve de l'obſcurité, & autant que je le puis je ne me rends qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires.

ARISTE. Que trouvez-vous à redire dans mon raiſonnement ?

XV. THEODORE. Il y a beaucoup d'eſprit. Car vous ne manquez pas de ce côté-là. Mais le principe en eſt obſcur. Il n'eſt point appuyé

ſur des idées claires. Prenez y garde. Vous croyez connoître ce que vous ne faites que ſentir ; & vous prenez pour principe un préjugé dont vous aviez reconnu la fauſſeté auparavant. Mais pour vous faire ſentir la fauſſeté de vôtre preuve, ſouffrez que je faſſe ſur vous une petite experience. Donnez-moy vôtre main : je ne vous feray pas grand mal. Preſentement que je vous frotte le creux de la main avec le bout de ma manche, ne ſentez-vous rien ?

ARISTE. Je ſens un peu de chaleur, ou une eſpece de chatoüillement aſſez agreable.

THEODORE. Et maintenant ?

ARISTE. Ah Theodore ! vous me faites mal. Vous me frottez trop rudement. Je ſens une douleur qui m'incommode.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariſte. Laiſſez-moy faire. Vous ſentez un plaiſir deux ou trois fois plus grand que celui que vous ſentiez tout-à-l'heure. Je m'en vas vous le prouver par vôtre même raiſonnement. Prenez garde. Le frottement que je fais dans vôtre main eſt la cauſe de ce que vous y ſentez. Or la cauſe entiere eſt à ſa moitié comme 2. à 1. & les effets répondent exactement à l'action de leurs cauſes. Donc l'effet de la cauſe entiere ou de l'action entiere de la cauſe eſt double de l'effet de ſa moitié. Donc en frottant une fois plus fort ou plus viſte, ce mouvement redoublé doit produire une fois plus de plaiſir. Donc je ne vous ay point fait de douleur, ſi ce n'eſt que vous prétendiez que la douleur ſoit au plaiſir comme 2. à 1.

ARISTE. Me voilà bien puni d'avoir raiſonné ſur un principe obſcur. Vous m'avez fait du mal ; & pour toute excuſe vous me prouvez que vous m'avez fait un double plaiſir. Cela n'eſt point agreable.

THEODORE. Vous en êtes quitte à bon marché. car ſi nous euſſions été auprés du feu, j'euſſe

j'euſſe peut-être fait bien pis.

ARISTE. Que m'euſſiez-vous fait ?

THEODORE. Apparemment j'euſſe pris un charbon ardent, & je l'euſſe d'abord approché un peu de vôtre main, & ſi vous m'euſſiez dit que cela vous faiſoit plaiſir, je l'y aurois appliqué, afin de vous en donner d'avantage ; & puis je vous aurois prouvé par vôtre raiſonnement que vous auriez tort de vous plaindre.

ARISTE. Vrayment je l'ay échappé belle ! Eſt-ce ainſi que vous inſtruiſez les gens ?

THEODORE. Comment voulez-vous que je faſſe ? Quand je vous donne des preuves metaphyſiques, vous les oubliez incontinent. Il faut bien que je les rende ſenſibles, afin que vous les compreniez ſans peine, & que vous vous en ſouveniez toûjours. Pourquoy avez-vous oublié ſitoſt qu'il ne faut raiſonner que ſur des idées claires, qu'une corde ébranlée ne peut au plus qu'agiter l'air qui l'environne, & qu'elle ne peut produire les divers ſons que vous entendez ?

ARISTE. C'eſt que dés que je touche la corde j'entens le ſon.

THEODORE. Je le voy bien. Mais vous ne concevez pas clairement que les vibrations d'une corde puiſſent répandre ou produire le ſon.

Vous en êtes demeuré d'accord. Car le ſon n'eſt point renfermé dans l'idée de la matiere, encore moins le pouvoir d'agir dans l'ame & de le luy faire entendre. De ce que les tremblemens d'une corde ou de l'air ſont ſuivis d'un ſon & de tel ſon, jugez en que les choſes étant comme elles ſont, cela eſt neceſſaire afin qu'on l'entende. Mais ne vous imaginez pas qu'il y a un rapport neceſſaire entre ces choſes. Apparemment je n'entens pas les mêmes ſons que vous, quoy que j'entende peut être les mêmes tons ou les mêmes conſonances. Car ſi le tambour de mon oreille eſt plus petit ou moins épais que le vôtre d'une certaine quantité

qui faſſe qu'il s'accorde plus facilement en prenant un autre ton qu'en prenant le même, ce qui eſt fort vray-ſemblable, aſſurément, tout le reſte étant égal, j'entens un ſon plus haut que vous, lors qu'on touche cette corde. Enfin je ne voy nul rapport de grandeur entre les conſonances. Il n'eſt point clair que la difference des ſons qui les compoſent ſoit du plus au moins, comme les cordes qui les rendent. Cela me paroît évident.

ARISTE. Cela me paroît tel. Mais puis que les tremblemens d'une corde ne ſont point la cauſe du ſon, d'où vient que j'entens le ſon lors qu'on touche la corde ?

THEODORE. Il n'eſt pas temps, Ariſte, de reſoudre cette queſtion. Lors que nous aurons traité de l'efficace des cauſes, elle ſe reſoudra ſans peine. Je ne penſe preſentement qu'à vous faire remarquer la difference qu'il y a entre connoître clairement & ſentir confuſément. Je ne penſe qu'à vous bien convaincre de cette importante verité, que pour connoître les ouvrages de Dieu il ne faut pas s'arrêter aux ſentimens qu'on en a, mais aux idées qui les repreſentent. Car je ne puis trop vous le repeter : il ne faut pas conſulter ſes ſens, ſes propres modalitez, qui ne ſont que tenebres, mais la Raiſon qui nous éclaire par ſes divines idées, par des idées immuables, neceſſaires, éternelles.

ARISTE. J'en demeure d'accord. J'en ſuis pleinement convaincu. Paſſons outre, car je me laſſe de vous entendre inceſſamment redire les mêmes choſes.

XVI. THEODORE. Nous paſſerons à ce qu'il vous plaira. Mais, croyez moy, il ne ſuffit pas de voir un principe, il faut le bien voir. Car entre voir & voir il y a des differences infinies ; & le principe que je vous inculque eſt ſi neceſſaire & d'un ſi grand uſage, qu'il faut l'avoir toûjours preſent à l'eſprit, & ne pas l'oublier com-

me vous faites. Mais voyons si vous en êtes bien convaincu, & si vous sçavez bien vous en servir. Dites-moy pourquoy deux cordes etant en unisson on ne peut en toucher une sans ébranler l'autre.

ARISTE. Cette question me paroît bien difficile : car j'en ay lû dans certains Auteurs beaucoup d'explications qui ne me satisfont gueres. J'apprehende que ma réponse ne m'attire encore quelque petite raillerie, ou que vous ne fassiez quelque experience à mes dépens.

THEODORE. Non, non, Ariste, ne craignez rien. Mais n'oubliez pas le principe des *idées claires*. Je ne devrois pas vous en avertir si souvent. Mais j'ay peur que la *sympathie*, ou quelque autre chimere ne vous empêche de le suivre.

ARISTE. Voyons un peu. Lors que je touche cette corde, elle ébranle l'air par ses vibrations. Or cet air agité peut communiquer quelque mouvement aux autres cordes qu'il rencontre.

THEODORE. Fort bien. Mais les dissonantes, aussi bien que celles qui rendent le même son, seront ébranlées.

ARISTE. C'est à quoy je pensois. Un peu de sympathie viendroit assez bien icy, mais vous n'en voulez pas.

THEODORE. Je reçois volontiers ce mot pour ce qu'il vaut. Il y a sympathie entre les cordes de même son. Cela est certain, puis qu'elles agissent les unes sur les autres, car c'est ce que ce mot signifie. Mais d'où vient cette sympathie ? C'est ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Ce n'est point à cause de leur longueur ou de leur grosseur. Car il y a sympathie entre des cordes inégales, & il n'y a point de sympathie entre des cordes égales, si elles ne rendent le même son. Il faut donc que tout dépende du son. Mais à propos, le son n'est point une modalité de la corde, & elle ne peut le produire.

D'où viendra donc cette ſympathie ? Me voicy bien embarraſſé.

THEODORE. Vous vous embaraſſez de peu de choſe. Il y a ſympathie entre les cordes de même ſon. Voilà le fait que vous voulez expliquer. Voyez donc ce qui fait que deux cordes rendent un même ſon, & vous aurez tout ce qui eſt neceſſaire pour découvrir ce que vous cherchez.

ARISTE. Si deux cordes ſont egales en longueur & en groſſeur, ce ſera l'égalité de leur tenſion qui fera qu'elles rendront le même ſon : & ſi elles ſont inégales, cela dépendra de la proportion reciproque de leur longueur & de leur groſſeur avec leur tenſion.

THEODORE. Que fait donc dans des cordes égales une tenſion plus ou moins grande ?

ARISTE. Elle les rend capables d'un ſon plus ou moins aigu.

THEODORE. Ouy, mais ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut. Nous n'avons que faire de la difference des ſons : nul ſon ne peut ébranler cette corde, Car le ſon eſt plûtoſt l'effet que la cauſe du mouvement. Dites moy donc comment la tenſion fait-elle que le ſon devient plus aigu ?

ARISTE. C'eſt apparemment parce qu'elle fait que la corde a des tremblemens plus prompts.

THEODORE. Bon, voila tout ce qu'il nous faut. Car le tremblement, & non le ſon de ma corde, pourra faire trembler la vôtre. Deux cordes égales en longueur & en groſſeur, & également tenduës rendent un même ſon, par cette raiſon qu'ils ont des tremblemens également prompts : & ſi l'une monte plus haut que l'autre, c'eſt une marque qu'elle eſt plus tenduë, & qu'elle fait plus promptement chacune de ſes vibrations. Or une corde n'en ébranle une autre que par le moyen de ſes vibrations. Car un corps n'en meut un autre que par le moyen de ſon mouve-

ment. Cela étant, dites moy maintenant pourquoy les cordes de même ſon ſe communiquent leur tremblement : & pourquoy les diſſonantes ne le font point, du moins d'une maniere qui ſoit ſenſible.

XVII. ARISTE. J'en voy clairement la raiſon. Voicy deux cordes de même ſon. Voilà la vôtre, voicy la mienne. Quand je lâche ma corde, elle pouſſe l'air vers vous, & cet air pouſſé ébranle quelque peu vôtre corde. La mienne fait encore en fort peu de temps quantité de ſemblables vibrations, dont chacune ébranle l'air, & pouſſe vôtre corde comme a fait la premiere ſecouſſe. Voilà ce qui la fait trembler. Car pluſieurs petites ſecouſſes données à propos peuvent produire un ébranlement ſenſible. Mais lors que ces petites ſecouſſes viennent à contre temps, elles ſe nuiſent les unes aux autres. Ainſi, lors que deux cordes ſont diſſonantes, ou ne peuvent faire leurs vibrations en temps égal ou multiple, ou du moins commenſurable, à cauſe qu'elles ſont inégalement bandées, ou de longueur ou groſſeur inégale & incommenſurable, elle ne peuvent s'ébranler l'une l'autre. Car ſi la premiere ſe meut, & pouſſe l'air vers vous, la ſeconde ayant un mouvement contraire, & revenant vers moy, ſon mouvement ſera empêché, au lieu d'être augmenté. Il faut donc que les vibrations des cordes ſe faſſent en temps égal ou multiple, afin qu'elles ſe communiquent mutuellement un mouvement aſſez grand pour être ſenſible ; & leur mouvement eſt d'autant plus ſenſible, que la conſonance qu'elles rendent approche plus de l'uniſſon. C'eſt pourquoy dans l'octave elles s'ébranlent davantage que dans la quinte, & dans la quinte plus que dans la quarte : parce que les deux cordes recommencent plus ſouvent leurs vibrations dans le même inſtant. Eſtes-vous ſatisfait de cette raiſon ?

THEODORE. Tout-à-fait, Ariſte. Car

engagent insensiblement dans l'erreur les nouveaux voyageurs de ces contrées. Mais ne vous imaginez pas de bien sçavoir ce que je viens de vous dire, & ce que vous avez repeté vous-même. Vous ne le sçaurez exactement que lors que vous y aurez medité souvent. Car on n'apprend jamais bien ce qu'on entend dire aux hommes, si la verité interieure ne nous le repete dans le silence de toutes les creatures. Adieu donc, Ariste. Je vous laisse seul avec la Raison. Consultez la serieusement, & oubliez tout le reste.

IV. ENTRETIEN.

En general de la nature & des proprietez des sens. De la sagesse des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme.

ARISTE. D'où venez-vous, Theodore? J'étois dans l'impatience de ne point vous rencontrer.

I. THEODORE. Quoy donc! Est-ce que la Raison ne vous suffit pas; & que vous ne pouvez passer agreablement le temps avec elle, si Theodore n'est de la partie? La Raison suffit pour une éternité aux bienheureuses intelligences; & quoy que je ne vous aye laissé avec elle que quelques heures, l'impatience vous prend de ne me point voir. A quoy pensez-vous? Pretendez-vous que je souffre que vous ayez pour moy un attachement aveuglé & dereglé? Aimez la Raison, consultez-la, suivez-la. Car je vous declare que je renonce à l'amitié de ceux qui la negligent, & qui refusent de se soûmettre à ses loix.

ARISTE. Doucement, Theodore, Ecoutez un peu.

II. THEODORE. Il ne peut y avoir d'amitié durable & sincere, si elle n'est appuyée

ſur la Raiſon, ſur un bien immuable, ſur un bien que tous puiſſent poſſeder ſans le diviſer. Car les amitiez fondées ſur les biens qui ſe partagent, & qui ſe diſſipent par l'uſage, ont toûjours de fâcheuſes ſuites, & ne durent que peu de temps; fauſſes & dangereuſes amitiez!

ARISTE. D'accord. Tout cela eſt vray, rien n'eſt plus certain. Ah, Theodore!

THEODORE. Que voulez-vous dire?

III. ARISTE. Qu'il y a de difference entre voir & voir; entre ſçavoir ce que nous diſent les hommes, dans le temps qu'ils nous le diſent, & ſçavoir ce que nous dit la Raiſon, dans le temps qu'elle nous répond! Qu'il y a de difference entre connoître & ſentir; entre les idées qui nous éclairent, & les ſentimens confus qui nous agitent & qui nous troublent! Que ce principe eſt fecond, qu'il répand de lumieres! Que d'erreurs, que de préjugez il diſſipe! J'ay medité, Theodore, ſur ce principe, J'en ay ſuivy les conſequences, & j'étois dans l'impatience de vous voir, pour vous remercier de me l'avoir appris. Souffrez que je vous diſe ce que les Fideles de Samarie diſoient à la Samaritaine, aprés qu'ils eurent auſſi-bien qu'elle écouté nôtre Maître commun: *Jam non propter tuam loquelam credimus*, diſoient-ils à cette femme: *Ipſi enim audivimus & ſcimus*. Ouy, maintenant je ſuis convaincu, non par la force de vos diſcours, mais par les réponſes évidentes de la verité interieure. Je comprens ce que vous m'avez dit: mais que j'ay compris bien d'autres choſes, dont vous ne m'aviez point parlé! Je les ay clairement compriſes; & ce qui m'en reſte de plus profondément gravé dans la memoire, c'eſt que j'ay vécu toute ma vie dans l'illuſion; toûjours ſeduit par le témoignage de mes ſens, toûjours corrompu par leurs attraits. Que les biens ſenſibles ſont mépriſables! Que les corps me paroiſſent impuiſſans! Non, ce ſoleil, quel-

Ioan. 4.

que éclatant qu'il paroiſſe à mes yeux, il ne poſſede ny ne répand point cette lumiere qui m'éclaire. Toutes ces couleurs qui me réjoüiſſent par leur varieté & par leur vivacité, toutes ces beautez qui me charment, lors que je tourne les yeux ſur tout ce qui m'environne, m'appartiennent à moy. Tout cela ne vient point des corps, n'eſt point dans les corps. Car rien de cela n'eſt renfermé dans l'idée de la matiere. Et je ſuis perſuadé qu'il ne faut point juger des ouvrages de Dieu par les divers ſentimens qu'on en a, mais par les idées immuables, neceſſaires, éternelles qui les repreſentent, par l'archetype ſur lequel ils ont tous été formez.

THEODORE. Que je ſens de plaiſir à vous entendre ! Je voy bien que vous avez conſulté la Raiſon dans le ſilence des creatures ; car vous en êtes encore tout éclairé, tout animé, tout penetré. Ah que nous ſerons bons amis, ſi la Raiſon eſt toûjours nôtre bien commun : & le lien de nôtre ſocieté ! Nous joüirons l'un & l'autre des mêmes plaiſirs, nous poſſederons les mêmes richeſſes. Car la verité ſe donne toute entiere à tous, & toute entiere à chacun de nous. Tous les eſprits s'en nourriſſent, ſans rien diminuer de ſon abondance. Que j'ay de joye encore un coup de vous voir tout penetré des veritez que vous me dites !

IV. ARISTE. Je ſuis auſſi tout penetré de reconnoiſſance de l'obligation que je vous ay. C'étoit là le ſuiet de mon impatience. Ouy, vous m'avez enſeigné cet arbre du Paradis terreſtre, qui donne aux eſprits la vie & l'immortalité. Vous m'avez montré la manne celeſte, dont ie dois me nourrir dans le deſert de la vie preſente. Vous m'avez conduit inſenſiblement au Maître interieur qui ſeul éclaire toutes les intelligences. Un quart d'heure d'attention ſerieuſe aux idées claires & lumineuſes qu'il répand dans l'eſprit, m'a

plus appris de veritez, m'a delivré de plus de préjugez, que tout ce que i'avois lû dans les Livres des Philoſophes, que tout ce que j'avois oüi dire à mes maîtres, & à vous-même, Theodore. Car quelques iuſtes que ſoient vos expreſſions, quand vous me parlez & que je conſulte la Raiſon, il ſe fait en même temps un bruit confus de deux réponſes de differentes, l'une ſenſible, & l'autre intelligible. Et le moindre inconvenient qui en arrive, c'eſt que la réponſe qui me frappe l'oreille partage la capacité de mon eſprit, & en diminuë la vivacité & la penetration. Car il vous faut du temps pour prononcer vos paroles : mais toutes les réponſes de la Raiſon ſont éternelles & immuables. Elles ont toûjours été dites, ou plûtoſt elles ſe diſent toûjours ſans aucune ſucceſſion de temps ; & quoy qu'il nous faille quelques momens pour les entendre, il ne luy en faut point pour les faire, parce qu'effectivement elles ne ſont point faites. Elles ſont éternelles, immuables, neceſſaires. Souffrez que i'aye le plaiſir de vous déclarer une partie de ce que croy avoir appris de nôtre Maître commun, chez qui vous avez eu la charité de m'introduire.

V. Dés que vous m'eûtes quitté, Theodore, ie rentray en moy-même pour conſulter la Raiſon, & ie reconnus tout d'une autre maniere que lors que vous me parliez, & que ie me rendois à vos preuves, que les idées des creatures ſont éternelles, que Dieu a formé les corps ſur celle de l'étenduë, que cette idée doit donc repreſenter leur nature, & qu'ainſi ie devois la conſiderer attentivement pour découvrir leurs proprietez. Je compris clairement, que de conſulter mes ſens, & chercher la verité dans mes propres modalitez, c'étoit préferer les tenebres à la lumiere, & renoncer à la Raiſon. D'abord mes ſens s'oppoſerent à mes concluſions, comme s'ils euſſent été ialoux contre les idées, de ſe voir exclus par elles d'une

prérogative qu'ils poſſedent depuis long-temps dans mon eſprit. Mais ie trouvay tant de fauſſetez & de contradictions dans l'oppoſition qu'ils avoient formée, que ie les condamnay comme des trompeurs & des faux témoins. En effet, ie ne voyois nulle évidence dans leur témoignage, & ie remarquois au contraire une clarté merveilleuſe dans les idées qu'ils tâchoient d'obſcurcir. Ainſi, quoy qu'ils me parlaſſent encore avec confiance, avec hauteur, avec la derniere importunité, je les obligeay au ſilence, & ie rappellay les idées qui me quittoient, à cauſe qu'elles ne peuvent ſouffrir ce bruit confus & ce tumulte des ſens revoltez.

Il faut, Theodore, que ie vous avoüe que les preuves ſenſibles que vous veniez de me donner contre l'autorité des ſens, m'ont été d'un merveilleux uſage. Car c'eſt par elles que ie faiſois taire ces importuns. Je les convainquois de fauſſeté par leur propre témoignage. Ils ſe coupoient à tous momens. Car outre qu'ils ne diſoient rien qui ne fuſt incomprehenſible, & tout-à-fait incroyable, ils me faiſoient les mêmes rapports de choſes toutes differentes, & des rapports tout oppoſez des mêmes choſes ſelon l'intereſt qu'ils y prenoient. Je les fis donc taire, bien reſolu de ne plus iuger des ouvrages de Dieu ſur leur témoignage, mais ſur les idées qui repreſentent ces ouvrages, & ſur leſquelles ils ont été formez.

C'eſt en ſuivant ce principe que i'ay compris que la lumiere n'étoit ny dans le ſoleil, ny dans l'air où nous la voyons, ny les couleurs ſur la ſurface des corps : que le ſoleil pouſſoit peut-eſtre remuer les parties ſubtiles de l'air, & celles-cy faire la même impreſſion de mouvement ſur le nerf optique, & de là iuſqu'à la partie du cerveau où l'ame reſide ; & que ces petits corps agitez en rencontrant de ſolides, pouvoient reflechir differemment ſelon la diverſité des ſurfaces qui les faiſoient re-

iaillir. Voilà leur lumiere, & la variété de leurs couleurs pretenduës.

VI. J'ay compris de même, que la chaleur que je ſens n'étoit nullement dans le feu, ni le froid dans la glace, que dis-je ! ni la douleur même dans mon propre corps, où j'en ay ſenty ſouvent de ſi vives & de ſi cruelles; ni la douceur dans le ſucre, ni l'amertume dans l'aloës, ni l'acidité dans le verjus, ni l'aigreur dans le vinaigre, ni dans le vin cette douceur & cette force qui trompe & qui abrutit tant d'yvrognes. Tout cela par la même raiſon que le ſon n'eſt point dans l'air, & qu'il y a une difference infinie entre les tremblemens des cordes, & le bruit qu'elles rendent; entre les proportions de ces tremblemens, & la varieté des conſonances.

* *Voyez le 1. Liv. de la Recherche de la Verité, chap. 6. & ceux qui le ſuivent*

Je ſerois trop * long, Theodore, ſi j'entrois dans le détail des preuves qui m'ont convaincu que les corps n'ont point d'autres qualitez que celles qui reſultent de leurs figures, ni d'autre action que leurs mouvemens divers. Mais ie ne puis vous celer une difficulté que ie n'ay pû vaincre, quelque effort d'eſprit que i'aye fait pour m'en délivrer. Je ſuis ſans peine l'action du ſoleil, par exemple, par tous les eſpaces qu'il y a entre luy & moy. Car ſuppoſé que tout ſoit plein, ie conçois bien qu'il ne peut faire d'impreſſion où il eſt, qu'elle ne ſe communique iuſqu'au lieu où ie ſuis, iuſques ſur mes yeux, & par mes yeux iuſqu'à mon cerveau. Mais en ſuivant l'idée claire du mouvement, ie n'ay pû comprendre d'où me venoit le ſentiment de lumiere. Je voyois bien que le ſeul mouvement du nerf optique me la faiſoit ſentir. Car en me preſſant avec le doigt le coin de l'œil ſur l'endroit où ie ſçay que s'étend ce nerf, ie voyois une grande lumiere dans un lieu obſcur, du côté oppoſé à celuy où mon œil étoit preſſé. Mais ce changement de mouvement en lumiere me paroiſſoit, & me paroit encore tout-

à-fait

à-fait incomprehenſible. Quelle étrange metamorphoſe d'un ébranlement, ou d'une preſſion de mon œil en un éclat de lumiere ! Eclat de plus que ie ne voy point dans mon ame dont il eſt la modalité, ni dans mon cerveau où l'ébranlement ſe termine, ni dans mon œil où ſe fait la preſſion, ni du côté où ie preſſe mon œil, mais dans l'air ; dans l'air, dis-ie, qui eſt incapable d'une telle modalité, & vers le côté oppoſé à celuy de l'œil que ie comprime. Quelle merveille !

VII. Je croyois d'abord que mon ame étant avertie de l'ébranlement qui ſe faiſoit dans mon corps, étoit la cauſe du ſentiment qu'elle avoit de ceux qui l'environnent. Mais un peu de reflexion m'a détrompé de cette penſée. Car il n'eſt pas vray, ce me ſemble, que l'ame ſoit avertie que le ſoleil ébranle les fibres du cerveau. Je voyois la lumiere avant que ie ſceuſſe rien de cet ébranlement. Car les enfans, qui ne ſçavent pas mêmes s'ils ont un cerveau, ſont frappez de l'éclat de la lumiere, auſſi-bien que les Philoſophes. De plus quel rapport entre les ébranlemens d'un corps, & les divers ſentimens qui les ſuivent ? Comment puis-ie voir la lumiere dans les corps, puis qu'elle eſt une modalité de mon eſprit ; & la voir dans des corps qui m'environnent, puis que l'ébranlement n'eſt que dans le mien ? Je me preſſe le coin de l'œil du côté droit, pourquoy vois-ie la lumiere du côté gauche, nonobſtant la connoiſſance certaine que i'ay, que ce n'eſt pas de ce côté-là qu'il eſt preſſé ?

J'ay reconnu de tout cela, & de quantité d'autres choſes que ie ſerois trop long à vous dire, que les ſentimens étoient en moy malgré moy ; que ie n'en étois donc nullement la cauſe ; & que ſi les corps étoient capables d'agir en moy, & de ſe faire ſentir de la maniere que ie les ſens, il falloit qu'ils fuſſent d'une nature plus excellente que la mienne, douez d'une puiſſance terrible, & mêmes

quelques-uns d'une ſageſſe merveilleuſe, toûiours uniformes dans leur conduite, toûiours efficaces dans leur action, toûiours incomprehenſibles dans les effets ſurprenans de leur puiſſance. Ce qui me paroiſſoit monſtrueux & horrible à penſer, quoy que mes ſens appuyaſſent cette folie, & qu'ils s'en accommodaſſent tout-à-fait. Mais, ie vous prie, Theodore, de m'éclaircir cette matiere.

THEODORE. Il n'eſt pas temps, Ariſte, de reſoudre vos difficultez, ſi vous ne voulez que nous quittions les veritez generales de la Metaphiſique pour entrer dans l'explication des principes de la Phyſique, & des loix de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Deux mots, je vous prie, là-deſſus. Je me plais beaucoup à mediter ſur cette matiere. Mon eſprit y eſt tout préparé.

VIII. THEODORE. Ecoutez-donc: mais ſouvenez-vous de mediter ce que ie m'en vas vous dire. Lors qu'on cherche la raiſon de quelques effets, & qu'en remontant des effets aux cauſes, on vient enfin à une cauſe generale, ou à une cauſe qu'on voit bien qu'il n'y a nul rapport entr'elle & l'effet qu'elle produit, ou plûtoſt qu'elle paroît produire; alors, au lieu de ſe former des chimeres, il faut avoir recours à l'auteur des loix de la nature. Par exemple, ſi vous me demandiez la cauſe de la douleur qu'on ſent lors qu'on eſt piqué, i'aurois tort de vous répondre d'abord, que c'eſt une des loix de l'auteur de la nature, que la piqûre ſoit ſuivie de la douleur. Je dois vous dire que la piqûre ne peut ſeparer les fibres de ma chair ſans ébranler les nerfs qui répondent au cerveau, & ſans l'ébranler luy-même. Mais ſi vous vouliez ſçavoir d'où vient que certaine partie de mon cerveau étant ébranlée de telle maniere, ie ſens la douleur de la piqûre; comme cette queſtion regarde un effet general, & qu'on ne peut plus en remontant trouver quelque cauſe naturelle ou

particuliere, il faut avoir recours à la cauſe generale. Car c'eſt comme ſi vous demandiez, qui eſt l'auteur des loix generales de l'union de l'ame & du corps. Puis que vous voyez clairement qu'il ne peut y avoir de rapport ou de liaiſon neceſſaire entre les ébranlemens du cerveau & tels & tels ſentimens de l'ame; il eſt évident qu'il faut avoir recours à une puiſſance qui ne ſe rencontre point dans ces deux êtres. Il ne ſuffit pas de dire, que c'eſt que la piqueure bleſſant le corps, il faut que l'ame en ſoit avertie par la douleur, afin qu'elle s'applique à le conſerver. Ce ſeroit apporter la cauſe finale pour la cauſe efficiente: & la difficulté ſubſiſteroit toûjours, car elle conſiſte à ſçavoir la cauſe qui fait que le corps étant bleſſé, l'ame en ſouffre, & ſouffre telle & telle douleur de telle & telle bleſſeure.

IX. De dire auſſi, comme quelques Philoſophes, que l'ame eſt la cauſe de la douleur, par ce que, diſent-ils, la douleur n'eſt que la triſteſſe que l'ame conçoit de ce qu'il arrive dans le corps qu'elle aime, quelque déreglement, dont elle eſt avertie par la difficulté qu'elle trouve dans l'exercice de ſes fonctions; c'eſt aſſurément ne pas faire attention au ſentiment interieur qu'on a de ce qui ſe paſſe en ſoy-même. Car chacun ſent bien quand on le ſeigne, par exemple, ou quand il ſe brûle, qu'il n'eſt point la cauſe de ſa douleur. Il la ſent malgré qu'il en ait, & il ne peut douter qu'elle ne luy vienne d'une cauſe étrangere. De plus l'ame n'attend point à ſentir la douleur & telle douleur, qu'elle ait appris qu'il y a dans le cerveau quelque ébranlement & tel ébranlement. Rien n'eſt plus certain. Enfin la douleur & la triſteſſe ſont bien differentes. La douleur precede la connoiſſance du mal, & la triſteſſe la ſuit. La douleur n'a rien d'agreable, & la triſteſſe nous plaiſt ſi fort, que ceux qui veulent la chaſſer de nôtre eſprit, ſans nous délivrer en même temps du mal qui

la cauſe, ſe rendent auſſi fâcheux & auſſi incommodes que s'ils troubloient nôtre joye : parce qu'effectivement la triſteſſe eſt l'état de l'ame qui nous eſt le plus convenable, lors que nous ſouffrons actuellement quelque mal, ou que nous ſommes privez du bien ; & le ſentiment qui accompagne cette paſſion eſt le plus doux que nous puiſſions goûter dans la diſpoſition où nous nous trouvons. La douleur eſt donc bien differente de la triſteſſe. Mais de plus je pretens que ce n'eſt point l'ame qui eſt la cauſe de ſa triſteſſe ; & que la penſée que nous avons de la perte de quelque bien, ne produit cette paſſion qu'en conſequence du mouvement naturel & neceſſaire que Dieu ſeul nous imprime ſans ceſſe pour le bien. Mais revenons aux difficultez que vous avez ſur l'action & les qualitez de la lumiere.

X. 1. Il n'y a nulle metamorphoſe. L'ébranlement du cerveau ne peut ſe changer en lumiere ni en couleurs. Car les modalitez des corps n'étant que les corps mêmes de telle & telle façon, elles ne peuvent ſe transformer en celles des eſprits. Cela eſt évident.

2. Vous vous preſſez le coin de l'œil, & vous avez un certain ſentiment. C'eſt que celuy qui ſeul peut agir ſur les eſprits, a établi certaines loix * par l'efficace deſquelles l'ame & le corps agiſſent & ſouffrent reciproquement.

* *Voyez le XII. Entret.*

3. En vous preſſant l'œil vous voyez de la lumiere, quoy qu'alors il n'y ait point de corps lumineux : parce que c'eſt par une preſſion ſemblable à celle que vôtre doigt fait dans vôtre œil, & de là dans vôtre cerveau, que les corps que nous appellons lumineux, agiſſent ſur ceux qui les environnent, & par eux ſur nos yeux & ſur nôtre cerveau. Tout cela en conſequence des loix naturelles. Car c'eſt une des loix de l'union de l'ame & du corps ſelon leſquelles Dieu agit ſans ceſſe dans ces deux ſubſtances, que telle preſſion

ou tel ébranlement ſoit ſuivy de tel ſentiment.

4. Vous voyez la lumiere qui eſt une modalité de vôtre eſprit, & qui par conſequent ne ſe peut trouver qu'en luy, car il y a contradiction que la modalité d'un être ſoit où cet être n'eſt pas. Vous la voyez, dis-je, dans de grands eſpaces que vôtre eſprit ne remplit pas, car l'eſprit n'occupe aucun lieu. C'eſt que ces grands eſpaces que vous voyez ne ſont que des eſpaces * intelligibles qui ne rempliſſent aucun lieu. Car les eſpaces que vous voyez ſont bien differens des eſpaces materiels que vous regardez. Il ne faut pas confondre les idées des choſes avec les choſes mêmes. Souvenez-vous qu'on ne voit point les corps en eux-mêmes, & que ce n'eſt que par leurs idées qu'ils ſont viſibles. Souvent on en voit, quoy qu'il n'y en ait point: preuve certaine que ceux qu'on voit ſont intelligibles & bien differens de ceux qu'on regarde.

* 1. *Lettre touchant la Défenſe de Mr. Arnauld.*

5. Vous voyez enfin la lumiere, non du côté que vous preſſez vôtre œil, mais du côté oppoſé: parce que le nerf étant conſtruit & preparé pour recevoir l'impreſſion des corps lumineux au travers de la prunelle, & non autrement; la preſſion de vôtre doigt à gauche fait le même effet dans vôtre œil, qu'un corps lumineux qui ſeroit à droit, & dont les rayons paſſeroient par la prunelle & les parties tranſparentes de l'œil. Car en preſſant l'œil en dehors, vous preſſez en dedans le nerf optique contre une humeur qu'on appelle *vitrée*, qui fait quelque reſiſtance. Ainſi Dieu vous fait ſentir la lumiere du côté où vous la voyez, parce qu'il ſuit conſtamment les loix qu'il a établies pour conſerver dans ſa conduite une parfaite uniformité. Dieu ne fait jamais de miracles, il n'agit jamais par des volontez particulieres contre ſes propres loix, que l'Ordre ne le demande ou ne le permette. Sa conduite porte toûjours le caractere de ſes attributs. Elle demeu-

re toûjours la même, ſi ce qu'il doit à ſon immutabilité n'eſt de moindre conſideration que ce qu'il doit à quelqu'autre de ſes perfections, ainſi que je vous le prouveray dans la ſuite. Voilà, je croy, le dénoüement de vos difficultez. J'ay recours à Dieu & à ſes attributs pour les diſſiper. Mais c'eſt, Ariſte, que Dieu ne demeure pas les bras croiſez, comme le veulent quelques Philoſophes. Certainement ſi Dieu agit encore maintenant, quand pourra-t'on dire qu'il eſt cauſe de quelques effets, s'il n'eſt pas permis de recourir à luy dans ceux qui ſont generaux, dans ceux qu'on voit clairement n'avoir nul rapport eſſentiel & neceſſaire avec leurs cauſes naturelles? Conſervez donc cherement dans vôtre memoire, mon cher Ariſte, rangez y avec ce que vous poſſedez de plus precieux, ce que je viens de vous dire. Et quoy que vous le compreniez bien, ſouffrez que je vous repete en peu de mots ce qu'il y a d'eſſentiel, afin que vous le retrouviez ſans peine lors que vous ſerez en état de le mediter.

XI. Il n'y a point de rapport neceſſaire entre les deux ſubſtances dont nous ſommes compoſez. Les modalitez de nôtre corps ne peuvent par leur efficace propre changer celles de nôtre eſprit. Neanmoins les modalitez d'une certaine partie du cerveau, que je ne vous détermineray pas, ſont toûjours ſuivies des modalitez ou des ſentimens de nôtre ame : & cela uniquement en conſequence des loix toûjours efficaces de l'union de ces deux ſubſtances ; c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, en conſequence des volontez conſtantes & toûjours efficaces de l'auteur de nôtre être. Il n'y a nul rapport de cauſalité d'un corps à un eſprit. Que dis-je ! il n'y en a aucun d'un eſprit à un corps. Je dis plus, il n'y en a aucun d'un corps à un corps, ni d'un eſprit à un autre eſprit. Nulle creature en un mot ne peut agir ſur aucune autre par une efficace qui luy

ſoit propre. C'eſt ce que je vous prouveray bientoſt. Mais du moins eſt-il évident qu'un corps, que de l'étenduë, ſubſtance purement paſſive, ne peut agir par ſon efficace propre ſur un eſprit, ſur un être d'une autre nature & infiniment plus excellente que luy. Ainſi il eſt clair que dans l'union de l'ame & du corps il n'y a point d'autre lien que l'efficace des decrets divins : decrets immuables : efficace qui n'eſt jamais privée de ſon effet. Dieu a donc voulu, & il veut ſans ceſſe, que les divers ébranlemens du cerveau ſoient toûjours ſuivis des diverſes penſées de l'eſprit qui luy eſt uny. Et c'eſt cette volonté conſtante & efficace du Createur qui fait proprement l'union de ces deux ſubſtances. Car il n'y a point d'autre nature, je veux dire d'autres loix naturelles que les volontez efficaces du Tout-puiſſant. VII. Entret.

XII. Ne demandez pas, Ariſte, pourquoy Dieu veut unir des eſprits à des corps. C'eſt un fait conſtant, mais dont les principales ont été juſques icy inconnuës à la Philoſophie, & que peut-être la Religion mêmes ne nous apprend pas. En voicy une neanmoins qu'il eſt bon que je vous propoſe. C'eſt apparemment que Dieu a voulu nous donner, comme à ſon Fils, une victime que nous puſſions luy offrir. C'eſt qu'il a voulu nous faire meriter, par une eſpece de ſacrifice & d'aneantiſſement de nous-mêmes, la poſſeſſion des biens éternels. Aſſurément cela paroît juſte & conforme à l'Ordre. Maintenant nous ſommes en épreuve dans nôtre corps. C'eſt par luy, comme cauſe occaſionnelle, que nous recevons de Dieu mille & mille ſentimens divers qui ſont la matiere de nos merites par la grace de Jeſus-Chriſt. Il falloit effectivement une cauſe occaſionnelle à une cauſe generale, comme je vous le prouveray bientoſt, afin que cette cauſe generale agiſſant toûjours d'une maniere unifor-

me & constante, elle pust produire dans son ouvrage par des moyens tres-simples, & des loix generales toûjours les mêmes, une infinité d'effets differens. Ce n'est pas neanmoins que Dieu ne pust trouver d'autres causes occasionnelles que les corps, pour donner à sa conduite la simplicité & l'uniformité qui y regne. Il y en a effectivement d'autres dans la nature angelique. Ces esprits bienheureux sont peut-être reciproquement les uns aux autres, & à eux-mêmes, par les divers mouvemens de leur volonté, la cause occasionnelle de l'action de Dieu qui les éclaire & qui les gouverne. Mais ne parlons point de ce qui nous passe. Voicy ce que je ne crains point de vous assurer, ce qui est absolument necessaire pour éclaircir le sujet de nôtre entretien, & que je vous prie de bien retenir pour le mediter à loisir.

XIII. Dieu aime l'Ordre inviolablement & par la necessité de son être. Il aime, il estime toutes choses à proportion qu'elles sont estimables & aimables. Il haït necessairement le desordre. Cela est peut-être plus clair & plus inconteſtable que la preuve que je vous en donneray quelque jour, & que je passe maintenant. Or c'est visiblement un desordre, qu'un esprit capable de connoître & d'aimer Dieu, & par consequent fait pour cela, soit obligé de s'occuper des besoins du corps. Donc l'ame étant unie au corps, & devant s'interesser dans sa conservation, il a fallu qu'elle fust avertie par des preuves d'instinct, je veux dire par des preuves courtes, mais convaincantes, du rapport que les corps qui nous environnent ont avec celuy que nous animons.

Dans le VIII. Entret.

XIV. Dieu seul est nôtre lumiere, & la cause de nôtre felicité. Il possede les perfections de tous les êtres. Il en a toutes les idées. Il renferme donc dans sa sagesse tous les veritez speculatives & pratiques : car toutes ces veritez ne sont

que des rapports de grandeur & de perfection qui ſont entre les idées, ainſi que ie vous le prouveray * bien-toſt. Luy ſeul doit donc être l'obiet de l'attention de nôtre eſprit, comme étant luy ſeul capable de l'éclairer, & d'en regler tous les mouvemens, comme étant luy ſeul au deſſus de nous. Aſſurément un eſprit occupé des creatures, tourné vers les creatures, quelque excellentes qu'elles puiſſent être, n'eſt pas dans l'Ordre où Dieu le demande, ni dans l'état où Dieu l'a mis. Or s'il falloit examiner tous les rapports qu'ont les corps qui nous environnent avec les diſpoſitions actuelles du nôtre, pour iuger ſi nous devons, comment nous devons, combien nous devons avoir de commerce avec eux; cela partageroit, que dis-ie! cela rempliroit entierement la capacité de nôtre eſprit. Et aſſurément nôtre corps n'en ſeroit pas mieux. Il ſeroit bientoſt détruit par quelque diſtraction involontaire. Car nos beſoins changent ſi ſouvent, & quelquefois ſi promptement, que pour n'être pas ſurpris de quelque accident fâcheux, il faudroit une vigilance dont nous ne ſommes pas capables. Quand s'aviſeroit-on de manger, par exemple; dequoy mangeroit-on; quand ceſſeroit-on de le faire? La belle occupation à un eſprit qui promene & qui exerce ſon corps, de connoître à chaque pas qu'il luy fait faire, qu'il eſt dans un air fluide qui ne peut le bleſſer ni l'incommoder par le froid ou le chaud, par le vent ou la pluye, ou par quelque vapeur maligne & corrompuë; qu'il n'y a point ſur chaque endroit où il va poſer le pied quelque corps dur & piquant capable de le bleſſer: qu'il faut promtement baiſſer la teſte pour éviter une pierre, & bien garder l'équilibre de peur de ſe laiſſer choir! Un homme toûiours occupé de ce qui ſe paſſe dans tous les reſſorts dont ſon corps eſt compoſé, & dans une infinité d'obiets qui l'environnent, ne peut donc penſer aux vrais biens,

* Entr. VIII.

ou dû moins il n'y peut penſer autant que les vrays biens le demandent, & par conſequent autant qu'il le doit, puis que nôtre eſprit n'eſt fait & ne peut être fait que pour s'occuper de ces biens qui peuvent l'éclairer & le rendre heureux.

XV. Ainſi il eſt évident que Dieu voulant unir des eſprits à des corps, a dû établir pour cauſe occaſionnelle de la connoiſſance confuſe que nous avons de la preſence des obiets & de leurs proprietez par rapport à nous, non nôtre attention, qui en merite une claire & diſtincte, mais les divers ébranlemens de ces mêmes corps. Il a dû nous donner des preuves d'inſtinct, non de la nature & des proprietez de ceux qui nous environnent, mais du rapport qu'ils ont avec le nôtre, afin que nous puiſſions travailler avec ſuccés à la conſervation de la vie, ſans être inceſſamment attentifs à nos beſoins. Il a dû, pour ainſi dire, ſe charger de nous avertir en temps & lieu par des ſentimens prévenans de ce qui regarde le bien du corps, pour nous laiſſer tout entiers occupez à la recherche des vrais biens. Il a dû nous donner des preuves courtes de ce qui a rapport au corps pour nous convaincre promptement, des preuves vives pour nous déterminer efficacement, des preuves certaines, & qu'on ne s'aviſaſt pas de contredire, pour nous conſerver plus ſeurement : mais preuves confuſes, prenez-y garde ; preuves certaines, non du rapport que les obiets ont entr'eux, en quoy conſiſte l'évidence de la verité, mais du rapport qu'ils ont à nôtre corps ſelon les diſpoſitions où il eſt actuellement. Je dis, ſelon les diſpoſitions où il eſt. Car, par exemple, nous trouvons, & nous devons trouver chaude l'eau tiede, ſi nous la touchons d'une main froide ; & froide, ſi nous la touchions d'une main qui ſoit chaude. Nous la trouvons, & nous la devons trouver agreable, lors que la ſoif nous preſſe : mais dés que nous

ſommes deſalterez, nous la trouvons fade & dégoûtante. Admirons donc, Ariſte, la ſageſſe des loix de l'union de l'ame & du corps; & quoyque tous nos ſens nous diſent que les qualitez ſenſibles ſont répanduës ſur les obiets, n'attribuons aux corps que ce que nous voyons clairement leur appartenir, aprés avoir conſulté ſerieuſement l'idée qui les repreſente. Car puis que les ſens nous parlent differemment des mêmes choſes ſelon l'intereſt qu'ils y trouvent; puis qu'ils ſe coupent immanquablement, lors que le bien du corps le demande: regardons les comme des faux témoins par rapport à la verité, mais comme des moniteurs fideles par rapport à la conſervation & à la commodité de la vie.

XVI. ARISTE. Ah Theodore! que je ſuis penetré de ce que vous me dites, & que je ſuis confus d'avoir eſté toute ma vie la dupe de ces faux témoins! Mais c'eſt qu'ils parlẽt avec tãt de confiance & de force; qu'ils répandent, pour ainſi dire, dans les eſprits la conviction & la certitude. Ils commandent avec tant de hauteur & d'empreſſement, qu'on ſe rend ſans examiner. Quel moyen de rentrer en ſoy-même, quand ils nous appellent & nous tirent au dehors: & peut-on entendre les réponſes de la verité interieure durant le bruit & le tumulte qu'ils excitent? Vous m'avez fait comprendre que la lumiere ne peut être une modalité des corps. Mais dés que i'ouvre les yeux, ie commence à en douter. Le ſoleil qui me frappe m'ébloüit, & trouble toutes mes idées. Je conçois maintenant que ſi j'appuyois ſur ma main la pointe de cette épingle, qu'elle n'y pourroit faire qu'un fort petit trou. Mais ſi ie l'appuyois effectivement, il me ſemble qu'elle y verſeroit une trés grande douleur. Je n'en douterois pas aſſurément dans le moment de la piqûre. Que nos ſens ont de puiſſance & de force pour nous jetter dans l'erreur! Quel deſordre, Theodore! Et cepen-

dant dans ce desordre même la sageſſe du Createur éclatte admirablement. Il falloit que la lumiere & les couleurs fuſſent comme répanduës ſur les objets, afin qu'on les diſtinguaſt ſans peine. Il falloit que les fruits fuſſent comme penetrez des saveurs, afin qu'on les mangeaſt avec plaiſir. Il falloit que la douleur ſe rapportaſt au doigt piqué, afin que la vivacité du ſentiment nous appliquaſt à nous retirer. Il y a dans cét Ordre établi de Dieu une ſageſſe infinie. J'y conſens, je n'en puis douter. Mais j'y trouve en même temps un tres-grand deſordre, & qui me paroît indigne de la ſageſſe & de la bonté de nôtre Dieu. Car enfin cét Ordre eſt pour nous, malheureuſes creatures, une ſource feconde d'erreurs, & la cauſe inévitable des plus grands maux qui accompagnent la vie. On me pique le bout du doigt, & ie ſouffre : ie ſuis malheureux ; ie ſuis incapable de penſer aux vrais biens ; mon ame ne peut s'appliquer qu'à mon doigt offensé, & elle eſt toute penetrée de douleur. Quelle étrange miſere ! Un eſprit dépendre d'un corps, & à cauſe de luy perdre de vûë la verité. Etre partagé, que dis-ie ? être plus occupé de ſon doigt que de ſon vray bien. Quel deſordre, Theodore ? Il y a là aſſûrément quelque myſtere. Je vous prie de me le développer.

XVII. THEODORE. Ouy ſans doute, il y a là du myſtere. Que les Philoſophes, mon cher Ariſte, ſont obligez à la Religion, car il n'y a qu'elle qui les puiſſe tirer de l'embaras où ils ſe trouvent ! Tout paroît ſe contredire dans la conduite de Dieu ; & rien n'eſt plus uniforme. Le bien & le mal, ie parle du mal phiſic, n'ont point deux principes differens. C'eſt le même Dieu qui fait tout par les mêmes loix. Mais le peché fait que Dieu, ſans rien changer de ſes loix, devient pour les pecheurs le iuſte vengeur de leurs crimes. Je ne puis vous dire preſentement tout ce qui ſeroit neceſſaire pour éclaircir à fonds cette matiere.

matiere. Mais voicy en peu de mots le dénoüement de vôtre difficulté.

Dieu eſt ſage. Il iuge bien de toutes choſes. Il les eſtime à proportion qu'elles ſont eſtimables. Il les aime à proportion qu'elles ſont aimables. En un mot Dieu aime l'Ordre invinciblement. Il le ſuit inviolablement. Il ne peut ſe démentir. Il ne peut pecher. Or les eſprits ſont plus eſtimables que les corps. Donc (prenez garde à cecy) quoy que Dieu puiſſe unir les eſprits aux corps, il ne peut les y aſſuiettir. Que la piqûre me prévienne & m'avertiſſe : cela eſt iuſte, & conforme à l'Ordre. Mais qu'elle m'afflige & me rende malheureux, qu'elle m'occupe malgré moy, qu'elle trouble mes idées, qu'elle m'empêche de penſer aux vrais biens : certainement c'eſt un deſordre. Cela eſt indigne de la ſageſſe & de la bonté du Createur. C'eſt ce que la Raiſon me fait voir evidemment. Cependant l'experience me convainc que mon eſprit dépend de mon corps. Je ſouffre, ie ſuis malheureux, ie ſuis incapable de penſer quand on me pique. Il m'eſt impoſſible d'en douter. Voilà donc une contradiction manifeſte entre la certitude de l'experience & l'evidence de la Raiſon. Mais en voicy le dénoüement. C'eſt que l'eſprit de l'homme a perdu devant Dieu ſa dignité & ſon excellence. C'eſt que nous ne ſommes plus tels que Dieu nous a faits. Ceſt que nous naiſſons pecheurs & corrompus, dignes de la colere divine, & tout-à-fait indignes de penſer à Dieu, de l'aimer, de l'adorer, de joüir de luy. Il ne veut plus eſtre nôtre bien, ou la cauſe de nôtre felicité : & s'il eſt encore la cauſe de nôtre être, s'il ne nous aneantit pas, c'eſt que ſa clemence nous prepare un reparateur par qui nous aurons accés auprés de luy, ſocieté avec luy, communion des vrais biens avec luy, ſelon le decret éternel par lequel il a reſolu de réünir toutes choſes dans nôtre divin Chef l'Homme-Dieu,

predeſtiné avant tous les temps pour être le fondement, l'architecte, la victime, & le ſouverain Prêtre du Temple ſpirituel que la Majeſté divine habitera éternellement. Ainſi la Raiſon diſſipe cette contradiction terrible, & qui vous a ſi fort émû. Elle nous fait clairement comprendre les veritez les plus ſublimes. Mais c'eſt parce que la foy nous conduit à l'intelligence, & que par ſon autorité elle change nos doutes & nos ſoupçons incertains & embaraſſans en conviction & en certitude.

XVIII. Demeurez donc ferme, Ariſte, dans cette penſée que la Raiſon fait naître en vous, que l'Etre infiniment parfait ſuit toûjours l'Ordre immuable comme ſa loy, & qu'ainſi il peut bien unir le plus noble au moins noble, l'eſprit au corps; mais qu'il ne peut l'y aſſujettir; qu'il ne peut le priver de la liberté & de l'exercice de ſes plus excellentes fonctions, pour l'occuper malgré luy, & par la plus cruelle des peines, à perdre de vûë ſon ſouverain bien pour la plus vile des creatures. Et concluez de tout cela, qu'avant le peché il y avoit en faveur de l'homme des exceptions dans les loix de l'union de l'ame & du corps. Où plûtoſt concluez en, qu'il y avoit une loy qui a été abolie, par laquelle la volonté de l'homme étoit la cauſe occaſionnelle de cette diſpoſition du cerveau, dans laquelle l'ame eſt à couvert de l'action des objets, quoy que le corps en ſoit frappé, & qu'ainſi elle n'étoit jamais interrompuë malgré elle dans ſes meditations & dans ſes extaſes. Ne ſentez-vous pas en vous-même quelques reſtes de cette puiſſance, lors que vous êtes fortement appliqué, & que la lumiere de la verité vous penetre & vous réjoüit? Apparemment le bruit, les couleurs, les odeurs, & les autres ſentimens moins preſſans & moins vifs ne vous interrompent preſque plus. Mais vous n'êtes pas ſuperieur à la douleur: vous la trouvez incommode mal-

gré tous vos efforts d'esprit. Je parle de vous, Ariste, par moy-même. Mais pour parler juste de l'homme innocent & fait à l'image de Dieu, il faut consulter les idées divines de l'Ordre immuable. C'est là que se trouve le modele d'un homme parfait, tel qu'étoit nôtre Pere avant son peché. Nos sens troublent nos idées, & fatiguent nôtre attention. Mais en Adam ils l'avertissoient avec respect. Ils se taisoient au moindre signe. Ils cessoient mêmes de l'avertir à l'approche de certains objets, lors qu'il le souhaitoit ainsi. Il pouvoit manger sans plaisir, regarder sans voir, dormir sans rêver à tous ces vains phantômes qui nous inquietent l'esprit, & qui troublent nôtre repos. Ne regardez point cela comme des paradoxes. Consultez la Raison, & ne jugez point, sur ce que vous sentez dans un corps déreglé, de l'état du premier homme, en qui tout étoit conforme à l'Ordre immuable que Dieu suit inviolablement. Nous sommes pecheurs, & je parle de l'homme innocent. L'Ordre ne permet pas que l'esprit soit privé de la liberté de ses pensées, lors que le corps repare ses forces dans le sommeil. L'homme juste pensoit donc en ce temps, & en tout autre, à ce qu'il vouloit. Mais l'homme devenu pécheur n'est plus digne qu'il y ait à cause de luy des exceptions dans les loix de la nature. Il merite d'être dépoüillé de sa puissance sur une nature inferieure, s'étant rendu par sa rebellion la plus mépriſable des creatures ; non seulement digne d'être égalé au neant, mais d'être reduit dans un état qui soit pour luy pire que le neant.

XIX. Ne cessez donc point d'admirer la sagesse, & l'ordre merveilleux des loix de l'union de l'ame & du corps, par lesquelles nous avons tant de divers sentimens des objets qui nous environnent. Elles sont tres-sages. Elles nous étoient mêmes avantageuses en tout sens en les considerant dans leur institution ; & il est tres-juste

qu'elles ſubſiſtent aprés le peché, quoy qu'elles ayent des ſuites fâcheuſes : car l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Mais il n'eſt pas juſte aprés la rebellion de l'homme, que ſon corps luy ſoit parfaitement ſoûmis. Il ne le doit être qu'autant que cela eſt neceſſaire au pecheur pour conſerver quelque temps ſa miſerable vie, & pour perpetuer le genre humain juſqu'à la conſommation de l'ouvrage, dans lequel ſa poſterité doit entrer par les merites & la puiſſance du reparateur à venir. Car toutes ces generations qui s'entreſuivent, toutes ces terres qui ſe peuplent d'idolâtres, tout l'ordre naturel de l'Univers qui ſe conſerve, n'eſt que pour fournir abondamment à Jeſus-Chriſt les materiaux neceſſaires à la conſtruction du Temple éternel. Un jour viendra que les deſcendans des peuples les plus barbares ſeront éclairez de la lumiere de l'Evangile, & qu'ils entreront en foule dans l'Egliſe des predeſtinez. Nos Peres ſont morts dans l'idolâtrie, & nous reconnoiſſons le vray Dieu & nôtre adorable Sauveur. Le bras du Seigneur n'eſt point raccourcy. Sa puiſſance s'étendra ſur les nations les plus éloignées : & peut-être que nos neveux retomberont dans les tenebres, lors que la lumiere éclairera le nouveau monde. Mais recueillons, Ariſte, en peu de mots les principales choſes que je viens de vous dire, afin que vous les reteniez ſans peine, & que vous en faſſiez le ſujet de vos meditations.

XX. L'homme eſt compoſé de deux ſubſtances ; eſprit & corps. Ainſi il a deux ſortes de biens tout differens à diſtinguer & à rechercher, ceux de l'eſprit & ceux du corps. Dieu luy a auſſi donné deux moyens tres-ſeurs pour diſcerner ces differens biens ; la raiſon pour le bien de l'eſprit, les ſens pour le bien du corps ; l'évidence & la lumiere pour les vrais biens, l'inſtinct

confus pour les faux biens. J'appelle les biens du corps de faux biens, ou des biens trompeurs, parce qu'ils ne ſont point tels qu'ils paroiſſent à nos ſens ; & que quoy qu'ils ſoient bons par rapport à la conſervation de la vie, ils n'ont point en propre l'efficace de leur bonté : ils ne l'ont qu'en conſequence des volontez divines ou des loix naturelles, dont ils ſont les cauſes occaſionnelles. Je ne puis maintenant m'expliquer plus clairement. Or il étoit à propos que l'eſprit ſentît comme dans les corps, les qualitez qu'ils n'ont pas, afin qu'il vouluſt bien, non les aimer ou les craindre, mais s'y unir ou s'en ſeparer ſelon les beſoins preſſans de la machine, dont les reſſorts delicats demandent un gardien vigilant & promt. Il falloit que l'eſprit reçuſt une eſpece de récompenſe du ſervice qu'il rend à un corps que Dieu luy ordonne de conſerver, afin de l'intereſſer dans ſa conſervation. Cela eſt cauſe maintenant de nos erreurs & de nos prejugez. Cela eſt cauſe que non contens de nous unir à certains corps, & de nous ſeparer des autres, nous ſommes aſſez ſtupides pour les aimer ou les craindre. En un mot cela eſt cauſe de la corruption de nôtre cœur, dont tous les mouvemens doivent tendre vers Dieu, & de l'aveuglement de nôtre eſprit, dont tous les jugemens ne ſe doivent arrêter qu'à la lumiere. Mais prenons y garde, & nous verrons que c'eſt parce que nous ne faiſons pas de ces deux moyens, dont je viens de parler, l'uſage pour lequel Dieu nous les a donnez ; & qu'au lieu de conſulter la Raiſon pour découvrir la verité, au lieu de ne nous rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires, nous nous rendons à un inſtinct confus & trompeur, qui ne parle juſte que pour le bien du corps. Or c'eſt ce que le premier homme ne faiſoit pas avant ſon peché. Car ſans doute il ne confondoit pas les modalitez dont l'eſprit eſt capable, avec celle de l'étenduë. Ses

idées alors n'étoient point confuſes, & ſes ſens parfaitement ſoûmis ne l'empêchoient point de conſulter la Raiſon.

XXI. L'eſprit maintenant eſt auſſi-bien puny que récompenſé par rapport au corps. Si on nous pique, nous en ſouffrons, quelque effort que nous faſſions pour n'y point penſer. Cela eſt vray. Mais comme je vous ay dit, c'eſt qu'il n'eſt pas juſte qu'il y ait en faveur d'un rebelle des exceptions dans les loix de la nature, ou plûtoſt que nous ayons ſur nôtre corps un pouvoir que nous ne meritons pas. Qu'il nous ſuffiſe que par la grace de Jeſus-Chriſt les miſeres auſquelles nous ſommes aſſujettis aujourd'huy, ſeront demain le ſujet de nôtre triomphe & de nôtre gloire. Nous ne ſentons point les vrais biens. La méditation nous rebutte. Nous ne ſommes point naturellement touchez de quelque plaiſir prevenant dans ce qui perfectionne nôtre eſprit. C'eſt que le vray bien merite d'être aimé uniquement par raiſon. Il doit être aimé d'un amour de choix, d'un amour éclairé, & non de cet amour aveugle qu'inſpire l'inſtinct. Il merite bien nôtre application & nos ſoins. Il n'a pas beſoin, comme les corps, de qualitez empruntées pour ſe rendre aimable à ceux qui le connoiſſent parfaitement; & s'il faut maintenant pour l'aimer, que nous ſoyons prévenus de la délectation ſpirituelle, c'eſt que nous ſommes foibles & corrompus: c'eſt que la concupiſcence nous déregle, & que pour la vaincre il faut que Dieu nous inſpire une autre concupiſcence toute ſainte: c'eſt que pour acquerir l'équilibre d'une liberté parfaite, puis que nous avons un poids qui nous porte vers la terre, il nous faut un poids contraire qui nous releve vers le ciel.

XXII. Rentrons donc inceſſamment en nous-mêmes, mon cher Ariſte, & tâchons de faire taire non ſeulement nos ſens, mais encore

nôtre imagination & nos paſſions. Je ne vous ay parlé que des ſens, parce que c'eſt d'eux que l'imagination & les paſſions tirent tout ce qu'ils ont de malignité & de force. Generalement tout ce qui vient à l'eſprit par le corps uniquement en cõſequẽce des loix naturelles, n'eſt que pour le corps. N'y ayons donc point d'égard. Mais ſuivons la lumiere de la Raiſon, qui doit conduire les jugemens de nôtre eſprit, & regler les mouvemens de nôtre cœur. Diſtinguons l'ame & le corps, & les modalitez toutes differentes dont ces deux ſubſtances ſont capables, & faiſons ſouvent quelque reflexion ſur l'ordre & la ſageſſe admirable des loix generales de leur union. C'eſt par de telles reflexions qu'on acquiert la connoiſſance de ſoy-même, & qu'on ſe délivre d'une infinité de prejugez. C'eſt par là qu'on apprend à connoître l'homme; & nous avons à vivre parmy les hommes & avec nous-mêmes. C'eſt par là que tout l'Univers paroît à nôtre eſprit tel qu'il eſt, qu'il paroît, dis-je dépoüillé de mille beautez qui nous appartiennent uniquement, mais avec des reſſorts & des mouvemens qui nous font admirer la ſageſſe de ſon auteur. Enfin c'eſt par là, ainſi que vous venez de voir, qu'on reconnoît ſenſiblement, non ſeulement la corruption de la nature & la neceſſité d'un Mediateur, deux grands principes de nôtre foy, mais encore une infinité d'autres veritez eſſentielles à la Religion & à la Morale. Continuez donc, Ariſte, de mediter comme vous avez déja commencé, & vous verrez la verité de ce que je vous dis. Vous verrez que le métier des Meditatifs devroit être celuy de toutes les perſonnes raiſonnables.

ARISTE. Que ce mot de *Meditatifs* me donne maintenant de confuſion, maintenant que je comprens en partie ce que vous venez de me dire, & que j'en ſuis tout penetré! Je vous ay crû Theodore, dans une eſpece d'illuſion, par le

mépris aveugle que j'avois pour la Raiſon. Il faut que je vous l'avouë. Je vous ay traité de *Meditatif*, & quelques-uns de vos amis. Je trouvois de l'eſprit & de la fineſſe dans cette ſotte raillerie; & je penſe que vous ſentez bien ce qu'on prétend dire par là. Je vous proteſte neanmoins que je ne voulois pas qu'on le cruſt de vous, & que j'ay bien empêché le mauvais effet de ce terme de raillerie par des éloges ſerieux, & que j'ay toûjours crû trés-veritables.

THEODORE. J'en ſuis perſuadé, Ariſte. Vous vous étes un peu diverty à mes dépens. Je m'en réjouïs. Mais je penſe qu'aujourd'huy vous ne ſerez pas fort fâché d'apprendre qu'il vous en a plus coûté qu'à moy. Sçavez-vous bien qu'il y avoit dans la compagnie un de ces *Meditatifs*, qui dés que vous fuſtes ſorty ſe crut obligé, non de me défendre moy, mais l'honneur de la Raiſon univerſelle que vous aviez offenſée, en détournant les eſprits de la conſulter. D'abord que parla le Meditatif, tout le monde ſe ſoûleva en vôtre faveur. Mais aprés qu'il eut eſſuyé quelques railleries, & les airs mépriſans qu'inſpire l'imagination révoltée contre la Raiſon, il plaida ſi bien ſa cauſe, que l'imagination ſuccomba. On ne vous railla point Ariſte. Le Meditatif parut affligé de vôtre aveuglement. Pour les autres, ils furent émûs de quelque indignation. De ſorte que ſi vous étiez encore dans le même eſprit, vous en étes fort éloigné, je ne vous conſeillerois pas d'aller chez Philandre débiter des plaiſanteries & des lieux communs contre la Raiſon pour rendre mépriſables les taciturnes Méditatifs.

ARISTE. Le croiriez-vous Theodore? Je ſens une ſecrette joye de ce que vous m'apprenez là. On a remedié bientôt au mal que je craignois d'avoir fait. Mais à qui eſt-ce que j'en ay l'obligation? N'eſt-ce pas à Theotime?

THEODORE. Vous le ſçaurez, lors que je ſeray

bien convaincu que vôtre amour pour la verité ſera aſſez grand pour s'étendre juſqu'à ceux à qui vous avez une obligation un peu ambiguë.

ARISTE. Cette obligation n'eſt point ambiguë. Je vous proteſte que ſi c'eſt Theotime, je l'en aimeray & ie l'en eſtimeray davantage. Car à meſure que je medite, je ſens augmenter l'inclination que i'ay pour ceux qui recherchent la verité, pour ceux que j'appellois *Meditatifs*, lors que j'étois aſſez inſenſé pour traiter de viſionnaires ceux qui rendent à la Raiſon les aſſiduitez qui luy ſont dûës. Obligez moy donc de me dire qui eſt cet honneſte homme qui voulut bien m'épargner la confuſion que je meritois, & qui ſoûtint ſi bien l'honneur de la Raiſon ſans me tourner en ridicule. Je le veux avoir pour amy. Je veux meriter ſes bonnes graces; & ſi je n'en puis venir à bout, je veux du moins qu'il ſçache que je ne ſuis plus ce que j'étois.

THEODORE. Bien donc, Ariſte, il le ſçaura. Et ſi vous voulez être du nombre des meditatifs, je vous promets qu'il ſera auſſi du nombre de vos bons amis. Meditez, & tout ira bien. Vous le gagnerez bien-toſt, lors qu'il vous verra de l'ardeur pour la verité, de la ſoûmiſſion pour la foy, & un profond reſpect pour nôtre Maître commun.

V. ENTRETIEN.

De l'uſage des ſens dans les ſciences. Il y a dans nos ſentimens idée claire, & ſentiment confus. L'idée n'appartient point au ſentiment. C'eſt l'idée qui éclaire l'eſprit, & le ſentiment qui l'applique & le rend attentif: car c'eſt par le ſentiment que l'idée intelligible devient ſenſible.

ARISTE. J'ay bien fait du chemin, Theodore, depuis que vous m'avez quitté. J'ay bien découvert du pays. J'ay parcouru en general

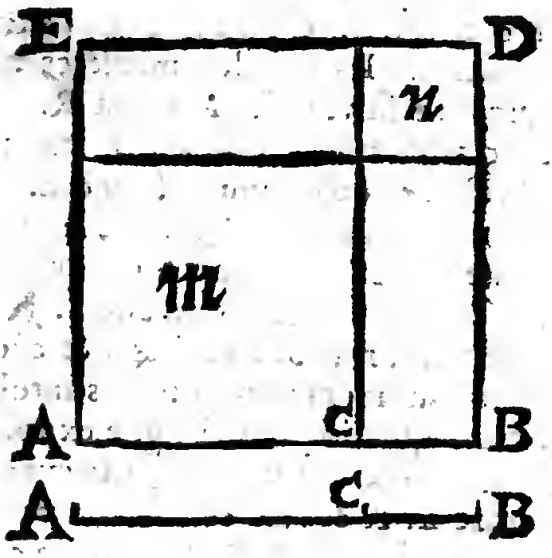
tous les objets de mes ſens, conduit, ce me ſemble, uniquement par ma Raiſon. Je ne fus iamais plus ſurpris, quoy que déia un peu accoûtumé à ces nouvelles découvertes. Bon Dieu! que i'ay reconnu de pauvretez dans ce qui me paroiſſoit il y a deux iours d'une magnificence achevée: mais que de ſageſſe, que de grandeur, que de merveilles dans tout ce que le monde mépriſe! L'homme qui ne voit que par les yeux, eſt aſſurément un étranger au milieu de ſon païs. Il admire tout, & ne connoît rien: trop heureux ſi ce qui le frappe ne luy donne point la mort. Perpetuelles illuſions de la part des obiets ſenſibles. Tout nous trompe, tout nous empoiſonne, tout ne parle à l'ame que pour le corps. La Raiſon ſeule ne déguiſe rien. Que ie ſuis content d'elle, & que ie le ſuis de vous, de m'avoir appris à la conſulter, de m'avoir élevé au deſſus de mes ſens & de moy-même pour contempler ſa lumiere! J'ay reconnu tres-clairement, ce me ſemble, la verité de tout ce que vous m'avez dit. Oüy, Theodore, que i'aye le plaiſir de vous le dire; l'eſprit de l'homme n'eſt que tenebres; ſes propres modalitez ne l'éclairent point; ſa ſubſtance, toute ſpirituelle qu'elle eſt, n'a rien d'intelligible; ſes ſens, ſon imagination, ſes paſſions le ſeduiſent à tous momens. C'eſt auiourd'huy que ie croy pouvoir vous aſſurer que i'en ſuis pleinement convaincu. Je vous parle avec la confiance que me donne la vûë de la verité. Eprouvez-moy, & voyez s'il n'y a point dans mon fait un peu trop de temerité.

I. THEODORE. Je croy, Ariſte, ce que vous me dites. Car ie ſuis perſuadé qu'une heure de meditation ſerieuſe peut mener bien loin un eſprit tel que le vôtre. Neanmoins, pour m'aſſeurer davantage du progrez que vous avez fait, répondez-moy. Vous voyez cette ligne A B. Qu'elle ſoit diviſée en deux parties au point C,

ou ailleurs. Je vous prouve que le quarré de la toute eſt égal aux quarrez de chaque partie, & à deux parallelogrammes faits ſur ces deux parties.

ARISTE. Que pretendez-vous par là ? Qui ne ſçait que c'eſt la même choſe de multiplier un tout, ou toutes les parties font ce tout ?

THEODORE. Vous le ſçavez. Mais ſuposons que vous ne le ſçachiez pas. Je pretens le démontrer à vos yeux, & vous prouver par là que vos ſens vous découvrent clairement la verité.



ARISTE. Voyons.

THEODORE. Voyez fixement : c'eſt ce que ie vous demande. Sans que vous rentriez en vous-même pour conſulter la Raiſon, vous allez découvrir une verité évidente. A B D E eſt le quarré de A B. Or ce quarré eſt égal à tout ce qu'il renferme. Il eſt égal à luy-même. Donc il eſt égal aux deux quarrez de chaque partie *m* & *n*, & aux deux parallelogrammes *o* & *p*, faits ſur ces parties A C, & C B.

ARISTE. Cela ſaute aux yeux.

THEODORE. Fort bien. Mais de plus cela eſt évident. Donc il y a des veritez évidentes qui ſautent aux yeux. Ainſi nos ſens nous apprennent evidemment des veritez.

ARISTE. Voila une belle verité & bien difficile à découvrir ! N'avez-vous que cela à dire pour défendre l'honneur des ſens ?

THEODORE. Vous ne répondez pas, Ariſte. Ce n'eſt pas la Raiſon qui vous inſpire cette défaite. Car ie vous prie, n'eſt-ce pas une verité évidente que vos ſens viennent de vous apprendre ?

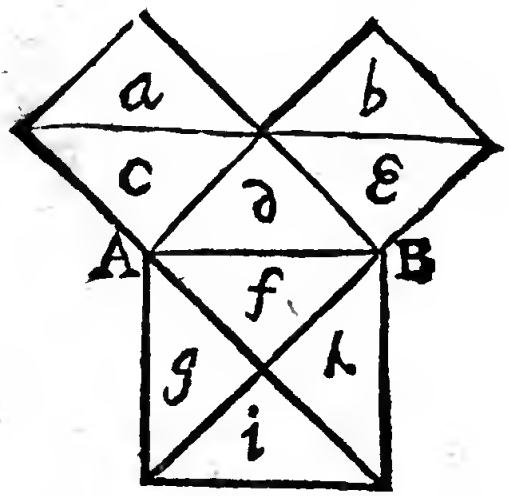
ARISTE. Rien n'eſt plus facile.

THEODORE. C'eſt que nos ſens ſont d'excellens maîtres. Ils ont des manieres aiſées de nous apprendre la verité. Mais la Raiſon avec ſes idées claires nous laiſſe dans les tenebres. Voilà, Ariſte, ce qu'on vous répondra. Prouvez à un ignorant, vous dira-t'on, que le quarré, par exemple, de 10. eſt égal aux deux quarrez de 4. & de 6. & a deux fois le produit de 4. par 6. Ces idées là de nombres ſont claires ; & cette verité à prouver eſt la même en nombres intelligibles, que s'il étoit queſtion d'une ligne expoſée à vos yeux, qui auroit dix pouces, par exemple, & diviſée entre 4. & 6. Et cependant vous verrez qu'il y aura quelque difficulté à la faire comprendre : parce que ce principe, que c'eſt la même choſe de multiplier un nombre par luy-méme, ou d'en multiplier toutes les parties ſeparément par elles-mémes, n'eſt pas ſi évident, qu'un quarré eſt égal à toutes les figures qu'il contient. Et c'eſt ce que vos yeux vous apprennent, comme vous venez de le voir.

II. Mais ſi vous trouvez que le Theoreme que vos yeux vous ont appris eſt trop facile, en voicy un autre plus difficile. Je vous prouve que le quarré de la diagonale d'un quarré eſt double de celuy des côtez. Ouvrez les yeux : c'eſt tout

tout ce que je vous demande.

Regardez la figure que je trace ſur ce papier. Vos yeux, Ariſte, ne vous diſent-ils pas que tous ces triangles *a. b. c. d. e. f. g. h. i.* que je ſuppoſe, & que vous voyez avoir chacun un angle droit & deux lignes égales, ſont égaux entr'eux ? Or vous voyez que le quarré fait ſur la diagonale A B, a quatre de ces angles, & que les quarrez faits ſur les côtez n'en ont que deux. Donc le grand quarré eſt double des autres.



ARISTE. Oüy, Theodore. Mais vous raiſonnez.

THEODORE. Je raiſonne ! Je regarde : & je voy ce que je vous dis. Je raiſonne, ſi vous voulez, mais c'eſt ſur le témoignage fidele de mes ſens. Ouvrez ſeulement les yeux, & regardez ce que je vous montre. Ce triangle *d* égal à *e*, & *e* égal à *b*; & de l'autre part *d* égal à *f*, & *f* égal à *g*. Donc le petit quarré eſt égal à la moitié du grand. C'eſt la même choſe de l'autre côté. Cela ſaute aux yeux, comme vous dites. Il ſuffit pour découvrir cette verité, de regarder fixement cette figure, en comparant par le mouvement des yeux les parties qui la compoſent. Donc nos ſens peu-

vent nous apprendre la verité.

ARISTE. Je vous nie cette conſequence, Theodore. Ce ne ſont point nos ſens, mais la Raiſon jointe à nos ſens qui nous éclaire & qui nous découvre la verité. N'appercevez-vous pas que dans la vûë ſenſible que nous avons de cette figure, il ſe trouve en même temps que l'idée claire de l'étenduë eſt jointe au ſentimẽt confus de couleur qui nous touche. Or c'eſt de l'idée claire de l'étenduë, & non du blanc & du noir qui la rendent ſenſible, que nous découvrons les rapports, en quoy conſiſte la verité : de l'idée claire, dis-je, de l'étenduë que renferme la Raiſon, & non du blanc & du noir, qui ne ſont que des ſentimens ou des modalitez confuſes de nos ſens, dont il n'eſt pas poſſible de découvrir les rapports. Il y a toûjours idée claire & ſentiment confus dans la veüe que nous avons des objets ſenſibles : l'idée qui repreſente leur eſſence, & le ſentiment qui nous avertit de leur exiſtence : l'idée qui nous fait connoître leur nature, leurs proprietez, les rapports qu'ils ont ou qu'ils peuvent avoir entr'eux, en un mot la verité ; & le ſentiment qui nous fait ſentir leur difference, & le rapport qu'ils ont à la commodité & à la conſervation de la vie.

III. THEODORE. Je reconnois à cette réponſe, que vous avez bien couru du païs depuis hier. Je ſuis content de vous, Ariſte. Mais, je vous prie, cette couleur que voicy ſur ce papier n'eſt-elle pas étenduë elle-même ? Certainement je la voy telle. Or ſi cela eſt, je pourray clairement découvrir les rapports de ſes parties, ſans penſer à cette étenduë que renferme la Raiſon. L'étenduë de la couleur me ſuffira pour apprendre la Phyſique & la Geometrie.

ARISTE. Je vous nie, Theodore, que la couleur ſoit étenduë. Nous la voyons étenduë, mais nos yeux nous trompent. Car l'eſprit ne comprendra jamais que l'étenduë appartienne à la

couleur. Nous voyons comme étenduë cette blancheur, mais c'eſt que nous la rapportons à de l'étenduë, à cauſe que c'eſt par ce ſentiment de l'ame que nous voyons ce papier; ou plûtoſt c'eſt que l'étenduë intelligible touche l'ame, & la modifie de telle façon, & par là cette étenduë intelligible luy devient ſenſible. Quoy, Theodore! direz-vous que la douleur eſt etenduë, à cauſe que lors qu'on a la goute ou quelque rheumatiſme, on la ſent comme étenduë! Direz-vous que le ſon eſt étendu, à cauſe qu'on l'entend remplir tout l'air? Direz-vous que la lumiere eſt répanduë dans ces grands eſpaces, à cauſe que nous les voyons tout lumineux? Puis que ce ne ſont là que des modalitez ou des ſentimens de l'ame, & que l'ame ne tire point de ſon fonds l'idée qu'elle a de l'étenduë, toutes ces qualitez ſe rapportent à l'étenduë, & la font ſentir à l'ame, mais elles ne ſont nullement étenduës.

IV. THEODORE. Je vous avouë, Ariſte, que la couleur, auſſi-bien que la douleur, n'eſt point étenduë localement. Car puiſque l'experience apprend qu'on ſent la douleur dans un bras qu'on n'a plus, & que la nuit en dormant nous voyons des couleurs comme répanduës ſur des objets imaginaires, il eſt évident que ce ne ſont là que des ſentimens ou des modalitez de l'ame, qui certainement ne remplit pas tous les lieux qu'elle voit, puis qu'elle n'en remplit aucun, & que les modalitez d'une ſubſtance ne peuvent être où cette ſubſtance n'eſt pas. Cela eſt inconteſtable. La douleur ne peut être localement étenduë dans mon bras, ni les couleurs ſur les ſurfaces des corps. Mais pourquoy ne voulez-vous pas qu'elles ſoient, pour ainſi dire, ſenſiblement étenduës, de même que l'idée des corps, l'étenduë intelligible, l'eſt intelligiblement? Pourquoy ne voulez-vous pas que la lumiere que je voy en me preſſant le coin de l'œil ou autrement, porte

avec elle l'eſpace ſenſible qu'elle occupe ? Pourquoy voulez-vous qu'elle ſe rapporte à l'étenduë intelligible ? En un mot pourquoy voulez-vous que ce ſoit l'idée ou l'archetype des corps qui touche l'ame, lors qu'elle voit ou qu'elle ſent les qualitez ſenſibles comme répanduës dans les corps ?

ARISTE. C'eſt qu'il n'y a que l'archetype des corps qui puiſſe me repreſenter leur nature, que la Raiſon univerſelle qui puiſſe m'éclairer par la manifeſtation de ſes idées. La ſubſtance de l'ame n'a rien de commun avec la matiere. L'eſprit ne renferme point les perfections de tous les êtres qu'il peut connoître. Mais il n'y a rien qui ne participe à l'être divin. Ainſi Dieu voit en luy-méme toutes choſes. Mais l'ame ne peut les voir en elle. Elle ne peut les découvrir que dans la Raiſon divine & univerſelle. Donc l'étenduë que je voy ou que je ſens, ne m'appartient pas. Autrement je pourrois en me contemplant connoître les ouvrages de Dieu. Je pourrois, en conſiderant attentivement mes propres modalitez, apprendre la Phyſique & pluſieurs autres ſciences qui ne conſiſtent que dans la connoiſſance des rapports de l'étenduë, comme vous le ſçavez bien. En un mot je ſerois ma lumiere à moy-même : ce que je ne puis penſer ſans quelque eſpece d'horreur. Mais je vous prie, Theodore, d'éclaircir la difficulté que vous me faites.

V. THEODORE. Il eſt impoſſible de l'éclaircir directement. Il faudroit pour cela que l'idée ou l'archetype de l'ame nous fuſt découvert. Nous verrions alors clairement, que la couleur, la douleur, la ſaveur, & les autres ſentimens de l'ame, n'ont rien de commun avec l'étenduë que nous ſentons iointe avec eux. Nous verrions intuitivement, qu'il y a autant de difference entre l'étenduë que nous voyons, & la couleur qui nous la rend viſible, qu'entre les nombres, par exem-

ple, l'infiny, ou telle autre idée intelligible qu'il vous plaira, & la perception que nous en avons ; & nous verrions en même temps, que nos idées ſont bien differentes de nos perceptions ou de nos ſentimens : verité que nous ne pouvons découvrir que par de ſerieuſes reflexions, que par de longs & de difficiles raiſonnemens.

Mais pour vous prouver indirectement que nos ſentimens ou nos modalitez ne renferment point l'idée de l'étenduë, à laquelle ils ſe rapportent, ſuppoſons que vous regardiez la couleur de vôtre main, & que vous y ſentiez en méme temps quelque douleur : vous verriez comme étenduë la couleur de cette main, & vous en ſentiriez en même temps la douleur comme étenduë. N'en demeurez-vous pas d'accord ?

ARISTE. Oüy, Theodore. Et mêmes ſi ie la touchois, je la ſentirois encore comme étenduë : & ſi ie la trempois dans de l'eau chaude ou froide, ie ſentirois la chaleur & la froideur comme étenduës.

THEODORE. Prenez donc garde. La douleur n'eſt pas la couleur, la couleur n'eſt pas la chaleur, ni la chaleur la froideur. Or l'étenduë de la couleur, que vous voyez en regardant vôtre main, eſt la même que celle de la douleur, de la chaleur, de la froideur, que vous pouvez y ſentir. Donc cette étenduë n'eſt ni à la couleur, ni à la douleur, ni à aucun autre de vos ſentimens. Car vous ſentiriez autant de diverſes étenduës que vous avez de divers ſentimens, ſi nos ſentimens étoient étendus par eux-mêmes, comme ils nous paroiſſent ; ou ſi l'étenduë colorée que nous voyons n'étoit qu'un ſentiment de l'ame, tel qu'eſt la couleur, ou la douleur, ou la ſaveur, ainſi que ſe l'imaginent ceux d'entre les Carteſiens qui ſçavent bien qu'on ne voit pas les obiets en eux-mêmes. C'eſt donc, Ariſte, une ſeule & unique étenduë qui nous affecte diverſement, qui agit dans

nôtre ame, & qui la modifie par la couleur, la chaleur, la douleur, &c. Or ce ne ſont point les corps que nous regardons qui nous affectent de ces divers ſentimens. Car nous voyons ſouvent des corps qui ne ſont point. Et il eſt même évident que les corps ne peuvent agir ſur l'eſprit, le modifier, l'éclairer, le rendre heureux & malheureux par des ſentimens agreables & deſagreables. Ce n'eſt point l'ame non plus qui agit ſur elle-même, & qui ſe modifie par la douleur, la couleur, &c. Cela n'a pas beſoin de preuves aprés tout ce que nous avons dit. C'eſt donc l'idée ou l'archetype des corps qui nous affecte diverſement. Je veux dire, que c'eſt la ſubſtance intelligible de la Raiſon qui agit dans nôtre eſprit par ſon efficace toute-puiſſante, & qui le touche & le modifie de couleur, de ſaveur, de douleur, par ce qu'il y a en elle qui repreſente les corps.

Il ne faut donc pas être ſurpris, mon cher Ariſte, que vous puiſſiez apprendre quelques veritez évidentes par le témoignage de vos ſens. Car quoy que la ſubſtance de l'ame ne ſoit pas intelligible à l'ame même, & que ſes modalitez ne puiſſent l'éclairer; ces mêmes modalitez étant jointes à l'étendüe intelligible qui eſt l'archetype des corps, & rendant ſenſible cette étendüe, elles peuvent nous en montrer les rapports, en quoy conſiſtent les veritez de la Geometrie & de la Phyſique. Mais il eſt toûiours vray de dire que l'ame n'eſt point à elle-même ſa propre lumiere, que ſes modalitez ne ſont que tenebres, & qu'elle ne découvre les veritez exactes que dans les idées que renferme la Raiſon.

VI. ARISTE. Je comprens, ce me ſemble, ce que vous me dites. Mais comme cela eſt abſtrait, je le mediteray à loiſir. Ce n'eſt point la douleur ou la couleur par elle-même qui m'apprend les rapports que les corps ont entr'eux. Je ne puis découvrir ces rapports que dans l'idée de

l'étendüe qui les repreſente ; & cette idée quoy que iointe à la couleur ou à la douleur, ſentimens qui la rendent ſenſible, n'en eſt point une modalité. Cette idée ne devient ſenſible ou ne ſe fait ſentir, que parce que la ſubſtance intelligible de la Raiſon agit dans l'ame, & luy imprime une telle modalité ou un tel ſentiment, & par là elle luy revele, pour ainſi dire, mais d'une maniere confuſe, que tel corps exiſte. Car lors que les idées des corps deviennent ſenſibles, elles nous font iuger qu'il y a des corps qui agiſſent en nous : au lieu que lors que ces idées ne ſont qu'intelligibles, nous croyons naturellement qu'il n'y a rien hors de nous qui agiſſe ſur nous. Dont la raiſon eſt, ce me ſemble, qu'il dépend de nous de penſer à l'étendüe, & qu'il ne dépend pas de nous de la ſentir. Car ſentant l'étendüe malgré nous, il faut bien qu'il y ait quelque autre choſe que nous qui nous en imprime le ſentiment. Or nous croyons que cette autre choſe n'eſt que ce que nous ſentons actuellement. D'où nous iugeons que ce ſont les corps qui nous environnent qui cauſent en nous le ſentiment que nous en avons ; en quoy nous nous trompons toûiours : & nous ne doutons point que ces corps n'exiſtent ; en quoy nous nous trompons ſouvent. Mais comme nous penſons au corps, & que nous les imaginons lors que nous le voulons, nous iugeons que ce ſont nos volontez qui ſont la cauſe veritable des idées que nous en avons alors, ou des images que nous nous en formons. Et le ſentiment interieur que nous avons de l'effort actuel de nôtre attention, nous confirme dans cette fauſſe penſée. Quoy que Dieu ſeul puiſſe agir en nous & nous éclairer, comme ſon operation n'eſt point ſenſible, nous attribuons aux obiets ce qu'il fait en nous ſans nous ; & nous attribuons à nôtre puiſſance ce qu'il fait en nous dépendemment de nos volontez. Que penſez-vous, Theodore de cette reflexion.

VII. THEODORE. Elle eſt fort iudicieuſe, Ariſte, & part d'un meditatif. Mais revenons à la demonſtration ſenſible que ie vous ay donnée de l'égalité qu'il y a entre le quarré de la diagonale d'un quarré, & les deux quarrez des côtez. Et prenons garde que cette demonſtration ne tire ſon évidence & ſa generalité que de l'idée claire & generale de l'étendüe, de la droiture & de l'égalité des lignes, des angles, des triangles, & nullement du blanc & du noir qui rendent ſenſibles & particulieres toutes ces choſes, ſans les rendre par elles-mêmes plus intelligibles ou plus claires. Prenez garde qu'il eſt évident par ma demonſtration, que generalement tout quarré fait ſur la diagonale d'un quarré eſt égale aux deux quarrez des côtez: mais qu'il n'eſt nullement certain, que ce quarré particulier que vous voyez de vos yeux ſoit égal aux deux autres. Car vous n'êtes pas mêmes certain, que ce que vous voyez ſoit quarré, que telle ligne, tel angle ſoit droit. Les rapports que vôtre eſprit conçoit entre les grandeurs ne ſont pas les mêmes que ceux de ces figures. Prenez garde enfin que bien que nos ſens ne nous éclairent point l'eſprit par eux-mêmes, comme ils nous rendent ſenſibles les idées que nous avons des corps, ils réveillent nôtre attention, & par là ils nous conduiſent indirectement à l'intelligence de la verité. Deſorte que nous devons faire uſage de nos ſens dans l'étude de toutes les ſciences qui ont pour obiet les rapports de l'étendüe; & ne point craindre qu'ils nous engagent dans l'erreur, pourvû que nous obſervions exactement ce precepte, de ne iuger des choſes que ſur les idées qui les repreſentent, & nullement ſur les ſentimens que nous en avons: precepte de la derniere importance, & que nous ne devons iamais oublier.

VIII. ARISTE. Tout cela eſt exactement vray, Theodore, & c'eſt ainſi que ie l'ay

compris depuis que i'y ay ſerieuſement penſé. Rien n'eſt plus certain que nos modalitez * ne ſont que tenebres, qu'elles n'éclairent point l'eſprit par elles-mémes, qu'on ne connoît point clairement tout ce qu'on ſent le plus vivement. Ce quarré que voicy n'eſt point tel que ie le voy. Il n'eſt point de la grandeur que ie le voy. Vous le voyez certainement plus grand ou plus petit que ie ne le voy. La couleur dont ie le voy ne luy appartient point. Peut-eſtre le voyez-vous d'une autre couleur que moy. Ce n'eſt point proprement ce quarré que ie voy. Je iuge qu'il eſt tracé ſur ce papier ; & il n'eſt pas impoſſible qu'il n'y ait ici ni quarré ni papier, auſſi-bien qu'il eſt certain qu'il n'y a point icy de couleur. Mais quoy que mes yeux me faſſent maintenant tant de rapports faux ou douteux touchant ces figures tracées ſur ce papier, cela n'eſt rien en comparaiſon des illuſions de mes autres ſens. Le témoignage de mes yeux approche ſouvent de la verité. Ce ſens peut aider l'eſprit à la découvrir. Il ne déguiſe pas entierement ſon obiet. En me rendant attentif, il me conduit à l'intelligence. Mais les autres ſens ſont ſi faux, qu'on eſt toûiours dans l'illuſion, lors qu'on s'y laiſſe conduire. Ce n'eſt pas neanmoins que nos yeux nous ſoient donnez pour découvrir les veritez exactes de la Geometrie & de la Phyſique. Ils ne nous ſont donnez que pour éclairer tous les mouvemens de nôtre corps par rapport à ceux qui nous environnent, pour la commodité & la conſervation de la vie : & il eſt neceſſaire pour la conſerver que nous ayons des obiets ſenſibles quelque eſpece de connoiſſance qui approche un peu de la verité. C'eſt pour cela que nous avons, par exemple, tel ſentiment de grandeur de tel corps à telle diſtance. Car ſi tel corps étoit trop loin de nous pour nous pouvoir nuire, ou ſi étant proche il étoit trop petit, nous ne manquerions pas de le perdre de vûë. Il ſeroit

* *Voyez le I. liv. de la Rech. de la Verité, & la Réponſe au I. liv. des vrayes & des fauſſes Idées.*

aneanty à nos yeux, quoy qu'il ſubſiſtât toûiours devant nôtre eſprit, & qu'à ſon égard la diviſion ne puiſſe iamais l'aneantir : parce qu'effectivement le rapport d'un grand corps, mais fort éloigné, ou d'un fort proche, mais trop petit pour nous nuire ; le rapport dis-je, de ces corps au nôtre eſt nul, ou ne doit pas être apperçu par des ſens qui ne parlent & ne doivent parler que pour la conſervation de la vie. Tout cela me paroît évident, & conforme à ce qui m'eſt paſſé par l'eſprit dans le temps de la meditation.

THEODORE. Je voy bien, Ariſte, que vous avez été fort loin dans le païs de la verité ; & que par le commerce que vous avez eu avec la Raiſon, vous avez acquis des richeſſes bien plus precieuſes & plus rares que celles qu'on nous apporte du Nouveau-monde. Vous avez rencontré la ſource. Vous y avez puiſé. Et vous voilà riche pour iamais, pourvû que vous ne la quittiez point. Vous n'avez plus beſoin ni de moy, ni de perſonne, ayant trouvé le Maître fidele qui éclaire & qui enrichit tous ceux qui s'attachent à luy.

ARISTE. Quoy, Theodore ! Eſt-ce que vous voulez dêia rompre nos entretiens ? Je ſçay bien que c'eſt avec la Raiſon qu'il faut philoſopher. Mais ie ne ſçay point la maniere dont il le faut faire. La Raiſon me l'apprendra elle-même. Cela n'eſt pas impoſſible. Mais ie n'ay pas lieu de l'eſperer, ſi ie n'ay un moniteur fidele & vigilant qui me conduiſe & qui m'anime. Adieu à la Philoſophie, ſi vous me quittez ; car ſeul ie craindrois de m'égarer. Je prendrois bien-toſt les réponſes que ie me ferois à moy-même pour celles de nôtre Maître commun.

IX. THEODORE. Que je n'ay garde, mon cher Ariſte, de vous quitter. Car maintenant que vous meditez tout ce qu'on vous dit, j'eſpere que vous empêcherez en moy le malheur que vous craignez qui ne vous arrive. Nous avons

tous beſoin les uns des autres, quoy que nous ne recevions rien de perſonne. Vous avez pris à la lettre un mot lâché en l'honneur de la Raiſon. Ouy, c'eſt d'elle ſeule que nous recevons la lumiere. Mais elle ſe ſert de ceux à qui elle ſe communique, pour rappeller à elle ſes enfans égarez, & les conduire par leurs ſens à l'intelligence. Ne ſçavez-vous pas, Ariſte, que la Raiſon elle-même s'eſt incarnée pour être à la portée de tous les hommes, pour frapper les yeux & les oreilles de ceux qui ne peuvent ni voir ni entendre que par leurs ſens? Les hommes ont vû de leurs yeux la Sageſſe éternelle, le Dieu inviſible qui habite en eux. Ils ont touché de leurs mains, comme dit le bien-aimé Diſciple, le Verbe qui donne la vie. La Verité interieure a paru hors de nous, groſſiers & ſtupides que nous ſommes, afin de nous apprendre d'une maniere ſenſible & palpable les commandemens éternels de la Loy divine: commandemens qu'elle nous fait ſans ceſſe interieurement, & que nous n'entendons point, répandus au dehors comme nous ſommes. Ne ſçavez-vous pas que ces grandes veritez que la Foy nous enſeigne, ſont en dépoſt dans l'Egliſe, & que nous ne pouvons les aprendre que par une autorité viſible émanée de la Sageſſe incarnée? C'eſt toûjours la Verité interieure qui nous inſtruit. Il eſt vray: Mais elle ſe ſert de tous les moyens poſſibles pour nous rappeller à elle, & nous remplir d'intelligence. Ainſi ne craignez point que je vous quitte: Car j'eſpere qu'elle ſe ſervira de vous pour empécher que je ne l'abandonne & que je ne prenne mes imaginations & mes rêveries pour ſes oracles divins.

ARISTE. Vous me faites bien de l'honneur. Mais je voy bien qu'il faut l'accepter, puis qu'il rejaillit ſur la Raiſon nôtre commun Maître.

THEODORE. Je vous fais l'honneur de vous croire raiſonnable. Cet honneur eſt grand;

Car tout homme par la Raiſon, lors qu'il la conſulte & qu'il la ſuit, devient ſuperieur à toutes les creatures. Il juge par elle, & condamne ſouverainement; ou plûtôt c'eſt elle qui décide & qui condamne par luy. Mais ne croyez pas que je me ſoûmette à vous. Ne croyez pas non plus que je m'éleve au deſſus de vous. Je ne me ſoûmets qu'à la Raiſon, qui peut me parler par vous, comme elle peut vous parler par mon entremiſe; & ie ne m'éleve qu'au deſſus des brutes, qu'au deſſus de ceux qui renoncent à la plus eſſentielle de leurs qualitez. Cependant, mon cher Ariſte, quoy que nous ſoyons raiſonnables l'un & l'autre, n'oublions pas que nous ſommes extrêmement ſuiets à l'erreur; parce que nous pouvons l'un & l'autre décider ſans attendre le iugement infaillible du iuſte Juge, ſans attendre que l'évidence nous arrache, pour ainſi dire, nôtre conſentement. Car ſi nous faiſions toûiours cet honneur à la Raiſon, de la laiſſer prononcer en nous ſes arrêts, elle nous rendroit infaillibles. Mais au lieu d'attendre ſes réponſes, & de ſuivre pas à pas ſa lumiere, nous la devançons & nous nous égarons. L'impatience nous prend d'être obligez à demeurer attentifs & immobiles, ayant autant de mouvement que nous en avons. Nôtre indigence nous preſſe, & l'ardeur que nous avons pour les vrais biens nous précipite ſouvent dans les derniers malheurs. C'eſt qu'il nous eſt libre de ſuivre la lumiere de la Raiſon; ou de marcher dans les tenebres à la lueur fauſſe & trompeuſe de nos modalitez. Rien n'eſt plus agreable que de ſuivre aveuglément les impreſſions de l'inſtinct. Mais rien n'eſt plus difficile que de ſe tenir ferme à ces idées ſublimes & delicates de la verité, malgré le poids du corps qui nous appeſantit l'eſprit. Cependant tâchons de nous ſoûtenir l'un l'autre, mon cher Ariſte, ſans nous fier trop l'un à l'autre. Peut être que le pied ne nous manquera pas à tous deux en même

même temps, pourvû que nous marchions fort doucement, & que nous ſoyons attentifs autant que cela ſe peut à ne point nous appuyer ſur un méchant fonds.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Que craignez-vous ? La Raiſon eſt un fonds excellent. Il n'y a rien de mouvant dans les idées claires. Elles ne cedent point au temps. Elles ne s'accommodent point à des intereſts particuliers. Elles ne changent point de langage comme nos modalitez, qui diſent le pour & le contre, ſelon que le corps les y ſollicite. Je ſuis pleinement convaincu qu'il ne faut ſuivre que les idées qui répandent la lumiere, & que tous nos ſentimens & nos autres modalitez ne peuvent jamais nous conduire à la verité. Paſſons, je vous prie, à quelqu'autre matiere, puis que je ſuis d'accord avec vous ſur tout cecy.

X. THEODORE. N'allons point ſi viſte, mon cher. Je crains que vous ne m'accordiez plus que je ne vous demande, ou que vous ne compreniez pas encore aſſez diſtinctement ce que je vous dis. Nos ſens nous trompent, il eſt vray; mais c'eſt principalement à cauſe que nous rapportons aux objets ſenſibles les ſentimens que nous en avons. Or il y a en nous pluſieurs ſentimens que nous n'y rapportons point. Tel eſt le ſentiment de la joye, de la triſteſſe, de la haine, en un mot tous les ſentimens qui accompagnent les mouvemens de l'ame. La couleur n'eſt point dans l'objet, la douleur n'eſt point dans mon corps, la chaleur n'eſt ni dans le feu, ni dans mon corps où ces ſentimens ſe rapportent. Nos ſens exterieurs ſont de faux témoins. D'accord. Mais les ſentimens de l'amour & de la haine, de la joye & de la triſteſſe, ne ſe rapportent point aux objets de ces paſſions. On les ſent dans l'ame, & ils y ſont. Voila donc de bons témoins, car ils diſent vray.

ARISTE. Oüy, Theodore, ils disent vray, & les autres sentimens aussi. Car quand je sens de la douleur, il est vray que je la sens; il est vray mêmes en un sens que ie la souffre par l'action de l'objet même qui me touche. Voilà de grandes veritez! Quoy donc, est-ce que les sentimens de l'amour, de la haine & des autres passions ne se rapportent point aux objets qui en sont l'occasion? Est-ce qu'elles ne répandent pas leur malignité sur eux, & ne nous les representent pas tout autres qu'il ne sont en effet? Pour moy, quand j'ay de l'aversion contre quelqu'un, je me sens disposé à interpreter malignement tout ce qu'il fait. Ses actions innocentes me paroissent criminelles. Je veux avoir de bonnes raisons de le haïr & de le mépriser. Car toutes mes passions se veulent justifier aux dépens de qui il appartiendra. Si mes yeux répandent les couleurs sur la surface des corps, mon cœur répand aussi, autant que cela se peut, ses dispositions interieures, ou certaines fausses couleurs sur les objets de ses passions. Je ne sçay point, Theodore, si les sentimens de vôtre cœur font en vous l'effet qu'ils font en moy. Mais je puis vous assurer que je crains encore plus de les écouter & de les suivre, que de me rendre aux illusions souvent innocentes & officieuses de mes sens.

XI. THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariste, qu'il faille se rendre aux inspirations secrettes de ses passions: & je suis bien-aise de voir que vous vous appercevez de leur pouvoir & de leur malignité. Mais demeurez d'accord qu'elles nous apprennent certaines veritez. Car enfin c'est une verité, que i'ay maintenant beaucoup de joye de vous entendre. Il est tres-vray que le plaisir que je sens actuellement est plus grand que celuy que j'avois dans nos entretiens precedens. Je connois donc la difference de ces deux plaisirs. Et je ne la connois point ailleurs que par le sen-

timent que i'en ay, que dans les modalitez dont mon ame eſt touchée : modalitez qui ne ſont donc point ſi tenebreuſes qu'elles ne m'apprennent une verité conſtante.

ARISTE. Dites, Theodore, que vous ſentez cette difference de vos modalitez & de vos plaiſirs. Mais ne dites pas, s'il vous plaît, que vous la connoiſſez. Dieu la connoît, & ne la ſent pas. Mais pour vous, vous la ſentez ſans la connoître. Si vous aviez une idée claire de vôtre ame, ſi vous en voyïez l'archetype, alors vous connoîtriez ce que vous ne faites que ſentir : alors vous pourriez connoître exactement la difference des divers ſentimens de ioye que vôtre bonté pour moy excite dans vôtre cœur. Mais aſſurément vous ne la connoiſſez pas. Comparez, Theodore, le ſentiment de ioye dont vous êtes touché maintenant, avec celuy de l'autre iour ; & dites-m'en preciſément le rapport : & alors ie croiray que vos modalitez vous ſont connuës. Car on ne connoît les choſes que lors qu'on ſçait le rapport qu'elles ont entr'elles. Vous ſçavez qu'un plaiſir eſt plus grand qu'un autre. Mais de combien l'eſt-il ? On ſçait que le quarré inſcrit dans le cercle eſt plus petit que le cercle. Mais on ne ſçait point pour cela la quadrature du cercle, parce qu'on ne connoît pas le rapport du cercle au quarré. On peut en approcher à l'infiny, & voir évidemment que la difference du cercle à telle autre figure ſera plus petite que telle grandeur donnée. Mais remarquez que c'eſt parce qu'on a une idée claire de l'étenduë. Car la difficulté qu'il y a de découvrir le rapport du cercle au quarré, ne vient que de la petiteſſe de nôtre eſprit ; au lieu que c'eſt l'obſcurité de nos ſentimens, & les tenebres de nos modalitez, qui rendent impoſſible la découverte de leurs rapports. Fuſſions-nous d'auſſi grands genies que les intelligences les plus ſublimes, il me paroît

évident que nous ne pourrons iamais découvrir les rapports de nos modalitez, ſi Dieu ne nous en manifeſte l'archetype ſur lequel il nous a formez. Car vous m'avez convaincu qu'on ne peut connoître les êtres & leurs proprietez que par les idées éternelles, immuables & neceſſaires qui les repreſentent.

XII. THEODORE. Cela eſt fort bien, Ariſte. Nos ſens & nos paſſions ne peuvent nous éclairer. Mais que direz-vous de nôtre imagination? Elle forme des images ſi claires & ſi diſtinctes des figures de la Geometrie, que vous ne pouvez nier que c'eſt par leur moyen que nous apprenons cette ſcience.

ARISTE. Croyez-vous, Theodore, que i'aye déia oublié ce que vous venez de me dire, ou que ie ne l'aye pas compris? L'évidence qui accompagne les raiſonnemens des Geometres, la clarté des lignes & des figures que forme l'imagination, vient uniquement de nos idées, & nullement de nos modalitez, nullement des traces confuſes que laiſſe aprés luy le cours des eſprits animaux. Quand i'imagine une figure, quand ie bâtis dans mon eſprit un édifice, ie travaille ſur un fonds qui ne m'appartient point. Car c'eſt de l'idée claire de l'étenduë, c'eſt de l'archetype des corps, que ie tire tous les materiaux intelligibles qui me repreſentent mon deſſein, tout l'eſpace que me donne mon terrain. C'eſt de cette idée, que me fournit la Raiſon, que ie forme dans mon eſprit le corps de mon ouvrage: & c'eſt ſur les idées de l'égalité & des proportions que ie le travaille & que ie le regle; rapportant tout à l'unité arbitraire, qui doit étre la commune meſure de toutes les parties qui le compoſent, ou du moins de toutes les parties qui peuvent être enviſagées du même point, & dans le même temps. C'eſt aſſurément ſur des idées intelligibles que nous reglons ce cours des eſprits qui trace ces images

ou ces figures de nôtre imagination. Et tout ce qu'elles ont de lumiere & d'évidence ces figures, cela ne procede nullement du ſentiment confus qui nous appartient, mais de la réalité intelligible qui appartient à la Raiſon. Cela ne vient point de la modalité qui nous eſt propre & particuliere; c'eſt un éclat de la ſubſtance lumineuſe de nôtre Maître commun.

Je ne puis, Theodore, imaginer un quarré, par exemple, que ie ne le conçoive en même temps. Et il me paroît évident que l'image de ce quarré que ie me forme n'eſt exacte & reguliere, qu'autant qu'elle répond iuſte à l'idée intelligible que i'ay du quarré, c'eſt-à-dire, d'un eſpace terminé par quatre lignes exactement droites, entierement égales, & qui étant iointes par toutes leurs extrémitez, faſſent leurs angles parfaitement droits. Or c'eſt d'un tel quarré dont ie ſuis ſeur que la diagonale peut le double de chaque côté. C'eſt d'un tel quarré dont ie ſuis ſeur qu'il n'y a point de commune meſure entre la diagonale & les côtez. En un mot c'eſt d'un tel quarré dont on peut découvrir les proprietez, & les démontrer aux autres. Mais on ne peut rien connoître dans cette image confuſe & irreguliere que trace dans le cerveau le cours des eſprits. Il faut dire la même choſe de toutes les autres figures. Ainſi les Geometres ne tirent point leurs connoiſſances des images confuſes de leur imagination, mais uniquement des idées claires de la Raiſon. Ces images groſſieres peuvent bien ſoûtenir leur attention, en donnant, pour ainſi dire, du corps à leurs idees: mais ce ſont ces idées, où ils trouvent priſe, qui les éclairent, & qui les convainquent de la verité de leur ſcience.

XIII. Voulez-vous, Theodore, que ie m'arrête encore à vous repreſenter les illuſions & les phantômes d'une imagination revoltee contre la Raiſon ſoûtenuë & animée par les paſſions: ces

phantômes careſſans qui nous ſeduiſent, ces phantômes terribles qui nous font peur, ces monſtres de toutes manieres qui naiſſent de nôtre trouble, qui croiſſent & ſe multiplient en un moment? Pures chimeres dans le fonds : mais chimeres dont nôtre eſprit ſe repaiſt & s'occupe avec le dernier empreſſement. Car nôtre imagination trouve bien plus de realité dans les ſpectres, à qui elle donne la naiſſance, que dans les idees neceſſaires & immuables de la Verité éternelle. C'eſt qu'ils la frappent ces ſpectres dangereux, & que ces idées ne la touchent pas. De quel uſage peut être une faculté ſi dereglée, une folle qui ſe plaiſt à faire la folle, une volage qu'on a tant de peine à fixer, une inſolente qui ne craint point de nous interrompre dans nos plus ſerieux commerces avec la Raiſon? Je vous avouë neanmoins que nôtre imagination peut nous rendre l'eſprit attentif. Car elle a tant de charmes & d'empire ſur luy, qu'elle le fait penſer volontiers à ce qui la touche. Mais outre qu'elle ne peut avoir de rapport qu'aux idées qui repreſentent les corps, elle eſt ſi ſuiette à l'illuſion & ſi emportée, que ſi on ne la gourmande ſans ceſſe, ſi on ne regle ſes mouvemens & ſes ſaillies, elle vous tranſporte en un inſtant dans le païs des chimeres.

THEODORE. N'en voilà que trop, Ariſte. Je voy bien que vous comprenez ſuffiſamment qu'il n'y a que la Raiſon qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'elle renferme dans ſa ſubſtance toute lumineuſe; & que vous ſçavez parfaitement diſtinguer ſes idées claires, de nos tenebreuſes & obſcures modalitez. Je vous conſeille neanmoins de mediter ſouvent ſur cette matiere, afin de la poſſeder ſi parfaitement, & de vous en rendre ſi familiers les principes & les conſequences, que vous ne preniez jamais par megarde la vivacité de vos ſentimens pour l'évidence de la verité. Car il ne ſuffit pas d'avoir bien compris que le principe

general de nos préjugez, c'eſt que nous ne diſtinguons pas entre *connoître* & *ſentir*, & qu'au lieu de juger des choſes par les *idées* qui les repreſentent, nous en jugeons par les *ſentimens* que nous en avons. Il faut nous affermir dans cette verité fondamentale en l'appliquant à ſes conſequences. Tous les principes de pratique ne ſe comprennent parfaitement que par l'uſage qu'on en fait. Tâchez donc par de continuelles & ſerieuſes réflexions, d'acquerir une forte & heureuſe habitude de vous mettre en garde contre les ſurpriſes & les inſpirations ſecrettes de vos fauſſes & trompeuſes modalitez. Il n'y a point de travail plus digne d'un Philoſophe. Car ſi nous diſtinguons bien les réponſes de la Verité interieure, de ce que nous nous diſons à nous mêmes; ce qui part immediatement de la Raiſon, de ce qui vient juſqu'à nous par le corps, ou à l'occaſion du corps; ce qui eſt immuable, éternel, neceſſaire, de ce qui change à tous momens; en un mot l'evidence de la lumiere d'avec la vivacité de l'inſtinct, il n'eſt preſque pas poſſible que nous tombions dans l'erreur.

ARISTE. Je comprens bien tout ce que vous me dites. Et j'ay trouvé tant de ſatisfaction dans les réflexions que j'ay deja faites ſur cette matiere, que vous ne devez pas apprehender que je n'y penſe plus. Paſſons à autre choſe, ſi vous le jugez à propos.

THEODORE. Il eſt bien tard, Ariſte, pour nous engager preſentement dans une courſe un peu longue. Mais demain de quel côté voulez-vous que nous tournions? Je vous prie d'y penſer & de me le dire.

ARISTE. C'eſt à vous à me conduire.

THEODORE. Nullement: c'eſt à vous à choiſir. Il ne vous doit point être indifferent de quel côté je vous meine. Eſt ce que je ne puis pas vous tromper? Ne puis-je pas vous conduire où

vous devez pas tendre ? La plus-part des hommes, mon cher Ariſte, s'engagent imprudemment dans les études inutiles. Il ſuffit à tel d'avoir entendu faire l'eloge de la chimie, de l'Aſtronomie, ou de quelque autre ſcience vaine ou peu neceſſaire, pour s'y jetter à corps perdu. Celuy-cy ne ſçaura pas ſi l'ame eſt immortelle ; il ſeroit peut-être bien empéché à vous prouver qu'il y a un Dieu ; & il vous reduira les égalitez de l'Algebre les plus compoſées avec une facilité ſurprenante. Et celuy-là ſçaura toutes les delicateſſes de la langue, toutes les regles des Grammairiens, qui n'aura jamais medité ſur l'ordre de ſes devoirs. Quel renverſement d'eſprit ! Qu'une imagination dominante louë d'un air paſſionné la connoiſſance des médailles, la Poëſie des Italiens, la langue des Arabes & des Perſes devant un jeune homme plein d'ardeur pour les ſciences: cela ſuffira pour l'engager aveuglément dans ces ſortes d'études ; il negligera la connoiſſance de l'homme, les regles de la Morale, & peut-être oubliera-t-il ce qu'on apprend aux enfans dans leur Catechiſme. C'eſt que l'homme eſt une machine qui va comme on la pouſſe. C'eſt beaucoup plus le hazard que la Raiſon qui le conduit. Tous vivent d'opinion. Tous agiſſent par imitation. Ils ſe font mémes un merite de ſuivre ceux qui vont devant, ſans ſçavoir où. Faites réflexion ſur les diverſes applications de vos amis ; ou, plûtoſt repaſſez dans vôtre eſprit la conduite que vous avez tenuë dans vos études: & jugez ſi vous avez eu raiſon de faire comme les autres. Jugez en, dis-je, non ſur les applaudiſſemens que vous avez receus, mais ſur les réponſes déciſives de la Verité interieure. Jugez en ſur la loy éternelle, l'Ordre immuable, ſans égard aux folles penſées des hommes. Quoy, Ariſte ! à cauſe que tout le monde ſe jette dans la bagatelle, chacun à ſa maniere & ſelon ſon gouſt, faudra-t-il le ſuivre,

de peur de paſſer pour Philoſophe dans l'eſprit des fous ? Faudra-t-il mêmes ſuivre par tout les Philoſophes, juſques dans leurs abſtractions & dans leurs chimeres, de crainte qu'ils ne nous regardent comme des ignorans ou des novateurs? Il faut mettre chaque choſe dans ſon rang. Il faut donner la préference aux connoiſſances qui la meritent. Nous devons apprendre ce que nous devons ſçavoir, & ne pas nous laiſſer remplir la teſte d'un meuble inutile, quelque éclatant qu'il paroiſſe, lors que le neceſſaire nous manque. Penſez à cela, Ariſte; & vous me direz demain quel doit être le ſujet de nos entretiens. En voilà aſſez pour aujourd'huy.

ARISTE. Il vaut bien mieux, Theodore, que vous me le diſiez vous-même.

THEODORE. Il vaut infiniment mieux que ce ſoit la Raiſon qui nous le diſe à tous deux. Conſultez la ſerieuſement & j'y penſeray de mon côté.

VI. ENTRETIEN.

Preuves de l'exiſtence des corps tirées de la révelation. Deux ſortes de révelations. D'où vient que les révelations naturelles des ſentimens nous ſont une occaſion d'erreur.

ARISTE. Que la queſtion, Theodore, que vous m'avez donnée à réſoudre eſt difficile ! J'avois bien raiſon de vous dire, que c'étoit à vous, qui ſçavez le fort & le foible des ſciences, l'utilité & la fecondité de leurs principes, de regler toutes mes démarches dans ce monde intelligible où vous m'avez tranſporté. Car je vous avouë que je ne ſçay de quel côté je dois tourner. Ce que vous m'avez appris peut bien me ſervir pour m'empêcher de m'égarer dans cette terre inconnuë. Je n'ay pour cela qu'à ſuivre pas à pas la lumiere, & ne me rendre qu'à l'évidence

qui accompagne les idées claires. Mais il ne ſuffit pas d'avancer, il faut encore ſçavoir où l'on va. Il ne ſuffit pas de découvrir ſans ceſſe de nouvelles veritez : il faut ſçavoir où ſe trouvent ces veritez fecondes, qui donnent à l'eſprit toute la perfection dont il eſt maintenant capable : ces veritez qui doivent regler les iugemens qu'il faut porter de Dieu & de ſes ouvrages admirables; qui doivent regler les mouvemens du cœur, & nous donner le gouſt, ou du moins l'avantgouſt du ſouverain bien que nous deſirons.

Si dans le choix des ſciences il ne falloit s'arrêter qu'à l'évidence, ſans peſer leur utilité, l'Arithmetique ſeroit preferable à toutes les autres. Les veritez des nombres ſont les plus claires de toutes; puis que tous les autres rapports ne ſont clairement connus, qu'autant qu'on peut les exprimer par ces meſures communes de tous les rapports exacts qui ſe meſurent par l'unité. Et cette ſcience eſt ſi feconde & ſi profonde, que quand i'employerois dix mille ſiecles pour en percer les profondeurs, i'y trouverois encore un fonds inépuiſable de veritez claires & lumineuſes. Cependant ie ne croy pas que vous trouviez fort à propos que nous nous tournions de ce côté-là, charmez par l'évidence qui y éclatte de toutes parts. Car enfin que nous ſerviroit-il de penetrer dans les myſteres les plus cachez de l'Arithmetique & de l'Algebre ? Il ne ſuffit pas de courir bien du païs, de penetrer bien avant dans des terres ſteriles, de découvrir des lieux où perſonne ne fut iamais : il faut aller droit à ces heureuſes contrées, où l'on trouve des fruits en abondance, des viandes ſolides capables de nous nourrir.

Quand i'ay donc comparé les ſciences entr'elles ſelon mes lumieres, les divers avantages ou de leur évidence, ou de leur utilité, ie me ſuis trouvé dans un embarras étrange. Tantôt la crainte de tomber dans l'erreur donnoit la pre-

ference aux ſciences exactes, telles que ſont l'Arithmetique & la Geometrie, dont les démonſtrations contentent admirablement nôtre vaine curioſité. Et tantôt le deſir de connoître, non les rapports des idées entr'elles, mais les rapports qu'ont entr'eux & avec nous les ouvrages de Dieu parmy leſquels nous vivons, m'engageoit dans la Phyſique, la Morale, & les autres ſciences qui dépendent ſouvent d'experiences & de phenomenes aſſez incertains. Choſe étrange, Theodore, que les ſciences les plus utiles ſoient remplies d'obſcuritez impenetrables; & que l'on trouve un chemin ſeur, & aſſez facile & uny, dans celles qui ne ſont point ſi neceſſaires! Or, ie vous prie, quel moyen de faire une iuſte eſtime du rapport de la facilité des unes & de l'utilité des autres, pour donner la preference à celle qui le merite? Et comment pouvoir s'aſſurer ſi celles-là mêmes qui paroiſſent les plus utiles, le ſont effectivement; & ſi celles qui ne paroiſſent qu'evidentes, n'ont point de grandes utilitez dont on ne s'aviſe pas? Je vous avoüe, Theodore, qu'aprés y avoir bien paſſé, ie ne ſçay point encore à quoy me déterminer.

I. THEODORE. Vous n'avez pas perdu vôtre temps, mon cher Ariſte, dans les reflexions que vous avez faites. Car quoy que vous ne ſçachiez pas preciſément à quoy vous devez vous appliquer, ie ſuis déia bien aſſuré que vous ne donnerez pas dans quantité de fauſſes études, auſquelles plus de la moitié du monde eſt furieuſement engagé. Je ſuis bien certain que ſi ie me trompois moy-même dans le choix que ie feray de la ſuite de nos entretiens, vous êtes en état de me deſabuſer. Quand les hommes levent la teſte, & regardent de tous côtez, ils ne ſuivent pas toûiours ceux qui vont devant. Ils ne les ſuivent que lors qu'ils vont où il faut aller, & où ils veulent aller eux-mêmes. Et lors que le premier de

la bande s'engage imprudemment dans des routes dangereuſes, & qui n'aboutiſſent à rien, les autres le font revenir. Ainſi continuez vos reflexions ſur vos démarches & ſur les miennes. Ne vous fiez point trop à moy. Obſervez moy avec ſoin ſi ie vous meine où nous devons aller tous deux.

Prenez donc garde, Ariſte. Il y a des ſciences de deux ſortes. Les unes conſiderent les rapports des idées : les autres les rapports des choſes par le moyen de leurs idées. Les premieres ſont évidentes en toutes manieres : les autres ne le peuvent être, qu'en ſuppoſant que les choſes ſont ſemblables aux idées que nous en avons, & ſur leſquelles nous en raiſonnons. Ces dernieres ſont fort utiles, mais elles ſont environnées de grandes obſcuritez, parce qu'elles ſuppoſent des faits dont il eſt fort difficile de connoître exactement la verité. Mais ſi nous pouvions trouver quelque moyen de nous aſſûrer de la juſteſſe de nos ſuppoſitions, nous pourions éviter l'erreur, & en même temps découvrir des veritez qui nous regardent de fort prés. Car encore un coup, les veritez ou les rapports des idées entr'elles ne nous regardent, que lors qu'elles repreſentent les rapports qui ſont entre les choſes qui ont quelque liaiſon avec nous.

Ainſi il eſt évident, ce me ſemble, que le meilleur uſage que nous puiſſions faire de nôtre eſprit, c'eſt d'examiner quelles ſont les choſes qui ont avec nous quelque liaiſon : quelles ſont les diverſes manieres de ces liaiſons : quelle en eſt la cauſe, quels en ſont les effets : tout cela conformément aux idées claires, & aux experiences inconteſtables, qui nous aſſurent, celles-là, de la nature & des proprietez des choſes, & celles-cy, du rapport & de la liaiſon qu'elles ont avec nous. Mais pour ne point tomber dans la bagatelle & dans l'inutilité, tout nôtre examen ne doit tendre qu'à

qu'à ce qui peut nous rendre heureux & parfaits. Ainſi pour réduire en deux mots tout cecy, il me paroît évident que le meilleur uſage que nous puiſſions faire de nôtre eſprit, c'eſt de tâcher d'acquerir l'intelligence des veritez que nous croyons par la foy, & de tout ce qui va à les confirmer. Car il n'y a nulle comparaiſon à faire de l'utilité de ces veritez avec l'avantage qu'on peut tirer de la connoiſſance des autres. Nous les croyons ces grandes veritez : il eſt vray. Mais la foy ne diſpenſe pas ceux qui le peuvent, de s'en remplir l'eſprit, & de s'en convaincre de toutes les manieres poſſibles. Car au contraire la foy nous eſt donnée pour regler ſur elle toutes les demarches de nôtre eſprit, auſſi-bien que tous les mouvemens de nôtre cœur. Elle nous eſt donnée pour nous conduire à l'intelligence des veritez mêmes qu'elle nous enſeigne. Il ſe trouve tant de gens qui ſcandaliſent les Fidéles par une metaphiſique outrée, & qui nous demandent avec inſulte des preuves de ce qu'ils devroient croire ſur l'autorité infaillible de l'Egliſe, que quoy que la fermeté de vôtre foy vous rende inébranlable à leurs attaques, vôtre charité doit vous porter à remedier au deſordre & à la confuſion qu'ils mettent par tout. Approuvez-vous donc, Ariſte, le deſſein que je vous propoſe pour la ſuitte de nos entretiens ?

ARISTE. Ouy certainement je l'approuve. Mais je ne penſois pas que vous vouluſſiez quitter la Metaphiſique. Si je l'avois crû, j'aurois, ce me ſemble, bien réſolu la queſtion de la préference des ſciences. Car il eſt clair que nulle découverte n'eſt comparable à l'intelligence des veritez de la Foy. Je croyois que vous ne penſiez qu'à me rendre un peu Philoſohe, & bon Metaphiſicien.

II. THEODORE. Je ne penſe auſſi qu'à cela ; & je ne pretens point quitter la Metaphiſique, quoy que je me donneray peut-être dans la ſuite

la liberté de faire quelque courſe au delà de ſes limites ordinaires. Cette ſcience generale a droit ſur toutes les autres. Elle en peut tirer des exemples, & un petit détail neceſſaire pour rendre ſenſibles ſes principes generaux. Car par la Metaphyſique je n'entens pas ces conſiderations abſtraites de quelques proprietez imaginaires, dont le principal uſage eſt de fournir à ceux qui veulent diſputer dequoy diſputer ſans fin : j'entens par cette ſcience, les veritez generales qui peuvent ſervir de principes aux ſciences particulieres.

Je ſuis perſuadé, Ariſte, qu'il faut être bon Philoſophe pour entrer dans l'intelligence des veritez de la Foy ; & que plus on eſt fort dans les vrais principes de la Metaphyſique, plus eſt-on ferme dans les veritez de la Religion. Je ſuppoſe, comme vous le pouvez bien penſer, ce qui eſt neceſſaire pour rendre cette propoſition recevable. Mais non, je ne croiray jamais que la vraye Philoſophie ſoit oppoſée à la Foy, & que les bons Philoſophes puiſſent avoir des ſentimens differens des vrais Chrêtiens. Car ſoit que Jeſus-Chriſt ſelon ſa Divinité, parle aux Philoſophes dans le plus ſecret d'eux-mêmes, ſoit qu'il inſtruiſe les Chrêtiens par l'autorité viſible de l'Egliſe, il n'eſt pas poſſible qu'il ſe contrediſe ; quoy qu'il ſoit fort poſſible d'imaginer des contradictions dans ſes réponſes, ou de prendre pour ſes réponſes nos propres déciſions. La verité nous parle en diverſes manieres : mais certainement elle dit toûjours la même choſe. Il ne faut donc point oppoſer la Philoſophie à la Religion, ſi ce n'eſt la fauſſe Philoſophie des Payens, la Philoſophie fondée ſur l'autorité humaine, en un mot toutes ces opinions non revelées qui ne portent point le caractere de la verité, cette évidence invincible qui force les eſprits attentifs à ſe ſoûmettre. Vous pouvez juger par les veritez metaphyſiques que nous

avons découvertes dans nos entretiens precedens, ſi la veritable Philoſophie contredit la Religion. Pour moy, je ſuis convaincu que cela n'eſt point. Car ſi je vous ay avancé quelques propoſitions contraires aux veritez que Jeſus-Chriſt nous enſeigne par l'autorité viſible de ſon Egliſe, ces propoſitions étant uniquement de mon fonds, & n'ayant point l'évidence invincible pour leur caractere, elles n'appartiennent nullement à la vraye & ſolide Philoſophie. Mais ie ne ſçay comment je m'arrête à vous dire des veritez, dont il eſt impoſſible de douter, pour peu d'attention qu'on y donne.

ARISTE. Permettez-moy, Theodore, que je vous declare, qne j'ay eſté charmé de voir un rapport admirable entre ce que vous m'avez appris, ou plûtoſt entre ce que la Raiſon m'a appris par vôtre moyen, & ces grandes & neceſſaires veritez que l'autorité de l'Egliſe fait croire aux ſimples & aux ignorans, que Dieu veut ſauver auſſi-bien que les Philoſophes. Vous m'avez, par exemple, convaincu de la corruption de ma nature, & de la neceſſité d'un liberateur. Je ſçay que toutes les intelligences n'ont qu'un ſeul & & unique Maître le Verbe divin, & qu'il n'y a que la Raiſon incarnée & renduë ſenſible qui puiſſe délivrer des hommes charnels de l'aveuglement dans lequel nous naiſſons tous. Je vous avoüe avec une ſatisfaction extrême, que ces veritez fondamentales de nôtre foy, & pluſieurs autres que je ſerois trop long de vous dire, ſont des ſuites neceſſaires des principes que vous m'avez démontrez. Continuez, je vous prie. Je tâcheray de vous ſuivre par tout où vous me conduirez.

THEODORE. Ah! mon cher Ariſte, prenez garde encore un coup que je ne m'égare. J'apprehende que vous ne ſoyez trop facile, & que vôtre approbation ne m'inſpire quelque ne-

gligence, & ne me faſſe tomber dans l'erreur. Craignez pour moy, & défiez-vous de tout ce que vous peut dire un homme ſujet à l'illuſion. Auſſi bien n'apprendrez-vous rien, ſi vos reflexions ne vous mettent en poſſeſſion des veritez que je vas tâcher de vous démontrer.

III. Il n'y a que trois ſortes d'êtres dont nous ayons quelque connoiſſance, & avec qui nous puiſſions avoir quelque liaiſon : Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, qui eſt le principe ou la cauſe de toutes choſes : des eſprits, que nous ne connoiſſons que par le ſentiment interieur que nous avons de nôtre nature : des corps, dont nous ſommes aſſurez de l'exiſtence par la révelation que nous en avons. Or ce qu'on appelle un homme, n'eſt qu'un compoſé. . . .

ARISTE. Doucement, Theodore. Je ſçay qu'il y a un Dieu ou un Etre infiniment parfait. *II. Entret.* Car ſi j'y penſe, & certainement j'y penſe, il faut qu'il ſoit, puis que rien de finy ne peut repreſenter l'infiny. Je ſçay auſſi qu'il y a des eſprits, ſup- *I. Entret.* poſé qu'il y ait des êtres qui me reſſemblent. Car je ne puis douter que je ne penſe ; & je ſçay que ce qui penſe eſt autre choſe que de l'étenduë ou de la matiere. Vous m'avez prouvé ces veritez. Mais que voulez-vous dire, que nous ſommes aſſurez de l'exiſtence des corps *par la revelation que nous en avons ?* Quoy donc ! eſt-ce que nous ne les voyons, & que nous ne les ſentons pas ? Nous n'avons pas beſoin de *revelation* pour nous apprendre que nous avons un corps, lors qu'on nous pique : nous le ſentons bien vraiment.

THEODORE. Ouy, ſans doute, nous le ſentons. Mais ce ſentiment de douleur que nous avons eſt une eſpece de *revelation*. Cette expreſſion vous frappe. Mais c'eſt exprés pour cela que je m'en ſers. Car vous oubliez toûjours que c'eſt Dieu luy-même qui produit dans vôtre ame tous les divers ſentimens dont elle eſt touchée à

l'occaſion des changemens qui arrivent à vôtre corps, en conſequence des loix generales de l'union des deux natures qui compoſent l'homme : loix qui ne ſont que les volontez efficaces & conſtantes du Createur, ainſi que je vous l'expliqueray dans la ſuite. La pointe qui nous pique la main, ne verſe point la douleur par le trou qu'elle fait au corps. Ce n'eſt point l'ame non plus qui produit en elle ce ſentiment incommode, puis qu'elle ſouffre la douleur malgré qu'elle en ait. C'eſt aſſurément une puiſſance ſuperieure. C'eſt donc Dieu luy-même, qui par les ſentimens dont il nous frappe nous revele à nous ce qui ſe fait hors de nous, je veux dire dans nôtre corps, & dans ceux qui nous environnent. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que je vous ay déja dit tant de fois.

IV. ARISTE. J'ay tort, Theodore. Mais ce que vous me dites me fait naître dans l'eſprit une penſée fort étrange. Je n'oſerois preſque vous la propoſer, car j'apprehende que vous ne me traitiez de viſionnaire. C'eſt que je commence à douter qu'il y ait des corps. La raiſon eſt, que la revelation que Dieu nous donne de leur exiſtence n'eſt pas ſeure. Car enfin il eſt certain que nous en voyons quelquefois qui ne ſont point, comme lors que nous dormons, ou que la fiévre nous cauſe quelque tranſport au cerveau. Si Dieu en conſequence de ſes loix generales, comme vous dites, peut nous donner quelquefois des ſentimens trompeurs, s'il peut par nos ſens nous reveler des choſes fauſſes ; pourquoy ne le pourra-t'il pas toûjours, & comment pourrons-nous diſcerner la verité de la fauſſeté dans le témoignage obſcur & confus de nos ſens ? Il me ſemble que la prudence m'oblige à ſuſpendre mon jugement ſur l'exiſtence des corps. Je vous prie de m'en donner une demonſtration exacte.

THEODORE. *Une demonſtration exacte !* C'eſt un peu trop, Ariſte. Je vous avouë que je

n'en ay point. Il me ſemble au contraire que j'ay une *demonſtration exacte* de l'impoſſibilité d'une telle demonſtration. Mais raſſurez-vous. Je ne manque pas de preuves certaines, & capables de diſſiper vôtre doute. Et je ſuis bien-aiſe qu'un tel doute vous ſoit venu dans l'eſprit. Car enfin, douter qu'il y a des corps par des raiſons qui font qu'on ne peut douter qu'il y a un Dieu, & que l'ame n'eſt point corporelle, c'eſt une marque certaine qu'on ſe met au deſſus de ſes préjugez, & qu'au lieu d'aſſujettir la raiſon aux ſens, comme font la pluſpart des hommes, on reconnoît le droit qu'elle a de prononcer en nous ſouverainement. Qu'il ſoit impoſſible de donner une démonſtration exacte de l'exiſtence des corps, en voicy, ſi je ne me trompe, une preuve démonſtrative.

V. La notion de l'Etre infiniment parfait ne renferme point de rapport neceſſaire à aucune creature. Dieu ſe ſuffit pleinement à luy-même. La matiere n'eſt donc point une émanation neceſſaire de la Divinité. Du moins, ce qui me ſuffit preſentement, il n'eſt pas évident qu'elle en ſoit une émanation neceſſaire. Or on ne peut donner une *demonſtration exacte* d'une verité, qu'on ne faſſe voir qu'elle a une liaiſon neceſſaire avec ſon principe, qu'on ne faſſe voir que c'eſt un rapport neceſſairement renfermé dans les idées que l'on compare. Donc il n'eſt pas poſſible de démontrer en rigueur qu'il y a des corps.

En effet l'exiſtence des corps eſt arbitraire. S'il y en a, c'eſt que Dieu a bien voulu en créer. Or il n'en eſt pas de même de cette volonté de créer des corps, comme de celles de punir les crimes, & de récompenſer des bonnes œuvres, d'exiger de nous de l'amour & de la crainte, & le reſte. Ces volontez de Dieu, & mille autres ſemblables, ſont neceſſairement renfermées dans la Raiſon divine, dans cette Loy ſubſtantielle, qui eſt la

regle inviolable des volontez de l'Etre infiniment parfait, & generalement de toutes les intelligences. Mais la volonté de créer des corps n'eſt point neceſſairement renfermée dans la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre qui ſe ſuffit pleinement à luy-même. Bien loin de cela, cette notion ſemble exclure de Dieu une telle volonté. Il n'y a donc point d'autre voye que la revelation qui puiſſe nous aſſurer, que Dieu a bien voulu créer des corps; ſuppoſé neanmoins ce dont vous ne doutez plus, ſçavoir qu'ils ne ſont point viſibles par eux-mêmes, qu'ils ne peuvent agir dans nôtre eſprit, ni ſe repreſenter à luy; & que nôtre eſprit luy-même ne peut les connoître que dans les idées qui les repreſentent, ni les ſentir que par des modalitez ou des ſentimens, dont ils ne peuvent être la cauſe, qu'en conſequence des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps.

VI. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, qu'on ne peut déduire demonſtrativement l'exiſtence des corps de la notion de l'Etre infiniment parfait & qui ſe ſuffit à luy-même. Car les volontez de Dieu qui ont rapport au monde, ne ſont point renfermées dans la notion que nous avons de luy. Or n'y ayant que ces volontez qui puiſſent donner l'être aux creatures, il eſt clair qu'on ne peut démontrer qu'il y a des corps. Car on ne peut démontrer que les veritez qui ont une liaiſon neceſſaire avec leur principe. Ainſi, puis qu'on ne peut s'aſſurer de l'exiſtence des corps par l'evidence d'une demonſtration, il n'y a plus d'autre voye que l'autorité de la revelation. Mais cette voye ne me paroît pas ſeure. Car encore que je découvre clairement dans la notion de l'Etre infiniment parfait, qu'il ne peut vouloir me tromper; l'experience m'apprend que ſes revelations ſont trompeuſes: deux veritez que je ne puis accorder. Car enfin nous avons ſou-

vent des ſentimens qui nous revelent des fauſſetez. Tel ſent de la douleur dans un bras qu'il n'a plus. Tous ceux, que nous appellons fous, voyent devant eux des obiets qui ne ſont point. Et il n'y a peut-être perſonne qui en dormant n'ait été ſouvent tout ébranlé & tout épouvanté par de purs phantômes. Dieu n'eſt point trompeur. Il ne peut vouloir tromper perſonne, ni les fous, ni les ſages. Mais neanmoins nous ſommes tous ſeduits par les ſentimens dont il nous touche, & par leſquels il nous revele l'exiſtence des corps. Il eſt donc tres-certain que nous ſommes trompez ſouvent. Mais il me paroît peu certain que nous ne le ſoyons pas toûiours. Voyons donc ſur quel fondement vous appuyez la certitude que vous pretendez avoir qu'il y a des corps.

VII. THEODORE. Il y a en general des revelations de deux ſortes. Les unes ſont naturelles, les autres ſurnaturelles. Je veux dire que les unes ſe font en conſequence de quelques loix generales qui nous ſont connuës, ſelon leſquelles l'Auteur de la nature agit dans nôtre eſprit à l'occaſion de ce qui arrive à nôtre corps; & les autres, par des loix generales qui nous ſont inconnuës, ou par des volontez particulieres aioûtées aux loix generales, pour remedier aux ſuites fâcheuſes qu'elles ont à cauſe du peché qui a tout déreglé. Or les unes & les autres revelations, les naturelles & les ſurnaturelles, ſont veritables en elles-mêmes. Mais les premieres nous ſont maintenant une occaſion d'erreur: non qu'elles ſoient fauſſes par elles-mêmes, mais parce que nous n'en faiſons pas l'uſage pour lequel elles nous ſont données; & que le peché a corrompu la nature, & mis une eſpece de contradiction dans le rapport que les loix generales ont avec nous. Certainement les loix generales de l'union de l'ame & du corps, en conſequence deſquelles Dieu nous

d'une profuſion de douceurs & d'honnêtetez.

ARISTE. Vous ſuppoſez, ie croy, Theodore, que i'ay veillé toute la nuit pour regaler Theotime de quelque diſcours étudié.

THEODORE. Laiſſons tout cela, Ariſte, & parlons naturellement.

I. ARISTE. Il me ſemble, Theodore, qu'il n'y a rien à quoy ie ſois plus étroitement uny qu'à mon propre corps. Car on ne peut le toucher, ſans m'ébranler moy-même. Dés qu'on le bleſſe, ie ſens qu'on m'offenſe, & qu'on me trouble. Rien n'eſt plus petit que la trompe de ces couſins importuns qui nous inſultent le ſoir à la promenade; & cependant, pour peu qu'ils enfoncent ſur ma peau la pointe imperceptible de leur trompe venimeuſe, ie me ſens percé dans l'ame. Le ſeul bruit qu'ils font à mes oreilles me donne l'allarme: marque certaine que ie ſuis uny à mon corps plus étroitement qu'à toute autre choſe. Ouy, Theodore, cela eſt ſi vray, que ce n'eſt même que par nôtre corps que nous ſommes unis à tous ces obiets qui nous environnent. Si le ſoleil n'ébranloit point mes yeux, il ſeroit inviſible à mon égard: & ſi malheureuſement pour moy ie devenois ſourd, ie ne trouverois plus tant de douceur dans le commerce que i'ay avec mes amis. C'eſt même par mon corps que ie tiens à ma Religion. Car c'eſt par mes oreilles & par mes yeux que la foy m'eſt entrée dans l'eſprit & dans le cœur. Enfin c'eſt par mon corps que ie tiens à tout. Je ſuis donc uny à mon corps plus étroitement qu'à toute autre choſe.

THEODORE. Avez-vous medité long-temps, mon cher Ariſte, pour faire cette grande découverte?

THEOTIME. Tout cela ſe peut fort bien dire, Theodore.

THEODORE. Ouy, Theotime, par des gens qui ne conſultent que leurs ſens. Pour qui

dont Dieu le touchoit, n'étoient que des révelations par leſquelles il luy apprenoit qu'il avoit un corps, & qu'il étoit environné de pluſieurs autres.

9. Mais ſçachant par la Raiſon, que la conduite de Dieu devoit être uniforme; & par l'experience, que les loix de l'union de l'ame & du corps étoient toûjours les mêmes : voyant bien que ces loix n'étoient établies que pour l'avertir de ce qu'il devoit faire pour conſerver ſa vie, il découvroit aiſément qu'il ne devoit pas juger de la nature des corps par les ſentimens qu'il en avoit, ny de leur exiſtence par ces mêmes ſentimens, que lors que ſon cerveau étoit ébranlé par une cauſe étrangere, & non point par un mouvement d'eſprits excité par une cauſe interieure. Or il pouvoit reconnoître quelle étoit la cauſe de l'ébranlement ou des traces actuelles de ſon cerveau, parce que le cours des eſprits animaux étoit parfaitement ſoûmis à ſes volontez. Ainſi il n'étoit point comme les fous ou les febricitans, ny comme nous dans le ſommeil, ſujet à prendre des phantômes pour des realitez. Tout cela me paroît évident, & une ſuite neceſſaire de deux veritez inconteſtables : la premiere que l'homme avant le peché avoit des idées fort claires, & que ſon eſprit étoit exempt de préjugez : la ſeconde, que ſon corps, ou du moins la principale partie de ſon cerveau luy étoit parfaitement ſoûmiſe.

Cela ſuppoſé, Ariſte, vous voyez bien que les loix generales, en conſequence deſquelles Dieu nous donne ces ſentimens ou ces revelations naturelles, qui nous aſſûrent de l'exiſtence des corps, & du rapport qu'ils ont avec nous, ſont tres-ſagement établies : vous voyez que ces revelations ne ſont nullement trompeuſes par elles-mêmes. On ne pouvoit rien faire de mieux, par les raiſons que ie vous ay déja dites. D'où vient donc qu'elles nous jettent maintenant dans une infinité d'er-

reurs ? C'eſt aſſurément que nôtre eſprit eſt obſcurcy: c'eſt que nous ſommes remplis des préiugez de l'enfance : c'eſt que nous ne ſçavons pas faire de nos ſens l'uſage pour lequel ils nous ſont donnez. Et tout cela préciſément, prenez y garde, parce que nous avons perdu par nôtre faute le pouvoir que nous dévrions avoir ſur nôtre cerveau. Car nôtre union avec la Raiſon univerſelle eſt extrêmement affoiblie par la dépendance où nous ſommes de nôtre corps. Car enfin nôtre eſprit eſt tellement ſitué entre Dieu qui nous éclaire, & le corps qui nous aveugle, que plus il eſt uny à l'un, c'eſt une neceſſité qu'il le ſoit d'autant moins à l'autre. Comme Dieu ſuit & doit ſuivre exactement les loix qu'il a établies de l'union des deux natures dont nous ſommes compoſez, & que nous avons perdu le pouvoir d'empécher les traces que les eſprits rebelles font dans le cerveau, nous prenons des phantômes pour des realitez. Mais la cauſe de nôtre erreur ne vient point préciſément de la fauſſeté de nos révelations naturelles, mais de l'imprudence & de la temerité de nos jugemens, de l'ignorance où nous ſommes de la conduite que Dieu doit tenir, du deſordre en un mot que le peché a cauſé dans toutes nos facultez, & du trouble qu'il a jetté dans nos idées, non en changeant les loix de l'union de l'ame & du corps, mais en ſoûlevant nôtre corps, & en nous privant par ſa rebellion de la facilité de pouvoir faire de ces loix l'uſage pour lequel elles ont été établies. Vous comprendrez plus clairement tout cecy dans la ſuite de nos entretiens, ou quand vous y aurez medité. Cependant, Ariſte, nonobſtant tout ce que je viens de vous dire, je ne voy pas qu'il puiſſe y avoir de bonne raiſon de douter qu'il y ait des corps en general. Car ſi ie me puis tromper à l'égard de l'exiſtence de tel corps, ie voy bien que c'eſt à cauſe que Dieu ſuit exactement les loix de l'union de l'ame & du corps : ie voy bien que c'eſt

que l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas être troublée par l'irregularité de la nôtre ; & que la perte que nous avons faite par nôtre faute du pouvoir que nous avions ſur nôtre corps, n'a dû rien changer dans les loix de ſon union avec nôtre ame. Cette raiſon me ſuffit pour m'empêcher de me tromper ſur l'exiſtence de tel corps. Je ne ſuis pas porté invinciblement à croire qu'il eſt. Mais cette raiſon me manque, & ie ne voy pas qu'il ſoit poſſible d'en trouver quelqu'autre, pour m'empêcher de croire en general qu'il y a des corps, contre tous les divers ſentimens que i'en ay: ſentimens tellement ſuivis, tellement enchaînez, ſi bien ordonnez, qu'il me paroît comme certain que Dieu voudroit nous tromper, s'il n'y avoit rien de tout ce que nous voyons.

VIII. Mais pour vous délivrer entierement de vôtre doute ſpeculatif, la foy nous fournit une démonſtration à laquelle il eſt impoſſible de reſiſter. Car qu'il y ait, ou qu'il n'y ait point de corps, il eſt certain que nous en voyons, & qu'il n'y a que Dieu qui nous en puiſſe donner les ſentimens. C'eſt donc Dieu qui preſente à mon eſprit les apparences des hommes avec leſquels ie vis, des Livres que i'étudie, des Prédicateurs que i'entens. Or ie lis dans l'apparence du Nouveau Teſtament les miracles d'un Homme-Dieu, ſa réſurrection, ſon aſcenſion au ciel, la prédication des Apôtres, ſon heureux ſuccez, l'établiſſement de l'Egliſe. Je compare tout cela avec ce que ie ſçay de l'Hiſtoire, avec la Loy des Juifs, avec les Propheties de l'Ancien Teſtament. Ce ne ſont encore là que des apparences. Mais encore un coup, ie ſuis certain que c'eſt Dieu ſeul qui me les donne, & qu'il n'eſt point trompeur. Je compare donc de nouveau toutes les apparences que ie viens de dire, avec l'idée de Dieu, la beauté de la Religion, la ſainteté de la Morale, la neceſſité d'un culte ; & enfin ie me trouve porté à croire ce que

la

la Foy nous enſeigne. Je le croy en un mot ſans avoir beſoin de preuve démonſtrative en toute rigueur. Car rien ne me paroît plus deraiſonnable que l'infidelité, rien de plus imprudent que de ne ſe pas rendre à la plus grande autorité qu'on puiſſe avoir dans des choſes que nous ne pouvons examiner avec l'exactitude geometrique, ou parce que le temps nous manque, ou pour mille autres raiſons. Les hommes ont beſoin d'une authorité qui leur apprenne les veritez neceſſaires, celles qui doivent les conduire à leur fin : & c'eſt renverſer la Providence, que de rejetter l'autorité de l'Egliſe. Cela me paroît évident, & ie vous le prouveray dans la ſuite. Or la Foy m'apprend que Dieu a creé le Ciel & la terre. Elle m'apprend que l'Ecriture eſt un Livre divin. Et ce Livre ou ſon apparence me dit nettement & poſitivement, qu'il y a mille & mille créatures. Donc voila toutes mes apparences changées en realitez. Il y a des corps: cela eſt démontré en toute rigueur, la Foy ſuppoſée. Ainſi ie ſuis aſſûré qu'il y a des corps, non ſeulement par la revelation naturelle des ſentimens que Dieu m'en donne, mais encore beaucoup plus par la revelation ſurnaturelle de la Foy. Voilà, mon cher Ariſte, de grands raiſonnemens contre un doute qui ne vient gueres naturellement dans l'eſprit. Il y a peu de gens aſſez Philoſophes pour le propoſer. Et quoy qu'on puiſſe former contre l'exiſtence des corps des difficultez qui paroiſſent inſurmontables, principalement à ceux qui ne ſçavent pas que Dieu doit agir en nous par des loix generales ; cependant ie ne croy pas que iamais perſonne en puiſſe douter ſerieuſement. Ainſi il n'étoit pas fort neceſſaire de nous arrêter à diſſiper un doute ſi peu dangereux. Car ie ſuis bien certain que vous-même n'aviez pas beſoin de tout ce que ie viens de vous dire, pour vous aſſurer que vous eſtes avec Theodore.

ARISTE. Je ne ſçay pas trop bien cela. Je

ſuis certain que vous eſtes icy. Mais c'eſt que vous me dites des choſes qu'un autre ne me diroit pas, & que ie ne me dirois jamais à moy-même. Car du reſte l'amitié que i'ay pour Theodore eſt telle, que ie le rencontre par tout. Que ſçais-ie ſi cette amitié venant encore à s'augmenter, quoy que cela ne me paroiſſe gueres poſſible, ie pourray toûiours bien diſtinguer entre le vray & le faux Theodore ?

THEODORE. Vous n'eſtes pas ſage, mon cher Ariſte. Ne vous déferez-vous iamais de ces manieres flateuſes ? Cela eſt indigne d'un Philoſophe.

ARISTE. Que vous êtes ſevere ! Je ne m'attendois pas à cette réponſe.

THEODORE. Ni moy à la vôtre. Je croyois que vous ſuiviez mon raiſonnement. Mais vôtre réponſe me donne quelque ſuiet de craindre que vous ne m'ayez fait parler aſſez inutilement ſur vôtre doute. La plûpart des hommes propoſent ſans reflexion des difficultez ; & au lieu d'être ſerieuſement attentifs aux réponſes qu'on leur donne, ils ne penſent qu'à quelque repartie qui faſſe admirer la delicateſſe de leur imagination. Bien loin de s'inſtruire mutuellement, ils ne penſent qu'à ſe flatter les uns les autres. Ils ſe corrompent enſemble par les inſpirations ſecrettes de la plus criminelle des paſſions : & au lieu d'étouffer tous ces ſentimens, qu'excite en eux la concupiſcence de l'orgueil ; au lieu de ſe communiquer les vrais biens dont la Raiſon leur fait part, ils ſe donnent de l'encens qui les enteſte & qui les trouble.

ARISTE. Ah ! Theodore, que ie ſens vivement ce que vous me dites. Mais quoy ! eſt-ce que vous liſez dans mon cœur ?

THEODORE. Non, Ariſte. C'eſt dans le mien que ie lis ce que ie vous dis. C'eſt dans le mien que ie trouve ce fonds de concupiſcence &

de vanité qui me fait médire du genre humain. Je ne ſçay rien de ce qui ſe paſſe dans vôtre cœur, que par rapport à ce que ie ſens dans le mien. Je crains pour vous ce que i'apprehende pour moy. Mais ie ne ſuis point aſſez temeraire pour iuger de vos diſpoſitions actuelles. Mes manieres vous ſurprennent. Elles ſont dures & incommodes, ruſtiques, ſi vous le voulez. Mais quoy! penſez-vous que l'amitié ſincere, fondée ſur la Raiſon, cherche des détours & des déguiſemens? Vous ne connoiſſez pas les privileges des meditatifs. Ils ont droit de dire ſans façon à leurs amis ce qu'ils trouvent à redire dans leur conduite. Je voudrois bien, mon cher Ariſte, remarquer dans vos réponſes un peu plus de ſimplicité, & beaucoup plus d'attention. Je voudrois que chez vous la Raiſon fuſt toûiours la ſuperieure, & que l'imagination ſe teuſt. Mais ſi elle eſt maintenant trop fatiguée de ſon ſilence; quittons la Metaphiſique. Nous la reprendrons une autrefois. Sçavez-vous bien que ce meditatif dont ie vous parlay il y a deux iours veut venir icy?

ARISTE. Qui? Theotime?

THEODORE. Hé bien, oüy Theotime luy-même.

ARISTE. Ah l'honnête homme! Quelle joye! Que d'honneur!

THEODORE. Il a appris je ne ſçay comment que j'étois icy, & que nous philoſophions enſemble. Car quand Ariſte eſt quelque part, on le ſçay bientoſt. C'eſt que tout le monde veut l'avoir. Voilà ce que c'eſt que d'être bel eſprit, & d'avoir tant de qualitez brillantes. Il faut ſe trouver par tout pour ne chagriner perſonne. On n'eſt plus à ſoy.

ARISTE. Quelle ſervitude!

THEODORE. En voulez-vous être délivré? Devenez meditatif, & tout le monde vous laiſſera bientoſt là. Le grand ſecret de ſe délivrer

ſe contrediſent ne marquent point de contradiction ni de changement dans la cauſe qui les produit. C'eſt au contraire que Dieu ſuit inviolablement les mêmes loix, & que ſa conduite n'a nul rapport à la nôtre. Si tel ſouffre de la douleur dans un bras qu'il n'a plus, ce n'eſt point que Dieu ait deſſein de le tromper : c'eſt uniquement que Dieu ne change point de deſſein, & qu'il obeït exactement à ſes propres loix : c'eſt qu'il les approuve, & qu'il ne les condamnera jamais : c'eſt que rien ne peut troubler l'uniformité de ſa conduite, rien ne peut l'obliger à déroger à ce qu'il a fait. Il me ſemble, Theodore, que j'entrevois que ce principe des loix generales a une infinité de conſequences d'une tres-grande utilité.

THEODORE. Bon cela, mon cher Ariſte. Vous me donnez bien de la joye. Je ne penſois pas que vous euſſiez été aſſez attentif pour bien prendre les principes dont dépendent les réponſes que je vous ay faites. Cela va fort bien. Mais il faudra examiner à fonds ces principes, afin que vous en connoiſſiez plus clairement la ſolidité, & leur merveilleuſe fecondité. Car ne vous imaginez pas qu'il vous ſuffiſe de les entrevoir, & mêmes de les avoir compris, pour être en état de les appliquer à toutes les difficultez qui en dépendent. Il faut par l'uſage s'en rendre comme le maître, & acquerir la facilité d'y rapporter tout ce qu'ils peuvent éclaircir. Mais je ſuis d'avis que nous remettions l'examen de ces grands principes juſqu'à ce que Theotime ſoit arrivé. Tâchez cependant de découvrir par vous-même quelles ſont les choſes qui ont avec nous quelque liaiſon, quelles ſont les cauſes de ces liaiſons, & quels en ſont les effets. Car il eſt bon que vôtre eſprit ſoit preparé ſur ce qui doit être le ſujet de nos entretiens, afin que vous puiſſiez plus facilement ou me reprendre, ſi je m'égare ; ou me ſuivre, ſi je vous conduis directement où nous devons tendre de toutes nos forces.

d'une profuſion de douceurs & d'honnêtetez.

ARISTE. Vous ſuppoſez, ie croy, Theodore, que i'ay veillé toute la nuit pour regaler Theotime de quelque diſcours étudié.

THEODORE. Laiſſons tout cela, Ariſte, & parlons naturellement.

I. ARISTE. Il me ſemble, Theodore, qu'il n'y a rien à quoy ie ſois plus étroitement uny qu'à mon propre corps. Car on ne peut le toucher, ſans m'ébranler moy-même. Dés qu'on le bleſſe, ie ſens qu'on m'offenſe, & qu'on me trouble. Rien n'eſt plus petit que la trompe de ces couſins importuns qui nous inſultent le ſoir à la promenade; & cependant, pour peu qu'ils enfoncent ſur ma peau la pointe imperceptible de leur trompe venimeuſe, ie me ſens percé dans l'ame. Le ſeul bruit qu'ils font à mes oreilles me donne l'allarme: marque certaine que ie ſuis uny à mon corps plus étroitement qu'à toute autre choſe. Ouy, Theodore, cela eſt ſi vray, que ce n'eſt même que par nôtre corps que nous ſommes unis à tous ces obiets qui nous environnent. Si le ſoleil n'ébranloit point mes yeux, il ſeroit inviſible à mon égard: & ſi malheureuſement pour moy ie devenois ſourd, ie ne trouverois plus tant de douceur dans le commerce que i'ay avec mes amis. C'eſt même par mon corps que ie tiens à ma Religion. Car c'eſt par mes oreilles & par mes yeux que la foy m'eſt entrée dans l'eſprit & dans le cœur. Enfin c'eſt par mon corps que ie tiens à tout. Je ſuis donc uny à mon corps plus étroitement qu'à toute autre choſe.

THEODORE. Avez-vous medité long-temps, mon cher Ariſte, pour faire cette grande découverte?

THEOTIME. Tout cela ſe peut fort bien dire, Theodore.

THEODORE. Ouy, Theotime, par des gens qui ne conſultent que leurs ſens. Pour qui

prenez-vous Ariſte, d'approuver dans ſa bouche ce qu'il n'y a point de païſan qui ne puiſſe dire ? Je ne reconnois plus Ariſte dans cette réponſe.

ARISTE. Je voy bien que j'ay fort mal debuté.

THEODORE. Fort mal aſſûrément. Je ne m'attendois pas à ce début. Car je ne croyois pas qu'aujourd'huy vous euſſiez oublié ce que vous ſçaviez hier. Mais les prejugez reviennent toûjours à la charge, & nous chaſſent de nos conqueſtes, ſi par nôtre vigilance & de bons retranchemens nous ne ſçavons nous y maintenir. Oh bien, je vous ſoûtiens que nous ne ſommes nullement unis à nôtre corps, bien loin de l'être à luy plus étroitement qu'à toute autre choſe. J'outre un peu mes expreſſions; afin qu'elles vous frappent vivement, & que vous n'oubliïez plus ce que je vous dis. Non, Ariſte, à parler exactement & en rigueur, vôtre eſprit n'eſt & ne peut être uny à vôtre corps. Car il ne peut être uny qu'à ce qui peut agir en luy. Or penſez-vous que vôtre corps puiſſe agir dans vôtre eſprit ? Penſez-vous que ce ſoit par luy que vous êtes raiſonnable, heureux ou malheureux, & le reſte ? Eſt-ce vôtre corps qui vous unit à Dieu, à la Raiſon qui nous éclaire : ou ſi c'eſt Dieu qui vous unit à vôtre corps, & par vôtre corps à tout ce qui vous environne ?

ARISTE. Aſſurément, Theodore, c'eſt Dieu qui a uny mon eſprit à mon corps. Mais ne pourroit on pas dire. . . .

THEODORE. Quoy ? Que c'eſt vôtre eſprit qui agit maintenant ſur vôtre corps, & vôtre corps ſur vôtre eſprit ? Je vous entens. Dieu a fait cette union de l'eſprit & du corps. Mais enſuite voilà vôtre corps, & par luy tous les objets, capables d'agir dans vôtre eſprit. Cette union faite, voilà auſſi vôtre eſprit capable d'agir dans vôtre corps, & par luy ſur ceux qui

vous environnent. N'eſt-ce pas là ce qu'on pourroit peut-être dire ?

ARISTE. Il y a là quelque choſe que je n'entens pas trop bien. Comment tout cela ſe fait-il ? Je vous parle comme ayant oublié la meilleure partie de ce que vous m'avez dit, faute d'y avoir penſé.

THEODORE. Je m'en doute bien. Vous voulez que je vous prouve plus exactement & plus en détail les principes ſur leſquels je vous ay parlé juſques icy. Il faut tâcher de vous ſatisfaire. Mais je vous prie de vous rendre attentif, & de me répondre, & vous Theotime, de nous obſerver tous deux.

I. I. Penſez-vous, Ariſte, que la matiere, que vous ne jugez peut-être pas capable de ſe remuer d'elle-même, ny de ſe donner aucune modalité, puiſſe jamais modifier un eſprit, le rendre heureux ou malheureux, luy repreſenter des idées, luy donner divers ſentimens ? Penſez y, & répondez moy.

ARISTE. Cela ne me paroît pas poſſible.

THEODORE. Encore un coup, penſez y. Conſultez l'idée de l'étenduë : & iugez par cette idée qui repreſente les corps, ou rien ne les repreſente, s'ils peuvent avoir d'autre proprieté que la faculté paſſive de recevoir diverſes figures & divers mouvemens. N'eſt-il pas évident de la derniere évidence, que toutes les proprietez de l'étenduë ne peuvent conſiſter que dans des rapports de diſtance ?

ARISTE. Cela eſt clair, & j'en ſuis déja demeuré d'accord.

THEODORE. Donc il n'eſt pas poſſible que les corps agiſſent ſur les eſprits.

ARISTE. Non par eux mêmes, par leur propre force, vous dira-t'on. Mais pourquoy ne le pouront-ils point par une puiſſance qui réſulte de leur union avec les eſprits ?

THEODORE. Que dites vous, *par une puiſſance qui réſulte de leur union* ? Je n'entens rien dans ces termes generaux. Souvenez-vous, Ariſte, du principe des idées claires. Si vous le quittez, vous voilà dans les tenebres. Au premier pas vous tomberez dans le précipice. Je conçois bien que les corps, en conſequence de certaines loix naturelles, peuvent agir ſur nôtre eſprit en ce ſens, que leurs modalitez determinent l'efficace des volontez divines, ou des loix generales de l'union de l'ame & du corps; ce que ie vous expliqueray bientoſt. Mais que les corps puiſſent recevoir en eux-mêmes une certaine puiſſance, par l'efficace de laquelle ils puiſſent agir dans l'eſprit, c'eſt ce que je ne comprens pas. Car que ſeroit-ce que cette puiſſance ? Seroit-ce une ſubſtance, ou une modalité ? Si une ſubſtance : les corps n'agiront point, mais cette ſubſtance dans les corps. Si cette puiſſance eſt une modalité : voilà donc une modalité dans les corps qui ne ſera ni mouvement ni figure. L'étenduë pourra avoir d'autres modalitez que des rapports de diſtance. Mais à quoy eſt ce que je m'arrête ? C'eſt à vous, Ariſte, à me donner quelque idée de cette puiſſance que vous concevez comme l'effet de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Nous ne ſçavons pas vous dira-t-on, ce que c'eſt que cette puiſſance. Mais que pouvez-vous conclure de l'aveu que nous faiſons de nôtre ignorance ?

THEODORE. Qu'il vaut mieux ſe taire, que de ne ſçavoir ce qu'on dit.

ARISTE. D'accord. Mais on ne dit que ce qu'on ſçait, lors qu'on avance que les corps agiſſent ſur les eſprits. Car rien n'eſt plus certain. L'experience ne permet pas qu'on en doute.

THEODORE. J'en doute fort neanmoins, ou plutôt ie n'en croy rien. L'experience m'apprend que ie ſens de la douleur, par exemple,

lors qu'une épine me pique. Cela eſt certain. Mais demeurons en là. Car l'experience ne nous apprend nullement que l'épine agiſſe ſur nôtre eſprit, ni qu'elle ait aucune puiſſance. N'en croyons rien, ie vous le conſeille.

III. ARISTE. Je ne croy pas, Theodore, qu'une épine puiſſe agir ſur mon eſprit. Mais on vous dira peut être, qu'elle peut agir ſur mon corps, & par mon corps ſur mon eſprit en conſequence de leur union. Car i'avouë que de la matiere ne peut agir immediatement ſur un eſprit. Prenez garde à ce mot, *immediatement*.

THEODORE. Mais vôtre corps n'eſt-ce pas de la matiere ?

ARISTE. Oüy ſans doute.

THEODORE. Vôtre corps ne peut donc pas agir *immediatement* ſur vôtre eſprit. Ainſi, quoy que vôtre doigt fuſt percé de quelque épine ; quoyque vôtre cerveau fût ébranlé par ſon action, ni l'un ni l'autre ne pourroit agir dans vôtre ame, & luy faire ſentir la douleur. Car ni l'un ni l'autre ne peut agir immediatement ſur l'eſprit, puiſque vôtre cerveau & vôtre doigt ne ſont que de la matiere.

ARISTE. Ce n'eſt point non plus mon ame qui produit en elle ce ſentiment de douleur qui l'afflige ; car elle en ſouffre malgré elle. Je ſens bien que la douleur me vient de quelque cauſe étrangere. Ainſi vôtre raiſonnement prouve trop. Je voy bien que vous m'allez dire, que c'eſt Dieu qui cauſe en moy ma douleur ; & i'en demeure d'accord. Mais il ne la cauſe qu'en conſequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps.

THEODORE. Que voulez-vous dire, Ariſte ? Tout cela eſt vray. Expliquez plus diſtinctement vôtre penſée.

ARISTE. Je croy, Theodore, que Dieu a uny mon eſprit à mon corps, & que par cette union mon eſprit & mon corps agiſſent mutuelle-

ment l'un ſur l'autre, en conſequence des loix naturelles que Dieu ſuit toûiours fort exactement. Voilà tout ce que i'ay à vous dire.

THEODORE. Vous ne vous expliquez pas, Ariſte. C'eſt une aſſez bonne marque que vous ne vous entendez pas. Union, loix generales; quelle eſpece de réalité entendez-vous par ces termes?

THEOTIME. Apparemment Ariſte croit que ces termes ſont clairs & ſans équivoque, parce que l'uſage les a rendu fort communs. Car quand on dit ſouvent une choſe obſcure ou fauſſe, ſans l'avoir mêmes examinée, on a peine à croire qu'elle ne ſoit pas veritable. Ce mot union eſt un des plus équivoques qu'il y ait. Mais il eſt ſi commun & ſi agreable, qu'il paſſe par tout ſans que perſonne l'arrête, ſans que perſonne examine s'il réveille dans l'eſprit quelque idée diſtincte. Car tout ce qui eſt familier n'excite point cette attention, ſans laquelle il eſt impoſſible de rien comprendre: & tout ce qui touche agreablement l'imagination paroît fort clair à l'eſprit, qui ne ſe défie de rien lors qu'on le paye content.

ARISTE. Quoy, Theotime! ſeriez-vous tout-à-fait du ſentiment de Theodore? Eſt-ce que l'on peut douter que l'ame & le corps ne ſoient unis de la maniere du monde la plus étroite? Je croirois volontiers que vous vous entendez tous deux pour me renverſer l'eſprit, & vous divertir à mes dépens, ſi ie n'étois perſuadé que vous êtes de trop honnêtes gens pour avoir un deſſein ſi peu charitable.

THEOTIME. Vous êtes, Ariſte, un peu trop prévenu. Theodore ſoûtient le party de la verité; & s'il outre un peu les choſes, c'eſt afin de nous redreſſer. Il voit que le poids de nos préjugez nous entraîne; & la violence qu'il nous fait n'eſt que pour nous retenir. Ecoutons-le, ie vous prie.

IV. THEODORE. Vous le voulez, Ariſte, que vôtre ame ſoit unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre choſe. Hé bien j'y conſens pour quelque temps : mais c'eſt à la charge que vous m'accorderez auſſi pour un jour ou deux, de ne point rendre raiſon de certains effets par un principe que ni vous ni moy ne connoiſſons point. Cela n'eſt-il pas bien raiſonnable ?

ARISTE. Que trop raiſonnable. Mais que voulez-vous dire ?

THEODORE. Le voicy. Il y a entre vôtre eſprit & vôtre corps l'union du monde la plus étroite. Eh le moyen d'en douter ! Mais vous ne ſçauriez dire ce que c'eſt préciſément que cette union. Ne la prenons donc point pour principe de l'explication des effets dont nous recherchons la cauſe.

ARISTE. Mais ſi ces effets en dépendent neceſſairement ?

THEODORE. S'ils en dépendent, nous ſerons bien obligez d'y revenir. Mais ne le ſuppoſons pas. Si je vous demandois, Ariſte, d'où vient qu'en tirant ſeulement le bras de cette chaiſe, tout le reſte ſuit : croiriez-vous m'avoir ſuffiſamment expliqué cet effet, en me répondant que cela vient de ce que le bras de ce fauteüil eſt uny avec les autres parties qui le compoſent ? Aſſurément Theotime ne ſeroit pas content d'une telle réponſe. Il eſt permis aux enfans d'en rendre de pareilles, mais non aux Philoſophes, ſi ce n'eſt lors qu'ils ne prétendent pas philoſopher. Pour contenter l'eſprit de Theotime ſur cette queſtion, il faudroit remonter juſqu'à la cauſe phyſique de cette union des parties qui compoſent les corps durs, & luy démontrer que la dureté des corps ne peut venir que de la compreſſion d'une matiere inviſible qui les environne. Ce mot *union* n'explique donc rien. Il a beſoin luy-même d'explication. Ainſi, Ariſte, à vous permis

Voyez la Rech. de la Ver. l. 6. ch. dernier.

de prendre pour des raiſons des mots vagues & generaux. Mais ne pretendez pas nous payer de cette monnoye. Car quoy que bien des gens la reçoivent & s'en contentent, nous ſommes un peu difficiles, dans l'apprehenſion que nous avons qu'on ne nous trompe.

ARISTE. Comment voulez-vous que je faſſe ? Je vous paye d'une monnoye que j'ay receuë bonnement. Je n'en ay point de meilleure. Et puis qu'elle a cours dans le monde, vous pourriez vous en contenter. Mais voyons un peu comment vous payez vous-même les gens. Prouvez-moy par de bonnes raiſons, que le corps & l'eſprit agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, ſans avoir recours à leur union.

THEODORE. Ne ſuppoſez point, Ariſte, qu'ils agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, mais ſeulement que leurs modalitez ſont reciproques. Ne ſuppoſez préciſément que ce que l'experience vous apprend, & tâchez de vous rendre attentif à ce que je vais vous dire. Penſez-vous qu'un corps puiſſe agir ſur un autre, & le remuer ?

ARISTE. Qui le peut nier ?

V. THEODORE. Theotime & moy, & peut-être bien-toſt Ariſte. Car il y a contradiction, je dis contradiction, que les corps puiſſent agir ſur les corps. Je vous prouve ce paradoxe qui paroît ſi contraire à l'experience, ſi oppoſé à la tradition des Philoſophes, ſi incroyable aux ſçavans & aux ignorans. Répondez-moy : un corps peut-il de luy-même ſe remuer ? Conſultez, je vous prie, l'idée que vous avez du corps : car ſouvenez-vous toûjours qu'il faut juger des choſes par les idées qui les repreſentent, & nullement par les ſentimens que nous en avons.

Entret. 8. 4. 5.

ARISTE. Non, je ne voy pas que les corps corps puiſſent ſe mouvoir par eux-mêmes. Mais je ne voy pas bien non plus qu'il ne le puiſſent pas. J'en doute.

THEODORE. Vous faites bien de douter, & de demeurer tout court, quand vous ne voyez pas clair. Mais tâchez de voir clair, & de dissiper vôtre doute. Courage, avançons.

ARISTE. J'apprehende de faire une fausse démarche faute de lumiere. Eclairez un peu.

THEODORE. Consultez avec attention les idées claires, mon cher Ariste. Ce sont elles qui répandent dans les esprits attentifs la lumiere qui vous manque. Contemplez l'archetype des corps, l'étenduë intelligible. C'est elle qui les represente, puis que c'est sur elle qu'ils ont tous été formez. Cette idée est toute lumineuse: consultez la donc. Ne voyez-vous pas clairement que les corps peuvent être remuez, mais qu'ils ne peuvent d'eux-mêmes se remuer? Vous hesitez. Hé bien supposons donc que cette chaise puisse d'elle-même se remuer: de quel côté ira-t'elle, selon quel degré de viteſſe, quand s'avisera-t'elle de se remuer? Donnez luy donc encore de l'intelligence, & une volonté capable de se determiner. Faites en un mot un homme de vôtre fauteüil. Autrement ce pouvoir de se remuer luy sera assez inutile.

ARISTE. Un homme de mon fauteüil, quelle étrange pensée!

THEOTIME. Que trop commune & trop veritable, comme l'entend Theodore. Car tous ceux qui jugent des choses par eux-mêmes, ou par les sentimens qu'ils en ont, & non point par les idées qui les representent, font de tous les objets quelque chose qui leur ressemble à eux-mêmes. Ils font agir Dieu comme un homme. Ils attribuënt aux bestes ce qu'ils sentent en eux. Ils donnent au feu & aux autres élemens des inclinations, dont ils n'ont point d'autre idée que le sentiment qu'ils en ont. Ainsi ils humanisent toutes choses. Mais ne vous arrêtez point à cela. Suivez Theodore, & répondez luy.

ARISTE. Je croy bien que cette chaiſe ne ſe peut remuer d'elle-même. Mais que ſçay-je s'il n'y a point quelque autre corps à qui Dieu ait donné la puiſſance de ſe remuer ? Souvenez-vous, Theodore, que vous avez à prouver qu'il y a contradiction que les corps agiſſent les uns ſur les autres.

VI. THEODORE. Hé bien, Ariſte, je vous le prouve. Il y a contradiction qu'un corps ne ſoit ni en repos, ni en mouvement. Car Dieu même, quoy que tout-puiſſant, ne peut créer quelque corps qui ne ſoit nulle part, ou qui n'ait avec les autres certains rapports de diſtance. Tout corps eſt en repos, quand il a le même rapport de diſtance avec les autres : & il eſt en mouvement, quand ce rapport change ſans ceſſe. Or il eſt évident que tout corps change ou ne change pas de rapport de diſtance. Il n'y a point de milieu. Car ces deux propoſitions : change, ou ne change pas, ſont contradictoires. Donc il y a contradiction qu'un corps ne ſoit ni en repos, ni en mouvement.

ARISTE. Cela n'avoit pas beſoin de preuve.

THEODORE. Or c'eſt la volonté de Dieu qui donne l'exiſtence aux corps & à toutes les creatures, dont certainement l'exiſtence n'eſt point neceſſaire. Cette même volonté qui les a créez ſubſiſtant toûjours, ils ſont toûjours : & cette volonté venant à ceſſer, [je vous parle de Dieu ſelon nôtre maniere de concevoir] c'eſt une neceſſité que les corps ceſſent d'être. C'eſt donc cette même volonté qui met les corps en repos ou en mouvement, puis que c'eſt elle qui leur donne l'être, & qu'ils ne peuvent exiſter qu'ils ne ſoient en repos ou en mouvement. Car prenez y garde, Dieu ne peut faire l'impoſſible, ou ce qui renferme une contradiction manifeſte. Il ne peut vouloir ce qui ne ſe peut concevoir. Il ne peut donc vouloir que cette chaiſe ſoit, qu'il ne veüille en

même temps qu'elle ſoit là ou là, & que ſa volonté ne l'y mette, puis que vous ne ſçauriez concevoir que cette chaiſe ſoit, qu'elle ne ſoit quelque part, là ou ailleurs.

ARISTE. Il me ſemble pourtant que je puis penſer à un corps, ſans le concevoir ni en repos, ni en mouvement.

THEODORE. Ce n'eſt pas là ce que je vous dis. Vous pouvez penſer à un corps en general, & faire comme il vous plaiſt des abſtractions. J'en conviens. C'eſt cela qui vous trompe ſouvent. Mais encore un coup, je vous dis que vous ne ſçauriez concevoir qu'un tel corps exiſte, qu'il ne ſoit en même temps quelque part, & que le rapport qu'il a avec les autres change ou ne change pas, & par conſequent qu'il ne ſoit en repos ou en mouvement. Donc il y a contradiction que Dieu faſſe un corps, qu'il ne le faſſe en repos ou en mouvement.

ARISTE. Hé bien, Theodore, je vous l'avoüe. Quand Dieu crée un corps, il faut d'abord qu'il le mette en repos, ou en mouvement. Mais l'inſtant de la creation paſſé, ce n'eſt plus cela: les corps s'arrengent au hazard, ou ſelon la loy du plus fort.

VII. THEODORE. *L'inſtant de la creation paſſé!* Mais ſi cet inſtant ne paſſe point, vous voilà pouſſé à bout; il faudra vous rendre. Prenez donc garde. Dieu veut qu'il y ait un tel monde. Sa volonté eſt toute-puiſſante: voilà donc ce monde fait. Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde: le voilà donc aneanty. Car aſſurément le monde dépend des volontez du Createur. Si le monde ſubſiſte, c'eſt donc que Dieu continuë de vouloir que le monde ſoit. La conſervation des creatures n'eſt donc de la part de Dieu que leur creation continuée. Je dis de la part de Dieu qui agit. Car de la part des creatures, il y paroît de la difference, puis qu'elles

paſſent du neant à l'être par la creation, & que par la conſervation elles continuënt d'être. Mais dans le fonds la creation ne paſſe point, puis qu'en Dieu la conſervation & la creation ne ſont qu'une même volonté, & qui par conſequent eſt neceſſairement ſuivie des mêmes effets.

ARISTE. Je comprens vos raiſons, Theodore, mais je n'en ſuis pas convaincu. Car cette propoſition : *Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde, le voilà aneanty*, me paroît fauſſe. Il me ſemble qu'il ne ſuffit pas pour aneantir le monde, que Dieu ne veüille plus qu'il ſoit : il faut qu'il veüille poſitivement qu'il ne ſoit plus. Il ne faut point de volonté pour ne rien faire. Ainſi maintenant que le monde eſt fait, que Dieu le laiſſe là, il ſera toûjours.

VIII. THEODORE. Vous n'y penſez pas, Ariſte. Vous rendez les creatures indépendantes. Vous jugez de Dieu & de ſes ouvrages par les ouvrages des hommes, qui ſuppoſent la nature, & ne la font pas. Vôtre maiſon ſubſiſte, quoy que vôtre Architecte ſoit mort. C'eſt que les fondemens en ſont ſolides, & qu'elle n'a nulle liaiſon avec la vie de celuy qui l'a bâtie. Elle n'en dépend nullement. Mais le fonds de nôtre être dépend eſſentiellement du Createur. Et quoy que l'arrengement de quelques pierres dépende en un ſens de la volonté des hommes, en conſequence de l'action des cauſes naturelles, leur ouvrage n'en dépend point. Mais l'Univers étant tiré du neant, il dépend ſi fort de la Cauſe univerſelle, qu'il y retomberoit neceſſairement, ſi Dieu ceſſoit de le conſerver. Car Dieu ne veut, & mêmes il ne peut faire une creature indépendante de ſes volontez.

ARISTE. J'avouë, Theodore, qu'il y a entre les creatures & le Createur un rapport, une liaiſon, une dépendance eſſentielle. Mais ne pourroit-on point dire, que pour conſerver aux êtres créez leur dépendance, il ſuffit que Dieu puiſſe

les aneantir quand il luy plaira ?

THEODORE. Non ſans doute, mon cher Ariſte. Quelle plus grande marque d'indépendance, que de ſubſiſter par ſoy-même & ſans appuy ? A parler exactement, vôtre maiſon ne dépend point de vous. Pourquoy cela ? C'eſt qu'elle ſubſiſte ſans vous. Vous pouvez y mettre le feu quand il vous plaira : mais vous ne la ſoûtenez pas. Voilà pourquoy il n'y a point entre elle & vous de dépendance eſſentielle. Ainſi, que Dieu puiſſe détruire les creatures quand il luy plaira, ſi elles peuvent ſubſiſter ſans l'influence continuelle du Createur, elles n'en ſont point eſſentiellement dépendantes.

Pour vous convaincre entierement de ce que je vous dis, concevez pour un moment que Dieu ne ſoit point ? l'Univers, ſelon vous, ne laiſſera pas de ſubſiſter. Car une cauſe qui n'influë point n'eſt pas plus neceſſaire à la production d'un effet, qu'une cauſe qui n'eſt point. Cela eſt évident. Or ſelon cette ſuppoſition, vous ne pouvez pas concevoir que le monde ſoit eſſentiellement dépendant du Createur, puis que le Createur eſt conçû comme n'étant plus. Cette ſuppoſition eſt impoſſible, il eſt vray. Mais l'eſprit peut joindre ou ſeparer les choſes comme il luy plaiſt, pour en découvrir les rapports. Donc ſi les corps ſont eſſentiellement dépendans du Createur, ils ont beſoin pour ſubſiſter d'être ſoûtenus par ſon influence continuelle, par l'efficace de la même volonté qui les a créez. Si Dieu ceſſe ſeulement de vouloir qu'ils ſoient, il s'enſuivra neceſſairement & préciſément de cela ſeul qu'ils ne ſeront plus. Car s'ils continuoient d'être, quoy que Dieu ne continuaſt plus de vouloir qu'ils fuſſent, ils ſeroient indépendans ; & même, prenez garde à cecy, tellement indépendans, que Dieu ne pourroit plus les détruire. C'eſt ce que je vais vous prouver.

IX. Un Dieu infiniment ſage ne peut rien vouloir qui ne ſoit digne, pour ainſi dire, d'être voulu : il ne peut rien aimer qui ne ſoit aimable. Or le neant n'a rien d'aimable. Donc il ne peut être le terme des volontez divines. Aſſurément le neant n'a point aſſez de réalité, luy qui n'en a point du tout, pour avoir quelque rapport avec l'action d'un Dieu, avec une action d'un prix infiny. Donc Dieu ne peut vouloir poſitivement l'aneantiſſement de l'Univers. Il n'y a que les creatures, qui faute de puiſſance, ou par erreur, puiſſent prendre le neant pour le terme de leurs volontez. C'eſt que tel objet peut faire obſtacle à l'accompliſſement de leurs deſirs, ou qu'ils ſe l'imaginent ainſi. Mais quand vous y aurez penſé, vous le verrez bien : rien n'eſt plus évident, qu'un Dieu infiniment ſage & tout-puiſſant ne peut, ſans ſe démentir, déployer ſa puiſſance pour ne rien rien faire : que dis-je, pour ne rien faire ! pour détruire ſon propre ouvrage, non pour y corriger des deſordres qu'il n'y a pas mis, mais pour aneantir les natures qu'il a faites. Ainſi, Ariſte, ſuppoſé que pour aneantir le monde, il ne ſuffiſe pas que Dieu ceſſe de vouloir qu'il ſoit ; ſuppoſé qu'il faille encore que Dieu veüille poſitivement qu'il ne ſoit plus, je tiens le monde neceſſaire & indépendant ; puis que Dieu ne peut le détruire ſans renoncer à ſes attributs, & qu'il y a contradiction qu'il y puiſſe renoncer.

Ne diminuez donc point la dépendance des creatures, de peur de tomber dans cette impieté de la ruiner entierement. Dieu peut les aneantir quand il luy plaira, comme vous dites. Mais c'eſt qu'il peut ceſſer de vouloir ce qui luy a été libre de vouloir. Comme il ſe ſuffit pleinement à luy-même, il n'aime invinciblement que ſa propre ſubſtance. La volonté de créer le monde, quoy qu'éternelle & immuable auſſi-bien que les operations immanentes, ne renferme rien de ne-

ceſſaire. Comme Dieu a pû former le decret de créer le monde dans le temps, il a pû, & il peut toûjours ceſſer de vouloir que le monde ſoit : non que l'acte de ſon decret puiſſe être ou n'être pas, mais parce que cet acte immuable & éternel eſt parfaitement libre, & qu'il n'enferme la durée éternelle des êtres créez, que par ſuppoſition. Dieu de toute éternité a voulu, il continuera éternellement de vouloir, ou pour parler plus iuſte, Dieu veut ſans ceſſe, mais ſans varieté, ſans ſucceſſion, ſans neceſſité, tout ce qu'il fera dans la ſuite des temps. L'acte de ſon decret éternel, quoy que ſimple & immuable, n'eſt neceſſaire, que parce qu'il eſt. Il ne peut n'être pas, que parce qu'il eſt. Mais il n'eſt, que parce que Dieu le veut bien. Car de méme qu'un homme, dans le temps méme qu'il remuë le bras, eſt libre pour ne le point remuer, quoy que dans la ſuppoſition qu'il ſe remuë, il y ait contradiction qu'il ne ſe remuë pas. Ainſi, comme Dieu veut toûjours, & ſans ſucceſſion, ce qu'il veut ; quoy que ſes decrets ſoient immuables, ils ne laiſſent pas d'eſtre parfaitement libres, parce qu'ils ne ſont neceſſaires que par la force de la ſuppoſition, prenez y garde, que parce que Dieu eſt immuable dans ſes deſſeins. Mais ie crains de m'écarter : revenons à nôtre ſuiet. Eſtes vous bien convaincu maintenant, que les creatures ſont eſſentiellement dépendantes du Createur ; ſi fort dépendantes, qu'elles ne peuvent ſubſiſter ſans ſon influence, qu'elles ne peuvent continuer d'eſtre, que Dieu ne continuë de vouloir qu'elles ſoient ?

ARISTE. J'ay fait tout ce que i'ay pû pour combattre vos raiſons. Mais je me rens. Je n'ay rien à vous repliquer. La dépendance des creatures eſt tout autre que je ne penſois.

X. THEODORE. Reprenons donc ce que nous venons de dire, & tirons en des conſequences. Mais prenez garde que je n'en tire qui ne

ſoient pas clairement renfermées dans le principe.

La creation ne paſſe point : la conſervation des creatures n'étant de la part de Dieu qu'une creation continuée, qu'une même volonté qui ſubſiſte, & qui opere ſans ceſſe. Or Dieu ne peut concevoir, ni par conſequent vouloir qu'un corps ne ſoit nulle part, ou qu'il n'ait avec les autres certains rapports de diſtance. Dieu ne peut donc vouloir que ce fauteuil exiſte, & par cette volonté le créer ou le conſerver, qu'il ne le place là ou là, ou ailleurs. Donc il y a contradiction qu'un corps en puiſſe remuer un autre. Je dis plus : il y a contradiction que vous puiſſiez remuer vôtre fauteuil. Ce n'eſt pas aſſez, il y a contradiction que tous les Anges & les Démons joints enſemble puiſſent ébranler un feſtu. La démonſtration en eſt claire. Car nulle puiſſance, quelque grande qu'on l'imagine, ne peut ſurmonter, ni mêmes égaler celle de Dieu. Or, il y a contradiction que Dieu veuille que ce fauteuil ſoit, qu'il ne veuille qu'il ſoit quelque part, & que par l'efficace de ſa volonté il ne l'y mette, il ne l'y conſerve, il ne l'y crée. Donc nulle puiſſance ne peut le tranſporter où Dieu ne le tranſporte pas, ni le fixer ou l'arrêter où Dieu ne l'arrête pas, ſi ce n'eſt que Dieu accommode l'efficace de ſon action à l'action inefficace de ſes creatures. C'eſt ce qu'il faut vous expliquer pour accorder la raiſon avec l'experience, & pour vous donner l'intelligence du plus grand, du plus fecond, & du plus neceſſaire de tous les principes, qui eſt : Que Dieu ne communique ſa puiſſance aux creatures, & ne les unit entr'elles, que parce qu'il établit leurs modalitez, cauſes occaſionnelles des effets qu'il produit luy-même ; cauſes occaſionnelles, dis-je, qui déterminent l'efficace de ſes volontez, en conſequence des loix generalles qu'il s'eſt preſcrit, pour faire porter à ſa conduite le caractere de ſes

attributs, & répandre dans ſon ouvrage l'uniformité d'action neceſſaire pour en lier enſemble toutes les parties qui le compoſent, & pour le tirer de la confuſion & de l'irregularité d'une eſpece de cahos, où les eſprits ne pourroient jamais rien comprendre. Je vous dis cecy, mon cher Ariſte, pour vous donner de l'ardeur & réveiller vôtre attention. Car comme ce que je viens de vous dire du mouvement & du repos de la matiere pourroit bien vous paroître peu de choſe, vous croiriez peut-être que des principes ſi petits & ſi ſimples ne pourroient pas vous conduire à ces grandes & importantes veritez que vous avez déja entrevuës, & ſur leſquelles eſt appuyé preſque tout ce que je vous ay dit juſques icy.

ARISTE. Ne craignez point Theodore, que je vous perde de vûë. Je vous ſuïs, ce me ſemble, d'aſſez prés; & vous me charmez de maniere, qu'il me ſemble qu'on me tranſporte. Courage donc. Je ſçauray bien vous arrêter ſi vous paſſez trop legerement par deſſus quelques endroits trop difficiles & trop perilleux pour moy.

XI. THEODORE. Suppoſons donc, Ariſte, que Dieu veuille qu'il y ait ſur ce plancher un tel corps, une boule par exemple. Auſſi-tôt la voilà faite. Rien n'eſt plus mobile qu'une ſphere ſur un plan: mais toutes les puiſſances imaginables ne pourront l'ebranler, ſi Dieu ne s'en meſle. Car encore un coup, tant que Dieu voudra créer, ou conſerver cette boule au point A, ou à tel autre qu'il vous plaira; & c'eſt une neceſſité qu'il la mette quelque part: nulle force ne pourra l'en faire ſortir. Ne l'oubliez pas, c'eſt là le principe.

ARISTE. Je le tiens ce principe. Il n'y a que le Createur qui puiſſe être le moteur; que celuy qui donne l'être aux corps, qui puiſſe les placer dans les endroits qu'ils occupent.

THEODORE. Fort bien. La force mouvante d'un corps n'eſt donc que l'efficace de la volonté de

Dieu, qui le conſerve ſucceſſivement en differens lieux. Cela ſuppoſé, concevons que cette boule ſoit muë, & que dans la ligne de ſon mouvement elle en rencontre un autre en repos : l'experience nous apprend que cette autre ſera remuée immanquablement, & ſelon certaines proportions toûjours exactement obſervées. Or ce n'eſt point la premiere qui meut la ſeconde. Cela eſt clair par le principe. Car un corps n'en peut mouvoir un autre ſans luy communiquer de ſa force mouvante. Or la force mouvante d'un corps mû n'eſt que la volonté du Createur qui le conſerve ſucceſſivement en differens lieux. Ce n'eſt point une qualité qui appartienne à ce corps. Rien ne luy appartient que ſes modalitez; & les modalitez ſont inſeparables des ſubſtances. Donc les corps ne peuvent ſe mouvoir les uns les autres, & leur rencontre, ou leur choc, eſt ſeulement une cauſe occaſionnelle de la diſtribution de leur mouvement. Car étant impenetrables, c'eſt une eſpece de neceſſité que Dieu, que ie ſuppoſe agir toûiours avec la même efficace, ou la méme quantité de force mouvante, partage, pour ainſi dire, cette force proportionnellement à la grandeur de chacun des corps qui ſe rencontrent, leſquels dans l'inſtant du choc peuvent eſtre regardez comme n'en étant plus qu'un, afin qu'ils aillent enſuite de compagnie vers le méme endroit : ſuppoſé neanmoins que leurs mouvemens ne ſoient point contraires, & qu'ils ſoient dans la méme ligne. Car s'ils étoient directement contraires, ie croirois qu'il s'en devroit faire une permutation reciproque; & que s'ils ne l'étoient qu'en partie, la permutation y ſeroit proportionnée. Que le rialliſſement des corps, & l'augmentation de leur mouvement, effet connu par l'experience, ne vous trompent point. Tout cela ne vient que de leur reſſort, qui dépend de tant de cauſes, que de nous y arrêter maintenant, ce ſeroit abandonner

donner le chemin que nous devons ſuivre. Dieu meut toûjours, ou tend à mouvoir les corps en ligne droite, parce que cette ligne eſt la plus ſimple ou la plus courte. Il ne change à la rencontre des corps la direction de leur mouvement que le moins qu'il eſt poſſible, & je croy qu'il ne change jamais la quantité de la force mouvante qui anime la matiere. C'eſt ſur ces principes que ſont appuyées les loix generales des communications des mouvemens, ſelon leſquelles Dieu agit ſans ceſſe. Il n'eſt pas temps que je vous le prouve. Car il ſuffit preſentement que vous ſçachiez que les corps ne peuvent ſe mouvoir eux-mêmes, ni ceux qu'ils rencontrent, ce que la Raiſon vient de nous découvrir; & qu'il y a certaines loix ſelon leſquelles Dieu les meut immanquablement, ce que nous apprenons de l'experience.

ARISTE. Cela me paroît inconteſtable. Mais qu'en penſez-vous, Theotime? Vous ne contredites jamais Theodore.

XII. THEOTIME. Il y a long-temps que je ſuis convaincu de ces veritez. Mais puis que vous voulez que je combatte les ſentimens de Theodore, je vous prie de me reſoudre une petite difficulté. La voicy. Je conçois bien qu'un corps ne peut de luy-même ſe mouvoir. Mais ſuppoſé qu'il ſoit mû, je pretens qu'il en peut mouvoir un autre comme cauſe veritable, comme cauſe entre laquelle & ſon effet il y a une liaiſon neceſſaire. Car ſuppoſons que Dieu n'ait point encore établi de loix de communications de mouvemens, certainement il n'y aura point encore de cauſes occaſionnelles. Cela étant, que le corps A ſoit mû, & qu'en ſuivant la ligne de ſon mouvement il enfile le corps B, que je ſuppoſe concave, & comme le moule du corps A: qu'arrivera-t'il? Choiſiſſez.

ARISTE. Ce qui arrivera? Rien. Car où il n'y a point de cauſe, il ne peut y avoir d'effet?

THEOTIME. Comment, rien ? Il faut bien qu'il arrive quelque choſe de nouveau. Car le corps B ſera mû enſuite du choc où il ne le ſera pas.

ARISTE. Il ne le ſera pas.

THEOTIME. Juſques icy cela va bien. Mais, Ariſte, que deviendra le corps A à la rencontre de B ? Ou il rejallira, ou il ne rejallira pas. S'il rejallit, voilà un effet nouveau, dont B ſera la cauſe. S'il ne rejallit, pas ce ſera bien pis : car voilà une force détruite, ou du moins ſans action. Donc le choc des corps n'eſt point une cauſe occaſionnelle, mais tres-réelle & tres-veritable, puis qu'il y a une liaiſon neceſſaire entre le choc & tel effet que vous voudrez. Ainſi...

ARISTE. Attendez un peu, Theotime. Que me prouvez-vous là ? Que les corps étant impenetrables, c'eſt une neceſſité que dans l'inſtant du choc Dieu ſe détermine à faire choix ſur ce que vous venez de me propoſer. Voilà tout : je n'y prenois pas garde. Vous ne prouvez nullement qu'un corps mû puiſſe, par quelque choſe qui luy appartienne, mouvoir celuy qu'il rencontre. Si Dieu n'a point encore étably de loix des communications des mouvemens, la nature des corps, leur impenetrabilité l'obligera à en faire de telles qu'il jugera à propos ; & il ſe déterminera à celles qui ſont les plus ſimples, ſi elles ſuffiſent à l'execution des ouvrages qu'il veut former de la matiere. Mais il eſt clair que l'impenetrabilité n'a point d'efficace propre, & qu'elle ne fait que donner à Dieu, qui traite les choſes ſelon leur nature, une occaſion de diverſifier ſon action, ſans rien changer dans ſa conduite.

Je veux bien neanmoins qu'un corps mû ſoit la cauſe veritable du mouvement de ceux qu'il rencontre, car il ne faut point diſputer ſur un mot. Mais qu'eſt-ce qu'un corps mû ? C'eſt un corps tranſporté par une action divine. Cette action

qui le transporte peut aussi transporter celuy qu'il rencontre, si elle y est appliquée. Qui en doute ? Mais cette action, cette force mouvante n'appartient nullement au corps. C'est l'efficace de la volonté de celuy qui les crée, ou qui les conserve successivement en differens lieux. La matiere est mobile essentiellement. Elle a de sa nature une capacité passive de mouvement. Mais elle n'a de capacité active, elle n'est muë actuellement que par l'action continuelle du Createur. Ainsi un corps n'en peut ébranler un autre par une efficace qui appartienne à sa nature. Si les corps avoient en eux la force de se mouvoir, les plus forts renverseroient ceux qu'ils rencontrent comme causes efficientes. Mais n'étant mûs que par un autre, leur rencontre n'est qu'une cause occasionnelle, qui oblige, à cause de leur impenetrabilité, le moteur ou le Createur à partager son action. Et parce que Dieu doit agir d'une maniere simple & uniforme, il a dû se faire des loix generales, & les plus simples qui puissent être, afin que dans la necessité de changement il changeast le moins qu'il étoit possible, & que par une même conduite il produisist une infinité d'effets differens. Voilà, Theotime, comme je comprens les choses.

THEOTIME. Vous les comprenez fort bien.

XIII. THEODORE. Parfaitement bien. Nous voilà tous d'accord sur le principe. Suivons-le un peu. Donc, Ariste, vous ne pouvez de vous-même remuer le bras, changer de place, de situation, de posture, faire aux autres hommes ni bien ni mal, mettre dans l'Univers le moindre changement. Vous voilà dans le monde sans aucune puissance, immobile comme un roc, stupide, pour ainsi dire, comme une souche. Que vôtre ame soit unie à vôtre corps si étroitement qu'il vous plaira, que par luy il tienne

à tous ceux qui vous environnent, quel avantage tirerez-vous de cette union imaginaire ? Comment ferez-vous pour remuer ſeulement le bout du doigt, pour prononcer ſeulement un monoſyllabe ? Helas ! ſi Dieu ne vient au ſecours, vous ne ferez que de vains efforts, vous ne formerez que des deſirs impuiſſans. Car, un peu de reflexion, ſçavez-vous bien ſeulement ce qu'il faut faire pour prononcer le nom de vôtre meilleur amy, pour courber ou redreſſer celuy de vos doigts dont vous faites le plus d'uſage ? Mais ſuppoſons que vous ſçachiez ce que tout le monde ne ſçait pas, ce dont quelques Sçavans mêmes ne conviennent pas, ſçavoir, qu'on ne peut remuer le bras que par le moyen des eſprits animaux, qui coulant par les nerfs dans les muſcles, les raccourciſſent, & tirent à eux les os auſquels ils ſont attachez. Suppoſons que vous ſçachiez l'anatomie & le jeu de vôtre machine, auſſi exactement qu'un horlogeur ſon propre ouvrage. Mais du moins ſouvenez-vous du principe, qu'il n'y a que le Createur des corps qui puiſſe en être le moteur. Ce principe ſuffit pour lier, que dis-je, pour lier !. pour aneantir toutes vos facultez prétenduës. Car enfin les eſprits animaux ſont des corps, quelques petits qu'ils puiſſent être : ce n'eſt que le plus ſubtil du ſang & des humeurs. Dieu ſeul peut donc les remuer ces petits corps. Luy ſeul peut & ſçait les faire couler du cerveau dans les nerfs, des nerfs dans les muſcles, d'un muſcle dans ſon antagoniſte : toutes choſes neceſſaires au mouvement de nos membres. Donc nonobſtant l'union de l'ame & du corps, telle qu'il vous plaira de l'imaginer, vous voilà mort & ſans mouvement : ſi ce n'eſt que Dieu veüille bien accorder ſes volontez avec les vôtres ; ſes volontez toûjours efficaces, avec vos deſirs toûjours impuiſſans. Voilà, mon cher Ariſte, le dénoüement du myſtere. C'eſt que toutes les creatures ne ſont

unies qu'à Dieu d'une union immediate. Elles ne dépendent eſſentiellement & directement que de luy. Comme elles ſont toutes également impuiſſantes, elles ne dépendent point mutuellement les unes des autres. On peut dire qu'elles ſont unies entr'elles, & qu'elles dépendent mêmes les unes des autres. Je l'avoüe, pourvû qu'on ne l'entende pas ſelon les idées vulgaires; pourvû qu'on demeure d'accord que ce n'eſt qu'en conſequence des volontez immuables & toûjours efficaces du Createur, qu'en conſequence des loix generales que Dieu a établies, & par leſquelles il regle le cours ordinaire de ſa Providence. Dieu a voulu que mon bras fuſt remué dans l'inſtant que je le voudrois moy-même. (Je ſuppoſe les conditions neceſſaires.) Sa volonté eſt efficace, elle eſt immuable. Voilà d'où je tire ma puiſſance & mes facultez. Il a voulu que j'euſſe certains ſentimens, certaines émotions, quand il y auroit dans mon cerveau certaines traces, certains ébranlemens d'eſprits. Il a voulu en un mot, & il veut ſans ceſſe que les modalitez de l'eſprit & du corps fuſſent reciproques. Voilà l'union & la dépendance naturelle des deux parties dont nous ſommes compoſez. Ce n'eſt que la reciprocation mutuelle de nos modalitez appuyée ſur le fondement inébranlable des decrets divins: decrets qui par leur efficace me communiquent la puiſſance que j'ay ſur mon corps, & par luy ſur quelques autres: decrets qui par leur immutabilité m'uniſſent à mon corps; & par luy à mes amis, à mes biens, à tout ce qui m'environne. Je ne tiens rien de ma nature, rien de la nature imaginaire des Philoſophes; tout de Dieu & de ſes decrets. Dieu a lié enſemble tous ſes ouvrages, non qu'il ait produit en eux des entitez liantes. Il les a ſubornez les uns aux autres, ſans les revêtir de qualitez efficaces. Vaines pretentions de l'orgueil humain, productions

chimeriques de l'ignorance des Philoſophes ! C'eſt que frappez ſenſiblement à la preſence des corps, touchez interieurement par le ſentiment de leurs propres efforts, ils n'ont point reconnu l'operation inviſible du Createur, l'uniformité de ſa conduite, la fecondité de ſes loix, l'efficace toûjours actuelle de ſes volontez, la ſageſſe infinie de ſa Providence ordinaire. Ne dites donc plus, je vous prie, mon cher Ariſte, que vôtre ame eſt unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre choſe ; puis qu'elle n'eſt unie immediatement qu'à Dieu ſeul ; puis que les decrets divins ſont les liens indiſſolubles de toutes les parties de l'Univers, & l'enchaiſnement merveilleux de la ſubordination de toutes les cauſes.

XIV. ARISTE. Ah, Theodore ! que vos principes ſont clairs, qu'ils ſont ſolides, qu'ils ſont Chrétiens ! Mais qu'ils ſont aimables & touchans ! J'en ſuis tout penetré. Quoy ! c'eſt donc Dieu luy-même qui eſt preſentement au milieu de nous, non comme ſimple ſpectateur & obſervateur de nos actions bonnes ou mauvaiſes, mais comme le principe de nôtre ſocieté, le lien de nôtre amitié, l'ame, pour ainſi dire, du commerce & des entretiens que nous avons enſemble. Je ne puis vous parler que par l'efficace de ſa puiſſance, ni vous toucher & vous ébranler que par le mouvement qu'il me communique. Je ne ſçay pas mêmes quelles doivent être les diſpoſitions des organes qui ſervent à la voix pour prononcer ce que je vous dis ſans heſiter. Le jeu de ces organes me paſſe. La varieté des paroles, des tons, des meſures, en rend le détail comme infiny. Dieu le ſçait ce détail : luy ſeul en regle les mouvemens dans l'inſtant même de mes deſirs. Oüy, c'eſt luy qui repouſſe l'air qu'il m'a fait reſpirer luy-même. C'eſt luy qui par mes organes en produit les vibrations ou les ſecouſſes. C'eſt luy qui le répand au dehors, & qui en forme ces paroles

par leſquelles je penetre juſques dans vôtre eſprit, & je verſe dans vôtre cœur ce que le mien ne peut contenir. En effet, ce n'eſt pas moy qui reſpire : ie reſpire malgré moy. Ce n'eſt pas moy qui vous parle : ie veux ſeulement vous parler. Mais qu'il dépende de moy de reſpirer, que ie ſçache exactement ce qu'il faut faire pour m'expliquer, que ie forme des paroles, & que ie les pouſſe au dehors ; comment iroient-elles iuſqu'à vous, comment frapperoient-elles vos oreilles, comment ébranleroient-elles vôtre cerveau, comment toucheroient-elles vôtre cœur, ſans l'efficace de cette puiſſance divine qui unit enſemble toutes les parties de l'Univers? Oüy, Theodore, tout cela eſt une ſuite neceſſaire des loix de l'union de l'ame & du corps, & des communications des mouvemens. Tout cela dépend de ces deux principes dont ie ſuis convaincu : qu'il n'y a que le Createur des corps qui en puiſſe être le moteur : & que Dieu ne nous communique ſa puiſſance que par l'établiſſement de quelques loix generales, dont nous déterminons l'efficace par nos diverſes modalitez. Ah, Theodore ! Ah, Theotime ! Dieu ſeul eſt le lien de nôtre ſocieté. Qu'il en ſoit la fin, puis qu'il en eſt le principe. N'abuſons point de ſa puiſſance. Malheur à ceux qui la font ſervir à des paſſions criminelles. Rien n'eſt plus ſacré que la puiſſance. Rien n'eſt plus divin. C'eſt une eſpece de ſacrilege que d'en faire des uſages prophanes. Je le comprens aujourd'huy, c'eſt faire ſervir à l'iniquité le juſte vengeur des crimes. De nous-mêmes nous ne pouvons rien faire. Donc de nous-mêmes nous ne devons rien vouloir. Nous ne pouvons agir que par l'efficace de la puiſſance divine. Donc nous ne devons rien vouloir que ſelon la Loy divine. Rien n'eſt plus évident que ces veritez.

THEODORE. Voilà d'excellentes conſequences.

XV. THEOTIME. Ce ſont de merveilleux principes pour la morale. Mais revenons à la Metaphyſique. Nôtre ame n'eſt point unie à nôtre corps ſelon les idées vulgaires. Elle n'eſt unie immediatement & directement qu'à Dieu ſeul. Ce n'eſt que par l'efficace de ſon action que nous voilà tous trois en preſence. Que dis-ie en preſence ! Que nous voilà tous trois unis de ſentimens, penetrez de la même verité, animez, ce me ſemble, d'un même eſprit, enflammez, pour ainſi dire, d'une même ardeur. Dieu nous unit enſemble par le corps en conſequence des loix des communications des mouvemens. Il nous touche des mêmes ſentimens en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Mais, Ariſte, comment ſommes-nous ſi fort unis par l'eſprit? Theodore prononce quelques paroles à vos oreilles. Ce n'eſt que de l'air battu par les organes de la voix. Dieu transforme, pour ainſi dire, cet air en paroles, en divers ſons. Il vous les fait entendre ces divers ſons, par les modalitez dont il vous touche. Mais le ſens de ces paroles, où le prenez vous? Qui vous découvre & à moy les mêmes veritez que contemple Theodore? Si l'air qu'il pouſſe en parlant, ne renferme point les ſons que vous entendez, aſſurément il ne contiendra pas les veritez que vous comprenez.

ARISTE. Je vous entends, Theotime. C'eſt que nous ſommes unis l'un & l'autre à la Raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. Je ſuis plus ſçavant que vous ne penſez. Theodore m'a d'abord tranſporté où vous voulez me conduire. Il m'a perſuadé qu'il n'y a rien de viſible, rien qui puiſſe agir dans l'eſprit & ſe découvrir à luy, que la ſubſtance non ſeulement efficace, mais intelligible de la Raiſon. Oüy, rien de creé ne peut être l'objet immediat de nos connoiſſances. Nous ne voyons rien dans ce monde materiel où nos corps habitent, que parce que nôtre eſprit par-

ſon attention ſe promene dans un autre, que parce qu'il contemple les beautez du monde archetype & intelligible que renferme la Raiſon. Comme nos corps vivent ſur la terre, & ſe repaiſſent des fruits divers qu'elle produit : nos eſprits ſe nourriſſent des mêmes veritez que renferme la ſubſtance intelligible & immuable du Verbe divin. Les paroles que Theodore prononce à mes oreilles m'avertiſſent donc en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps, d'être attentif aux veritez qu'il découvre dans la ſouveraine Raiſon. Cela me tourne l'eſprit du même côté que luy. Je voy ce qu'il voit, parce que je regarde où il regarde. Et par les paroles que ie rens aux ſiennes, quoy que les unes & les autres ſoient vuides de ſens, je m'entretiens avec luy, & je jouïs avec luy d'un bien qui nous eſt commun à tous. Car nous ſommes tous eſſentiellement unis avec la Raiſon : tellement unis, que ſans elle nous ne pouvons lier de ſocieté avec perſonne.

THEOTIME. Vôtre réponſe, Ariſte, me ſurprend extrêmement. Comment donc, ſachant tout ce que vous me dites là, avez-vous pû répondre à Theodore, que nous ſommes unis à nôtre corps plus étroitement qu'à toute autre choſe?

ARISTE. C'eſt qu'on ne dit que ce qui ſe préſente à la memoire, & que les veritez abſtraites ne s'offrent pas à l'eſprit ſi naturellement que ce qu'on a ouï dire toute ſa vie. Quand j'auray medité autant que Theotime, ie ne parleray plus par jeu de machine ; mais je regleray mes paroles ſur les réponſes de la verité intérieure. Je comprens donc aujourd'huy, & je ne l'oublieray de ma vie, que nous ne ſommes unis immediatement & directement qu'à Dieu. C'eſt dans la lumiere de ſa ſageſſe qu'il nous fait voir la magnificence de ſes ouvrages, le modele ſur lequel il les forme, l'art immuable qui en regle les reſſorts & les mouvemens : & c'eſt par l'efficace de ſes volon-

tez qu'il nous unit à nôtre corps, & par nôtre corps à tous ceux qui nous environnent.

XVI. THEODORE. Vous pourriez ajoûter, que c'eſt par l'amour qu'il ſe porte à luy-même qu'il nous communique cette ardeur invincible que nous avons pour le bien. Mais c'eſt de quoy nous parlerons une autre fois. Il ſuffit maintenant que vous ſoyez bien convaincu, mais bien: que l'eſprit ne peut être uny immediatement & directement qu'à Dieu ſeul: que nous ne pouvons avoir de commerce avec les creatures que par la puiſſance du Createur, qui ne nous eſt communiquée qu'en conſequence de ſes loix; & que nous ne pouvons lier de ſocieté entre nous & avec luy, que par la Raiſon qui luy eſt conſubſtantielle. Cela une fois ſuppoſé, vous voyez bien qu'il nous eſt de la derniere conſequence de tâcher d'acquerir quelque connoiſſance des attributs de cet Etre Souverain, puiſque nous en dépendons ſi fort. Car enfin il agit en nous neceſſairement ſelon ce qu'il eſt. Sa maniere d'agir doit porter le caractere de ſes attributs. Non ſeulement nos devoirs doivent ſe rapporter à ſes perfections, mais nôtre conduite doit encore être reglée ſur la ſienne, afin que nous prenions de juſtes meſures pour l'execution de nos deſſeins, & que nous trouvions une combinaiſon de cauſes qui les favoriſent. La foy & l'experience nous apprennent ſur cela bien des veritez par la voye, abregée de l'autorité, & par des preuves de ſentiment fort agreables & fort commodes. Mais tout cela ne nous en donne pas maintenant l'intelligence: ce doit être le fruit & la récompenſe de nôtre travail & de nôtre application. Au reſte étant faits pour connoître & aimer Dieu, il eſt clair qu'il n'y a point d'occupation qui ſoit préferable à la meditation des perfections divines, qui doit nous animer de la charité, & regler tous les devoirs d'une creature raiſonnable.

ARISTE. Je comprens bien, Theodore, que le culte que Dieu demande des eſpits eſt un culte ſpirituel. C'eſt d'en être connu, c'eſt d'en être aimé : c'eſt que nous formions de luy des iugemens dignes de ſes attributs, & que nous reglions ſur ſes volontez tous les mouvemens de nôtre cœur. Car Dieu eſt eſprit, & il veut être adoré en eſprit & en verité. Mais il faut que je vous avouë que je crains extrêmement de former ſur les perfections divines des jugemens qui les deshonorent. Ne vaut-il pas mieux les honorer par le ſilence & par l'admiration, & nous occuper uniquement à la recherche des veritez moins ſublimes, & plus proportionnez à la capacité de nôtre eſprit ?

THEODORE. Comment, Ariſte, l'entendez-vous ? Vous n'y penſez pas. Nous ſommes faits pour connoître & aimer Dieu: & quoy! vous ne voulez pas que nous y penſions, que nous en parlions, je pourrois donc ajoûter, que nous l'adorions ? il faut, dites vous, l'adorer par le ſilence & par l'admiration. Oüy par un ſilence reſpectueux que la contemplation de ſa grandeur nous impoſe, par un ſilence religieux où l'éclat de ſa Majeſté nous réduiſe, par un ſilence forcé, pour ainſi dire, qui vienne de nôtre impuiſſance, & qui n'ait point pour principe une negligence criminelle, une curioſité déreglée de connoître au lieu de luy des objets bien moins dignes de nôtre application. Qu'admirerez-vous dans la Divinité, ſi vous n'en connoiſſez rien ? Comment l'aimerez vous ſi vous ne la contemplez ? Comment nous édifierons-nous les uns les autres dans la charité, ſi nous banniſſons de nos entretiens celuy que vous venez de reconnoître pour l'ame du commerce que nous avons enſemble, pour le lien de nôtre petite ſocieté ? Aſſurément Ariſte, plus vous connoîtrez l'Etre ſouverain, plus vous en admirerez les perfections infinies.

Ne craignez donc point d'y trop penſer & d'en parler indignement, pourvû que la foy vous conduiſe. Ne craignez point d'en porter de faux iugemens, pourvû qu'ils ſoient toûiours conformes à la notion de l'Etre infiniment parfait. Vous ne deshonorerez point les perfections divines par des iugemens indignes d'elles, pourvû que vous n'en iugiez iamais par vous-même, pourvû que vous ne donniez point au Createur les imperfections & les limitations des creatures. Penſez y donc Ariſte. J'y penſeray de mon côté, & j'eſpere que Theotime en fera de même. Cela eſt neceſſaire pour la ſuite des principes dont ie croy devoir vous entretenir. A demain donc à l'heure ordinaire, car il eſt tems que ie me retire.

ARISTE. Adieu, Theodore. Je vous prie, Theotime, que nous nous retrouvions tous trois à l'heure marquée.

THEOTIME. Je ſuis Theodore. Mais je reviendray avec luy, puis que vous le voulez bien... Ah, Theodore! qu'Ariſte eſt changé. Il eſt attentif : il ne raille plus : il ne s'arrête plus ſi fort aux manieres : en un mot il entend raiſon & s'y rend de bonne foy.

THEODORE. Il eſt vray. Mais ſes préiugez reviennent encore à la traverſe, & confondent un peu ſes idées. La Raiſon & les préiugez parlent tour à tour par ſa bouche. Tantoſt la verité le fait parler, & tantoſt la memoire joüe ſon jeu. Mais ſon imagination n'oſe plus ſe révolter. C'eſt ce qui marque un bon fonds, & me fait tout eſperer.

THEOTIME. Que voulez-vous, Theodore? les préiugez ne ſe quittent pas comme un vieil habit auquel on ne penſe plus. Il me ſemble que nous avons été comme Ariſte. Car nous ne naiſſons pas Philoſophes nous le devenons. Il faudra luy rebattre inceſſamment les grands principes, afin qu'il y penſe ſi ſouvent que ſon eſprit s'en mette

mette en poſſeſſion, & que dans le beſoin ils ſe preſentent à luy tout naturellement.

THEODORE. C'eſt ce que j'ay tâché de faire juſques icy. Mais cela luy fait de la peine, car il aime le détail & la varieté des penſées. Je vous prie d'appuyer toûjours ſur la neceſſité qu'il y a de bien comprendre les principes, afin d'arréter la vivacité de ſon eſprit : & n'oubliez pas, s'il vous plaiſt, de mediter le ſujet de nôtre entretien.

VIII. ENTRETIEN.

De Dieu & de ſes attributs.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, dans quelle diſpoſition êtes-vous ? Il faut que nous ſachions l'état où vous vous trouvez, afin que nous puiſſions y accommoder ce que nous avons à vous dire.

ARISTE. J'ay repaſſé dans mon eſprit ce que vous m'avez dit juſques icy, & je vous avoüe que je n'ay pû reſiſter à l'évidence des preuves ſur leſquelles vos principes ſont appuyez. Mais ayant voulu mediter le ſujet des attributs divins que vous nous avez propoſé, j'y ay trouvé tant de difficultez, que je me ſuis rebuté. Je vous diſois bien que cette matiere étoit trop ſublime, ou trop abſtraite pour moy : je ne ſçaurois y atteindre, & je n'y trouve point de priſe.

THEODORE. Quoy ! vous ne voulez rien nous dire ?

ARISTE. C'eſt que je n'ay rien de bon, rien qui me ſatisfaſſe. Je vous écouteray tous deux, s'il vous plaiſt.

THEODORE. Cela ne nous plaiſt nullement. Mais puiſque vous ne voulez pas nous dire ce que vous avez penſé, ſouffrez que je vous interroge pour ſçavoir vôtre ſentiment ſur ce qui m'eſt venu dans l'eſprit.

ARISTE. Volontiers : mais Theotime ?

THEODORE. Theotime ſera le juge des petits differens, qui pourront bien naître de la diverſité de nos idées.

THEOTIME. Le juge ! comment l'entendez-vous ? C'eſt à la raiſon à preſider parmy nous, & à decider ſouverainement.

THEODORE. J'entens, Theotime, que vous ſerez juge ſubalterne par dépendance de la Raiſon, & que vous ne pourrez prononcer que ſelon les loix qu'elle vous preſcrit comme à nous. Ne perdons point de temps, je vous prie. Confrontez ſeulement ce que nous dirons l'un & l'autre avec les réponſes de la Verité interieure, pour avertir & redreſſer celuy qui s'égarera. Allons, Ariſte. Suivez moy, & ne m'arrêtez que lors que je paſſéray trop legerement ſur des endroits difficiles.

I. Par la Divinité nous entendons tous l'Infiny, l'Eſtre ſans reſtriction, l'Eſtre infiniment parfait. Or rien de finy ne peut repreſenter l'infiny. Donc il ſuffit de penſer à Dieu pour ſçavoir qu'il eſt. Ne ſoyez pas ſurpris, Theotime, ſi Ariſte me paſſe cela. C'eſt qu'il en eſt déja demeuré d'accord * avant que vous fuſſiez icy.

I. Entret.

ARISTE. Oüy, Theotime, je ſuis convaincu que rien de finy ne peut avoir aſſez de realité pour repreſenter l'infini. Or je ſuis certain que je voy l'infiny. Donc l'infiny exiſte, puis que je le voy, & que je ne puis le voir qu'en luy-même. Comme mon eſprit eſt finy, la connoiſſance que j'ay de l'infiny eſt finie. Je ne le comprens pas, je ne le meſure pas : ie ſuis même bien certain que ie ne pourray iamais le meſurer. Non ſeulement ie n'y trouve point de fin, ie voy de plus qu'il n'en a point. En un mot la perception que i'ay de l'infiny eſt bornée : mais la réalité obiective dans laquelle mon eſprit ſe perd, pour ainſi dire, elle n'a point de bornes. C'eſt dequoy

mainténant il m'eſt impoſſible de douter.

THEOTIME. Je n'en doute pas non plus.

THEODORE. Cela ſuppoſé, il eſt clair que ce mot, DIEU, n'étant que l'expreſſion abregée de l'Etre infiniment parfait, il y a contradiction qu'on ſe puiſſe tromper, lors qu'on n'attribuë à Dieu que ce que l'on voit clairement convenir à l'Eſtre infiniment parfait. Car enfin ſi on ne ſe trompe iamais, lors qu'on ne iuge des ouvrages de Dieu, que ſelon ce qu'on voit clairement & diſtinctement dans leurs idées, à cauſe que Dieu les ayant formez ſur ces idées qui ſont leur archetipe, il ne ſe peut faire qu'elles ne repreſentent pas naïvement leur nature : à plus forte raiſon on ne ſe trompera iamais, pourvû qu'on n'attribuë à Dieu que ce qu'on voit clairement & diſtinctement appartenir à l'Etre infiniment parfait ; que ce qu'on découvre non dans une idée diſtinguée de Dieu, mais dans ſa ſubſtance même. Attribuons donc à Dieu, ou à l'Etre infiniment parfait toutes les perfections, quelque incomprehenſibles quelles nous paroiſſent, pourvû que nous ſoyons certains que ce ſont des realitez, ou de veritables perfections ; des realitez, dis-je, & des perfections qui ne tiennent point du neant, qui ne ſoient point bornées par des imperfections ou des limitations ſemblables à celles des creatures. Prenez donc garde.

II. DIEU. c'eſt l'Etre infiniment parfait. Donc Dieu eſt indépendant. Penſez-y, Ariſte, & arrêtez moy ſeulement, lors que je diray quelque choſe que vous ne verrez pas clairement être une perfection, & appartenir à l'Etre infiniment parfait. Dieu eſt independant. Donc il eſt immuable.

ARISTE. *Dieu eſt indépendant. Donc il eſt immuable !* Pourquoy immuable ?

THEODORE C'eſt qu'il ne peut y avoir d'effet ou de changement ſans cauſe. Or Dieu eſt indépendant de l'efficace des cauſes. Donc s'il

arrivoit en Dieu quelque changement, il en seroit luy même la cause. Or quoy que Dieu soit la cause ou le principe de ses volontez ou de ses decrets, il n'a jamais produit en luy aucun changement. Car ses decrets, quoy que parfaitement libres, sont eux mêmes éternels & immuables, comme je vous ay déjà dit. Dieu les a faits ces decrets, ou plutost il les forme sans cesse sur la Sagesse éternelle, qui est la regle inviolable de ses volontez. Et quoy que les effets de ces decrets soient infinis & produisent mille & mille changemens dans l'Univers, ces decrets sont toûjours les mêmes. C'est que l'efficace de ces decrets immuables n'est déterminée à l'action que par les circonstances des causes qu'on appelle naturelles, & que je croy devoir appeller *occasionnelles*, de peur de favoriser le préjugé dangereux d'une *nature* & d'une efficace distinguées de la volonté de Dieu & de sa toute-puissance.

Entret. preced.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien tout cela. Dieu est libre & indifferent à l'égard, par exemple, du mouvement de tel corps, ou de tel effet qu'il vous plaira. S'il est indifferent, il peut le produire cet effet, ou ne le produire pas. Cet effet est une suite de ses decrets : je le veux. Mais il est certain que Dieu peut ne le pas produire. Donc il peut ne le vouloir pas produire. Donc Dieu n'est pas immuable, puis qu'il peut changer de volonté, & ne pas vouloir demain ce qu'il veut aujourd'huy.

THEODORE. Vous ne vous souvenez pas, Ariste, de ce que ie vous dis dans nôtre dernier entretien. Dieu est libre, & mêmes indifferent à l'égard de mille & mille effets. Il peut changer de volonté, en ce sens qu'il est indifferent pour vouloir ou ne pas vouloir tel effet. Mais prenez garde, à present que vous estes assis, pouvez-vous estre debout ? Vous le pouvez absolument : mais, selon la supposition, vous ne le pouvez

Num. 9.

pas. Car vous ne pouvez pas eſtre debout & aſſis en même temps. Comprenez donc qu'en Dieu il n'y a point de ſucceſſion de penſées & de volontez; que par un acte éternel & immuable il connoît tout, & veut tout ce qu'il veut. Dieu veut avec une liberté parfaite, & une entiere indifference, créer le monde. Il veut former des decrets, & établir des loix ſimples & generales pour le gouverner d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs. Mais ces decrets poſez, ils ne peuvent être changez : non qu'ils ſoient neceſſaires abſolument, mais par la force de la ſuppoſition. Prenez-y garde, c'eſt uniquement qu'ils ſont poſez, & que Dieu en les formant a ſi bien ſçû ce qu'il faiſoit, qu'ils ne peuvent être révoquez. Car quoy qu'il en ait fait quelques-uns pour un temps, ce n'eſt pas qu'il ait changé de ſentiment & de volonté, quand ce temps arrive : mais c'eſt qu'un même acte de ſa volonté ſe rapporte aux differences des temps que renferme ſon éternité. Dieu ne change donc point, & ne peut changer ſes penſées, ſes deſſeins, ſes volontez. Il eſt immuable; c'eſt une des perfections de ſa nature : & neanmoins il eſt parfaitement libre dans tout ce qu'il fait au dehors. Il ne peut changer, parce que ce qu'il veut, il le veut ſans ſucceſſion, par un acte ſimple & invariable. Mais il peut ne le pas vouloir, parce qu'il veut librement ce qu'il veut actuellement.

ARISTE. Je penſeray, Theodore, à ce que vous me dites. Paſſons outre. Je croy que Dieu eſt immuable. Il me paroît évident que c'eſt une perfection que de n'être point ſuiet au changement. Cela me ſuffit. Quand même ie ne pourrois pas accorder l'immutabilité de Dieu avec ſa liberté, ie croy qu'il poſſede ces deux attributs, puis qu'il eſt infiniment parfait.

III. THEOTIME. Permettez-moy, Theodore, de vous propoſer une petite difficulté.

Vous venez de dire que l'efficace des decrets immuables de Dieu n'eſt déterminée à l'action que par les circonſtances des cauſes qu'on appelle naturelles, & que nous appellons occaſionnelles. Ce ſont vos termes. Mais, ie vous prie, que deviendront les miracles ? Le choc des corps, par exemple, eſt la cauſe occaſionnelle de la communication du mouvement du choquant au choqué. Quoy ! Dieu ne pourra-t'il pas ſuſpendre en tel cas l'effet de la loy generale des communications des mouvemens, & ne l'a-t'il pas ſouvent ſuſpendu ?

THEODORE. Une fois pour toutes, Theotime, & vous, Ariſte, car je voy bien que c'eſt à cauſe de vous que Theotime veut que ie m'explique davantage : il apprehende que vous ne preniez pas bien ma penſée. Une fois pour toutes, Ariſte, quand ie dis que Dieu ſuit toûiours les loix generales qu'il s'eſt preſcrit, ie ne parle que de ſa providence generale & ordinaire. Je n'exclus point les miracles, ou les effets qui ne ſuivent point de ſes loix generales. Mais de plus, Theotime, c'eſt à vous maintenant que ie parle, lors que Dieu fait un miracle, & qu'il n'agit point en conſequence des loix generales qui nous ſont connuës ; ie pretens, ou que Dieu agit en conſequence d'autres loix generales qui nous ſont inconnuës ; ou que ce qu'il fait alors, il y eſt determiné par certaines circonſtances qu'il a eu en vûë de toute eternité, en formant cet acte ſimple, éternel, invariable, qui renferme & les loix generales de ſa providence ordinaire, & encore les exceptions de ces mêmes loix. Mais ces circonſtances ne doivent pas être appellées cauſes occaſionnelles, dans le même ſens que le choc des corps, par exemple, l'eſt des communications des mouvemens, parce que Dieu n'a point fait de loix generales pour regler uniformement l'efficace de ſes volontez par la rencontre de ces cir-

conſtances. Car dans les exceptions des loix generales, Dieu agit tantoſt d'une maniere, & tantoſt d'une autre, quoy que toûiours ſelon que l'exige celuy de ſes attributs qui luy eſt, pour ainſi dire, le plus precieux dans ce moment. Je veux dire, que ſi ce qu'il doit alors à ſa iuſtice eſt de plus grande conſideration que ce qu'il doit à ſa ſageſſe, ou à tous ſes autres attributs, il ſuivra dans cette exception le mouvement de ſa iuſtice. Car Dieu n'agit iamais que ſelon ce qu'il eſt, que pour honorer ſes attributs divins, que pour ſatisfaire à ce qu'il ſe doit à luy-même. Car il eſt à luy-même le principe & la fin de toutes ſes volontez, ſoit qu'il nous puniſſe, ſoit qu'il nous faſſe miſericorde, ſoit qu'il récompenſe en nous ſes propres dons, les merites que nous avons acquis par ſa grace. Mais ie crains, Theotime, qu'Ariſte ne ſoit pas content de nôtre écart. Revenons. Auſſi bien ſerons-nous obligez dans la ſuite de nos entretiens, d'expoſer les principes dont dépend l'explication des difficultez que vous pourriez propoſer.

Dieu ou l'Etre infiniment parfait eſt donc indépendant & immuable. Il eſt auſſi tout-puiſſant, éternel, neceſſaire, immenſe....

ARISTE. Doucement. Il eſt tout-puiſſant, éternel, neceſſaire. Oüy, ces attributs conviennent à l'Etre infiniment parfait. Mais pourquoy immenſe? que voulez-vous dire?

IV. THEODORE. Je veux dire que la ſubſtance divine eſt par tout, non ſeulement dans l'Univers, mais infiniment au delà. Car Dieu n'eſt pas renfermé dans ſon ouvrage: mais ſon ouvrage eſt en luy, & ſubſiſte dans ſa ſubſtance, qui le conſerve par ſon efficace toute-puiſſante. C'eſt en luy que nous ſommes. C'eſt en luy que nous avons le mouvement & la vie, comme dit l'Apôtre. *In ipſo enim vivimus, movemur & ſumus.* *Act. 17. 28.*

ARISTE. Mais Dieu n'eſt pas corporel. Donc il ne peut être répandu par tout.

THEODORE. C'eſt parce qu'il n'eſt pas corporel, qu'il peut eſtre par tout. S'il étoit corporel, il ne pourroit pas penetrer les corps de la maniere dont il les penetre. Car il y a contradiction que deux pieds d'étenduë n'en faſſe qu'un. Comme la ſubſtance divine n'eſt pas corporelle, elle n'eſt pas étenduë localement comme les corps, grande dans un élephant, petite dans un moucheron. Elle eſt toute entiere, pour ainſi dire, par tout où elle eſt, & elle ſe trouve par tout : ou plûtoſt c'eſt en elle que tout ſe trouve. Car la ſubſtance de Createur eſt le lieu intime de la creature.

L'étenduë creée eſt à l'immenſité divine, ce que le temps eſt à l'eternité. Tous les corps ſont étendus dans l'immenſité de Dieu, comme tous les temps ſe ſuccedent dans ſon éternité. Dieu eſt toûjours tout ce qu'il eſt ſans ſucceſſion de temps. Il remplit tout de ſa ſubſtance, ſans extenſion locale. Il n'y a dans ſon exiſtence ni paſſé ni futur ; tout eſt preſent, immuable, éternel. Il n'y a dans ſa ſubſtance ni grand ni petit : tout eſt ſimple, égal, infiny. Dieu a creé le monde : mais la volonté de le créer n'eſt point paſſée. Dieu le changera : mais la volonté de le changer n'eſt point future. La volonté de Dieu, qui a fait & qui fera, eſt un acte éternel & immuable, dont les effets changent, ſans qu'il y ait en Dieu aucun changement. En un mot, Dieu n'a point été, il ne ſera point, mais il eſt. On peut dire que Dieu étoit dans le temps paſſé : mais il étoit alors tout ce qu'il ſera dans le temps futur. C'eſt que ſon exiſtence & ſa durée, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, eſt toute entiere dans l'eternité, & toute entiere dans tous les momens qui paſſent dans ſon eternité. De même Dieu n'eſt point en partie dans le ciel, & en partie dans la terre,

Il eſt tout entier dans ſon immenſité, & tout entier dans tous les corps qui ſont étendus localement dans ſon immenſité ; tout entier dans toutes les parties de la matiere, quoy que diviſible à l'infiny. Ou pour parler plus exactement, Dieu n'eſt pas tant dans le monde, que le monde eſt en luy, ou dans ſon immenſité : de méme que l'eternité n'eſt pas tant dans le temps, que le tems dans l'eternité.

ARISTE. Il me ſemble, Theodore, que vous expliquez une choſe obſcure par une autre qui n'eſt pas trop claire. Je ne me ſens point frappé de la même évidence que ces jours paſſez.

V. THEODORE. Je ne pretens pas, Ariſte, vous faire clairement comprendre l'immenſité de Dieu, & la maniere dont il eſt par tout. Cela me paroît incomprehenſible, auſſi-bien qu'à vous. Mais je pretens vous donner quelque connoiſſance de l'immenſité de Dieu, en la comparant avec ſon éternité. Comme vous m'avez accordé que Dieu étoit éternel, j'ay crû pouvoir vous convaincre qu'il étoit immenſe, en comparant l'eternité que vous recevez avec l'immenſité que vous refuſez de reconnoître

THEOTIME. Comment voulez-vous que faſſe Theodore ? Il compare les choſes divines avec les divines. C'eſt le moyen de les expliquer autant que cela ſe peut. Mais vous les comparez avec des choſes finies. C'eſt juſtement le moyen de vous tromper. L'eſprit de l'homme ne remplit aucun eſpace. Donc la ſubſtance divine n'eſt point immenſe. Fauſſe conſequence. L'étenduë creée eſt plus grande dans un grand eſpace que dans un petit. Donc ſi Dieu étoit partout, il ſeroit plus grand dans un Geant que dans un Pygmée. Autre conſequence tirée de la comparaiſon de l'infiny avec le finy. Si vous voulez juger des attributs divins, conſultez l'infiny, la notion de l'Etre infiniment parfait, & ne vous

arrêtez point aux idées des êtres particuliers & finis. C'eſt ainſi qu'en uſe Theodore. Il ne juge point de l'immenſité divine ſur l'idée des creatures, ni corporelles ni ſpirituelles. Il ſçait bien que la ſubſtance divine n'eſt point ſujette aux imperfections & aux limitations inſeparables des êtres créez Voilà pourquoy il juge que Dieu eſt partout, & n'eſt nulle part à la maniere des corps.

ARISTE. Quoy ! Dieu eſt là tout entier, pour ainſi dire, & là auſſi, là, là, là, par tout ailleurs, & dans les eſpaces que l'on conçoit au delà du monde ; Cela ne ſe comprend pas.

THEODORE. Oüy Dieu eſt partout, ou plûtôt tout eſt en Dieu : & le monde, quelque grand qu'on l'imagine, ne peut ni l'égaler ni le meſurer. Cela ne ſe comprend pas, je le veux : mais c'eſt que l'infiny nous paſſe. Quoy donc, Ariſte !. eſt-ce que Dieu n'eſt pas icy dans vôtre jardin, dans le ciel, & tout entier partout où il eſt ? Oſeriez-vous nier que Dieu ſoit partout ?

ARISTE. Il y eſt preſent par ſon operation. Mais...

THEODORE. Comment, par ſon operation ? Quelle eſpece de realité eſt-ce que l'operation de Dieu diſtinguée & ſeparée de ſa ſubſtance ? Par l'operation de Dieu vous n'entendez pas l'effet qu'il produit : car l'effet n'eſt pas l'action, mais le terme de l'action. Vous entendez apparemment par l'operation de Dieu, l'acte par lequel il opere. Or ſi l'acte par lequel Dieu produit ou conſerve ce fauteüil, eſt icy ? aſſurément Dieu y eſt luy-même : & s'il y eſt, il faut bien qu'il y ſoit tout entier, & ainſi de tous les autres endroits où il opere.

ARISTE. Je croy, Theodore, que Dieu eſt dans le monde de la maniere que vous croyez que vôtre ame eſt dans vôtre corps. Car je ſçay bien que vous ne penſez pas que l'ame ſoit répanduë dans toutes les parties du corps. Elle eſt dans

la teſte, parce qu'elle y raiſonne. Elle eſt dans les bras & dans les pieds, parce qu'elle les remuë. De même Dieu eſt dans le monde, parce qu'il le conſerve & qu'il le gouverne.

VL THEODORE. Que de préjugez, que d'obſcuritez dans vôtre comparaiſon! L'ame n'eſt point dans le corps, ni le corps dans l'ame, quoy que leurs modalitez ſoient réciproques en conſequence des loix generales de leur union. Mais l'un & l'autre ſont en Dieu, qui eſt la cauſe veritable de la réciprocation de leurs modalitez. Les eſprits, Ariſte, ſont dans la Raiſon divine, & les corps dans ſon immenſité: mais ils ne peuvent être les uns dans les autres. Car l'eſprit & le corps n'ont entr'eux aucun rapport eſſentiel. Ce n'eſt qu'avec Dieu qu'ils ont un rapport neceſſaire. L'eſprit peut penſer ſans le corps: mais il ne peut rien connoître que dans la Raiſon divine. Le corps peut être étendu ſans l'eſprit: mais il ne le peut être que dans l'immenſité de Dieu. C'eſt que les qualitez du corps n'ont rien de commun avec celle de l'eſprit. Car le corps ne peut penſer, ni l'eſprit être étendu. Mais l'un & l'autre participe à l'être divin. Dieu qui leur donne leur realité, la poſſede: car il poſſede toutes les perfections des creatures ſans leurs limitations. Il connoît comme les eſprits; il eſt étendu comme les corps? mais tout cela tout d'une autre maniere que ſes creatures. Ainſi Dieu eſt partout dans le monde & au delà. Mais l'ame n'eſt nulle part dans les corps. Elle ne connoît point dans le cerveau, comme vous vous l'imaginez. Elle ne connoît que dans la ſubſtance intelligible du Verbe divin, quoy qu'elle ne connoiſſe en Dieu qu'à cauſe de ce qui ſe paſſe dans une certaine portion de matiere qu'on appelle cerveau. Elle ne remuë point non plus les membres de ſon corps par l'application d'une force qui appartienne à ſa nature. Elle ne les remuë,

que parce que celuy qui eſt partout par ſon immenſité, execute par ſa puiſſance les deſirs impuiſſans de ſes creatures. Ne dites donc pas, Ariſte, que Dieu eſt dans le monde qu'il gouverne, comme l'ame dans le corps qu'elle anime. Car il n'y a rien de vray dans vôtre comparaiſon : non ſeulement parce que l'ame ne peut être dans le corps, ni le corps en elle ; mais encore parce que les eſprits ne pouvant operer dans les corps qu'ils animent, ils ne peuvent par conſequent ſe répandre en eux par leur operation, comme vous le prétendez de l'operation divine, par laquelle ſeule, ſelon vous, Dieu ſe trouve par tout.

ARISTE. Ce que vous me dites-là me paroît bien difficile. J'y penſeray. Mais cependant dites moy, je vous prie : avant que le monde fût, & que Dieu y operaſt, où étoit-il ?

VII. THEODORE. Je vous le demande, Ariſte, vous qui voulez que Dieu ne ſoit dans le monde que par ſon operation. Vous ne répondez point. Hé bien je vous dis, qu'avant la creation du monde Dieu étoit où il eſt préſentement, & où il ſeroit, quand le monde rentreroit dans le neant. Il étoit en luy-même. Quand je vous dis que Dieu eſt dans le monde & infiniment au delà, vous n'entrez point dans ma penſée, ſi vous croyez que le monde, & les eſpaces imaginaires ſoient pour ainſi dire, le lieu qu'occupe la ſubſtance infinie de la Divinité. Dieu n'eſt dans le monde que parce que le monde eſt en Dieu. Car Dieu n'eſt qu'en luy-même, que dans ſon immenſité. S'il crée de nouveaux eſpaces, il n'acquiert pas pour cela une nouvelle préſence à cauſe de ces eſpaces : il n'augmente pas ſon immenſité : il ne ſe fait pas un lieu nouveau. Il eſt éternellement & neceſſairement où ces eſpaces ſont creez : mais il n'y eſt pas localement comme ces eſpaces.

L'étenduë

L'étenduë, Ariſte, eſt une realité, & dans l'infiny toutes les realitez s'y trouvent. Dieu eſt donc étendu, auſſi bien que les corps; puis que Dieu poſſede toutes les realitez abſoluës, ou toutes les perfections. Mais Dieu n'eſt pas étendu comme les corps. Car comme je viens de vous dire, il n'a pas les limitations & les imperfections de ſes creatures. Dieu connoît auſſi-bien que les eſprits: mais il ne penſe pas comme eux. Il eſt à luy-même l'objet immediat de ſes connoiſſances. Il n'y a point en luy de ſucceſſion ni de varieté de penſées. Une de ſes penſées n'enferme point, comme en nous, le neant de toutes les autres. Elles ne s'excluënt point mutuellement. De même Dieu eſt étendu auſſi-bien que les corps: mais il n'y a point de parties dans ſa ſubſtance. Une partie n'enferme point, comme dans les corps, le neant d'aucune autre; & le lieu de ſa ſubſtance n'eſt que ſa ſubſtance même. Il eſt toûjours un & toûjours infiny, parfaitement ſimple, & compoſé, pour ainſi dire, de toutes les realitez, ou de toutes les perfections. C'eſt que le vray Dieu c'eſt l'Etre, & non tel être, ainſi qu'il l'a dit luy-même à Moyſe ſon ſerviteur par la bouche de l'Ange reveſtu de ſes pouvoirs. C'eſt l'Etre ſans reſtricton, & non l'être finy, l'être compoſé, pour ainſi dire, de l'être & du neant. N'attribuez donc au Dieu que nous adorons, que ce que vous concevez dans l'Etre infiniment parfait. N'en retranchez que le finy, que ce qui tient du neant. Et quoy que vous ne compreniez pas clairement tout ce que je vous dis, comme je ne le comprens pas moy-même, vous comprendrez du moins que Dieu eſt tel que je vous le repreſente. Car vous devez ſçavoir que pour juger dignement de Dieu, il ne faut luy attribuer que des attributs incomprehenſibles. Cela eſt évident, puis que Dieu c'eſt l'infiny en tout ſens; que rien de finy ne luy convient; & que tout ce qui eſt infiny en

tout ſens eſt en toutes manieres incomprehenſible à l'eſprit humain.

ARISTE. Ah, Theodore ! je commence à reconnoître que je portois de Dieu des jugemens bien indignes, parce que j'en jugeois confuſément par moy-même, ou ſur des idées qui ne peuvent repreſenter que les creatures ; il me paroît évident que tout jugement qui n'eſt point formé ſur la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incomprehenſible, n'eſt pas digne de la Divinité. Aſſûrément ſi les Payens n'avoient abandonné cette notion, ils n'auroient pas fait de leurs chimeres de fauſſes Divinitez : & ſi les Chrêtiens ſuivoient toûjours cette notion de l'Etre ou de l'infiny, qui eſt naturellement gravée dans nôtre eſprit, ils ne parleroient pas de Dieu comme quelques-uns en parlent.

VIII. THEOTIME. Vous paroiſſez, Ariſte, bien content de ce que Theodore vient de vous dire, que les attributs de Dieu ſont incomprehenſibles en toutes manieres. Mais je crains qu'il n'y ait là de l'équivoque. Car il me ſemble que l'on conçoit clairement une étenduë immenſe, & qui n'a point de bornes. L'eſprit ne la comprend pas ou ne la meſure pas cette étenduë : je le veux. Mais il en connoît clairement la nature & les proprietez. Or qu'eſt-ce que l'immenſité de Dieu, ſinon une étenduë intelligible infinie, par laquelle non ſeulement Dieu eſt par tout, mais dans laquelle nous voyons des eſpaces qui n'ont point de bornes. Il n'eſt donc pas vray que l'immenſité de Dieu ſoit en tous ſens incomprehenſible à l'eſprit humain, puis que nous connoiſſons fort clairement l'étenduë intelligible, & ſi clairement, que c'eſt en elle & par elle que les Geometres découvrent toutes leurs démonſtrations.

ARISTE. Il me ſemble, Theotime, que vous ne prenez pas bien la penſée de Theodore.

Mais je n'ay pas assez medité cette matiere : je ne puis bien vous expliquer ce que je ne fais qu'entrevoir. Je vous prie, Theodore, de répondre pour moy.

THEODORE. Quoy, Theotime ! est-ce que vous confondez l'immensité divine avec l'étenduë intelligible ? Ne voyez-vous pas qu'il y a entre ces deux choses une difference infinie ? L'immensité de Dieu, c'est sa substance même répanduë par tout, & par tout toute entiere, remplissant tous les lieux sans extension locale. Voilà ce que je pretens être tout-à-fait incomprehensible. Mais l'étenduë intelligible n'est que la substance de Dieu, entant que representative des corps, & participable par eux avec les limitations ou les imperfections qui leur conviennent, & que represente cette même étenduë intelligible, qui est leur idée ou leur archetype. Nul esprit finy ne peut comprendre l'immensité de Dieu, ni tous ces autres attributs, ou maniere d'être de la Divinité, s'il m'est permis de parler ainsi. Ces manieres sont toûjours infinies en tout sens, toûjours divines, & par consequent toûjours incomprehensible. Mais rien n'est plus clair que l'étenduë intelligible. Rien n'est plus intelligible que les idées des corps, puis que c'est par elles que nous connoissons fort distinctement, non la nature de Dieu, mais la nature de la matiere. Assûrément, Theotime, si vous jugez de l'immensité de Dieu sur l'idée de l'étenduë, vous donnerez à Dieu une étenduë corporelle. Vous la ferez infinie cette étenduë, immense tant qu'il vous plaira : mais vous n'en exclurez pas les imperfections que cette idée represente. La substance de Dieu ne sera pas toute entiere par tout où elle est. Jugeant de Dieu sur l'idée des cratures, & de la plus vile des creatures, vous corrompez la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incomprehensible en toutes manieres.

Prenez donc garde l'un & l'autre aux jugemens que vous portez ſur ce que je vous dis de la Divinité. Car je vous avertis une fois pour toutes, que lors que je parle de Dieu & de ſes attributs, ſi vous comprenez ce que je vous dis, ſi vous en avez une idée claire & proportionnée à la capacité finie de voſtre eſprit, ou c'eſt que ie me trompe alors, ou c'eſt que vous n'entendez pas ce que ie veux dire. Car tous les attributs abſolus de la Divinité ſont incomprehenſible à l'eſprit humain, quoy qu'il puiſſe clairement comprendre ce qu'il y a en Dieu de relatif à des creatures, ie veux dire, les idées intelligibles de tous les ouvrages poſſibles.

THEOTIME. Je voy bien, Theodore, que ie me trompois, en confondant l'étenduë intelligible infinie avec l'immenſité de Dieu. Cette étenduë n'eſt pas la ſubſtance divine répanduë par tout : mais c'eſt elle entant que repreſentative des corps, & participable par eux, à la maniere dont la creature corporelle peut participer imparfaitement à l'être. Je ſçavois bien neanmoins, qu'une étenduë corporelle infinie, ainſi que quelques-uns conçoivent l'Univers, qu'ils compoſent d'un nombre infiny de tourbillons, n'auroit encore rien de divin. Car Dieu n'eſt pas l'infiny en étenduë, c'eſt l'infiny tout court, c'eſt l'Etre ſans reſtriction. Or c'eſt une proprieté de l'infiny qui eſt incomprehenſible à l'eſprit humain, ainſi que ie vous l'ay ouï dire ſouvent, d'être en même temps un & toutes choſes ; compoſé, pour ainſi dire, d'une infinité de perfections, & tellement ſimple, que chaque perfection qu'il poſſede renferme toutes les autres ſans aucune diſtinction reelle. Certainement cette proprieté convient moins à l'Univers materiel, & aux parties dont il eſt compoſé, qu'à la ſubſtance de l'ame, qui, ſans aucune compoſition de parties, peut recevoir en même temps diverſes modalitez : leger crayon

neanmoins de la ſimplicité & de l'univerſalité divine.

THEODORE. Vous avez raiſon, Theotime. Il n'y a point de ſubſtance plus imparfaite, plus éloignée de la Divinité, que la matiere, fût-elle infinie. Elle repond parfaitement à l'étenduë intelligible qui eſt ſon archetype; mais elle ne répond à l'immenſité divine que fort imparfaitement; & elle ne répond nullement aux autres attributs de l'Etre infiniment parfait.

IX. ARISTE. Ce que vous dites là me fait bien comprendre, que cet impie de nos iours, qui faiſoit ſon Dieu de l'Univers, n'en avoit point. C'étoit un veritable Athée. Mais je ne ſçay que penſer de quantité de bonnes gens, qui faute de philoſopher un peu, ont de la Divinité des ſentimens bien indignes. Leur Dieu n'eſt point l'Univers, c'eſt le Createur de l'Univers. Voilà preſque tout ce qu'ils en ſçavent. Ce ſeroit beaucoup s'ils s'en tenoient là, ſans corrompre la notion de l'infiny. Mais en verité je les plains, quand je penſe à l'idée qu'ils ſe forment de l'Etre incomprehenſible. Theotime avoit bien raiſon de me dire, que naturellement les hommes *humaniſent* toutes choſes. Encore s'ils ne faiſoient qu'incarner, pour ainſi dire, la Divinité, en la reveſtant des qualitez qui leur appartiennent: cela ſeroit pardonnable. Mais il y en a qui la dépoüillent de tous les attributs incomprehenſibles, & de tous les caracteres eſſentiels à l'Etre infiniment parfait, ſi on en excepte la puiſſance: encore la partagent-ils de telle maniere avec ce qu'ils appellent la Nature, que quoy qu'ils en laiſſent à Dieu la meilleure part, ils luy en ôtent tout l'exercice.

THEOTIME. C'eſt, Ariſte, de peur de fatiguer, ou du moins d'abaiſſer la Majeſté Divine par de petits ſoins, par des actions indignes de ſon application & de ſa grandeur. Car nous croyons naturellement que Dieu doit être content des jugemens que nous portons de luy, lors que nous

le faiſons tel que nous voudrions être nous-mêmes. L'homme eſt toûjours penetré du ſentiment interieur qu'il a de ce qui ſe paſſe dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Il ne ſe peut faire qu'il ne ſente confuſément ce qu'il eſt, & ce qu'il ſouhaite d'être. Ainſi il ſe répand tout naturellement ſur les objets de ſes connoiſſances, & meſure ſur l'humanité non ſeulement tout ce qui l'environne, mais même la ſubſtance infinie de la Divinité. Il eſt vray que la notion de l'Etre infiniment parfait eſt profondément gravée dans nôtre eſprit. Nous ne ſommes jamais ſans penſer à l'Etre. Mais bien loin de prendre cette notion vaſte & immenſe de l'Etre ſans reſtriction, pour meſurer par elle la Divinité qui ſe preſente à nous ſans ceſſe, nous la regardons cette notion immenſe comme une pure fiction de nôtre eſprit. C'eſt, Ariſte, que l'être en general ne frappe point nos ſens, & que nous iugeons de la réalité & de la ſolidité des obiets par la force dont ils nous ébranlent.

ARISTE. Je comprens bien tout cela, Theotime. C'eſt iuſtement ce que me diſoit Theodore il y a ſept ou huit iours. Mon eſprit ne trouve point de priſe aux idées abſtraites que vous me propoſez. Je n'en ſuis point ſenſiblement frappé. Mais ie ne iuge pas de là que ce ne ſont que de purs phantômes. Je croy que ce ſont des veritez ſublimes, auſquelles on ne peut atteindre qu'en faiſant taire ſon imagination & ſes ſens, qu'en s'élevant au deſſus de ſoy. Et ie ſuis bien reſolu dans la ſuite de ne plus iuger de Dieu par moy-même, ni ſur les idées qui repreſentent les creatures, mais uniquement par la notion de l'Etre infiniment parfait. Continuez, ie vous prie, Theodore, de m'interroger & de m'inſtruire.

X. THEODORE. Hé bien, continuons. Vous croyez que Dieu eſt bon, ſage, iuſte, miſericordieux, patient, ſevere.

ARISTE. Doucement. Ces termes ſont bien communs, ie m'en défie. Je croy que Dieu eſt ſage, bon, iuſte, clement, & qu'il a toutes les autres qualitez que l'Ecriture luy attribuë. Mais ie ne ſçay ſi tous ceux qui prononcent ces mots conçoivent les mémes choſes. L'Etre infiniment parfait eſt bon, iuſte, miſericordieux ! Cela me paroît obſcur. Definiſſez moy ces termes.

THEODORE. Oh oh, Ariſte ! vous apprehendez la ſurpriſe. Vous faites bien. Quand on philoſophe ſur des matieres delicates & ſublimes, les équivoques ſont à craindre, & les termes les plus communs n'en ſont pas les plus exempts. Il faudroit donc définir ces mots. Mais cela n'eſt pas ſi facile. Répondez-moy auparavant à ce qui peut ſervir à les éclaircir. Penſez-vous que Dieu connoiſſe & qu'il veüille ?

ARISTE. Pour cela, ouy. Je ne doute nullement que Dieu ne connoiſſe, & qu'il ne veüille.

THEODORE. D'où vient que vous n'en doutez pas ? Eſt-ce à cauſe que vous connoiſſez & que vous voulez vous-méme ?

ARISTE. Non, Theodore. C'eſt que ie ſçay que connoître & vouloir ſont des perfections. Car quoy que ie ſente que ie ſouffre, que ie doute, ie ſuis certain que Dieu ne ſent & ne doute pas. Et quand ie dis que Dieu connoît & qu'il veut, ie ne pretens pas que ce ſoit comme les hommes. Je pretens ſeulement en general, que Dieu veut & connoît, & ie vous laiſſe à vous & à Theotime à en expliquer la maniere.

THEODORE. Comment la maniere ! toutes les manieres divines ſont incomprehenſibles. Nous ne ſçavons pas comment nous connoiſſons nous-mêmes, ni comment nous voulons : car n'ayant point d'idée claire de nôtre ame, nous ne pouvons rien comprendre clairement dans nos propres modalitez. A plus forte raiſõ nous ne vous expliquerons pas exactement la maniere dont Dieu

connoît, & dont il veut. Neanmoins conſultez la notion de l'Etre infiniment parfait. Voyez ſi ie la ſuïs. Car ie vous dis hardiment que Dieu eſt à luy-même ſa propre lumiere : qu'il découvre dans ſa ſubſtance les eſſences de tous les eſtres, & toutes leurs modalitez poſſibles ; & dans ſes decrets leur exiſtence & toutes leurs modalitez actuelles.

ARISTE. Il me ſemble que vous ne vous hazardez pas beaucoup.

XI. THEODORE. Je ne le prétens pas auſſi. Mais puiſque vous recevez ce principe, tirons-en des conſequences. Dieu connoît en luy tout ce qu'il connoît. Donc toutes les veritez ſont en Dieu, puis qu'étant infiniment parfait, il n'y en a aucune qui échape à ſes connoiſſances. Donc ſa ſubſtance renferme tous les rapports intelligibles : car les veritez ne ſont que des rapports réels, & les fauſſetez de rapports imaginaires. Donc Dieu n'eſt pas ſeulement ſage, mais la ſageſſe : non ſeulement ſçavant, mais la ſcience : non ſeulement éclairé, mais la lumiere qui l'éclaire luy, & même toutes les intelligences. Car c'eſt dans ſa propre lumiere que vous voyez ce que ie voy, & qu'il voit luy-même ce que nous voyons tous deux. Je voy que tous les diametres d'un cercle ſont égaux. Je ſuis certain que Dieu luy-même le voit, & que tous les eſprits, ou le voyent actuellement, ou le peuvent voir. Ouy, ie ſuis certain que Dieu voit preciſément la même choſe que ie voy, la même verité, le même rapport que i'apperçois maintenant entre 2 & 2, & 4. Or Dieu ne voit rien que dans ſa ſubſtance. Donc cette même verité que ie voy, c'eſt en luy que ie la voy. Vous ſçavez tout cela, Ariſte, & vous en eſtes déja demeuré d'accord. Mais ces principes s'échapent ſi facilement, & ils ſont d'ailleurs de ſi grande importance, que ce n'eſt pas perdre ſon temps que de les rappeller dans ſon eſprit, & ſe les rendre familiers.

ARISTE. Voila donc une des grandes differences qu'il y a entre la maniere dont Dieu connoît, & celle dont nous connoiſſons. Dieu connoît en luy-même toutes choſes : & nous ne connoiſſons rien en nous : nous ne connoiſſons rien que dans une ſubſtance qui n'eſt point à nous. Dieu eſt ſage par ſa propre ſageſſe : mais nous ne devenons ſages que par l'union que nous avons avec la Sageſſe éternelle, immuable, neceſſaire, commune à toutes les intelligences. Car il eſt bien clair qu'un eſprit auſſi limité que le nôtre ne peut pas trouver dans ſa propre ſubſtance, les idées, ou les archetypes de tous les êtres poſſibles, & de leurs rapports infinis. Mais de plus ie ſuis ſi certain que les hommes, les Anges, & Dieu même voyent les mêmes veritez que ie voy, qu'il ne m'eſt pas poſſible de douter que c'eſt la même lumiere qui éclaire tous les eſprits.

XII. THEOTIME. Aſſurément, Ariſte, ſi Dieu voit preciſément ce que nous voyons, quand nous penſons que deux fois deux ſont quatre, c'eſt en Dieu ſeul que nous voyons cette verité, car Dieu ne la voit que dans ſa ſageſſe. Il ne voit même que nous y penſons actuellement que dans ſes decrets & dans ſon éternité : car il ne tire point ſes connoiſſances de ce qui ſe paſſe actuellement dans ſes creatures. Mais ne pourroit-on point dire que les eſprits ne voyent point les mêmes veritez, mais des veritez ſemblables ? Dieu voit que 2 fois 2 ſont 4. Vous le voyez, je le voy. Voila trois veritez ſemblables, & non point une ſeule & unique verité.

ARISTE. Voilà trois perceptions ſemblables d'une ſeule & même verité : mais comment trois veritez ſemblables ? Et qui vous a dit qu'elles ſont ſemblables ? Avez-vous comparé vos idées avec les miennes, & avec celles de Dieu, pour en reconnoître clairement la reſſemblance ? Qui vous a dit que demain, que dans tous les ſiecles, vous

que Dieu eſt infiniment ſage, & cela eſſentiellement & par luy-méme, par la neceſſité de ſon être : Que les hommes ne peuvent être ſages que par la lumiere de la Sageſſe divine : Que cette lumiere leur eſt communiquée en conſequence de leur attention, qui eſt la cauſe occaſionnelle qui détermine l'efficace des loix generales de l'union de leur eſprit avec la Raiſon univerſelle, ainſi que nous expliquerons dans la ſuite, prouvons maintenant que Dieu eſt juſte.

XIII. Dieu renferme dans la ſimplicité de ſon être les idées de toutes choſes & leurs rapports infinis, generalement toutes les veritez. Or on peut diſtinguer en Dieu deux ſortes de veritez ou de rapports, des rapports de grandeur & des rapports de perfection, des veritez ſpeculatives & des veritez pratiques ; des rapports qui n'exigent par leur évidence que des iugemens, & d'autres rapports qui excitent encor des mouvemens. Ce n'eſt pas neanmoins que les rapports de perfection puiſſent être clairement connus, s'ils ne s'expriment par des rapports de grandeur. Mais il ne faut pas nous arrêter à cela. Deux fois deux ſont quatre: c'eſt un rapport d'égalité en grandeur ; c'eſt une verité ſpéculative qui n'excite point de mouvement dans l'ame, ni amour ni haine, ni eſtime ni mépris, &c. L'homme vaut mieux que la beſte : c'eſt un rapport d'inegalité en perfection, qui exige non ſeulement que l'eſprit s'y rende, mais que l'amour & l'eſtime ſe reglent par la connoiſſance de ce rapport ou de cette verité. Prenez donc garde.

Dieu renferme en luy tous les rapports de perfection. Or il connoît & il aime tout ce qu'il renferme dans la ſimplicité de ſon être. Donc il eſtime & il aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables & eſtimables. Il aime invinciblement l'Ordre immuable, qui ne conſiſte & ne peut conſiſter que dans les rapports de perfection

qui ſont entre ſes attributs, & entre les idées qu'il renferme dans ſa ſubſtance. Il eſt donc iuſte eſſentiellement & par luy-méme. Il ne peut pecher, puis que s'aimant invinciblement, il ne peut qu'il ne rende iuſtice à ſes divines perfections à tout ce qu'il eſt, à tout ce qu'il renferme. Il ne peut méme vouloir poſitivement & directement produire quelque déreglement dans ſon ouvrage, parce qu'il eſtime toutes les creatures ſelon la proportion de la perfection de leurs archetypes. Par exemple, il ne peut ſans raiſon vouloir que l'eſprit ſoit ſoûmis au corps : & ſi cela ſe trouve, c'eſt que maintenant l'homme n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Il ne peut favoriſer l'iniuſtice: & ſi cela eſt, c'eſt que l'uniformité de ſa conduite ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Le temps de ſa vengeance viendra. Il ne peut vouloir ce qui corrompt ſon ouvrage : & s'il s'y trouve des monſtres qui le défigurent, c'eſt qu'il rend plus d'honneur à ſes attributs par la ſimplicité & la generalité de ſes voyes, que par l'exemption des defauts qu'il permet dans l'Univers, ou qu'il y produit en conſequence des loix generales qu'il a établies pour de meilleurs effets que la generation des monſtres, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. Ainſi Dieu eſt iuſte en luy-même, iuſte dans ſes voyes, iuſte eſſentiellement; parce que toutes ſes volontez ſont neceſſairement conformes à l'Ordre immuable de la iuſtice qu'il ſe doit à luy-même & à ſes divines perfections.

Mais l'homme n'eſt point iuſte par luy-méme. Car l'Ordre immuable de la iuſtice, qui comprend tous les rapports de perfection de tous les êtres poſſibles & de toutes leurs qualitez, ne ſe trouvant qu'en Dieu, & nullement dans nos propres modalitez ; quand l'homme s'aimeroit par un mouvement dont il ſeroit luy-même la cauſe, bien loin que ſon amour propre pût le rendre iuſte, qu'il le corromproit infiniment plus que l'amour

propre

du plus ſcelerat des hommes. Car il n'y eut jamais d'ame aſſez noire, & poſſedée d'un amour propre ſi déreglé, que la beauté de l'Ordre immuable ne l'ait pû frapper en certaines occaſions. Nous ne ſommes donc parfaitement juſtes, que lors que voyant en Dieu ce que Dieu y voit luy-même, nous en jugeons comme luy, nous eſtimons & nous aimons ce qu'il aime & ce qu'il eſtime. Ainſi bien loin que nous ſoyons juſtes par nous-mêmes, nous ne ſerons parfaitement tels, que lors que delivrez de ce corps qui trouble toutes nos idées, nous verrons ſans obſcurité la Loy éternelle, ſur laquelle nous reglerons exactement tous les jugemens & tous les mouvemens de nôtre cœur. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dire que ceux qui ont la charité ſõt juſtes veritablement, quoy qu'ils forment ſouvent des jugemens fort injuſtes. Ils ſont juſtes dans la diſpoſition de leur cœur. Mais ils ne ſont pas juſtes en toute rigueur, parce qu'ils ne connoiſſent pas exactement tous les rapports de perfection qui doivent regler leur eſtime & leur amour.

XIV. ARISTE. Je comprens, Theodore, par ce que vous me dites là, que la juſtice auſſi-bien que la verité habitent, pour ainſi dire, éternellement dans une nature immuable. Le juſte & l'injuſte, auſſi-bien que le vray & le faux, ne ſont point des inventions de l'eſprit humain, ainſi que prétendent certains eſprits corrompus. Les hommes, diſent-ils, ſe ſont fait des loix pour leur mutuelle conſervation. C'eſt ſur l'amour propre qu'ils les ont fondées. Ils ſont convenus entr'eux: & par là ils ſe ſont obligez. Car celuy qui manque à la convention ſe trouvant plus foible que le reſte des contractans, il ſe trouve parmy des ennemis qui ſatisfont à leur amour propre en le puniſſant. Ainſi, par amour propre, il doit obſerver les loix du païs où il vit: non parce qu'elles ſont juſtes en elles-mêmes, car delà l'eau, di-

ſent-ils, on en obſerve de toutes contraires; mais parce qu'en s'y ſoûmettant on n'a rien à craindre de ceux qui ſont les plus forts. Selon eux, tout eſt naturellement permis à tous les hommes. Chaque particulier a droit à tout; & ſi je cede de mon droit, c'eſt que la force des concurrens m'y oblige. Ainſi l'amour propre eſt la regle de mes actions. Ma loy c'eſt une puiſſance étrangere; & ſi j'étois le plus fort, je rentrerois naturellement dans tous mes droits. Peut-on rien dire de plus brutal & de plus inſenſé? La force a deferé au lion l'empire ſur les autres brutes; & j'avouë que c'eſt ſouvent par elle que les hommes l'uſurpent les uns ſur les autres. Mais de croire que cela ſoit permis, & que le plus fort ait droit à tout, ſans qu'il puiſſe jamais commettre aucune injuſtice, c'eſt aſſûrément ſe ranger parmy les animaux, & faire de la ſocieté humaine une aſſemblée de beſtes brutes. Oüy, Theodore, je conviens que l'ordre immuable de la juſtice eſt eſt une loy dont Dieu même ne ſe diſpenſe jamais, & ſur laquelle il me ſemble que tous les eſprits doivent regler leur conduite. Dieu eſt juſte eſſentiellement & par la neceſſité de ſon être. Mais voyons un peu s'il eſt bon, miſericordieux, patient: car il me ſemble que tout cela ne peut gueres s'accorder avec la ſeverité de ſa juſtice.

XV. THEODORE. Vous avez raiſon, Ariſte. Dieu n'eſt ni bon, ni miſericordieux, ni patient: ſelon les idées vulgaires. Ces attributs tels qu'on les conçoit ordinairement ſont indignes de l'Etre infiniment parfait. Mais Dieu poſſede ces qualitez dans le ſens que la Raiſon nous l'apprend, & que l'Ecriture, qui ne peut ſe contredire, nous le fait croire. Pour expliquer tout cela plus diſtinctement, voyons d'abord ſi Dieu eſt eſſentiellement juſte en ce ſens qu'il récompenſe neceſſairement les bonnes œuvres, & qu'il punit indiſpenſablement tout ce qui l'offenſe, ou

qui bleſſe, pour ainſi dire, ſes attributs.

ARISTE. Je conçois bien, Theodore, que ſi les creatures ſont capables d'offenſer Dieu, il ne manquera pas de s'en vanger, luy qui s'aime par la neceſſité de ſon être. Mais que Dieu puiſſe en être offenſé, c'eſt ce qui ne me paroît pas concevable. Et ſi cela étoit poſſible, comme il s'aime neceſſairement, il n'auroit jamais donné l'être, ou du moins cette liberté ou cette puiſſance à des creatures capables de luy réſiſter. Eſt-ce que cela n'eſt pas évident ?

THEODORE. Vous me propoſez, Ariſte, une difficulté qui s'éclaircira bien-tôt. Suivez-moy, je vous prie, ſans me prévenir. N'eſt-il pas clair par ce que je viens de vous dire, que l'Ordre immuable eſt la loy de Dieu, la regle inviolable de ſes volontez, & qu'il ne peut s'empêcher d'aimer les choſes à proportion qu'elles ſont aimables ?

ARISTE. C'eſt ce que vous venez de démontrer.

THEODORE. Donc Dieu ne peut pas vouloir que ſes creatures n'aiment pas ſelon ce même Ordre immuable. Il ne peut les diſpenſer de ſuivre cette loy. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui merite le moins d'être aimé. Quoy, vous heſitez ! Eſt-ce que cela ne vous paroît pas certain ?

ARISTE. J'y trouve de la difficulté. Je ſuis convaincu par une eſpece de ſentiment interieur, que Dieu ne peut pas vouloir qu'on aime & qu'on eſtime davantage ce qui merite le moins d'être aimé & d'être eſtimé : mais je ne le voy pas bien clairement. Car que fait à Dieu nôtre amour & nôtre eſtime ? Rien du tout. Nous voulons peut-être qu'on nous eſtime nous, & qu'on nous aime, parce que nous avons tous beſoin les uns des autres. Mais Dieu eſt ſi au deſſus de ſes creatures, qu'apparemment il ne prend aucun interêſt dans

les jugemens que nous portons de luy & de ſes ouvrages. Cela a du moins quelque vraiſemblance.

THODORE. Cela n'en a que trop pour des eſprit corrompus. Il eſt vray, Ariſte, que Dieu ne craint & n'eſpere rien de nos jugemens. Il eſt indépendant : il ſe ſuffit abondamment à luy-méme. Cependant il prend neceſſairement interêt dans nos jugemens, & dans les mouvemens de nôtre cœur. En voicy la preuve. C'eſt que les eſprits n'ont une volonté, ou ne ſont capable de vouloir ou d'aimer, qu'à cauſe du mouvement naturel & invincible que Dieu leur imprime ſans ceſſe pour le bien. Or Dieu n'agit en nous que parce qu'il veut agir : & il ne peut vouloir agir que par ſa volonté, que par l'amour qu'il ſe porte à luy-méme & à ſes divines perfections. Et c'eſt l'Ordre de ces divines perfections qui eſt proprement ſa loy, puis qu'il eſt juſte eſſentiellement & par la neceſſité de ſon eſtre, ainſi que je viens de vous le prouver. Il ne peut donc pas vouloir que nôtre amour, qui n'eſt que l'effet du ſien, ſoit contraire au ſien, tende où le ſien ne tend pas. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui eſt le moins aimable. Il veut neceſſairement que l'Ordre immuable, qui eſt ſa loy naturelle, ſoit auſſi la nôtre. Il ne peut ni s'en diſpenſer, ni nous en diſpenſer. Et puis qu'il nous a faits tels que nous pouvons ſuivre ou ne ſuivre pas cette loy naturelle & indiſpenſable, il faut que nous ſoyons tels que nous puiſſions eſtre ou punis ou récompenſez. Oüy, Ariſte, ſi nous ſommes libres, c'eſt une conſequence que nous pouvons eſtre heureux ou malheureux : & ſi nous ſommes capables de bonheur ou de malheur, c'eſt une preuve certaine que nous ſommes libres. Un homme dont le cœur eſt déreglé par le mauvais uſage de ſa liberté, rentre dans l'Ordre de la juſtice que Dieu doit à ſes divines perfections,

ſi ce pecheur eſt malheureux à proportion de ſes deſordres. Or Dieu aime l'Ordre invinciblement. Donc il punit indiſpenſablement ce qui le bleſſe. Ce n'eſt pas que le pecheur offenſe Dieu, dans le ſens qu'un homme en offenſe un autre, ni que Dieu le puniſſe par le plaiſir qu'il trouve dans la vengeance. Mais c'eſt que Dieu ne peut qu'il n'agiſſe ſelon ce qu'il eſt, ſelon que l'exige l'Ordre immuable des rapports neceſſaires de tout ce qu'il renferme, dont la diſpoſition des parties de l'Univers doit porter le caractere. Ainſi Dieu n'eſt point indifferent à l'égard de la punition de nos deſordres. Il n'eſt ni clement, ni miſericordieux, ni bon ſelon les idées vulgaires, puis qu'il eſt juſte eſſentiellement, & par l'amour naturel & neceſſaire qu'il porte à ſes divines perfections. Il peut differer la récompenſe & la peine, ſelon que l'exige ou le permet l'ordre de ſa providence, qui l'oblige à ſuivre ordinairement les loix generales qu'il a établies pour gouverner le monde d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs. Mais il ne peut ſe diſpenſer de rendre toſt ou tard aux hommes ſelon leurs œuvres. Dieu eſt bon aux bons, méchant, pour ainſi dire, aux méchans, comme le dit l'Ecriture : *Cum electo electus eris & cum perverſo perverteris.* Il eſt clement & miſericordieux, mais c'eſt en ſon Fils & par ſon Fils : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut filium ſuum unigenitum daret, ut omnis, qui credit in eum, non pereat, ſed habeat vitam æternam.* Il eſt bon aux pecheurs en ce ſens, qu'il leur donne par Jeſus-Chriſt les graces neceſſaires pour changer la méchante diſpoſition de leur cœur, afin qu'ils ceſſent d'être pecheurs, qu'ils faſſent de bonnes œuvres ; & qu'étant devenus bons & juſtes, il puiſſe eſtre bon à leur égard, leur pardonner leurs pechez en vûë des ſatisfactions de Jeſus-Chriſt, & couronner ſes propres dons, ou les merites qu'ils auront acquis par le bon uſage

Pſ. 17. 27.

de la grace. Mais Dieu eſt toûjours ſevere, toûjours obſervateur exact des loix éternelles, toûjours agiſſant ſelon ce qu'il eſt, ſelon ce qu'exigent ſes propres attributs, ou cet Ordre immuable des rapports neceſſaires des perfections divines, que renferme la ſubſtance qu'il aime invinciblement & par la neceſſité de ſon eſtre. Tout cela, Ariſte, eſt conforme à l'Ecriture, auſſi-bien qu'à la notion qu'ont tous les hommes de l'Etre infiniment parfait; quoy que cela ne s'accorde nullement avec les idées groſſieres de ces pecheurs ſtupides & endurcis, qui veulent un Dieu humainement debonnaire & indulgent, ou un Dieu qui ne ſe meſle point de nos affaires, & qui ſoit indifferent ſur la vie que nous menons.

ARISTE. Je ne croy pas qu'on puiſſe douter de ces veritez.

THEODORE. Penſez y bien, Ariſte, afin d'en demeurer convaincu, non ſeulement par une eſpece de ſentiment interieur, par lequel Dieu en perſuade interieurement tous ceux dont le cœur n'eſt point endurcy & entierement corrompu, mais encore par une évidence telle que vous puiſſiez le démontrer à ces rares genies, qui croyent avoir trouvé dans l'amour propre les vrais principes de la morale naturelle.

IX. ENTRETIEN.

Que Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt. Qu'il a tout fait pour ſa gloire en Jeſus-Chriſt, & qu'il n'a point formé ſes deſſeins ſans avoir égard aux voyes de les executer.

I. THEODORE. Que penſez-vous aujourd'huy, Ariſte, de ce que nous diſmes hier. Avez-vous bien contemplé la notion de l'infiny, de l'Etre ſans reſtriction, de l'Etre infiniment parfait? & pouvez-vous maintenant l'enviſager toute pure, ſans la reveſtir des idées des creatures,

ſans l'incarner, pour ainſi dire, ſans la limiter, ſans la corrompre pour l'accommoder à la foibleſſe de l'eſprit humain ?

ARISTE. Ah, Theodore, qu'il eſt difficile de ſeparer de la notion de l'être les idées de tels & tels êtres ! qu'il eſt difficile de ne rien attribuer à Dieu de ce qu'on ſent en ſoy-même ! Nous humaniſons à tous momens la divinité : nous limitons naturellement l'infiny. C'eſt que l'eſprit veut comprendre ce qui eſt incomprehenſible : il veut voir le Dieu inviſible. Il le cherche dans les idées des creatures : il s'arrête à ſes propres ſentimens qui le touchent & qui le penêtrent. Mais que tout cela eſt éloigné de repreſenter la divinité ! & que ceux qui iugent des perfections divines par le ſentiment interieur de ce qui ſe paſſe en eux, portent des jugemens étranges des attributs de Dieu, & de la providence adorable ! J'entre voy ce que je vous dis : mais ie ne le voy pas encore aſſez bien pour m'en expliquer.

THEODORE. Vous avez medité, Ariſte. Je le ſens bien par vôtre réponſe. Vous comprenez que pour juger ſolidement des attributs divins & des regles de la providence, il faut écarter ſans ceſſe de la notion de l'être les idées de tels & tels êtres, & ne conſulter jamais ſes propres ſentimens interieurs. Cela ſuffit. Continuons nôtre route ; & prenons garde tous trois que nous ne donnions dans ce dangereux écueil de juger de l'infiny par quelque choſe de finy.

ARISTE. Nous y donnerons aſſurément, Theodore, car tous les courans nous y portent. Je l'ay bien éprouvé depuis hier.

THEODORE. Je le croy, Ariſte. Mais peut-être n'y ferons-nous pas naufrage. Du moins n'y donnons pas inconſiderément comme le commun des hommes. J'eſpere que nous éviterons par nôtre vigilance mutuelle un bon nombre d'erreurs dangereuſes dans leſquelles on ſe précipite aveu-

glément. Ne flattons point, Ariſte, nôtre pareſſe naturelle. Courage, nôtre Maître commun qui eſt l'auteur de nôtre foy, nous en donnera quelque intelligence, ſi nous ſçavons l'interroger avec une attention ſerieuſe, & avec le reſpect & la ſoûmiſſion qui eſt duë à ſa parole, & à l'autorité infaillible de ſon Egliſe. Commençons donc.

II. Hier, Ariſte, vous demeuraſtes d'accord que Dieu connoiſſoit & qu'il vouloit, non parce que nous connoiſſons & que nous voulons, mais parce que connoître & vouloir ſont de veritables perfections. Qu'en penſez-vous maintenant ? Je pretens aujourd'huy conſiderer la Divinité dans ſes voyes, & comme ſortant, pour ainſi dire, hors d'elle-même, comme prenant le deſſein de ſe répandre au dehors dans la production de ſes creatures. Ainſi il faut bien s'aſſurer que Dieu connoît & qu'il veut, puis que ſans cela il eſt impoſſible de comprendre qu'il puiſſe rien produire au dehors. Car comment agiroit-il ſagement ſans connoiſſance ? Comment formeroit-il l'Univers ſans le vouloir ? Croyez-vous donc, Ariſte, que celuy qui ſe ſuffit à luy-même, ſoit capable de former quelque deſir ?

ARISTE. Vous m'interrogez de maniere que vous faites toûjours naître en moy de nouveaux doutes. Je voy bien que c'eſt que vous ne voulez pas me ſurprendre, ni laiſſer derriere nous quelque retraite aux préjugez. Hé bien donc, Theodore, je ne doute nullement que Dieu ne connoiſſe : mais je doute qu'il puiſſe jamais rien vouloir, & qu'il ait jamais rien voulu. Car que pourroit-il vouloir, luy qui ſe ſuffit pleinement à luy-même ? Nous voulons nous autres : mais c'eſt une marque de nôtre indigence. N'ayant pas ce qu'il nous faut, nous le deſirons. Mais l'Etre infiniment parfait ne peut rien vouloir, rien deſirer ; puis qu'il voit bien que rien ne luy manque.

THEODORE. Oh, oh, Ariſte! vous me ſurprenez. *Dieu ne peut rien vouloir.* Mais quoy! l'Etre infiniment parfait peut-il nous avoir créez malgré luy, ou ſans l'avoir bien voulu? Nous ſommes, Ariſte: ce fait eſt conſtant.

ARISTE. Oüy nous ſommes: mais nous ne ſommes point faits. Nôtre nature eſt éternelle. Nous ſommes une émanation neceſſaire de la Divinité. Nous en faiſons partie. L'Etre infiniment parfait c'eſt l'Univers, c'eſt l'aſſemblage de tout ce qui eſt.

THEODORE. Encore!

ARISTE. Ne penſez pas, Theodore, que je ſois aſſez impie & aſſez inſenſé pour donner dans ces rêveries. Mais je ſuis bien aiſe que vous m'appreniez à les refuter. Car j'ay oüi dire qu'il y a des eſprits aſſez corrompus pour s'en être laiſſé charmer.

THEODORE. Je ne ſçay, Ariſte, ſi tout ce qu'on dit maintenant de certaines gens eſt bien ſeur; & ſi mêmes ces anciens Philoſophes, qui ont imaginé l'opinion que vous propoſez, l'ont jamais cruë veritable. Car quoy qu'il y ait peu d'extravagances dont les hommes ne ſoient capables, je croirois volontiers que ceux qui produiſent de ſemblables chimeres n'en ſont gueres perſuadez. Car enfin l'Auteur qui a renouvellé cette impieté, convient que Dieu eſt l'Etre infiniment parfait. Et cela étant, comment auroit-il pû croire que tous les êtres créez ne ſont que des parties, ou des modifications de la Divinité? Eſt-ce une perfection que d'être injuſte dans ſes parties, malheureux dans ſes modifications, ignorant, inſenſé, impie? Il y a plus de pecheurs que de gens de bien, plus d'idolâtres que de Fidéles: quel deſordre, quel combat entre la Divinité & ſes parties! Quel monſtre, Ariſte, quelle épouvantable & ridicule chimere! Un Dieu neceſſairement haï, blaſphemé, mépriſé, ou du

moins ignoré par la meilleure partie de ce qu'il eſt : car combien peu de gens s'aviſent de reconnoître une telle Divinité ? Un Dieu neceſſairement ou malheureux, ou inſenſible dans le plus grand nombre de ſes parties ou de ſes modifications, un Dieu ſe puniſſant, ou ſe vangeant de ſoy-même. En un mot un Etre infiniment parfait compoſé neanmoins de tous les deſordres de l'Univers. Quelle notion plus remplie de contradictions viſibles ! Aſſurément s'il y a des gens capables de ſe forger un Dieu ſur une idée ſi monſtrueuſe, ou c'eſt qu'ils n'en veulent point avoir, ou bien ce ſont des eſprits nez pour chercher dans l'idée du cercle toutes les proprietez des triangles. Croyez moy, Ariſte, jamais homme de bon ſens n'a été bien perſuadé de cette folie, quoy que pluſieurs perſonnes l'ayent ſoûtenuë, comme en étant bien perſuadez. Car l'amour propre eſt ſi bizarre, qu'il peut bien nous donner des motifs d'en faire confidence à nos compagnons de débauche, & de vouloir en paroître bien convaincus. Mais il eſt impoſſible de la croire veritable, pour peu qu'on ſoit capable de raiſonner, & de craindre de ſe tromper. Ceux qui la ſoûtiennent n'en peuvent être interieurement perſuadez, ſi la corruption de leur cœur ne les a tellement aveuglez, que ce ſeroit perdre le temps que de pretendre les éclairer. Revenons donc, Ariſte.

III. Nous ſommes : ce fait eſt conſtant. Dieu eſt infiniment parfait. Donc nous dépendons de luy. Nous ne ſommes point malgré luy. Nous ne ſommes que parce qu'il veut que nous ſoyons. Mais comment Dieu peut-il vouloir que nous ſoyons, luy qui n'a nul beſoin de nous ? Comment un être à qui rien ne manque, qui ſe ſuffit pleinement à luy-même, peut-il vouloir quelque choſe ? Voilà ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Il me ſemble qu'il eſt facile de la lever. Car il n'y a qu'à dire que Dieu n'a pas creé

le monde pour luy, mais pour nous.

THEODORE. Mais nous, pour qui nous a-t'il créez ?

ARISTE. Pour luy-même.

THEODORE. La difficulté revient. Car Dieu n'a nul besoin de nous.

ARISTE. Disons donc, Theodore, que Dieu ne nous a faits que par pure bonté, par pure charité pour nous-mêmes.

THEODORE. Ne disons pas cela, Ariste, du moins sans l'expliquer. Car il me paroît évident que l'Etre infiniment parfait s'aime infiniment, s'aime necessairement : que sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à luy-même, & à ses divines perfections : que le mouvement de son amour ne peut, comme en nous, luy venir d'ailleurs, ni par consequent le porter ailleurs : qu'étant uniquement le principe de son action, il faut qu'il en soit la fin : qu'en Dieu en un mot, tout autre amour que l'amour propre seroit dereglé, ou contraire à l'Ordre immuable qu'il renferme, & qui est la loy inviolable des volontez divines. Nous pouvons dire que Dieu nous a faits par pure bonté, en ce sens qu'il nous a faits sans avoir besoin de nous. Mais il nous a faits pour luy. Car Dieu ne peut vouloir que par sa volonté ; & sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à luy-même. La raison, le motif, la fin de ses decrets ne peut se trouver qu'en luy.

ARISTE. Je sens de la peine à me rendre à vos raisons, quoy qu'elles me paroissent évidentes.

THEOTIME. Ne voyez-vous pas, Ariste, que c'est humaniser la Divinité, que de chercher hors d'elle le motif & la fin de son action ? Mais si cette pensée, de faire agir Dieu uniquement par pure bonté pour les hommes, vous charme si fort, d'où vient qu'il y aura vingt fois, cent fois plus de reprouvez que d'élûs ?

ARISTE. C'eſt le peché du premier homme.

THEOTIME. Ouy. Mais que Dieu n'empêchoit-il ce peché ſi funeſte à des creatures qu'il fait, & qu'il a faites par pure bonté ?

ARISTE. Il a eu ſes raiſons.

THEOTIME. Dieu a donc en luy-même de bonnes raiſons de tout ce qu'il fait, leſquelles ne s'accordent pas toûjours avec une certaine idée de bonté & de charité fort agreable à nôtre amour propre, mais qui eſt contraire à la Loy divine, à cet Ordre immuable qui renferme toutes les bonnes raiſons que Dieu peut avoir.

ARISTE. Mais, Theotime, puis que Dieu ſe ſuffit à luy-même, pourquoy prendre le deſſein de créer ce monde ?

THEOTIME. Dieu a ſes raiſons, ſa fin, ſon motif, tout cela en luy-même. Car avant ſes decrets que pouvoit-il y avoir qui le determinaſt à les former ? Comme Dieu ſe ſuffit à luy-même, c'eſt avec une liberté entiere qu'il s'eſt determiné à créer le monde. Car ſi Dieu avoit beſoin de ſes creatures, comme il s'aime invinciblement, il les produiroit neceſſairement. Ouy, Ariſte, tout ce qu'on peut legitimement conclure de ce que Dieu ſe ſuffit à luy-même, c'eſt que le monde n'eſt pas une émanation neceſſaire de la Divinité, ce que la foy nous enſeigne. Mais de s'imaginer que l'abondance divine puiſſe rendre Dieu impuiſſant, c'eſt aller contre un fait conſtant, & priver le Createur de la gloire qu'il tirera éternellement de ſes creatures.

IV. ARISTE. Comment cela, Theotime ? Eſt-ce que Dieu, a crée le monde à cauſe de la gloire qu'il en devoit retirer ? Si cette gloire a été le motif qui a déterminé le Createur, voilà donc quelque choſe d'étranger à Dieu qui le détermine à agir. D'où vient que Dieu s'eſt privé de cette gloire pendant une éternité ? Mais gloire ! Que voulez-vous dire par ce mot ? Aſſûrement,

Theotime,

Theotime, vous vous engagez là dans un pas dont vous aurez de la peine à vous tirer.

THEOTIME. Ce pas eſt difficile. Mais Theodore qui le franchit heureuſement, ne m'y laiſſera pas engagé.

ARISTE. Quoy, Theodore ! Dieu a fait l'Univers pour ſa gloire. Vous approuvez cette penſée ſi humaine, & ſi indigne de l'Etre infiniment parfait ! Prenez, je vous prie, la parole au lieu de Theotime : expliquez vous.

THEODORE. C'eſt icy, Ariſte, qu'il faut bien de l'attention & de la vigilance, pour ne pas donner dans l'écueil que vous ſçavez. Prenez garde que je n'y échouë.

Lors qu'un Architecte a fait un édifice commode & d'une excellente architecture, il en a une ſecrete complaiſance, parceque ſon ouvrage luy rend témoignage de ſon habileté dans ſon art. Ainſi on peut dire que la beauté de ſon ouvrage luy fait honneur, parce qu'elle porte le caractere des qualitez dont il ſe glorifie, des qualitez qu'il eſtime & qu'il aime, & qu'il eſt bien-aiſe de poſſeder. Que s'il arrive de plus, que quelqu'un s'arrête pour contempler ſon édifice, & pour en admirer la conduite & les proportions, l'architecte en tire une ſeconde gloire, qui eſt encore principalement fondée ſur l'amour & l'eſtime qu'il a des qualitez qu'il poſſede, & qu'il ſeroit bien-aiſe de poſſeder dans un degré plus éminent. Car s'il croyoit que la qualité d'architecte fuſt indigne de luy, s'il mépriſoit cet art ou cette ſcience, ſon ouvrage ceſſeroit de luy faire honneur ; & ceux qui le louëroient de l'avoir conſtruit, luy donneroient de la confuſion.

ARISTE. Prenez garde, Theodore : vous allez droit donner dans l'écueil.

THEODORE. Tout cecy, Ariſte, n'eſt qu'une comparaiſon : ſuivez moy Il eſt certain

que Dieu s'aime neceſſairement & toutes ſes qualitez. Or il eſt évident qu'il ne peut agir que ſelon ce qu'il eſt. Donc ſon ouvrage portant le caractere des attributs dont il ſe glorifie, il luy fait honneur. Dieu s'eſtimant & s'aimant invinciblement, il trouve ſa gloire, il a de la complaiſance dans un ouvrage qui exprime en quelque maniere ſes excellentes qualitez. Voilà donc un des ſens ſelon lequel Dieu agit pour ſa gloire. Et, comme vous voyez, cette gloire ne luy eſt point étrangere: car elle n'eſt fondée que ſur l'eſtime & l'amour qu'il a pour ſes propres qualitez. Qu'il n'y ait point d'intelligences qui admirent ſon ouvrage: qu'il n'y ait que des hommes inſenſez ou ſtupides qui n'en découvrent point les merveilles: qu'ils le mépriſent au contraire cet ouvrage admirable, qu'ils le blaſphement, qu'ils le regardent, à cauſe des monſtres qui s'y trouvent, comme l'effet neceſſaires d'une nature aveugle: qu'ils ſe ſcandaliſent de voir l'innocence opprimée, & l'injuſtice ſur le Thrône; Dieu n'en tire pas moins de cette gloire pour laquelle il agit, de cette gloire qui a pour principe l'amour & leſtime qu'il a de ſes qualitez, de cette gloire qui le détermine toûjours à agir ſelon ce qu'il eſt, ou d'une maniere qui porte le caractere de ces attributs. Ainſi, ſuppoſé que Dieu veuille agir, il ne peut qu'il n'agiſſe pour ſa gloire ſelon ce premier ſens; puis qu'il ne peut qu'il n'agiſſe ſelon ce qu'il eſt, & par l'amour qu'il ſe porte à luy-méme & à ſes divines perfections. Mais comme il ſe ſuffit à luy-même, cette gloire ne peut le déterminer invinciblement à vouloir agir: & je croy même que cette ſeule gloire ne peut être un motif ſuffiſant de le faire agir, s'il ne trouve le ſecret de rendre divin ſon ouvrage, & de le proportionner à ſon action qui eſt divine. Car enfin l'Univers, quelque grand, quelque parfait qu'il puiſſe être, tant qu'il ſera finy, il ſera indigne de l'action d'un Dieu, dont le prix

eſt infiny. Dieu ne prendra donc pas le deſſein de le produire. C'eſt à mon ſens ce qui fait la plus grande difficulté.

V. ARISTE. Pourquoy cela, Theodore? Il eſt facile de la lever cette difficulté. Faiſons le monde infiny. Compoſons le d'un nombre infiny de tourbillons. Car pourquoy s'imaginer un grand ciel qui environne tous les autres, & au delà duquel il n'y ait plus rien ?

THEODORE. Non, Ariſte: laiſſons à la creature le caractere qui luy convient : ne luy donnons rien qui approche des attributs divins. Mais tâchons neanmoins de tirer l'Univers de ſon état profane, & de le rendre par quelque choſe de divin, digne de la complaiſance divine, digne de l'action d'un Dieu dont le prix eſt infiny.

ARISTE. Comment cela ?

THEODORE. Par l'union d'une perſonne divine.

ARISTE. Ah, Theodore ! vous avez toûjours recours aux veritez de la foy pour vous tirer d'affaire. Ce n'eſt pas là philoſopher.

THEODORE. Que voulez-vous, Ariſte ? c'eſt que j'y trouve mon compte ; & que ſans cela je ne puis trouver le denoüement de mille & mille difficultez. Quoy donc eſt-ce que l'Univers ſanctifié par Jeſus-Chriſt, & ſubſiſtant en luy, pour ainſi dire, n'eſt pas plus divin, plus digne de l'action de Dieu, que tous vos tourbillons infinis ?

ARISTE. Oüy ſans doute. Mais ſi l'homme n'eût point peché, le Verbe ne ſe ſeroit point incarné.

THEODORE. Je ne ſçay, Ariſte. Mais quoy que l'homme n'eût point peché, une perſonne divine n'auroit pas laiſſé de s'unir à l'Univers pour le ſanctifier, pour le tirer de ſon état prophane, pour le rendre divin, pour luy donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour ſa gloire, en reçeût une qui répondît par-

faitement à ſon action. Eſt-ce que le Verbe ne peut s'unir à l'ouvrage de Dieu ſans s'incarner ? Il s'eſt fait homme : mais ne pouvoit-il pas ſe faire Ange ? Il eſt vray qu'en ſe faiſant homme, il s'unit en même temps aux deux ſubſtances, eſprit & corps, dont l'Univers eſt compoſé ; & que par cette union il ſanctifie toute la nature. C'eſt pour cela que je ne ſçay point ſi le peché a été la ſeule cauſe de l'incarnation du Fils de Dieu. Mais Dieu a pû faire à l'Ange la grace qu'il a faite à l'homme. Au reſte, Dieu a prévû & permis le peché. Cela ſuffit. Car c'eſt une preuve certaine que l'Univers réparé par Jeſus-Chriſt vaut mieux que le même Univers dans ſa premiere conſtruction : autrement Dieu n'auroit jamais laiſſé corrompre ſon ouvrage. C'eſt une marque aſſûrée que le principal des deſſeins de Dieu c'eſt l'incarnation de ſon Fils: Voyons donc, Ariſte, comment Dieu agit pour ſa gloire. Juſtifions cette propoſition qui vous a paru ſi commune, & peut-être ſi vuide de ſens & ſi inſoûtenable.

VI. Premierement Dieu penſe à un ouvrage qui par ſon excellence & par ſa beauté exprime des qualitez qu'il aime invinciblement, & qu'il eſt bienaiſe de poſſeder. Mais cela neanmoins ne luy ſuffit pas pour prendre le deſſein de le produire, parce qu'un monde finy, un monde prophane n'ayant encore rien de divin, il ne peut avoir de rapport à ſon action qui eſt divine. Que fait-il ? Il le rend divin par l'union d'une perſonne divine. Et par là il le releve infiniment, & reçoit de luy, à cauſe principalement de la Divinité qu'il luy communique, cette premiere gloire qui ſe rapporte avec celle de cet Architecte, qui a conſtruit une maiſon qui luy fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez qu'il ſe glorifie de poſſeder. Dieu reçoit, dis-je, cette premiere gloire rehauſſée, pour ainſi dire, d'un éclat infiny. Neanmoins Dieu ne tire que de luy-méme la gloire qu'il reçoit de la ſanctification de ſon Egliſe, ou de cette maiſon ſpirituel-

le dont nous ſommes les pierres vivantes ſanctifiées par Jeſus-Chriſt.

Cet Architecte reçoit encore une ſeconde gloire des ſpectateurs & des admirateurs de ſon édifice : & c'eſt peut-être dans la vuë de cette eſpece de gloire qu'il s'eſt efforcé de le faire le plus magnifique & le plus ſuperbe qu'il a pû. Auſſi eſt-ce dans la vuë du culte que nôtre Souverain Prêtre devoit établir en l'honneur de la Divinité, que Dieu s'eſt reſolu de ſe faire un temple dans lequel il fût éternellement glorifié. Oüy, Ariſte, viles & mépriſables creatures que nous ſommes, nous rendons par nôtre divin Chef, & nous rendons éternellement à Dieu des honneurs divins, des honneurs dignes de la Majeſté Divine, des honneurs que Dieu reçoit, & qu'il recevera toûjours avec plaiſir. Nos adorations & nos loüanges ſont en Jeſus-Chriſt des ſacrifices de bonnes odeur. Dieu ſe plaît dans ces ſacrifices ſpirituels & divins ; & s'il s'eſt repenty d'avoir établi un culte charnel, & mémes d'avoir fait l'homme : il en a iuré par luy-même, iamais il ne ſe repentira de l'avoir réparé, de l'avoir ſanctifié, de nous avoir faits ſes Prêtres ſous nôtre Souverain Pontife le vray Melchiſedech. Dieu nous regarde en Jeſus-Chriſt comme des Dieux, comme ſes enfans, comme ſes heritiers, & comme les coheritiers de ſon Fils bien aimé. Il nous a adoptez en ce cher Fils. C'eſt par luy qu'il nous donne accés auprés de ſa Maieſté Suprême. C'eſt par luy qu'il ſe complaît dans ſon ouvrage. C'eſt par ce ſecret qu'il a trouvé dans ſa ſageſſe, qu'il ſort hors de luy-même, s'il eſt permis de parler ainſi, hors de ſa ſainteté qui le ſepare infiniment de toutes les creatures; qu'il ſort, dis-ie, avec une magnificence dont il tire une gloire capable de le contenter. L'Homme-Dieu le précede par tout dans ſes voyes, il iuſtifie tous ſes deſſeins, & luy fait rendre par ſes creatures des honneurs dont il doit être content. Jeſus-Chriſt ne paroît que dans la plenitu-

Hebr. 7. 20 20.21. 6. 17.

1 *Pet.* 2. 9. 1. *Ioan.* 3. 1. 22. *Rom.* 8 16. 17.

de des temps ; mais il eſt avant tous les ſiecles dans les deſſeins du Createur : & lors qu'il naiſt en Bethlehem, c'eſt alors que le voilà Dieu glorifié ; c'eſt alors que le voilà ſatisfait de ſon ouvrage. Tous les eſprits bienheureux reconnoiſſent cette verité, lors que l'Ange annonce aux paſteurs la naiſſance du Sauveur. *Gloire à Dieu*, diſent-ils, tous d'un commun accord, *paix en terre*, *Luc. 2.* *Dieu ſe complaît dans les hommes.* Oüy aſſûrément l'incarnation du Verbe eſt le premier & le principal des deſſeins de Dieu. C'eſt ce qui juſtifie ſa conduite. C'eſt, ſi je ne me trompe, le ſeul denoüement de mille & mille difficultez, de mille & mille contradictions apparentes.

Traité de la Nature & de la Grace. 1. Diſc. & 2. & 3 Eclairciſſement.

L'homme, Ariſte, eſt pecheur : il n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Dieu a donc laiſſé corrompre ſon ouvrage. Accordez cela avec ſa ſageſſe & avec ſa puiſſance. Tirez vous ſeulement de ce méchant pas ſans le ſecours de l'Homme-Dieu, ſans adme...e de Mediateur, ſans concevoir que Dieu a eu principalement en vuë l'incarnation de ſon Fils. Je vous en défie avec tous les principes de la meilleure Philoſophie. Pour moy je vous l'avouë, je me trouve court à tous momens, lors que je prétens philoſopher ſans le ſecours de la foy. C'eſt elle qui me conduit & qui me ſoûtient dans mes recherches ſur les veritez qui ont quelque rapport à Dieu, comme ſont celles de la Metaphyſique. Car pour les veritez mathematiques, celles qui meſurent les grandeurs, les nombres, les temps, les mouvemens, tout ce qui ne differe que par le plus & par le moins ; je demeure d'accord que la foy ne ſert de rien pour les découvrir, & que l'experience ſuffit avec la raiſon pour ſe rendre ſçavant dans toutes les parties de la Phyſique.

VII. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, ce que vous me dites là, & je le trouve aſſez conforme à la raiſon. Je ſens même une ſecrette joye de voir qu'en ſuivant la foy on s'éleve à l'intel-

ligence des veritez que Saint Paul nous apprend en plusieurs endroits de ses admirables Epîtres. Mais il se présente à mon esprit deux petites difficultez. La premiere, c'est qu'il semble que Dieu n'a pas été parfaitement libre dans la production de son ouvrage, puis qu'il en tire une gloire infinie & qui le contente si fort. La seconde, c'est que du moins il ne devoit pas se priver une éternité de la satisfaction qu'il a de se voir si divinement honoré par ses creatures.

THEODORE. Je vous répons, Ariste, que l'Etre infiniment parfait se suffit pleinement à luy-même, & qu'ainsi il n'aime invinciblement & necessairement que sa propre substance, que ses divines perfections. Cela est évident, & suffit pour vôtre premiere difficulté. Mais pour la seconde, prenez garde que Dieu ne doit jamais rien faire qui dement ses qualitez, & qu'il doit laisser aux cratures essentiellement dépendantes toutes les marques de leur dépendance. Or le caractere essentiel de la dépendance, c'est de n'avoir point été. Un monde éternel paroît être une émanation necessaire de la Divinité. Il faut que Dieu marque qu'il se suffit tellement à luy-même, qu'il a pû se passer durant une éternité de son ouvrage. Il en tire par Jesus-Christ une gloire qui le contente. Mais il ne la recevroit pas cette gloire, si l'incarnation étoit éternelle, parce que cette incarnation blesseroit ses attributs, qu'elle doit honorer autant que cela est possible.

ARISTE. Je vous l'avouë, Theodore. Il n'y a que l'Etre necessaire & independant qui doive être éternel. Tout ce qui n'est pas Dieu doit porter la marque essentielle de sa dépendance. Cela me paroît évident. Mais Dieu sans faire le monde éternel, pouvoit le créer plûtôt qu'il n'a fait de mille milions de siecles. Pourquoy tant retarder un ouvrage dont il tire tant de gloire?

THEODORE. Il ne l'a point retardé, Ariste.

Le tôt & le tard ſont des propritez du temps qui n'ont nul rapport à l'éternité. Si le monde avoit été creé mille millions de ſiecles plûtôt qu'il ne l'a été, on pourroit vous faire la même inſtance, & la recommencer ſans ceſſe à l'infiny. Ainſi Dieu n'a point crée trop tard ſon ouvrage, puis qu'il a fallu qu'une éternité le précedaſt, & que le tôt & le tard de mille millions de ſiecles n'avancent & ne reculent point par rapport à l'éternité.

ARISTE. Je ne ſçay que vous répondre, Theodore. Je penſeray à ce que vous venez de me dire, que Dieu n'agit que pour ſa gloire, que pour l'amour qu'il ſe porte à luy-même : car je conçois que ce principe renferme bien des conſequences. Mais, Theotime, qu'en penſez-vous ?

VIII. THEODORE. Ce principe me paroît inconteſtable. Car il eſt évident que l'Etre infiniment parfait ne peut trouver qu'en luy-même le motif de ſes volontez, & les raiſons de ſa conduite. Mais je ne ſçay, je voudrois bien, ce me ſemble, que Dieu nous aimât un peu davantage, ou qu'il fiſt quelque choſe uniquement pour l'amour de nous. Car enfin l'Ecriture nous apprend que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné ſon Fils unique. Voilà un grand don, Ariſte, & qui ſemble marquer un amour un peu plus deſintereſſé que celuy que Theodore luy attribuë.

ARISTE. Hé bien, Theodore, que dites-vous à cela ?

THEODORE. Que Theotime donne dans l'écueil, ou plûtôt qu'il ſe ſent dans le courant qui l'y porte ; ſi ce n'eſt peut-être qu'il veut voir dans quelles diſpoſitions vous êtes.

ARISTE. Vous ne répondez pas

THEODORE. C'eſt que je voudrois bien que vous le fiſſiez vous-même. Mais puis que vous voulez vous taire, donnez vous du moins la peine de bien prendre ma penſée. Je croy, Ariſte, que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné ſon

Fils, ainſi que le dit l'Ecriture. Mais je croy auſſi ce que m'apprend la même Ecriture, qu'il a tant aimé ſon Fils, qu'il nous a donnez à luy, & toutes les nations de la terre. Enfin, je croy encore, à cauſe de l'Ecriture, que s'il nous a predeſtinez en ſon Fils, & s'il a choiſi ſon Fils pour le premier des predeſtinez, c'eſt parce qu'il en vouloit faire ſon Pontife, pour recevoir de luy, & de nous par luy, les adorations qui luy ſont duës. Car voicy en deux mots l'ordre des choſes. Tout eſt à nous : nous ſommes à Jeſus-Chriſt : & Jeſus-Chriſt eſt à Dieu. *Omnia veſtra ſunt*, dit Saint Paul, *ſive præſentia, ſive futura : vos autem Chriſti : Chriſtus autem Dei.* C'eſt que Dieu eſt neceſſairement la fin de toutes ſes œuvres.

Ioan 3. 16. Iſ. 2. 8. Matth. 28. 18. Eph. 1.

1. Cor. 3. 22.

Concevez diſtinctement, Ariſte, Que Dieu aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables; que la loy qu'il ſuit inviolablement n'eſt que l'Ordre immuable, que je vous ay dit pluſieurs fois ne pouvoir conſiſter que dans les rapports neceſſaires des perfections divines. En un mot, concevez que Dieu agit ſelon ce qu'il eſt : & vous comprendrez ſans peine, qu'il nous aime ſi fort, qu'il fait pour nous tout ce qu'il peut faire, agiſſant comme il doit agir. Vous comprendrez que Dieu aime les natures qu'il a faites, tant qu'elles ſont telles qu'il les a faites : qu'il les aime, dis-ie, ſelon le degré de perfection que renferment leurs archetypes ; & qu'il les rendra d'autant plus heureuſes qu'elles l'auront merité en ſe conformant à ſa Loy. Vous comprendrez que Dieu d'abord a creé l'homme juſte & ſans aucun defaut ; & que s'il l'a fait libre, c'eſt qu'il a voulu le rendre heureux, ſans manquer à ce qu'il ſe doit à luy-même. Vous croirez aiſément, que l'homme devenu pecheur, quoyque digne de la colere divine, Dieu peut encore l'aimer avec tant de charité & de bonté que d'envoyer ſon Fils pour le délivrer de ſes pechez. Vous ne douterez pas que Dieu cherit tellement

l'homme ſanctifié par Jeſus-Chriſt, qu'il luy fait part de ſon heritage & d'une éternelle felicité. Mais vous ne comprendrez jamais que Dieu agiſſe uniquement pour ſes creatures, ou par un mouvement de pure bonté, dont le motif ne trouve point ſa raiſon dans les attributs divins. Encore un coup, Ariſte, Dieu peut ne point agir : mais s'il agit, il ne le peut qu'il ne ſe regle ſur luy-même, ſur la Loy qu'il trouve dans ſa ſubſtance. Il peut aimer les hommes : mais il ne le peut qu'à cauſe du rapport qu'ils ont avec luy. Il trouve dans la beauté que renferme l'archetype de ſon ouvrage un motif de l'executer : mais c'eſt que cette beauté luy fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez dont il ſe glorifie, & qu'il eſt bien-aiſe de poſſeder. Ainſi l'amour que Dieu nous porte n'eſt point intereſſé en ce ſens, qu'il ait quelque beſoin de nous : mais il l'eſt en ce ſens, qu'il ne nous aime que par l'amour qu'il ſe porte à luy-même & à ſes divines perfections, que nous exprimons par nôtre nature, (c'eſt la premiere gloire que tous les êtres rendent neceſſairement à leur auteur) & que nous adorons par des jugemens & des mouvemens qui luy ſont dûs. C'eſt la ſeconde gloire que nous donnons à Dieu par nôtre Souverain Prêtre Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

THEOTIME. Tout cela, Theodore, me paroît ſuffiſamment expliqué. L'Etre infiniment parfait ſe ſuffit pleinement à luy-même ; c'eſt un des noms que Dieu ſe donne dans l'Ecriture. Et cependant il a tout fait pour luy : *Omnia propter ſemetipſum operatus eſt Dominus.* Prov. 16. 4. Il a tout fait en Jeſus-Chriſt & par Jeſus-Chriſt : *Omnia per ipſum & in ipſo creata ſunt* ; Col. 1. 16. tout pour la gloire qu'il retire de ſon Egliſe en Jeſus-Chriſt : *Ipſi gloria in Eccleſia & in Chriſto Jeſu in omnes generationes ſæculi ſæculorum.* Eph. 3. 21. Les Epîtres de S. Paul ſont toutes remplies de ces veritez. C'eſt là le fonde-

ment de nôtre Religion : & vous nous avez fait voir qu'il n'y a rien de plus conforme à la Raiſon, & à la notion la plus exacte de l'Etre infiniment parfait. Paſſons à quelque autre choſe. Quand Ariſte aura bien penſé à tout cecy, j'eſpere qu'il en demeurera convaincu.

ARISTE. J'en ſuis déja bien perſuadé, Theotime : & il ne tient pas à moy que Theodore ne deſcende un peu plus dans le détail qu'il ne fait.

IX. THEODORE. Tâchons, Ariſte, de bien comprendre les principes les plus generaux. Car enſuite tout le reſte va tout ſeul, tout ſe développe à l'eſprit avec ordre, & avec une merveilleuſe clarté. Voyons donc encore dans la notion de l'Etre infiniment parfait, quels peuvent être les deſſeins de Dieu. Je ne prétens pas que nous en puiſſions découvrir le détail : mais peut-être en reconnoîtrons-nous ce qu'il y a de plus general ; & vous verrez dans la ſuite, que le peu que nous en aurons découvert, nous ſera d'un grand uſage. Penſez-vous donc que Dieu veüille faire l'ouvrage le plus beau, le plus parfait qui ſe puiſſe ?

ARISTE. Oüy, ſans doute : car plus ſon ouvrage ſera parfait, plus il exprimera les qualitez & les perfections dont Dieu ſe glorifie. Cela eſt évident par tout ce que vous venez de nous dire.

THEODORE. L'Univers eſt donc le plus parfait que Dieu puiſſe faire ? Mais quoy ! tant de monſtres, tant de deſordres, ce grand nombre d'impies, tout cela contribuë-t'il à la perfection de l'Univers ?

ARISTE. Vous m'embarraſſez, Theodore. Dieu veut faire un ouvrage le plus parfait qui ſe puiſſe. Car plus il ſera parfait, plus il l'honorera. Cela me paroît évident. Mais je conçois bien qu'il ſeroit plus accomply, s'il étoit exempt de mille & mille défauts qui le défigurent. Voilà une contradiction qui m'arrête tout court. Il ſemble

l'égard des desordres qui s'y sont glissez par le mauvais usage de la liberté. Car Dieu n'a pas fait les impies : il a permis que les hommes le devinssent. Je comprens bien cela, quoy que je n'en sçache pas les raisons. Mais certainement il n'y a que Dieu qui fasse les monstres.

ARISTE. Voilà d'étranges creatures que les monstres : s'ils ne font point d'honneur à celuy qui leur donne l'être. Sçavez-vous bien, Theotime, pourquoy Dieu, qui couvre aujourd'huy de fleurs & de fruits toute la campagne, la ravagera demain par la gelée ou par la gresle ?

THEOTIME. C'est que la campagne sera plus belle dans sa sterilité que dans sa fecondité, quoy que cela ne nous accommode pas. Nous iugeons souvent de la beauté des ouvrages de Dieu par l'utilité que nous en recevons, & nous nous trompons.

ARISTE. Encore vaut-il mieux en iuger par leur utilité que par leur inutilité. La belle chose qu'un païs desolé par la tempeste !

THEOTIME. Fort belle. Un païs habité par des pecheurs doit être dans la desolation.

ARISTE. Si la tempête épargnoit les terres des gens-de-bien, vous auriez peut-être raison. Encore seroit-il plus à propos de refuser la pluye au champ d'un brutal, que de faire germer & croître son bled pour le moissonner par la gresle. Ce seroit assurément le plus court. Mais de plus, c'est souvent le moins coupable qui est le plus maltraité. Que de contradictions apparentes dans la conduite de Dieu ? Theodore m'a déia donné des principes qui dissipent ces cõtradictions. Mais ie les ay si mal compris, que ie ne m'en souviens plus. Si vous ne voulez pas Theotime, me mettre dans le bon chemin, car ie voy bien que vous vous divertissez de l'embarras où ie me trouve, laissez parler Theodore.

THEOTIME. Cela est iuste.

X. THEODORE. Vous voyez bien, Ariſte, qu'il ne ſuffit pas d'avoir entrevû des principes : il faut les avoir bien compris, afin qu'ils ſe preſentent à l'eſprit dans le beſoin. Ecoutez donc, puis que Theotime ne veut pas vous dire ce qu'il ſçait parfaitement bien.

Vous ne vous trompez point de croire que plus un ouvrage eſt parfait, plus il exprime les perfections de l'ouvrier ; & qu'il luy fait d'autant plus d'honneur, que les perfections qu'il exprime plaiſent davantage à celuy qui les poſſede, & qu'ainſi Dieu veut faire ſon ouvrage le plus parfait qui ſe puiſſe. Mais vous ne tenez que la moitié du principe : & c'eſt ce qui vous laiſſe dans l'embarras. Dieu veut que ſon ouvrage l'honore : vous le comprenez bien. Mais prenez garde : Dieu ne veut pas que ſes voyes le deshonorent. C'eſt l'autre moitié du principe. Dieu veut que ſa conduite, auſſi bien que ſon ouvrage, porte le caractere de ſes attributs. Non content que l'Univers l'honore par ſon excellence & ſa beauté, il veut que ſes voyes le glorifient par leur ſimplicité, leur fecondité, leur univerſalité, leur uniformité, par tous les caracteres qui expriment des qualitez qu'il ſe glorifie de poſſeder.

Ainſi ne vous imaginez pas que Dieu ait voulu abſolument faire l'ouvrage le plus parfait qui ſe puiſſe, mais ſeulement le plus parfait par rapport aux voyes les plus dignes de luy. Car ce que Dieu veut uniquement, directement, abſolument dans ſes deſſeins, c'eſt d'agir toûiours le plus divinement qui ſe puiſſe : c'eſt de faire porter à ſa conduite, auſſi-bien qu'à ſon ouvrage, le caractere de ſes attributs : c'eſt d'agir exactement ſelon ce qu'il eſt, & ſelon tout ce qu'il eſt. Dieu a vû de toute éternité tous les ouvrages poſſibles, & toutes les voyes poſſibles de produire chacun d'eux : & comme il n'agit que pour ſa gloire, que ſelon ce qu'il eſt, il s'eſt determiné à vouloir l'ouvrage

qui pouvoit être produit & conſervé par des voyes, qui iointes à cet ouvrage, devoient l'honorer davantage que tout autre ouvrage produit par toute autre voye. Il a formé le deſſein qui portoit davantage le caractere de ſes attributs, qui exprimoit plus exactement les qualitez qu'il poſſede; & qu'il ſe glorifie de poſſeder. Embraſſez bien ce principe, mon cher Ariſte, de peur qu'il ne vous échappe: car de tous les principes c'eſt peut-eſtre le plus fecond.

Encore un coup, ne vous imaginez pas que Dieu forme iamais aveuglément de deſſein, ie veux dire, ſans l'avoir comparé avec les voyes neceſſaires pour ſon execution. C'eſt ainſi qu'agiſſent les hommes, qui ſe repentent ſouvent de leurs reſolutions, à cauſe des difficultez qu'ils y trouvent. Rien n'eſt difficile à Dieu. Mais prenez garde, tout n'eſt pas également digne de luy. Ses voyes doivent porter le caractere de ſes attributs, auſſi-bien que ſon ouvrage. Il faut donc que Dieu ait égard aux voyes auſſi-bien qu'à l'ouvrage. Il ne ſuffit pas que ſon ouvrage l'honore par ſon excellence: il faut de plus que ſes voyes le glorifient par leur divinité. Et ſi un monde plus parfait que le nôtre ne pouvoit être creé & conſervé que par des voyes réciproquement moins parfaites, de maniere que l'expreſſion, pour ainſi dire, que ce nouveau monde & ces voyes nouvelles donneroient des qualitez divines, ſeroit moindre que celle du noſtre; ie ne crains point de le dire, Dieu eſt trop ſage, il aime trop ſa gloire, il agit trop exactement ſelon ce qu'il eſt, pour pouvoir le préferer à l'Univers qu'il a creé. Car Dieu n'eſt indifferent dans ſes deſſeins, que lors qu'ils ſont également ſages, également divins, également glorieux pour luy, également dignes de ſes attributs, que lors que le rapport compoſé de la beauté de l'ouvrage & de la ſimplicité des voyes eſt exactement égal. Lors que ce rapport eſt in-

gal, quoy que Dieu puiſſe ne rien faire, à cauſe qu'il ſe ſuffit à luy-même, il ne peut choiſir & & prendre le pire. Il peut ne point agir : mais il ne peut agir inutilement, ni multiplier ſes voyes ſans augmenter ſa gloire. Sa ſageſſe luy défend de prendre de tous les deſſeins poſſibles celuy qui n'eſt pas le plus ſage. L'amour qu'il ſe porte à luy-même ne luy permet pas de choiſir celuy qui ne l'honore pas le plus.

XI. ARISTE. Je tiens bien, Theodore, vôtre principe. Dieu n'agit que ſelon ce qu'il eſt, que d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs, que pour la gloire qu'il trouve dans le rapport que ſon ouvrage & ſes voyes iointes enſemble ont avec les perfections qu'il poſſede, & qu'il ſe glorifie de poſſeder. C'eſt la grandeur de ce rapport que Dieu conſidere dans la formation de ſes deſſeins. Car voilà le principe, Dieu ne peut agir que ſelon ce qu'il eſt, ni vouloir abſolument & directement que ſa gloire. Si les défauts de l'Univers que nous habitons diminuënt ce rapport, la ſimplicité, la fecondité, la ſageſſe des voyes ou des loix que Dieu ſuit l'augmentent avec avantage. Un monde plus parfait, mais produit par des voyes moins fecondes & moins ſimples, ne porteroit pas tant que le nôtre le caractere des attributs divins. Voilà pourquoy le monde eſt rempli d'impies, de monſtres, de deſordres de toutes façons. Dieu pourroit convertir tous les hommes, empêcher tous les deſordres. Mais il ne doit pas pour cela troubler la ſimplicité & l'uniformité de ſa conduite. Car il doit s'honorer par la ſageſſe de ſes voyes, auſſi bien que par la perfection de ſes creatures. Il ne permet point les monſtres : c'eſt luy qui les fait. Mais il ne les fait que pour ne rien changer dans ſa conduite, que par reſpect pour la generalité de ſes voyes, que pour ſuivre exactement les loix naturelles qu'il a établies, & qu'il n'a pas neanmoins établies à cauſe des

effets monſtrueux qu'elles devoient produire, mais pour des effets plus dignes de ſa ſageſſe & de ſa bonté. Voilà pourquoy on peut dire qu'il les permet, quoy qu'il n'y ait que luy qui les faſſe. C'eſt qu'il ne les veut qu'indirectement, qu'à cauſe qu'ils ſont une ſuite naturelle de ſes loix.

THEODORE. Que vous tirez promtement vos conſequences !

ARISTE. C'eſt que le principe eſt clair : c'eſt qu'il eſt fecond.

THEODORE. D'abord, Ariſte, il ſemble que ce principe, à cauſe de ſa generalité, n'ait aucune ſolidité. Mais quand on le ſuit de prés, il frappe tellement & ſi promtement par un détail de veritez étonnantes qu'il découvre, qu'on en eſt charmé. Apprenez de là, que les principes les plus generaux ſont les plus feconds. Ils paroiſſent d'abord comme de purs chimeres. C'eſt leur generalité qui en eſt cauſe : car l'eſprit compte pour rien ce qui ne le touche point. Mais tenez-les bien ces principes, ſi vous pouvez, & ſuives-les : ils vous feront voir bien du païs en peu de temps.

ARISTE. Je l'éprouve bien, Theodore, lors que je medite un peu ce que vous me dites : & maintenant mêmes, ſans aucun effort d'eſprit, je voy, ce me ſemble, tout d'une vûë dans vôtre principe, l'éclairciſſement de quantité de difficultez que j'ay toûjours eües ſur la conduite de Dieu. Je conçois que tous ces effets qui ſe contrediſent, ces ouvrages qui ſe combattent & qui ſe détruiſent, ces deſordres qui défigurent l'Univers, que tout cela ne marque nulle contradiction dans la cauſe qui le gouverne, nul defaut d'intelligence, nulle impuiſſance, mais une prodigieuſe fecondité ; & une parfaite uniformité dans les loix de la nature.

THEODORE. Doucement, Ariſte, car

nous expliquerons tout cela plus exactement dans la ſuite.

XII. ARISTE. Je comprens mêmes que la raiſon de la predeſtination des hommes ſe doit neceſſairement trouver dans vôtre principe. Je croyois que Dieu avoit choiſi de toute éternité tels & tels, préciſément parce qu'il le vouloit ainſi, ſans raiſon de ſon choix ni de ſa part ni de la nôtre, & qu'enſuite il avoit conſulté ſa ſageſſe ſur les moyens de les ſanctifier, & de les conduire ſeurement au ciel. Mais je comprens bien que je me trompois. Dieu ne forme point aveuglément ſes deſſeins, ſans les comparer avec les moyens. Il eſt ſage dans la formation de ſes decrets, auſſi-bien que dans leur execution: Il y a en luy des raiſons de la predeſtination des élûs. C'eſt que l'Egliſe future, formée par les voyes que Dieu y employe, luy fait plus d'honneur que toute autre Egliſe formée par toute autre voye. Car Dieu ne peut agir que pour ſa gloire, que de la maniere qui porte le plus le caractere de ſes attributs. Dieu ne nous a point predeſtinez ni nous, ni même nôtre divin Chef, à cauſe de nos merites naturels, mais à cauſe des raiſons que ſa Loy inviolable, l'Ordre immuable, le rapport neceſſaire des perfections qu'il renferme dans ſa ſubſtance, luy fournit. Il a voulu unir ſon Verbe à telle nature, & prédeſtiner en ſon Fils tels & tels, parce que ſa ſageſſe luy a marqué d'en uſer ainſi envers eux pour ſa propre gloire. Suïs-je bien, Theodore, voſtre grand principe?

THEODORE. Fort bien. Mais n'apprehendez-vous point d'entrer trop avant dans la Theologie? Vous voilà au milieu des plus grands myſteres.

ARISTE. Revenons: car il ne m'appartient pas de les penetrer.

THEOTIME. Vous faites bien, Ariſte, de revenir promptement. Car Saint Auguſtin le

grand Docteur de la Grace ne veut pas qu'on cherche des raisons du choix que Dieu fait des hommes. La predestination est purement gratuite : & la raison pourquoy Dieu prend tel, & laisse tel, c'est qu'il fait misericorde à qui il luy plaist de la faire.

ARISTE. Quoy, Theodore ! est-ce que Saint Augustin pretend que Dieu ne consulte point sa sagesse dans la formation de ses dessеins, mais seulement pour leur execution ?

THEODORE. Non, Ariste. Mais apparemment Theotime explique Saint Augustin selon la pensée de certaines gens. Ce Saint Docteur écrivant contre les Heretiques de son temps, rejette la méchante raison qu'ils donnoient du choix de Dieu, & de la distribution de sa grace. Mais il a toûjours été prest de recevoir celles qui sont dans l'analogie de la foy, & qui ne détruisent pas la gratuité de la grace. Voicy en deux mots le raisonnement de ces Heretiques : il est bon que vous le sçachiez, & que vous puissiez y répondre. Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, & arrivent à la connoissance de la verité. Donc ils peuvent tous être sauvez par leurs forces naturelles. Mais si cela n'est pas possible sans le secours de la grace interieure, disoient les plus moderez ; voyons un peu à qui Dieu le donnera. Dieu fait choix des uns plûtôt que des autres. Hé bien d'accord : mais du moins que son choix soit raisonnable. Or c'est une notion commune, que qui prend le pire choisit mal. Donc si Dieu ne donne pas sa grace également à tous, s'il choisit, il faut bien qu'il préfere les meilleurs ou les moins méchans aux plus méchans. Car on ne peut pas douter que le choix qu'il fait des uns plûtost que des autres ne soit sage & raisonnable. Il n'y a point en luy acception de personnes. Il faut donc necessairement que la raison de son choix dans la distribution de sa grace se trouve

dans le bon usage que nous pouvons encore faire de nos forces naturelles. C'est à nous à vouloir, à desirer nôtre guerison, à croire au Mediateur, à implorer sa misericorde, en un mot à commencer, & Dieu viendra au secours : nous meriterons par le bon usage de nôtre libre arbitre que Dieu nous donne sa grace.

ARISTE. Ces gens-là raisonnoient juste.

THEODORE. Parfaitement bien, mais sur de fausses idées. Ils ne consultoient pas la notion de l'Etre infiniment parfait. Ils faisoient agir Dieu comme agissent les hommes. Car, prenez garde, pourquoy pensez-vous que Dieu répande les pluyes ?

ARISTE. C'est pour rendre fecondes les terres que nous cultivons.

THEODORE. Il n'y a donc qu'à semer, ou qu'à planter dans un champ, afin qu'il y pleuve. Car puis que Dieu ne fait pas pleuvoir également sur les terres, puis qu'il fait choix ; il doit choisir raisonnablement, & faire pleuvoir sur les terres ensemencées plûtôt que sur les autres, plûtôt que sur les sablons & dans la mer. Trouvez par cette comparaison le défaut du raisonnement des ennemis de la grace : mais ne chicanez point, je vous prie.

Voyez le XII. Entretien, le II. Discours du Traité de la Nature & de la Grace. Reponse à la Dissert. de M. A. ch.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Qu'on cultive les terres, ou qu'on les laisse steriles, il n'y pleut ni plus ni moins. C'est qu'il ne pleut ordinairement qu'en consequence des loix generales de la nature, selon lesquelles Dieu conserve l'Univers. De même la raison de la distribution de la grace ne se tire point de nos merites naturels. Dieu ne donne les premieres graces, j'entens celles qui nous discernent, qu'en consequence de certaines loix generales. Car Dieu n'agit pas comme les hommes, comme les causes particulieres & les intelligences bornées. La raison de son choix vient de la sagesse de ses loix, & la

ſageſſe de ſes loix du rapport qu'elles ont avec ſes attributs, de leur ſimplicité, de leur fecondité, en un mot de leur divinité. Le choix que Dieu fait des hommes dans la diſtribution de ſes graces eſt donc raiſonnable, & parfaitement digne de la ſageſſe de Dieu, quoy qu'il ne ſoit fondé ni ſur la difference des natures, ni ſur l'inegalité des merites. 7. 8. 9. 10. 11 &c.

THEODORE. Vous y voilà, Ariſte. Vous avez renverſé en deux mots l'appuy le plus ferme du Pelagianiſme. Un homme qui arroſeroit des ſablons, ou qui porteroit à la mer les eaux neceſſaires à ſon champ, ne ſeroit pas ſage. C'eſt neanmoins ce que Dieu fait en conſeqnence de ſes loix : & en cela il agit trés-ſagement, divinement. Cela ſuffit pour faire taire ces orgueilleux Heretiques, qui veulent apprendre à Dieu à faire parmy les hommes un choix ſage & raiſonnable.

Hé bien, Theotime, apprehendez-vous encore qu'Ariſte ne tombe dans le précipice dont Saint Auguſtin fait peur, & avec raiſon, ceux qui cherchent dans leurs merites la cauſe de leur élection ? Ariſte veut que la diſtribution de la grace ſoit purement gratuite. Soyons en repos pour luy. Plaignons plûtôt certaines gens que vous connoiſſez, qui prétendent que Dieu choiſit ſes élûs par pure bonté pour eux, ſans ſageſſe & ſans raiſon de ſa part. Car c'eſt une horrible impieté que de croire que Dieu n'eſt pas ſage dans la formation de ſes deſſeins, auſſi-bien que dans leur execution. La prédeſtination eſt gratuite de nôtre part. La grace n'eſt point diſtribuée ſelon nos merites, ainſi que le ſoûtient Saint Auguſtin aprés Saint Paul & avec toute l'Egliſe ; mais elle eſt reglée ſur une loy dont Dieu ne ſe diſpence jamais. Car Dieu à formé le deſſein qui renferme la prédeſtinations de tels & tels, plûtôt que quantité d'autres, parce qu'il n'y a point de deſſein plus ſagé que celuy-là, plus digne de ſes attributs. Voilà ce que vos amis ne ſçauroient comprendre.

XIII THEOTIME. Que voulez-vous, Theodore ? c'eſt qu'on donne naturellement dans cet écueil, de juger de Dieu par ſoy-même. Nous aimons tous l'indépendance, & ce nous eſt à nous une eſpece de ſervitude que de nous ſoûmettre à la Raiſon, une eſpece d'impuiſſance de ne pouvoir faire ce qu'elle défend. Ainſi nous craignons de rendre Dieu impuiſſant à force de le faire ſage. Mais Dieu eſt à luy-même ſa ſageſſe. La Raiſon ſouveraine luy eſt coéternelle & conſubſtantielle. Il l'aime neceſſairement ; & quoy qu'il ſoit obligé de la ſuivre, il demeure indépendant. Tout ce que Dieu veut eſt ſage & raiſonnable : non que Dieu ſoit au deſſus de la Raiſon, non que ce qu'il veut ſoit juſte préciſement & uniquement parce qu'il le veut, mais parce qu'il ne peut ſe dementir ſoy-même, rien vouloir qui ne ſoit conformé à ſa Loy, à l'Ordre immuable & neceſſaire des perfections divines.

THEODORE. Aſſurément, Theotime, c'eſt tout renverſer que de prétendre que Dieu ſoit au deſſus de la Raiſon, & qu'il n'a point d'autre regle dans ſes deſſeins que ſa pure volonté. Ce faux principe répand des tenebres ſi épaiſſes, qu'il confond le bien avec le mal, le vray avec le faux, & fait de toutes choſes un cahos où l'eſprit ne connoît plus rien. St. Auguſtin a prouvé invinciblement le peché originel par les deſordres que nous éprouvons en nous. L'homme ſouffre : donc il n'eſt point innocent. L'eſprit dépend du corps : donc l'homme eſt corrompu, il n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Dieu ne peut ſoûmettre le plus noble au moins noble car l'Ordre ne le permet pas. Quelles conſequences pour ceux qui ne craignent point de dire, que la volonté de Dieu eſt la ſeule regle de ſes actions ! ils n'ont qu'a répondre que Dieu l'a ainſi voulu : que c'eſt nôtre amour propre qui nous fait trouver injuſte la douleur que nous ſouffrons : que c'eſt nôtre orgueil qui s'of-

fence que l'eſprit ſoit ſoûmis au corps : que Dieu ayant voulu ces deſordres prétendus, ceſt une impieté que d'en appeller à la Raiſon, puiſque la volonté de Dieu ne la reconnoît point pour la regle de ſa conduite. Selon ce principe, l'Univers eſt parfait, parce que Dieu l'a voulu. Les monſtres ſont des ouvrages auſſi achevez que les autres ſelon les deſſeins de Dieu. Il eſt bon d'avoir les yeux au haut de la teſte, mais ils euſſent été auſſi ſagement placez par tout ailleurs, ſi Dieu les y avoit mis. qu'on renverſe donc le monde, qu'on en faſſe un cahos, il ſera toûjours également admirable, puis que toute ſa beauté conſiſte dans ſa conformité avec la volonté divine, qui n'eſt point obligée de ſe conformer à l'Ordre. Mais quoy ! cette volonté nous eſt inconnuë. Il faut donc que toute la beauté de l'Univers diſparoiſſe a la vuë de ce grand principe, que Dieu eſt ſuperieur à la Raiſon qui éclaire tous les eſprits, & que ſa volonté toute pure eſt l'unique regle de ſes actions,

ARISTE. Ah Theodore. que tous vos principes ſont bien liez ! Je comprens encore par ce que vous me dites là, que c'eſt en Dieu & dans une nature immuable que nous voyons la beauté, la verité, la juſtice puiſque nous ne craignons point de critiquer ſon ouvage, d'y remarquer des defauts, & de conclure mêmes de là qu'il eſt corrompu. Il faut bien que l'Ordre immuable, que nous voyons en partie, ſoit la Loy de Dieu même, écrite dans ſa ſubſtance en caracteres éternels & divins ; puis que nous ne craignons point de iuger de ſa conduite par la connoiſſance que nous avons de cette Loy, Nous aſſurons hardiment que l'homme n'eſt point tel que Dieu l'a fait ; que ſa nature eſt corrompuë; que Dieu n'a pû en le créant aſſuiettir l'eſprit au corps. Sommes-nous des impies ou des temeraires, de iuger ainſi de ce que Dieu doit faire ou ne faire pas ? Nullement. Nous ſerions plûtôt ou des impies ou des aveugles

ſi nous ſuſpendions ſur cela nôtre iugement. C'eſt, Theodore, que nous ne iugons point de Dieu par nôtre autorité, mais par l'autorité ſouveraine de la Loy divine.

THEODORE. Voila mon cher Ariſte, une réflexion digne de vous. N'oubliez donc pas d'étudier cette Loy, puis que c'eſt dans ce Code Sacré de l'Ordre immuable qu'on trouve de ſi importantes déciſions.

X. ENTRETIEN.

De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indefiny de ſes differens ouvrages. De la ſimplicité & de la fecondité des voyes par leſquelles il les conſerve & les développe. De la Providence de Dieu dans la premiere impreſſion du mouvement qu'il communique à la matiere. Que ce premier pas de ſa conduite, qui n'eſt point déterminé par des loix generales, eſt reglé par une ſageſſe infinie.

THEOTIME. Que penſez-vous, Ariſte, de ces principes generaux qu'hier Theodore nous propoſa ? Les avez-vous toûiours ſuivis ? Leur generalité, leur ſublimité ne vous a-t'elle ni rebutté ni fatigué ? Pour moy, ie vous l'avouë à ma confuſion, i'ay voulu les ſuivre : mais ils m'échappoient comme des phantômes, deſorte que ie me ſuis donné bien de la peine aſſez inutilement.

ARISTE. Quand un principe n'a rien qui touche les ſens, il eſt bien difficile de le ſuivre, & de le ſaiſir : ce qu'on embraſſe n'a point de corps, quel moyen de le retenir ?

THEOTIME. On prend cela tout naturellement pour un phantôme. Car l'eſprit venant à ſe diſtraire, le principe s'eclipſe, & on eſt tout ſurpris qu'on ne tient rien. On le reprend ce principe ; mais il s'échappe de nouveau. Et quoy qu'il

ne

ne s'échappe que lors qu'on ferme les yeux, comme on les ferme souvent ſans s'en apperçevoir, on croit que c'eſt le principe qui s'évanouït. Voilà pourquoy on le regarde comme un phantôme qui nous fait illuſion.

ARISTE. Il eſt vray, Theotime : c'eſt ie croy pour cela que les principes generaux ont quelque reſſemblance avec les chimeres, & que le commun des hommes, qui n'eſt pas fait au travail de l'attention, les traite de chimeriques.

THEOTIME. Il y a neanmoins une extrême difference entre ces deux choſes. Car les principes generaux plaiſent à l'eſprit, qu'ils éclairent par leur évidence ; & les phantômes à l'imagination, qui leur donne l'être. Et quoy qu'il ſemble que c'eſt l'eſprit qui forme ces principes, & generalement toutes les veritez, à cauſe qu'elles ſe preſentent à luy en conſequence de ſon attention ; ie penſe que vous ſçavez bien qu'elles ſont avant nous, & qu'elles ne tirent point leur realité de l'efficace de nôtre action : car toutes ces veritez immuables ne ſont que les rapports qui ſe trouvent entre les idées, dont l'exiſtance eſt neceſſaire & éternelle. Mais les phantômes que produit l'imagination, ou qui ſe produiſent dans l'imagination par une ſuite naturelle des loix generales de l'union de l'ame & du corps, ils n'exiſtent que pour un temps.

ARISTE. Je conviens, Theotime, que rien n'eſt plus ſolide que la verité, & que plus les veritez ſont generales, plus ont-elles de realité & de lumiere. Theodore m'en a convaincu. Mais je ſuis ſi ſenſible & ſi groſſier, que ſouvent je n'y trouve point de goût, & que je ſuis quelquefois tenté de laiſſer tout-là.

THEOTIME. Voilà Theodore.

THEODORE. Vous n'en ferez rien, Ariſte. La verité vaut mieux que les oignons & les choux : c'eſt une excellente manne.

ARISTE. Fort excellente, je l'avouë. Mais elle paroît quelquefois bien vuide & bien peu solide. Je n'y trouve pas grand goût : & vous voulez chaque jour qu'on en cueille de nouvelle. Cela n'est pas trop plaisant.

THEODORE. Hé bien, Ariste, passons cette journée, comme les Juifs leur Sabbath. Peut-être qu'hier vous travaillastes pour deux jours.

ARISTE. Assûrement, Theodore je travaillay beaucoup, mais je ne remassay rien.

THEODORE. Je vous laissay pourtant bien en train de tirer des consequences. Comme vous vous y preniez, vous devriez en avoir vos deux mesures bien pleines.

ARISTE. Quelles mesures, deux gomor? Donnez donc, Theodore, plus de corps à vos principes, si vous voulez que j'empliſſe ces mesures. Rendez les plus sensibles & plus palpables. Ils me glissent entre les doigts : la moindre chaleur les fond : & aprés que j'ay bien travaillé, je trouve que je n'ay rien.

THEODORE. Vous vous nourrissez, Ariste, sans y prendre garde. Ces principes qui vous passent par l'esprit, & qui s'en échappent, y laissent toûjours quelque lumiere.

ARISTE. Il est vray : je le sens bien. Mais recommencer tous les jours, & laisser là ma nourriture ordinaire ! Ne pourriez-vous point nous rendre plus sensibles les principes de vôtre Philosophie.

THEODORE. Je crains, Ariste, qu'ils en deviennent moins intelligibles. Croyez-moy, je les rends toûjours les plus sensibles que je puis. Mais je crains de les corrompre. Il est permis d'incarner la verité pour l'accommoder à nôtre foiblesse naturelle, & pour soûtenir l'attention de l'esprit, qui ne trouve point de prise à ce qui n'a point de corps. Mais il faut toûjours que le

ſenſible nous mene à l'intelligible, que la chair nous conduiſe à la Raiſon, & que la verité paroiſſe telle qu'elle eſt ſans aucun déguiſement. Le ſenſible n'eſt pas le ſolide. Il n'y a que l'intelligible qui par ſon évidence & ſa lumiere puiſſe nourrir des intelligences. Vous le ſçavez. Tâchez de vous en bien ſouvenir, & de me ſuivre.

ARISTE. De quoy voulez-vous parler ?

I. THEODORE. De la Providence generale, ou de la conduite ordinaire que Dieu tient dans le gouvernement du monde.

Vous avez compris, Ariſte, & peut-être mêmes oublié, que l'Etre infiniment parfait, quoy que ſuffiſant à luy-même, a pû prendre le deſſein de former cet Univers : qu'il l'a creé pour luy, pour ſa propre gloire : qu'il a mis Jeſus-Chriſt à la teſte de ſon ouvrage, à l'entrée de ſes deſſeins ou de ſes voyes, afin que tout fût divin : qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût poſſible, mais ſeulement le plus parfait qui pût être produit par les voyes les plus ſages ou les plus divines ; deſorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voye, ne puiſſe exprimer plus exactement les perfections que Dieu poſſede, & qu'il ſe glorifie de poſſeder. Voilà donc, pour ainſi dire, le Createur preſt à ſortir hors de luy-même, hors de ſon Sanctuaire éternel ; preſt à ſe mettre en marche par la production des creatures. Voyons quelque choſe de la magnificence dans ſon ouvrage : mais ſuivons-le de prés dans les démarches majeſtueuſes de ſa conduite ordinaire.

Pour la magnificence dans ſon ouvrage, elle y éclatte de toutes parts. De quel côté qu'on jette les yeux dans l'Univers, on y voit une profuſion de prodiges. Et ſi nous ceſſons de les admirer, c'eſt aſſûrément que nous ceſſons de les conſiderer avec l'attention qu'ils meritent. Car les Aſtronomes qui meſurent la grandeur des aſtres, & qui voudroient bien ſçavoir le nombre des étoi-

les, ſont d'autant plus ſurpris d'admiration, qu'ils deviennent plus ſçavans. Autrefois le ſoleil leur paroiſſoit grand comme le Peloponeſe : mais aujourd'huy les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les Anciens ne comptoient que mille vingt-deux étoiles : mais perſonne aujourd'huy n'oſe les compter. Dieu même nous avoit dit autrefois que nul homme n'en ſçauroit jamais le nombre : mais l'invention des teleſcopes nous force bien maintenant à reconnoître que les catalogues que nous en avons ſont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre ſans lunettes ; & c'eſt aſſurément le plus petit nombre. Je croy mêmes qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais, qu'il n'y en a de viſibles par les meilleurs teleſcopes : & cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cede point ni en grandeur, ni en majeſté à ce vaſte corps qui nous paroît icy bas le plus lumineux & le plus beau. Que Dieu eſt donc grand dans les cieux ! qu'il eſt élevé dans leur profondeur ! qu'il eſt magnifique dans leur éclat ! qu'il eſt ſage, qu'il eſt puiſſant dans leurs mouvemens reglez ?

Aujourd'huy la Morée.

II. Mais, Ariſte, quittons le grand. Nôtre imagination ſe perd dans ces eſpaces immenſes, que nous n'oſerions limiter, & que nous craignons de laiſſer ſans bornes. Combien d'ouvrages admirables ſur la terre que nous habitons, ſur ce point imperceptible à ceux qui ne meſurent que les corps celeſtes ? Mais cette terre que Meſſieurs les Aſtronomes comptent pour rien, eſt encore trop vaſte pour moy ! je me renferme dans vôtre parc. Que d'animaux, que d'oiſeaux, que d'inſectes, que de plantes, que de fleurs & que de fruits !

L'autre jour que j'étois couché à l'ombre, je m'aviſay de remarquer la varieté des herbes & des petits animaux que je trouvay ſous mes yeux.

je compray, ſans changer de place, plus de vingt ſortes d'inſectes dans un fort petit eſpace, & pour le moins autant de diverſes plantes. Je pris un de ces inſectes, dont je ne ſçay point le nom, & peut-être n'en a-t'il point : car les hommes, qui donnent divers noms, & ſouvent de trop magnifiques, à tout ce qui ſort de leurs mains, ne croyent pas ſeulement ſeulement devoir nommer les ouvrages du Createur qu'ils ne ſçavent point admirer. Je pris, dis-je, un de ces inſectes. Je le conſideray attentivement ; & je ne crains point de vous dire de luy ce que Jeſus-Chriſt aſſure des lys champêtres, que Salomon dans toute ſa gloire n'avoit point de ſi magnifiques ornemens. Aprés que j'eus admiré quelque temps cette petite creature ſi injuſtement mépriſée, & même ſi indignement & ſi cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle ſert de paſture ; je me mis à lire un Livre que j'avois ſur moy, & j'y trouvay une choſe fort étonnante : c'eſt qu'il y a dans le monde un nombre infiny d'inſectes pour le moins un million de fois plus petits que celuy que je venois de conſiderer, dix mille fois plus petits qu'un grain de ſable.

Lettre de Mr. Leeuvenhoech à M. VVren.

Sçavez-vous bien, Ariſte, quelle eſt la toiſe ou la meſure dont ſe ſervent ceux qui veulent exprimer la petiteſſe de ces atomes vivans, ou ſi vous voulez, leur grandeur : car quoy qu'ils ſoient petits par rapport à nous, ils ne laiſſent pas d'être fort grands par rapport à d'autres ? C'eſt le diametre de l'œil de ces petits animaux domeſtiques, qui ont tant mordu les hommes, qu'ils les ont forcez de les honorer d'un nom. C'eſt par cette toiſe, mais reduite en pieds & en pouces, car entiere elle eſt trop grande : c'eſt, dis-je, par les parties de cette nouvelle toiſe que ces obſervateurs des curioſitez de la nature meſurent les inſectes qui ſe trouvent dans les liqueurs, & qu'ils prouvent par les principes de la Geometrie, que

l'on en découvre une infinité qui ſont mille fois pour le moins plus petits que l'œil d'un poux ordinaire. Que cette meſure ne vous choque point : c'eſt une des plus exactes & des plus communes. Ce petit animal s'eſt aſſez fait connoître, & l'on en peut trouver en toute ſaiſon. Ces Philoſophes ſont bien-aiſes qu'on puiſſe verifier en tout temps les faits qu'ils avancent, & qu'on juge ſeurement de la multitude & de la delicateſſe des ouvrages admirables de l'Auteur de l'Univers.

ARISTE. Cela me ſurprend un peu. Mais, je vous prie, Theodore, ces animaux imperceptibles à nos yeux, & qui paroiſſent à peu prés comme des atomes avec de bons microſcopes, ſont-ce là les plus petits ? N'y en auroit-il point encore beaucoup d'autres qui échaperont éternellement à l'induſtrie des hommes ? Peut-être que les plus petits qu'on ait encore jamais vûs, ſont aux autres qu'on ne verra jamais, ce que l'élephant eſt au moucheron. Qu'en penſez-vous ?

THEODORE. Nous nous perdons, Ariſte, dans le petit auſſi-bien que dans le grand. Il n'y a perſonne qui puiſſe dire qu'il a découvert enfin le plus petit des animaux. Autrefois c'étoit le ciron : mais aujourd'huy ce petit ciron eſt devenu monſtrueux pour ſa grandeur. Plus on perfectionne les microſcopes, plus on ſe perſuade que la petiteſſe de la matiere ne borne point la ſageſſe du Createur ; & qu'il forme du neant même, pour ainſi dire, d'un atôme qui ne tombe point ſous nos ſens, des ouvrages qui paſſent l'imagination, & mêmes qui vont bien au delà des plus vaſtes intelligences. Je vas vous le faire comprendre.

ARIST. Quand on eſt bien convaincu, Ariſte, que cette varieté & cette ſucceſſion de beautez qui orne l'Univers, n'eſt qu'une ſuite des loix generales des communications des mouvemens, qui peuvent qui peuvent toutes ſe réduire à cette loy

ſi ſimple & ſi naturelle, que les corps mûs ou preſſez ſe meuvent toûjours du côté qu'ils ſont moins pouſſez ; & qu'ils ſeroient mûs avec des viteſſes reciproquement proportionnelles à leurs maſſes, ſi le reſſort n'y changeoit rien. Quand, dis-je, on eſt bien perſuadé que toutes les figures ou modalitez de la matiere n'ont point d'autre cauſe que le mouvement, & que le mouvement ſe communique ſelon quelques loix ſi naturelles & ſi ſimples, qu'il ſemble que la nature n'agiſſe que par une aveugle impetuoſité ; on comprend clairement que ce n'eſt point la terre qui produit les plantes, & qu'il n'eſt pas poſſible que l'union des deux ſexes forme un ouvrage auſſi admirable qu'eſt le corps d'un animal. On peut bien croire que les loix generales des communications des mouvemens ſuffiſent pour développer & pour faire croître les parties des corps organiſez. Mais on ne peut ſe perſuader qu'elles puiſſent jamais former une machine ſi compoſée. On voit bien, ſi on ne veut avoir recours à une Providence extraordinaire, que c'eſt une neceſſité de croire que le germe d'une plante contient en petit celle qu'il engendre, & que l'animal renferme dans ſes entrailles celuy qui en doit ſortir. On comprend mêmes qu'il eſt neceſſaire que chaque ſemence contienne toute l'eſpece qu'elle peut conſerver: que chaque grain de bled, par exemple, contient en petit l'épy qu'il pouſſe dehors, dont chaque grain renferme de nouveau ſon épy, dont tous les grains peuvent toûjours être feconds auſſi-bien que ceux du premier épy. Aſſûrément il n'eſt pas poſſible que les ſeules loix des mouvemens puiſſent ajuſter enſemble, & par rapport à certaines fins, un nombre preſque infiny de parties organiſées, qui ſont ce qu'on appelle un animal, ou une plante. C'eſt beaucoup que ces loix ſimples & generales ſoient ſuffiſantes pour faire croître inſenſiblement, & faire paroître dans leur temps tous

ces ouvrages admirables que Dieu a tous formez dans les premiers iours de la creation du monde. Ce n'eſt pas neanmoins que le petit animal, ou le germe de la plante ait entre toutes ſes parties préciſément la même proportion de grandeur, de ſolidité, de figure, que les animaux & les plantes. Mais c'eſt que toutes les parties eſſentielles à la machine des animaux & des plantes ſont ſi ſagement diſpoſées dans leurs germes, qu'elles doivent avec le temps, & en conſequence des loix generales du mouvement, prendre la figure & la forme que nous y remarquons Cela ſuppoſé.

VI. Concevez, Ariſte, qu'une mouche a autant, & peut-être plus de parties organiſées, qu'un cheval ou qu'un bœuf. Un cheval n'a que quatre pieds, & une mouche en a ſix: mais de plus elle a des aiſles dont la ſtructure eſt admirable. Vous ſçavez comment eſt faite la teſte d'un bœuf. Regardez donc quelque jour celle d'une mouche dans le microſcope, & comparez l'une avec l'autre: vous verrez bien que ie ne vous impoſe point. Concevez de plus qu'une vache ne fait qu'un ou deux veaux tous les ans, & qu'une mouche fait un eſſein qui contient plus de mille mouches: car plus les animaux ſont petits, plus ils ſont feconds. Et vous ſçavez peut-être qu'aujourd'huy les abeilles n'ont plus de Roy qu'ils honorent, mais ſeulement une Reine qu'ils careſſent, & qui ſeule produit tout un peuple. Tâchez donc maintenant de vous imaginer la petiteſſe effroyable, la délicateſſe admirable de toutes les abeilles, de mille corps organiſez que la mere abeille porte dans ſes entrailles. Et quoy que vôtre imagination s'en effraye, ne penſez pas que la mouche ſe forme du ver, ſans y être contenuë, ni le ver de l'œuf, car cela ne ſe conçoit pas.

Selon M. Swãmerdã une abeille en produit environ 4000.

ARISTE. Comme la matiere eſt diviſible à l'infiny, ie comprens fort bien que Dieu a pû faire en petit tout ce que nous voyons en grand.

J'ay oüy dire qu'un ſçavant Hollandois avoit trouvé le ſecret de faire voir dans les coques des chenilles les papillons qui en ſortent. J'ay vû ſouvent, au milieu même de l'hyver, dans les oignons des tulippes, les tulippes entieres avec toutes les parties qu'elles ont au printemps. Ainſi je veux bien ſuppoſer que toutes les graines contiennent une plante, & tous les œufs un animal ſemblable à celuy dont ils ſont ſortis. *Swammerdam, Hiſtoire des Inſectes.*

V. THEODORE. Vous n'y étes pas encore. Il y a environ ſix mille ans que le monde eſt monde, & que les abeilles iettent des eſſains. Suppoſons donc que ces eſſains ſoient de mille mouches: la premiere abeille devoit être du moins mille fois plus grande que la ſeconde, & la ſeconde mille fois plus grande que la troiſiéme, & la troiſiéme que la quatriéme, toûiours en diminuant iuſqu'à la ſix-millième, ſelon la progreſſion de mille à un. Cela eſt clair ſelon la ſuppoſition, par cette raiſon que ce qui contient eſt plus grand que ce qui eſt contenu. Comprenez donc, ſi vous le pouvez, la délicateſſe admirable qu'avoient dans la premiere mouche toutes celles de l'année 1687.

ARISTE. Cela eſt bien facile. Il n'y a qu'à chercher la juſte valeur du dernier terme d'une progreſſion ſous-millecuple qui auroit ſix mille termes, & dont le premier exprimeroit la grandeur naturelle de la mouche à miel. Les abeilles de cette année étoient au commencement du monde plus petites qu'elles ne ſont aujourd'huy, mille fois, mille fois, mille fois, dites encore, Theodore, cinq mille neuf cens quatre-vingt-dix-ſept fois mille fois Voilà leur juſte grandeur ſelon vos ſuppoſitions.

THEODORE. Je vous entens, Ariſte. Pour exprimer le rapport de la grandeur naturelle de l'abeille à celle qu'avoient au commencement du monde les abeilles de cette année 1687. ſuppoſé qu'il y ait 6000 ans qu'elles ſoient creées,

il n'y a qu'à écrire une fraction qui ait pour numerateur l'unité, & pour denominateur auſſi l'unité, mais accompagnée ſeulement de dix-huit mil. Voilà une jolie fraction ! Mais ne craignez-vous point qu'une unité ſi briſée & ſi rompuë ne ſe diſſipe, & que vôtre abeille & rien ne ſoient une même choſe ?

ARISTE. Non aſſûrement, Theodore. Car je ſçay que la matiere eſt diviſible à l'infiny, & que le petit n'eſt tel que par rapport au plus grand Je conçois ſans peine, quoy que mon imagination y réſiſte, que ce que nous appellons un atome ſe pouvant diviſer ſans ceſſe, toute partie de l'étenduë eſt en un ſens infiniment grande, & que Dieu en peut faire en petit tout ce que nous voyons en grand dans le monde que nous admirons. Oüy la petiteſſe des corps ne peut jamais arrêter la puiſſance divine, je le conçois clairement. Car la Geometrie démontre qu'il n'y a point d'unité dans l'étenduë, & que la matiere ſe peut éternellement diviſer.

THEODORE. Cela eſt fort bien, Ariſte. Vous concevez donc que quand le monde dureroit pluſieurs milliers de ſiecles, Dieu a pû former dans une ſeule mouche toutes celles qui en ſortiroient, & ajuſter ſi ſagement les loix ſimples des communications des mouvemens au deſſein qu'il auroit de les faire croître inſenſiblement, & de les faire paroître chaque année, que leur eſpece ne finiroit point. Que voilà d'ouvrages d'une delicateſſe merveilleuſe renfermez dans un auſſi petit eſpace qu'eſt le corps d'une ſeule mouche ! Car ſans prophetiſer ſur la durée incertaine de l'Univers, il y a environ ſix mille ans que les mouches jettent des eſſeins. Combien penſez-vous donc que la premiere mouche que Dieu a faite, ſuppoſé qu'il n'en ait fait qu'une, en portoit d'autres dans ſes entrailles pour en fournir juſques à ce temps-cy ?

ARISTE. Cela ſe peut aiſément compter en faiſant certaines ſuppoſitions. Combien voulez-vous que chaque mere abeille faſſe de femelles dans chaque eſſain ? Il n'y a que cela & le nombre des années à déterminer.

THEODORE. Ne vous arrêtez point à cette ſupputation. Elle eſt trop facile. Mais ce que vous venez de concevoir des abeilles, penſez-le à proportion d'un nombre preſque infiny d'autres animaux. Jugez par là du nombre & de la delicateſſe des plantes qui étoient en petit dans les premieres, & qui ſe développent tous les ans pour ſe faire voir aux hommes.

VI. THEOTIME. Quittons, Theodore, toutes ces ſpeculations. Dieu nous fournit aſſez d'ouvrages à nôtre portée, ſans que nous nous arrêtions à ceux que nous ne pouvons point voir. Il n'y a point d'animal ni de plante qui ne marque ſuffiſamment par ſa conſtruction admirable que la ſageſſe du Createur nous paſſe infiniment. Et il en fait tous les ans avec tant de profuſion, que ſa magnificence & ſa grandeur doit étonner & frapper les hommes les plus ſtupides. Sans ſortir hors de nous-mêmes, nous trouvons dans nôtre corps une machine compoſée de mille reſſorts, & tous ſi ſagement ajuſtez à leur fin, ſi bien liez entr'eux & ſubordonnez les uns aux autres, que cela ſuffit pour nous abbatre & nous proſterner devant l'Auteur de nôtre être. J'ay lû depuis peu un Livre du mouvement des animaux qui merite qu'on l'examine. L'Auteur conſidere avec ſoin le jeu de la machine neceſſaire pour changer de place. Il explique exactement la force des muſcles, & les raiſons de leur ſituation, tout cela par les principes de la Geometrie & des Mecaniques. Mais quoy qu'il ne s'arrête gueres qu'à ce qui eſt le plus facile à découvrir dans la machine de l'animal, il fait connoître tant d'art & de ſageſſe dans celuy qui l'a formé, qu'il remplit l'eſ-

Borelli, de motu animal.

maux & de plantes telle que nous venons de la reconnoître. Mais croyez-moy, rien n'eſt plus divin que la maniere dont Dieu en remplit le monde, que l'uſage que Dieu ſçait faire d'une loy ſi ſimple qu'il ſemble qu'elle n'eſt bonne à rien.

ARISTE. Je ſuis de vôtre avis, Theodore. Laiſſons aux Aſtronomes à meſurer la grandeur & le mouvement des aſtres pour en prédire les éclipſes. Laiſſons aux Anatomiſtes à décompoſer les corps des animaux & des plantes pour en reconnoître les reſſorts & la liaiſon des parties. Laiſſons en un mot aux Phiſiciens à étudier le détail de la nature pour en admirer toutes les merveilles. Arrêtons nous principalement aux veritez generales de vôtre Metaphiſique. Nous avons, ce me ſemble, ſuffiſamment découvert la magnificence du Createur dans la multitude infinie de ſes ouvrages admirables : ſuivons le un peu dans les démarches de ſa conduite.

VIII. THEODORE. Vous admirerez, Ariſte, beaucoup plus que vous ne faites, toutes les parties de l'Univers, ou plûtôt la ſageſſe infinie de ſon Auteur, lors que vous aurez conſideré les regles generales de la Providence. Car quand on examine l'ouvrage de Dieu ſans rapport aux voyes qui le conſtruiſent & qui le conſervent, combien y voit-on de defauts qui ſautent aux yeux, & qui troublent quelque fois ſi fort l'eſprit mêmes des Philoſophes, qu'ils le regardent cet ouvrage admirable, ou comme l'effet neceſſaire d'une nature aveugle, ou comme un mêlange monſtrueux de creatures bonnes & mauvaiſes, qui tirent leur être d'un bõ & d'un méchant Dieu. Mais quand on le compare avec les voyes par leſquelles Dieu doit le gouverner, pour faire porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs, tous ces defauts qui défigurent les creatures ne retombent point ſur le Createur. Car s'il y a des defauts dans ſon ouvrage, s'il y a des monſtres & mille

& mille desordres, rien n'est plus certain qu'il ne s'en trouve point dans sa conduite. Vous l'avez déjà compris, mais il faut tâcher de vous le faire mieux comprendre.

VII. Entretien. IX. Vous souvenez-vous bien encore, que je vous ay démontré qu'il y a contradiction qu'aucune creature puisse remuer un festu par son efficace propre ?

ARISTE. Ouy, Theodore, je m'en souviens, & j'en suis convaincu. Il n'y a que le Createur de la matiere qui en puisse être le moteur.

THEODORE. Il n'y a donc que le Createur qui puisse produire quelque changement dans le monde materiel, puis que toutes les modalitez possibles de la matiere ne consistent que dans les figures sensibles ou insensible de ses parties, & que toutes ces figures n'ont point d'autre cause que le mouvement.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien ce que vous medites. Je crains la surprise.

I. Ent. n. 2. III. Entret. n. 1. & 12. THEODORE. Je vous ay prouvé, Ariste, que la matiere & l'étenduë n'étoient qu'une même chose : souvenez-vous en. C'est sur cette supposition, ou plûtôt sur cette verité, que je raisonne Car il ne faut que de l'étenduë pour faire un monde materiel, ou du moins tout-à-fait semblable à celuy que nous habitons. Si vous n'avez pas maintenant les mêmes idées que moy ce seroit en vain que nous parlerions ensemble.

ARISTE. Je me souviens bien que vous m'avez prouvé que l'étenduë étoit un étre ou une substance, & non une modalité de substance, par cette raison qu'on pouvoit y penser sans penser à autre chose. Car en effet il est évident, que tout ce qu'on peut appercevoir seul, n'est point une maniere d'être, mais un étre ou une substance. Ce n'est que par cette voye qu'on peut distinguer les substances de leurs modalitez. J'en suis convaincu. Mais la matiere ne seroit-elle point une

autre ſubſtance que de l'etenduë ? Cela me revient toûiours dans l'eſprit

THEODORE. C'eſt un autre mot, mais ce n'eſt point une autre choſe, pourvû que par la matiere vous entendiez ce dont le monde que nous habitons eſt compoſé. Car aſſurément il eſt compoſé d'étenduë ; & ie ne croy pas que vous prétendiez que le monde materiel ſoit compoſé de deux ſubſtances. Il y en auroit une d'inutile, & ie penſe que ce ſeroit la vôtre ; car ie ne voy pas qu'on en puiſſe rien faire de fort ſolide. Comment feroit-on, Ariſte, un bureau, des chaiſes, un ameublement de vôtre matiere ? Un tel meuble ſeroit bien rare & bien précieux. Mais donnez moy de l'étenduë, & il n'y a rien que ie n'en faſſe par le moyen du mouvement.

ARISTE. C'eſt là, Theodore, ce que ie ne comprens pas trop bien.

X. THEODORE. Cela eſt pourtant bien facile, pourvû qu'on iuge des choſes par les idées qui les repreſentent, & qu'on ne s'arrête point aux preiugez des ſens. Concevez, Ariſte, une étenduë indéfinie. Si toutes les parties de cette étenduë conſervent entr'elles le même rapport de diſtance, ce ne ſera là qu'une grande maſſe de matiere. Mais ſi le mouvement s'y met, & que ſes parties changent ſans ceſſe de ſituation les unes à l'égard des autres ; voilà une infinité de formes introduites, ie veux dire une infinité de figures & de configurations. J'appelle *figure*, la forme d'un corps aſſez grand pour ſe faire ſentir ; & *configuration*, la figure des parties inſenſibles dont les grands corps ſont compoſez.

ARISTE. Ouy voilà toutes ſortes de figures & de configurations. Mais ce ne ſont peut-être pas là tous ces differens corps que nous voyons. Les corps que vous faites avec vôtre étenduë toute ſeule ne different qu'accidentellement : mais la plûpart de ceux que nous voyons different peut-

être eſſentiellement. De la terre n'eſt pas de l'eau: une pierre n'eſt pas du pain. Mais il me ſemble que vous ne ſçauriez faire avec vôtre étenduë tout ſeule que des corps d'une même eſpece.

THEODORE. Voilà, Ariſte, les préjugez des ſens qui reviennent. Une pierre n'eſt pas du pain, cela eſt vray. Mais je vous prie, de la farine eſt-ce du bled: du pain eſt-ce de la farine? du ſang, de la chair, des os eſt-ce du pain, eſt-ce de l'herbe? Sont-ce là des corps de même ou de differente eſpece;

ARISTE. Pourquoy me demandez-vous cela? Qui ne voit que du pain, de la chair, des os, ſont des corps eſſentiellement differens?

THEODORE. C'eſt qu'avec du bled on fait de la farine, avec de la farine du pain, & avec du pain de la chair & des os. C'eſt par tout la même matiere. Si donc nonobſtant cela vous convenez que tous ces corps ſont de differente eſpece, pourquoy ne voulez-vous pas qu'avec une même étenduë on puiſſe faire des corps eſſentiellement differens?

ARISTE. C'eſt que vos figures & vos configurations ſont accidentelles à la matiere, & n'en changent point la nature.

THEODORE. Il eſt vray, la matiere demeure toûjours matiere, quelque figure qu'on luy donne: mais on peut dire qu'un corps rond n'eſt pas de même eſpece qu'un corps quarré.

ARISTE. Quoy! ſi je prens de la cire, & que j'en change la figure, ce ne ſera pas la même cire?

THEODORE. Ce ſera la même cire, la même matiere: mais on peut dire que ce ne ſera pas le même corps, car aſſûrément ce qui eſt rond n'eſt pas quarré. Otons les équivoques. Il eſt eſſentiel au corps rond que toutes les parties de ſa ſurface ſoient également éloignées de celle qui fait le centre; mais il ne luy eſt point eſſentiel

que les parties interieures ou insensibles ayent une telle ou telle configuration. De même il est essentiel à la cire que les petites parties dont elle est composée ayent une telle configuration : mais on ne la change point, quelque figure qu'on donne à sa masse. Enfin il est essentiel à la matiere d'être étenduë : mais il ne luy est point essentiel d'avoir ni telle figure dans sa masse, ni telle configuration dans les parties insensibles qui la composent. Prenez donc garde : qu'arrive-t-il au bled, lors qu'il passe sous la meule ? Qu'arrive-t-il à la farine, lors qu'on la paîtrit, & qu'on la cuit ? Il est clair qu'on change la situation & la configuration de leurs parties insensibles, aussi-bien que la figure de leur masse : & je ne comprens pas qu'il puisse leur arriver de changement plus essentiel.

XI. ARISTE. On prétend, Theodore, qu'il leur survient outre cela une forme substantielle.

THEODORE. Je le sçay bien qu'on le prétend. Mais je ne voy rien de plus accidentel à la matiere que cette chimere. Quel changement cela peut-il faire au bled que l'on broye ?

ARISTE. C'est cela seul qui fait que c'est de la farine.

THEODORE. Quoy ! sans cela du bled bien broyé ne seroit point reduit en farine ?

ARISTE. Mais peut-être que la farine & le bled ne sont pas essentiellement differens. Ce sont peut-être deux corps de même espece.

THEODORE. Et la farine & la pâte n'est-ce qu'une même espece ? Prenez garde, de la pâte n'est que de la farine & de l'eau bien mêlées ensemble. Pensez-vous qu'à force de bien paîtrir on ne puisse pas faire de la pâte sans le secours d'une forme substantielle ?

ARISTE. Ouy : mais sans elle on ne peut faire de pain.

THEODORE. C'eſt donc une forme ſubſtantielle qui change la pâte en pain. Nous y voilà. Mais quand eſt-ce qu'elle ſurvient à la pâte ?

ARISTE. Quand le pain eſt cuit, bien cuit.

THEODORE. Il eſt vray : car du pain pâteux, ce n'eſt pas proprement du pain. Cela n'a point encore d'autre forme ſubſtantielle que celle du bled, ou de la farine, ou de la pâte, car ces trois corps ſont de même eſpece. Mais ſi la forme ſubſtantielle manquoit à venir, de la pâte bien cuite ne ſeroit-ce pas du pain ? Or elle ne vient cette forme, que lors que la pâte eſt cuite. Tâchons donc de nous en paſſer. Car enfin il eſt bien difficile de la tirer à propos de la puiſſance de la matiere ; on ne ſçait comment s'y prendre.

ARISTE. Je voy bien, Theodore, que vous voulez vous divertir ; mais que ce ne ſoit point à mes dépens : car je vous declare que j'ay toûjours regardé ces formes pretenduës comme des fictions de l'eſprit humain. Dites moy plûtôt d'où vient que tant de gens ont donné dans cette opinion.

THEODORE. C'eſt que les ſens y conduiſent tout naturellement. Comme nous avons des ſentimens eſſentiellement differens à l'occaſion des objets ſenſibles, nous ſommes portez à croire que ces objets different eſſentiellement. Et cela eſt vray en un ſens : car les configurations des parties inſenſibles de la cire ſont eſſentiellement differentes de celles de l'eau. Mais comme nous ne voyons pas ces petites parties, leur configuration, leur difference ; nous jugeons que les maſſes qu'elles compoſent ſont des ſubſtances de differente eſpece. Or l'experience nous apprend que dans tous les corps il y a un ſujet commun, puis qu'ils ſe font les uns des autres. Nous concluons donc qu'il faut qu'il y ait quelque choſe qui en faſſe la difference ſpecifique ; & c'eſt ce que nous attribuons à la forme ſubſtantielle.

XII. ARISTE. Je comprens bien, Theodo-

re, que ce grand principe que vous avez prouvé si au long dans nos entretiens * precedens est bien necessaire, sçavoir : qu'il ne faut point juger de la nature des corps par les sentimens qu'ils excitent en nous, mais seulement par l'idée qui les represente, & sur laquelle ils ont tous été formez. Nos sens sont des faux témoins, qu'il ne faut écouter que sur les faits. Ils nous marquent confusément le rapport que les corps qui nous environnent ont avec le nôtre, & cela suffisamment bien pour la conservation de la vie : mais il n'y a rien d'exact dans leurs dépositions. Suivons toûjours ce principe.

* Entr. III. IV. V.

THEODORE. Suivons le, Ariste, & comprenons bien que toutes les modalitez de l'étenduë ne sont & ne peuvent être que des figures, configurations, mouvemens sensibles ou insensibles, en un mot que des rapports de distance. Une étenduë indéfinie sans mouvement, sans changement de rapport de distance entre ses parties, ce n'est donc qu'une grande masse de matiere informe. Que le mouvement se mette à cette masse, & en meuve les parties en une infinité de façons, voilà donc une infinité de differens corps. Car, prenez-y garde, il est impossible que toutes les parties de cette étenduë changent également de rapport de distance à l'égard de toutes les autres : car c'est à cause de cela qu'on ne peut concevoir que les parties de l'étenduë se meuvent, qu'on n'y découvre une infinité de figures ou de corps differens. Vôtre tête, par exemple, conservant avec vôtre cou & les autres parties de vôtre corps le même rapport de distance, tout cela ne fait qu'un corps. Mais comme les parties de l'air qui vous environnent se remuent diversement sur vôtre visage, & sur le reste de vôtre machine, cet air ne fait point corps avec vous. Considerez chaque partie des fibres de vôtre corps, & concevez que le rapport de distance qu'a telle ou telle partie de-

terminée à telle ou telle de ſes voiſines, ne change point, ou tres-peu ; & que le rapport de diſtance qu'elle a avec quantité d'autres de ſes voiſines change ſans ceſſe : vous conſtruirez par là une infinité de petits canaux dans leſquels les humeurs circuleront. Telle ou telle partie d'une fibre de voſtre main ne s'éloigne point d'une autre partie voiſine de la même fibre, mais elle change ſans ceſſe de ſituation par rapport aux eſprits, au ſang, aux humeurs & à un nombre infiny de petits corps qui la viennent touſher en paſſant, & qui s'echappent continuellement par les pores que laiſſent dans nôtre chair l'entrelaſſement de nos fibres. Voilà ce qui fait que telle partie ou telle fibre eſt préciſément ce qu'elle eſt. Conſiderez donc par l'eſprit toutes les parties dont vos fibres ſont compoſées. Comparez-les les unes avec les autres, & avec les humeurs fluides de vôtre corps, & vous verrez ſans peine ce que ie veux vous faire comprendre.

ARISTE. Je vous ſuïs, Theodore. Aſſurément rien n'eſt plus clair, que toutes les modalitez poſſibles de l'étenduë ne ſont que des rapports de diſtance, & que ce n'eſt que par la varieté du mouvement & du repos des parties de la matiere, que ſe produit cette varieté de figures ou de corps differens que nous admirons dans le monde. Quand on iuge des obiets par les ſentimens qu'on en a, on ſe trouve à tous momens dans un étrange embarras : car on a ſouvent des ſentimens eſſentiellement differens des mêmes objets, & des ſentimens ſemblables de ſubſtances bien differentes. Le rapport des ſens eſt toûjours obſcur & confus. Il faut juger de toutes choſes par les idées qui repreſentent leur nature. Si je conſulte mes ſens, la neige, la greſle, la pluye, les vapeurs, ſont des corps de differente eſpece. Mais en conſultant l'idée claire & lumineuſe de l'étenduë, je conçois bien, ce me ſemble, qu'un peu de mou-

vement peut reduire la glace en eau, & même en vapeur, ſans changer la configuration des petites parties dont ces corps ſont compoſez. Je conçois même qu'en changeant leur configuration, il n'y a rien qu'on n'en puiſſe faire. Car puis que tous les corps ne different eſſentiellement que par la groſſeur, la configuration, le mouvement, & le repos des parties inſenſibles dont leurs maſſes ſont compoſées : il eſt évident que pour faire de l'or, par exemple, avec du plomb, ou avec tout ce qu'il vous plaira, il n'y a qu'à diviſer, ou plûtôt qu'à joindre les petites parties du plomb, & leur donner la groſſeur & la configuration eſſentielle aux petites parties de l'or, & qui font que telle matiere eſt de l'or. Cela ſe conçoit ſans peine. Mais ie croy neanmoins que ceux qui cherchent la pierre philoſophale, reduiront plûtôt leur or en cendres & en fumée, qu'ils n'en feront de nouveau.

THEODORE. Il eſt vray, Ariſte. Car qui ſçait quelle eſt la groſſeur & la configuration des petites parties de ce métail ſi recherché ? Mais que cela ſoit connu : qui ſçait comment ſont configurées les petites parties du plomb ou du vif argent ? Mais donnons encore à ces operateurs qui travaillent aveuglément au hazard, que trois parties de vif-argent iointes enſemble de telle maniere, faſſent au iuſte une de ces petites parties dont l'or eſt compoſé ; ie les défie de les ioindre ſi exactement ces trois parties, qu'elles n'en faſſent plus qu'une ſemblable à celles de l'or. Aſſurément la matiere ſubtile, qui ſe fait place par tout, les empêchera bien de les ioindre exactement. Peut-être fixeront-ils le mercure, mais ſi mal, ſi imparfaitement, qu'il ne pourra ſentir le feu ſans s'élever en vapeur. Qu'ils le fixent neanmoins de maniere qu'il ſouffre bien les épreuves : que ſera-ce ? Un métail nouveau : plus beau que l'or, ie le veux ; mais peut-être fort mépriſé,

Les parties du vif-argent ſeront iointes 4 à 4, 5 à 5, 6 à 6. Mais par malheur il falloit qu'elles ne le fuſſent que trois à trois. Elles ſeront iointes d'un ſens, au lieu de l'être d'un autre. Elles laiſſeront entr'elles certains vuides, qui luy ôteront de ſon poids, & qui luy donneront une couleur dont on ſera mécontent. Les corps, Ariſte, ſe changent facilement en d'autres, quand il n'eſt pas neceſſaire que leurs parties inſenſibles changent de configuration. Les vapeurs ſe changent facilement en pluye : c'eſt qu'il ſuffit pour cela qu'elles diminuent leur mouvement, & qu'elles ſe ioignent imparfaitement pluſieurs enſemble. Et par une raiſon ſemblable, il ne faut qu'un vent froid pour durcir la pluye en greſle. Mais pour changer l'eau, par exemple, en tout ce qui s'en fait dans les plantes, outre le mouvement, ſans lequel rien ne ſe fait, il faut des moules faits exprés pour figer enſemble de telle & telle maniere cette matiere ſi coulante.

THEOTIME. Hé bien, Theodore, à quoy vous arrêtez vous ? Vous vouliez parler de la Providence, & vous vous engagez dans des queſtions de Phyſique.

THEODORE. Je vous remercie, Theotime : peut-être m'allois-ie égarer. Neanmoins il me ſemble que tout ce que nous venons de dire n'eſt pas fort éloigné de nôtre ſuiet. Il falloit qu'Ariſte compriſt bien, que c'eſt par le mouvement que les corps changent de figure dans leurs maſſes, & de configuration dans leurs parties inſenſibles. Il falloit, pour ainſi dire, luy faire ſentir cette verité ; & ie penſe que ce que nous venons de dire y peut ſervir. Venons donc à la Providence.

XIII. C'eſt aſſurément par le ſoleil que Dieu anime le monde que nous habitons. C'eſt par luy qu'il éleve les vapeurs. C'eſt par le mouvement des vapeurs qu'il produit les vents. C'eſt par la contrarieté des vents qu'il amaſſe les vapeurs, &

qu'il les reſout en pluyes ; & c'eſt par les pluyes qu'il rend fecondes nos terres. Que cela ſoit, ou ne ſoit pas, Ariſte, tout-à-fait, comme ie vous le dis, il n'importe. Vous croyez du moins, par exemple, que la pluye fait croître l'herbe : car s'il ne pleut, tout ſe ſeche. Vous croyez que telle herbe a la force de purger, celle-cy de nourrir, celle-là d'empoiſonner : que le feu amollit la cire, qu'il durcit la boüe, qu'il brûle le bois, qu'il en reduit une partie en cendre, & enfin en verre. En un mot vous ne doutez pas que tous les corps ont certaines qualitez ou vertus, & que la Providence ordinaire de Dieu conſiſte dans l'application de ces vertus, par leſquelles il produit cette varieté que nous admirons dans ſon ouvrage. Or ces vertus, auſſi-bien que leur application, ne conſiſtent que dans l'efficace du mouvement, puis que c'eſt par le mouvement que tout ſe fait. Car il eſt évident que le feu ne brûle que par le mouvement de ſes parties : qu'il n'a la vertu de durcir la boüe, que parce que les parties qu'il répand de tous côtez venant à rencontrer l'eau qui eſt dans la terre, elles la chaſſent par le mouvement qu'elles luy communiquent, & ainſi des autres effets. Le feu n'a donc ni force ni vertu que par le mouvement de ſes parties ; & l'application de cette force ſur tel ſuiet ne vient que du mouvement qui a tranſporté ce ſuiet auprés du feu. De même...

ARISTE. Ce que vous dites du feu, ie l'étens à toutes les cauſes & à tous les effets naturels. Continuez.

XIV. THEODORE. Vous comprenez donc bien, que la Providence ordinaire ſe reduit principalement à deux choſes : aux loix des communications des mouvemens, puis que tout ſe fait dans les corps par le mouvement ; & à la ſage combinaiſon que Dieu a miſe dans l'ordre de ſes creatures au temps de leur creation, afin que ſon ouvrage puſt ſe conſerver par les loix naturelles qu'il avoit reſolu de ſuivre.

A l'égard des loix naturelles du mouvement, Dieu a choisi les plus simples. Il a voulu, & veut encore maintenant que tout corps mû se meuve, ou tende à se mouvoir en ligne droite ; & qu'à la rencontre des autres corps, il ne s'éloigne de la ligne droite que le moins qu'il est possible. Que tout corps se transporte du côté vers lequel il est poussé : & s'il est poussé en même temps par deux mouvemens contraires, que le plus grand mouvement l'emporte sur le plus foible : mais si ces deux mouvemens ne sont pas contraires, qu'il se meuve selon une ligne qui soit la diagonale d'un parallelogramme, dont les côtez ayent reciproquement même proportion que ces mouvemens. En un mot Dieu a choisi les loix les plus simples dépendemment de cet unique principe, que le plus fort doit vaincre le plus foible ; & avec cette condition, qu'il y auroit toûjous dans le monde une égale quantité de mouvement. J'ajoûte cette condition, parce que l'experience nous apprend que le mouvement qui anime la matiere, ne se dissipe point avec le temps par la rencontre des corps qui viennent de côtez opposez : outre que Dieu étant immuable dans sa nature, plus on donne d'uniformité à son action, plus on fait porter à sa conduite le caractere de ses attributs.

Il n'est pas necessaire, Ariste, d'entrer davantage dans le detail de ces loix naturelles que Dieu suit dans le cours ordinaire de sa Providence. Qu'elles soient telles qu'il vous plaira, cela importe fort peu. Vous sçavez certainement que Dieu seul meut les corps ; qu'il fait tout en eux par le mouvement ; qu'il ne leur communique le mouvement de l'un à l'autre que selon certaines loix telles qu'elles puissent être : que l'application de ces loix vient de la rencontre des corps. Vous sçavez que le choc des corps est, à cause de leur impenetrabilité, la cause occasionnelle ou naturelle qui détermine l'efficace des loix generales.

les. Vous ſçavez que Dieu agit toujours d'une maniere ſimple & uniforme : qu'un corps mû va toujours tout droit, mais que l'impenetrabilité oblige le moteur au changement : que cependant il ne change que le moins qu'il eſt poſſible, ſoit parce qu'il ſuit toûiours les mêmes loix, ſoit parce que les loix qu'il ſuit ſont les plus ſimples qu'il y ait. Cela ſuffit pour ce qui regarde les loix generales des communications des mouvemens. Venons à la formation de l'Univers, & à la ſage combinaiſon que Dieu a miſe entre toutes ſes parties au temps de la Creation pour tous les ſiecles, & par rapport à ces loix generales, car c'eſt en cela que conſiſte le merveilleux de la Providence divine. Suivez-moy, ie vous prie.

XV. Je penſe, Ariſte, à une maſſe de matiere ſans mouvement. Ne voilà qu'un bloc. J'en veux faire une ſtatuë. Un peu de mouvement me la formera bientôt. Car qu'on remuë le ſuperflu qui par le repos faiſoit corps avec elle, la voilà faite. Je veux que cette ſtatuë n'ait pas ſeulement la figure d'un homme, mais qu'elle en ait auſſi les organes, & toutes les parties que nous ne voyons pas. Encore un peu de mouvement me les formera. Car que la matiere qui environne celle dont ie veux, par exemple, faire le cœur, ſe meuve, le reſte demeurant comme immobile, elle ne fera plus corps avec le cœur. Voilà donc le cœur formé. Je puis de même achever en idée les autres organes, tels que ie les conçois. Cela eſt évident. Enfin ie veux que ma ſtatuë n'ait pas ſeulement les organes du corps humain, mais de plus que la maſſe dont elle eſt faite ſe change en chair & en os, en eſprit & en ſang, en cerveau, & le reſte. Encore un peu de mouvement me donnera ſatisfaction. Car ſuppoſé que la chair ſoit compoſée de fibres de telle ou telle configuration, & entrelaſſées entr'elle de telle ou telle maniere, ſi la matiere qui remplit les entrelaſſemens des fibres

que ie conçois, vient à ſe mouvoir, ou à n'avoir plus le même rapport de diſtance à celle dont ces fibres doivent être compoſez, voilà de la chair : & je conçois de même qu'avec un peu de mouvement, le ſang, les eſprits, les vaiſſeaux & tout le reſte du corps humain ſe peut former. Mais ce qui paſſe infiniment la capacité de nôtre eſprit, c'eſt de ſçavoir qu'elles ſont les parties qu'il faut remuer, quelles ſont celles qu'il faut ôter, & celles qu'il faut laiſſer.

Suppoſons maintenant que je veuille prendre dans cette machine ſemblable à la nôtre une fort petite portion de matiere, & luy donner telle figure, tels organes, telle configuration dans ſes parties qu'il me plaira ; tout cela s'executera toûjours par le moyen du mouvement, & ne pourra jamais s'executer que par luy. Car il eſt évident qu'une partie de matiere qui fait corps avec une autre, n'en peut être ſeparée que par le mouvement. Ainſi je conçois ſans peine, que dans un corps humain Dieu en peut former un autre de même eſpece mille ou dix mille fois plus petit, & dans celuy-cy un autre, & ainſi de ſuite dans la même proportion de mille, ou dix mille à un ; & cela tout-d'un-coup en donnant une infinité de divers mouvemens, que luy ſeul connoît, aux parties infinies d'une certaine maſſe de matiere.

ARISTE. Ce que vous me dites là du corps humain, il eſt facile de l'appliquer à tous les corps organiſez des animaux & des plantes

XVI. THEODORE. Bien donc, Ariſte. Concevez maintenant une maſſe indéfinie de matiere auſſi grande que l'Univers, & que Dieu en veut faire un bel ouvrage, mais un ouvrage qui ſubſiſte, & dont toutes les beautez ſe conſervent ou ſe perpetuent dans leurs eſpeces. Comment s'y prendra-t'il ? Remuera-t'il d'abord les parties de la matiere au hazard, pour en former le monde peu à peu en ſuivant certaines loix ; ou bien s'il le

formera tout d'un coup ? Prenez garde, l'Etre infiniment parfait connoît toutes les ſuites de tous les mouvemens qu'il peut communiquer à la matiere, quelques loix des communications des mouvemens que vous ſuppoſiez.

ARISTE. Il me paroît clair que Dieu ne remuëra point inutilement la matiere : & puis que la premiere impreſſion qu'il peut communiquer à toutes ſes parties, ſuffit pour produire toutes ſortes d'ouvrages, aſſurément il ne s'aviſera pas de les former peu à peu par quantité de mouvemens inutiles.

THEOTIME. Mais que deviendront les loix generales des communications des mouvemens, ſi Dieu ne s'en ſert point ?

ARISTE. Cela m'embarraſſe un peu.

THEODORE. Dequoy vous embarraſſez-vous ? Ces loix n'obligent encore à rien, ou plûtôt elles ne ſont point. Car c'eſt le choc des corps qui eſt la cauſe occaſionnelle des loix des communications des mouvemens. Or ſans cauſe occaſionnelle il ne peut y avoir de loy generale. Donc avant que Dieu euſt mû la matiere, avant que les les corps pûſſent ſe choquer, Dieu ne devoit & ne pouvoit point ſuivre les loix generales des communications des mouvemens. De plus Dieu ne ſuit des loix generales que pour rendre ſa conduite uniforme, & luy faire porter le caractere de ſon immutabilité. Ainſi le premier pas de cette conduite, les premiers mouvemens ne peuvent & ne doivent pas être determinez par ces loix. Enfin il faudroit une infinité de loix generales, ce qui feroit qu'elles ne ſeroient gueres generales, afin de pouvoir, en les ſuivant exactement, former les corps organiſez des animaux & des plantes. Ainſi la premiere impreſſion de mouvement, que Dieu a miſe d'abord dans la matiere, ne devant, & ne pouvant pas mêmes être actuellement reglée ſelon certaines loix generales, elle devoit

l'être uniquement par rapport à la beauté de l'ouvrage que Dieu vouloit former, & qu'il devoit conſerver dans la ſuite du temps en conſequence des loix generales. Or cette premiere impreſſion de mouvement ſagement diſtribuée ſuffiſoit pour former tout d'un coup les animaux & les plantes, qui ſont les ouvrages les plus excellens que Dieu ait fait de la matiere, & tout le reſte de l'Univers. Cela eſt évident; puis que tous les corps ne different entr'eux que par la figure de leurs maſſes, & par la configuration de leurs parties; & qu'un peu de mouvement peut faire tout cela, comme vous en êtes demeuré d'accord. Donc, Ariſte, vous avez eu raiſon de dire que Dieu a fait tout d'un coup de chaque maſſe de matiere ce qu'il en a voulu former. Car quoy que Dieu ait formé les parties de l'Univers les unes aprés les autres, ainſi que l'Ecriture ſemble nous l'apprendre, il ne s'enſuit pas qu'il ait employé quelque temps, & ſuivy quelques loix generales pour les conduire peu à peu à leur perfection. *Dixit, & facta ſunt.* C'eſt que la premiere impreſſion de mouvement a ſuffi pour les produire en un inſtant.

XVII. THEOTIME. Cela étant ainſi, je comprens bien que c'eſt perdre ſon temps, que de vouloir expliquer par les principes Carteſiens ou par d'autres ſemblables l'Hiſtoire que l'Ecriture nous fait de la Creation.

THEODORE. Aſſurément on ſe trompe, ſi on prétend prouver que Dieu a formé le monde en ſuivant certaines loix generales des communications des mouvemens. Mais on ne perd pas ſon temps de rechercher ce qui doit arriver à la matiere en conſequence des loix des mouvemens. Et voicy pourquoy. C'eſt qu'encore que Dieu ait formé tout d'un coup chaque partie de l'Univers, il a dû avoir égard aux loix de la nature, qu'il vouloit ſuivre conſtamment, pour

faire porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs. Car certainement ſon ouvrage n'auroit pas pû ſe conſerver dans ſa beauté, s'il ne l'avoit proportionné aux loix du mouvement. Un ſoleil quarré n'auroit pas pû durer long-temps : un ſoleil ſans lumiere ſeroit bien-tôt devenu tout brillant. Vous avez lû, Theotime, la Phyſique de Mr. Deſcartes; & vous, Ariſte, vous la lirez quelque jour, car elle le merite bien. Ainſi il n'eſt pas neceſſaire que je m'explique davantage.

Il faudroit maintenant examiner quelle a dû être cette premiere impreſſion de mouvement par laquelle Dieu a formé tout d'un coup l'Univers pour un certain nombre de ſiecles : car c'eſt là, pour ainſi dire, le point de vûë dont je veux vous faire regarder & admirer la ſageſſe infinie de la Providence ſur l'arrangement de la matiere. Mais j'apprehende que vôtre imagination, peut-être déja fatiguée par les choſes trop generales dont nous venons de parler, ne vous laiſſaſt point aſſez d'attention pour contempler un ſi vaſte ſujet. Car, Ariſte, que ce premier pas de la conduite de Dieu, que cette premiere impreſſion de mouvement que Dieu va faire, renferme de ſageſſe ! que de rapports, que de combinaiſons de rapports ! Certainement Dieu avant cette premiere impreſſion en a connu clairement toutes les ſuites, & toutes les combinaiſons de ces ſuites; non ſeulement toutes les combinaiſons phyſiques, mais toutes les combinaiſons du phyſic avec le moral, & toutes les combinaiſons du naturel avec le ſurnaturel. Il a comparé enſemble toutes ces ſuites avec toutes les ſuites de toutes les combinaiſons poſſibles dans toutes ſortes de ſuppoſitions. Il a, dis-ie, tout comparé dans le deſſein de faire l'ouvrage le plus excellent par les voyes les plus ſages & les plus divines. Il n'a rien negligé de ce qui pouvoit faire porter à ſon action le caractere de ſes attributs; & le voilà qui ſans he-

ſiter ſe détermine à faire ce premier pas. Tâchez, Ariſte, de voir où ce premier pas conduit. Prenez garde qu'un grain de matiere pouſſé d'abord à droit, au lieu de l'être à gauche, pouſſé avec un degré de force plus ou moins grand, pouvoit tout changer dans le phyſic, de là dans le moral, que dis-je! dans mêmes le ſurnaturel. Penſez donc à la ſageſſe infinie de celuy qui a ſi bien comparé & regle toutes choſes, que dés le premier pas qu'il fait, il ordonne tout à ſa fin, & va maieſtueuſement, invariablement, toûiours divinement, ſans iamais ſe démentir, ſans iamais ſe repentir, iuſqu'à ce qu'il prenne poſſeſſion de ce Temple ſpirituel qu'il conſtruit par Jeſus-Chriſt, & auquel il rapporte toutes les démarches de ſa conduite.

ARISTE. Vraiment, Theodore, vous avez raiſon de finir nôtre entretien : car nous nous perdrions bien-tôt dans un ſi vaſte ſuiet.

THEODORE. Penſez-y, Ariſte, car dés demain il faut nous y engager.

ARISTE. Si nous nous embarquons ſur cet Ocean, nous y perirons.

THEODORE. Non : nous n'y perirons point, pourvû que nous ne ſortions pas du vaiſſeau qui nous doit porter. Demeurans dans l'Egliſe, toûjours ſoûmis à ſon autorité, ſi nous heurtons legerement contre les écueils, nous n'y ferons pas naufrage. L'homme eſt fait pour adorer Dieu dans la ſageſſe de ſa conduite. Tâchons de nous perdre heureuſement dans ſes profondeurs. Jamais l'eſprit humain n'eſt mieux diſpoſé, que lors qu'il adore par un ſilence forcé les perfections divines. Mais ce ſilence de l'ame ne peut ſucceder qu'à la contemplation de ce qui nous paſſe. Courage donc, Ariſte, contemplez, admirez la Providence generale du Createur. Je vous ay placé au point de vûë d'où vous devez découvrir une ſageſſe incomprehenſible.

XI. ENTRETIEN.

Continuation du même ſujet. De la Providence generale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaiſons infiniment infinies du phyſic avec le moral, du naturel avec le ſurnaturel.

THEODORE. Avez-vous, Ariſte, fait quelques efforts d'eſprit pour comparer la premiere impreſſion du mouvement que Dieu a communiqué à la matiere, la premiere de ſes démarches dans l'Univers, avec les loix generales de ſa Providence ordinaire, & avec les divers ouvrages qui devoient ſe conſerver & ſe développer par l'efficace de ces loix ? Car c'eſt de cette premiere impreſſion de mouvement d'où il faut jetter les yeux ſur la conduite de Dieu. C'eſt le point de vûë de la Providence generale : car Dieu ne ſe repent & ne ſe dément jamais. Avez-vous donc regardé de là le bel ordre des creatures, & la conduite ſimple & uniforme du Createur ?

ARISTE. Ouy, Theodore : mais j'ay la vûë trop courte. J'ay découvert bien du païs, mais cela ſi confuſément, que je ne ſçay que vous dire. Vous m'avez placé trop haut. On découvre de fort loin, mais on ne ſçait ce qu'on voit. Vous m'avez, pour ainſi dire, guindé au deſſus des nuës, & la tête me tourne quand je regarde ſous moy.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, deſcendons un peu.

THEOTIME. Mais plus bas nous ne verrons rien.

ARISTE. Ah, je vous prie, Theodore, un peu plus de détail.

THEODORE. Deſcendons, Theotime, puis qu'Ariſte le ſouhaite. Mais n'oublions pas tous trois nôtre point de vûë, car il y faudra monter bien-tôt, dés que nôtre imagination ſera

un peu raſſurée, & fortifiée par un détail plus ſenſible & plus à nôtre portée.

I. Souvenez-vous, Ariſte, de nos abeilles d'hier. C'eſt un ouvrage admirable que ce petit animal. Combien d'organes differens, que d'ordre, que de liaiſons, que de rapports dans toutes ſes parties ! Ne vous imaginez pas qu'il en ait moins que les élephans : apparemment il en a davantage. Comprenez donc, ſi vous le pouvez, le nombre & le jeu merveilleux de tous les reſſorts de cette petite machine. C'eſt l'action foible de la lumiere qui les débande tous ces reſſorts. C'eſt la preſence ſeule des objets qui en détermine & qui en regle tous les mouvemens. Jugez donc par l'ouvrage ſi exactement formé, ſi diligemment achevé de ces petits animaux, non de leur ſageſſe & de leur prévoyance, car elles n'en ont point ; mais de la ſageſſe & de la prévoyance de celuy qui a aſſemblé tant de reſſorts, & qui les a ordonnez ſi ſagement par rapport à tant de divers objets & de fins differentes. Aſſurément, Ariſte, vous ſeriez plus ſçavant que tout ce qu'il y a jamais eu de Philoſophes, ſi vous ſçaviez exactement les raiſons de la conſtruction des parties de ce petit animal.

ARISTE. Je le croy, Theodore. Cela nous paſſe déjà. Mais s'il faut une ſi grande adreſſe & une ſi profonde intelligence pour former une ſimple mouche, comment en produire une infinité toutes renfermées les unes dans les autres, & par conſequent toutes plus petites toujours dans la proportion ſous-millecuple, puis qu'une ſeule en produit mille, & que ce qui contient eſt plus grand que ce qui eſt contenu ? Cela effraye l'imagination : mais que l'eſprit reconnoît de ſageſſe dans l'Auteur de tant de merveilles !

THEODORE. Pourquoy cela, Ariſte ? Si les petites abeilles ſont organiſées comme les plus grandes, qui en conçoit une grande, en peut con-

cevoir une infinité de petites renfermées les unes dans les autres. Ce n'eſt donc point la multitude & la petiteſſe de ces animaux tous ſemblables qui doit augmenter vôtre admiration pour la ſageſſe du Createur. Mais vôtre imagination effrayée admire en petit ce qu'on a coûtume de ne voir qu'en grand.

ARISTE. Je croyois, Theodore, que je ne pouvois trop admirer.

THEODORE. Ouy : mais il ne faut admirer que par raiſon. Ne craignez point : ſi l'admiration vous plaiſt, vous trouverez bien dequoy vous ſatisfaire dans la multitude & la petiteſſe de ces abeilles renfermées les unes dans les autres.

ARISTE. Comment cela donc ?

THEODORE. C'eſt qu'elles ne ſont pas toutes ſemblables.

ARISTE. Je me l'imaginois bien ainſi. Car quelle apparence que les vers de ces mouches, & les œufs de ces vers, ayent autant d'organes que les mouches mêmes, comme vous le prétendiez hier!

II. THEODORE. Que vous imaginiez mal, Ariſte ! Car tout au contraire les vers ont toutes les parties organiques des mouches ; mais ils ont de plus celles qui ſont eſſentielles aux vers, c'eſt-à-dire, celles qui ſont abſolument neceſſaires, afin que les vers puiſſent chercher, devorer & préparer, le ſuc nourricier de la mouche qu'ils portent en eux & qu'ils conſervent par le moyen des organes & ſous la forme de ver.

ARISTE. Oh ho ! à ce compte-là les vers ſont plus admirables que les mouches : ils ont bien plus de parties organiques.

THEODORE. Ouy, Ariſte. Et les œufs des vers ſont encore plus admirables que les vers mêmes ; & ainſi en remontant. Deſorte que les mouches de cette année avoient beaucoup plus d'organes il y a mille ans, qu'aujourd'huy que

nous en voyons. Voilà un étrange paradoxe. Mais prenez garde. Il eſt facile de comprendre que les loix generales des communications des mouvemens ſont trop ſimples pour conſtruire des corps organiſez.

ARISTE. Il eſt vray, cela me paroît ainſi. C'eſt beaucoup qu'elles ſuffiſent pour les faire croître. Il y a des gens qui prétendent que les inſectes viennent de pourriture. Mais ſi une mouche a autant de parties organiſées qu'un bœuf, j'aimerois autant dire que ce gros animal ſe pourroît former d'un tas de bouë, que de ſoûtenir que les mouches s'engendrent d'un morceau de chair pourrie.

THEODORE. Vous avez raiſon. Mais puis que les loix du mouvement ne peuvent conſtruire des corps compoſez d'une infinité d'organes, c'eſt donc une neceſſité que les mouches ſoient renfermées dans les vers dont elles écloſent. Ne penſez pas neanmoins, Ariſte, que l'abeille, qui eſt encore renfermée, dans le ver dont elle doit ſortir, ait entre ſes parties organiques la même proportion de groſſeur, de ſolidité, de configuration, que lors qu'elle en eſt ſortie. Car on a remarqué ſouvent que la tête, par exemple, du poulet, lors qu'il eſt dans l'œuf, & qu'il paroît comme ſous la forme d'un ver, eſt beaucoup plus groſſe que tout le reſte du corps, & que les os ne prennent leur conſiſtence qu'aprés les autres parties. Je prétens ſeulement, que toutes les parties organiques des abeilles ſont formées dans leurs vers, & ſi bien proportionnées aux loix des mouvemens, que par leur propre conſtruction, & l'efficace de ces loix, elles peuvent croître & prendre la figure convenable à leur état, ſans que Dieu, pour ainſi dire, y touche de nouveau par une Providence extraordinaire. Car c'eſt en cela que conſiſte la ſageſſe incomprehenſible de la Providence divine. C'eſt ce qui la peut juſtifier,

quoy qu'il s'engendre ſouvent des animaux monſtreux ; car Dieu ne doit pas faire un miracle pour les empêcher de ſe former. Au temps de la Creation, il a conſtruit pour les ſiecles futurs les animaux & les plantes. Il a établi les loix des mouvemens neceſſaires pour les faire croître. Maintenant il ſe repoſe, parce qu'il ne fait plus que ſuivre ces loix.

ARISTE. Que de ſageſſe dans la Providence generale du Createur !

THEODORE. Voulez-vous que nous remontions un peu à nôtre point de vuë, d'où nous devons jetter les yeux ſur les merveilles de la Providence ?

ARISTE. J'y ſuis, ce me ſemble, Theodore. J'admire & j'adore avec tout le reſpect dont je ſuis capable la ſageſſe infinie du Createur dans la varieté & la juſteſſe incomprehenſible des mouvemens divers qu'il a imprimez d'abord à à cette petite portion de matiere dans laquelle il a formé tout d'un coup des abeilles pour tous les ſiecles. Que dis-je, des abeilles ! une infinité de vers encore qu'on peut regarder comme des animaux de differente eſpece : qu'il leur a fourni dans un ſi petit eſpace une nourriture inſenſible par mille moyens qui nous paſſent, tout cela par rapport aux loix du mouvement : loix ſi ſimples & ſi naturelles, que quoy que Dieu faſſe tout par elles dans le cours ordinaire de ſa Providence, il ſemble qu'il ne touche à rien, qu'il ne ſe mêle de rien, en un mot qu'il ſe repoſe.

THEODORE. Vous trouvez donc, Ariſte, que cette conduite eſt divine, & plus excellente que celle d'un Dieu qui agitoit à tous momens par des volontez particulieres, au lieu de ſuivre ces loix generales ; ou qui pour ſe décharger du ſoin du gouvernement de ſon ouvrage, auroit donné des ames à toutes les mouches, ou plûtôt des intelligences aſſez éclairées pour former leur corps,

ou du moins pour les conduire ſelon leurs beſoins, & regler tous leurs travaux ?

ARISTE. Quelle comparaiſon !

III. THEODORE. Courage donc, Ariſte, jettez les yeux plus loin. Dans l'inſtant que Dieu a donné cette premiere impreſſion de mouvement aux parties de cette petite portion de matiere dont il a fait des abeilles, ou tel autre inſecte qu'il vous plaira pour tous les ſiecles, penſez-vous qu'il ait prévû que tel de ces petits animaux qui devoit éclorre en telle année, devoit auſſi à tel jour, telle heure, telles circonſtances, faire tourner les yeux à quelqu'un vers l'objet d'une paſſion criminelle : ou bien ſe venir imprudemment placer dans les narines d'un cheval, & luy faire faire un mouvement fatal pour le meilleur Prince du monde, qui par là ſe renverſe & ſe tuë : mort funeſte & qui a une infinité de ſuites fâcheuſes. Or pour ne point combiner le phyſic avec le moral, car cela renferme des difficultez dont la reſolution dépend de certains principes que ie ne vous ay point expliquez ; penſez-vous que Dieu ait prévû que cet inſecte, par tel de ſes mouvemens, a dû produire quelque choſe de monſtrueux ou de déreglé dans le monde purement materiel ?

ARISTE. Qui en doute, que Dieu ait prévû toutes les ſuites de cette premiere impreſſion de mouvement, qui a formé en un inſtant dans cette portion de matiere toute l'eſpece de tel inſecte. Il a mêmes prévû generalement toutes les ſuites des mouvemens infinis, & tous differens, qu'il pouvoit donner d'abord à cette même portion. Il a prévû de plus toutes les ſuites de toutes les combinaiſons de cette portion de matiere avec toutes les autres, & leurs divers mouvemens ſelon toutes les ſuppoſitions poſſibles de telles ou telles loix generales.

THEODORE. Admirez donc, Ariſte, adorez la profondeur de la ſageſſe de Dieu, qui a reglé

glé cette premiere impreſſion de mouvement à telle petite portion de matiere, aprés un nombre infiny de comparaiſons de rapports toutes faites par un acte éternel de ſon intelligence. De cette portion de matiere paſſez à une autre, & de celle-cy à une troiſiéme. Parcourez tout l'Univers, & iugez enfin tout d'une vûë de la ſageſſe infiniment infinie qui a reglé la premiere impreſſion de mouvement, par laquelle s'eſt formé tout l'Univers dans toutes ſes parties & pour tous les temps : de telle maniere que c'eſt aſſurément l'ouvrage le plus beau qui puiſſe être produit par les voyes les plus generales & les plus ſimples : de telle maniere plûtôt, que l'ouvrage & les voyes expriment mieux les perfections que Dieu poſſede, & qu'il ſe glorifie de poſſeder, que tout autre ouvrage fait par toute autre voye.

ARISTE. Que d'abyſmes, que de profondeurs impenetrables ! Que de rapports & de combinaiſons de rapports il a fallu conſiderer dans la premiere impreſſion de la matiere, pour créer l'Univers, & l'accommoder aux loix generales du mouvement que Dieu ſuit dans le cours ordinaire de ſa Providence ! Vous m'avez placé au veritable point de vûë dont on découvre la ſageſſe infinie du Createur.

THEODORE. Sçavez-vous, Ariſte, que vous ne voyez encore rien ?

ARISTE. Comment rien ?

IV. THEODORE. Beaucoup, Ariſte : mais comme rien par rapport au reſte. Vous avez ietté la vûë ſur les combinaiſons infiniment infinies des mouvemens de la matiere. Mais combinez le phyſic avec le moral, les mouvemens des corps avec les volontez des Anges & des hommes. Combinez de plus le naturel avec le ſurnaturel, & rapportez tout cela à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe. Car puis que c'eſt le principal des deſſeins de Dieu, il n'eſt pas vray ſemblable que dans

la premiere impreſſion que Dieu a communiqué à la matiere, il ait negligé de regler ſon action ſur le rapport que les mouvemens pouvoient avoir avec ſon grand & ſon principal ouvrage. Comprenez donc avec quelle ſageſſe il a fallu regler les premiers mouvemens de la matiere, s'il eſt vray que l'Ordre de la nature eſt ſubordonné à celuy de la grace; s'il eſt vray que la mort nous ſurprend maintenant en conſequence des loix naturelles, & qu'il n'y ait rien de miraculeux qu'un homme ſe trouve écraſé lors qu'une maiſon s'écroule ſur luy. Car vous ſçavez que c'eſt de l'heureux ou du malheureux moment de la mort dont dépend nôtre éternité.

ARISTE. Doucement, Theodore. C'eſt Dieu qui regle ce moment. Nôtre mort dépend de luy. Dieu ſeul peut nous donner le don de la perſeverance.

V. THEODORE. Qui en doute? Nôtre mort dépend de Dieu en pluſieurs manieres. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de nous. Car il eſt en nôtre pouvoir de ſortir d'une maiſon qui menace ruïne, & c'eſt Dieu qui nous a donné ce pouvoir. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend des Anges. Car Dieu a donné aux Anges le pouvoir & la commiſſion de gouverner le monde, ou le dehors, pour ainſi dire, de ſon Egliſe. Nôtre mort heureuſe dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de Jeſus-Chriſt. Car Dieu nous a donné en Jeſus-Chriſt un Chef qui veille ſur nous, & qui ne ſouffrira pas que la mort nous ſurprenne malheureuſement, ſi nous luy demandons comme il faut le don de la perſeverance. Mais penſez-vous que nôtre mort ne dépende pas auſſi de Dieu, en ce ſens qu'il a reglé & produit cette premiere impreſſion de mouvement, dont une des ſuites eſt, que telle maiſon doit s'écrouler dans tel temps & dans telles circonſtances? Tout dépend de Dieu, parce que c'eſt luy qui a établi

toutes les cauſes tant libres que neceſſaires, & que ſa preſcience eſt ſi grande, qu'il ſe ſert auſſi heureuſement des unes que des autres. Car Dieu n'a pas communiqué au hazard ſa puiſſance aux eſprits : il ne l'a fait qu'aprés avoir prévû toutes les ſuites de leurs mouvemens, auſſi-bien que ceux de la matiere. De plus tout dépend de Dieu, parce que toutes les cauſes ne peuvent agir que par l'efficace de la puiſſance divine. Enfin tout dépend de Dieu, parce qu'il peut par des miracles interrompre le cours ordinaire de ſa Providence, & qu'il ne manque mêmes jamais de le faire, lors que l'Ordre immuable de ſes perfections l'exige, je veux dire, lors que ce qu'il doit à ſon immutabilité eſt de moindre conſideration que ce qu'il doit à ſes autres attributs. Mais nous vous expliquerons tout cela plus exactement dans la ſuite. Comprenez donc, Ariſte, que nôtre ſalut eſt déja aſſuré dans l'enchaînement des cauſes tant libres que neceſſaires ; & que tous les effets de la Providence generale ſont tellement liez enſemble, que le moindre mouvement de la matiere peut concourir en conſequence des loix generales à une infinité d'évenemens conſiderables, & que chaque évenement dépend d'une infinité de cauſes ſubordonnées. Admirez encore un coup la profondeur de la ſageſſe de Dieu, qui certainement, avant que de faire ſon premier pas, a comparé les premiers mouvemens de la matiere, non ſeulement avec toutes ſes ſuites naturelles ou neceſſaires, mais encore à bien plus forte raiſon avec toutes les ſuites morales & ſurnaturelles dans toutes les ſuppoſitions poſſibles.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, du point de veuë où vous m'avez placé, je découvre une ſageſſe qui n'a point de bornes. Je comprens clairement & diſtinctement, que la Providence generale porte le caractere d'une intelligence infinie, & qu'elle eſt tout autrement incomprehenſi-

ble que ne s'imaginent ceux qui ne l'ont jamais examinée. *O profondeur des treſors de la ſageſſe, & de la ſcience de Dieu! Que ſes jugemens ſont impenetrables, & ſes voyes incomprehenſibles!* Une Providence fondée ſur une volonté abſoluë, eſt bien moins digne de l'Etre infiniment parfait; elle porte bien moins le caractere des attributs divins, que celle qui eſt reglée par des treſors inépuiſables de ſageſſe & de ſcience. *O altitudo divitiarum ſapientiæ, & ſcientiæ Dei! Quàm incomprehenſibilia ſunt judicia ejus, & inveſtigabiles viæ ejus!*

VI. THEODORE. C'eſt ce que je voulois vous faire voir. Deſcendons maintenant à quelque détail qui vous délaſſe l'eſprit, & qui vous rende ſenſible une partie des choſes que vous venez de concevoir. Ne vous êtes-vous jamais diverty à nourrir dans une boëte quelque chenille ou quelqu'autre inſecte qu'on croit communément ſe transformer en papillon ou en mouche?

ARISTE. Oh oh, Theodore! vous allez tout d'un coup d'un grand au petit. Vous revenez toûjours aux inſectes.

THEODORE. C'eſt que je ſuis bien-aiſe que nous admirions ce que tout le monde mépriſe.

ARISTE. Quand j'étois enfant, je me ſouviens d'avoir nourry des vers à ſoye. Je prenois plaiſir à leur voir faire leur coque, & s'y enterrer tous vivans pour reſſuſciter quelque temps aprés.

THEOTIME. Et moy, Theodore, j'ay actuellement dans une boëte avec du ſable un inſecte qui me divertit, & dont je ſçay un peu l'hiſtoire. On l'appelle en Latin *Formica-leo*. Il ſe transforme en une de ces eſpeces de mouches qui ont le ventre fort long, & qu'on appelle, ce me ſemble, *Demoiſelles*.

THEODORE. Je ſçay ce que c'eſt, Theo-

time. Mais vous vous trompez de croire qu'il se transforme en demoiselle.

THEOTIME. Je l'ay vû, Theodore : ce fait est constant.

THEODORE. Et moy, Theotime, je vis l'autre jour une taupe qui se transforma en merle. Comment voulez-vous qu'un animal se transforme en un autre ? Il est aussi difficile que cela se fasse, que d'un peu de chair pourrie il se forme des insectes.

THEOTIME. Je vous entens, Theodore. Le *formica-leo* ne se transforme point. Il se dépoüille seulement de ses habits & de ses armes. Il quitte ses cornes avec lesquelles il fait son trou, & se saisit des fourmis qui y tombent. En effet je les ay remarquées ces cornes dans le tombeau qu'ils se font dans le sable, & dont ils sortent, non plus en qualité de *formica-leo*, mais en qualité de *demoiselles* sous une forme plus magnifique.

THEODORE. Vous y voilà. Le *formica leo* & la *demoiselle* ne sont point proprement deux animaux de differente espece. Le premier contient le second, ou toutes les parties organiques dont il est composé : mais remarquez qu'il a de plus tout ce qui luy faut pour attraper sa proye, pour se nourrir luy-même, & pour préparer à l'autre une nourriture convenable. Or tâchons maintenant de nous imaginer les ressorts necessaires aux mouvemens que fait ce petit animal. Il ne va qu'à reculons en ligne spirale, & toûjours en s'enfonçant dans le sable : de sorte que jettant en dehors à chaque petit mouvement qu'il fait, le sable qu'il prend avec ses cornes, il fait un trou qui se termine en pointe, au fond duquel il se cache, toûjours les cornes entr'ouvertes, & prêtes à se saisir des fourmis, & autres animaux qui ne peuvent se retenir sur le pênchant de la fosse. Lors que la proye luy échappe, &

la nourriture propre à la forme de ver, & à celle du papillon. Je conçois de même qu'il y a plus d'art dans les œufs des vers, que dans les vers mêmes. Car ſuppoſé que les parties organiques des vers ſoient dans l'œuf comme vous dites, il eſt clair que l'œuf entier contient plus d'art que le ver ſeul, & ainſi à l'infiny.

THEODORE. Je voudrois bien que vous euſſiez lû le livre de Mr. Malphigi du ver à ſoye, & ce qu'il a écrit ſur la formation du poulet dans l'œuf. Vous verriez peut-être que tout ce que ie vous dis n'eſt pas ſans fondement. Ouy, Ariſte, l'œuf eſt l'ouvrage d'une intelligence infinie. Les hommes ne trouvent rien dans un œuf de ver à ſoye, & dans un œuf de poulet ils ne voyent que du blanc & du iaune, & peut-être les cordons, encore les prennent-ils pour le germe du poulet. Mais . . . . *De Bombyce.*

ARISTE. Quoy, le germe du poulet! N'eſt-ce pas ce qu'on y trouve d'abord qu'on l'ouvre, qui eſt blanc, qui a quelque dureté, & qu'on ne mange pas volontiers?

THEODORE. Non, Ariſte, c'eſt un des cordons qui ſert à tenir le iaune tellement ſuſpendu dans le blanc, que de quelque maniere qu'on tourne & retourne l'œuf, le côté du iaune le moins peſant, & où eſt le petit poulet, ſoit toûiours en haut vers le ventre chaud de la poule. Il y a deux de ces cordons qui ſont attachez d'un côté à la pointe de l'œuf, & de l'autre au iaune, un à chaque bout.

ARISTE. Voilà une mechanique admirable!

THEODORE. En cela il n'y a pas beaucoup d'intelligence. Mais vous comprenez toûiours par là, qu'il faut plus d'art & d'adreſſe pour former l'œuf, & tout ce qu'il renferme, que le poulet ſeul, puis que l'œuf contient le poulet, & qu'il a de plus ſa conſtruction particuliere.

VII. Or, ie vous prie, concevez maintenant,

ſi vous le pouvez, quelle doit être actuellement la conſtruction des organes des œufs ou des vers qui ſeront papillons dans dix mille ans en conſequence des loix du mouvement. Admirez la varieté des organes de tous les vers ou de tous les œufs qui ſont renfermez les uns dans les autres pour tout ce temps-là. Tâchez de vous imaginer quelle pouvoit être la nourriture dont les vers ou les papillons d'aujourd'huy ſe nourriſſoient il y a ſix mille ans. Il y a une grande difference entre la forme de demoiſelle & celle de *formica-leo:* mais peut-être qu'il n'y en a pas moins entre le *formica-leo:* & l'œuf qui le contient, ainſi de ſuitte. Le ver à ſoye ſe nourrit de feuilles de meurier: mais mais le petit ver enfermé dans l'œuf ne ſe nourrit pas de rien; il a auprés de luy tout ce qui luy eſt neceſſaire. Il eſt vray qu'il ne mange pas toûjours. Mais il ſe conſerve ſans manger, & il y a ſix mille ans qu'il ſe conſerve. On trouve étrange que certains animaux paſſent l'hyver ſans nourriture. Quelle merveille donc que les vers à ſoye ménagent ſi exactement la leur, qu'elle ne leur manque préciſément que lors qu'ils ſont aſſez forts pour rompre leur priſon, & que les meuriers ont pouſſé des fueilles tendres pour leur en fournir de nouvelle.

Que la providence eſt admirable, d'avoir enfermé, par exemple, dans les œufs dont écloſent les poulets tout ce qui leur faut pour les faire croître, & mêmes pour les nourrir les premiers jours qu'ils ſont éclos! Car comme ils ne ſçavent point encore manger, & qu'ils l'aiſſent retomber ce qu'ils becquettent, le jaune de l'œuf dont il n'y a pas la moitié de conſumé, & qui reſte dans leur eſtomac, les nourrit & les fortifie. Mais cette même Providence paroît encore plus dans les œufs negligez que les inſectes répandent par tout. Il faut que la poule couve elle-même ſes œufs, ou que l'induſtrie des hommes viennent au ſecours,

Mais ſans que les œufs des inſectes ſoient couvez, ils ne laiſſent pas d'éclorre fort heureuſement. Le ſoleil par ſa chaleur les anime, pour ainſi dire, à dévorer leur nourriture dans le même temps qu'il leur en prépare de nouvelle, & dés que les vers ont rompu leur priſon, ils ſe trouvent dans l'abondance, au milieu de jeunes bourgeons, ou de fueilles tendres proportionnée à leur beſoin. L'inſecte dont ils tirent leur naiſſance a eu ſoin de les placer dans un endroit propre pour eux, & a laiſſé le reſte à l'ordre plus general de la Providence. Tel pond ſes œufs ſous une fueille repliée & attachée à la branche, de peur qu'elle ne tombe en hyver. Un autre les cole en lieu ſeur proche de leur nourriture. La demoiſelle-*formica-leo* les va cacher dans le ſable, & à couvert de la pluye. La plus-part les répandent dans les aux. En un mot ils les placent tous dans les lieux où rien ne leur manque, non pas une intelligence particuliere qui les conduiſe, mais par la diſpoſition des reſſorts dont leur machine eſt compoſée, & en conſequence des loix generales des communications des mouvemens.

ARISTE. Cela eſt incomprehenſible.

THEODORE. Il eſt vray. Mais il eſt bon de comprendre clairement que la Providence de Dieu eſt abſolument incomprehenſible.

VIII. THEOTIME. Il faut, Theodore, que je vous diſe une experience que j'ay faite. Un jour en été je pris gros comme une noix de viande que j'enfermay dans une bouteille, & je la couvris d'un morceau de crêpe. Je remarquay que diverſes mouches venoient pondre leurs œufs ou leurs vers ſur ce crêpe; & que dés qu'ils étoient éclos ils rongeoient le crêpe, & ſe laiſſoient tomber ſur la viande, qu'ils devorerent en peu de temps. Mais comme cela ſentoit trop mauvais, je jettay tout.

THEODORE. Voilà comme les mouches

viennent de pourriture. Elles font leurs œufs ou leurs vers ſur la viande, & s'envollent incontinent. Ces vers mangent, & cette chair ſe pourrit. Aprés que ces vers ont bien mangé, ils s'enferment dans leurs coques, & en ſortent mouches : & le commun des hommes croit ſur cela que les inſectes viennent de pourriture.

THEOTIME. Ce que vous dites eſt ſeur. Car j'ay renfermé pluſieurs fois de la chair où les les mouches n'avoient point été dans une bouteille fermée hermetiquement, & je n'y ay jamais trouvé de vers.

ARISTE. Mais comment, dit-on, ſe peut-il faire qu'on en trouve de fort gros dans toutes ſortes de fruits ?

THEODORE. On les trouve gros, mais ils ſont entrez petits dans le fruit. Cherchez bien, vous découvrirez ſur la peau, ou quelque petit trou, ou ſa cicatrice. Mais ne nous arrêtons point, je vous prie, aux preuves qu'on donne qu'il y a des animaux qui viennent de pourriture. Car elles ſont ſi foibles ces preuves, qu'elles ne meritent point de réponſe. On trouve des ſouris dans un vaiſſeau nouvellement conſtruit, ou dans un lieu où il n'y en avoit point. Donc il faut que cet animal ſe ſoit engendré de quelque pourriture. Comme s'il étoit défendu à ces animaux de chercher la nuit leurs beſoins, & de paſſer ſur les planches & ſur les cordes dans les barques, & de là dans les grands baſtimens, ou qu'on pût conſtruire les vaiſſeaux ailleurs que ſur le rivage. Je ne puis pas comprendre comment un ſi grand nombre de perſonnes de bon ſens ont pû donner dans une erreur ſi groſſiere & ſi palpable ſur de ſemblables raiſons. Car qu'y a-t-il de plus incomprehenſible, qu'un animal ſe forme naturellement d'un peu de viande pourrie ? Il eſt infiniment plus facile de concevoir qu'un morceau de fer roüillé ſe change en une montre parfaitement bonne ;

car il y a infiniment plus de reſſors & plus délicats dans la ſouris que dans la pendule la plus compoſée.

ARISTE. Aſſûrément on ne comprend pas qu'une machine compoſée d'une infinité d'organes differens, parfaitement bien accordez enſemble, & ordonnez à diverſes, fins ne ſoit que l'effet de cette loy ſi ſimple & ſi naturelle, que tout corps doit ſe mouvoir du côté qu'il eſt le plus pouſſé : car cette loy eſt bien plus propre à détruire cette machine, qu'à la former. Mais on ne comprend pas non plus que les animaux de même eſpece, qui ſe ſuccedent les uns aux autres, ayent tous été renfermez dans le premier.

THEODORE. Si on ne comprend pas que cela ſoit, on comprend du moins que cela n'eſt pas impoſſible, puis que la matiere eſt diviſible à l'infiny. Mais on ne comprendra jamais que les loix du mouvement puiſſent conſtruire des corps compoſez d'une infinité d'organes. On a aſſez de peine à concevoir que ces loix puiſſent peu à peu les faire croître. Ce que l'on conçoit bien, c'eſt qu'elles peuvent les détruire en mille manieres. On ne comprend pas comment l'union des deux ſexes peut être cauſe de la fecondité. Mais on comprend bien que cela n'eſt pas impoſible, dans la ſuppoſition que les corps ſoient déjà formez. Mais que cette union ſoit la cauſe de l'organiſation des parties de l'animal, & de tel animal, il me ſemble que l'on comprend bien que cela n'eſt pas poſſible.

ARISTE. J'ay portant oüy dire que Mr. Deſcartes avoit commencé un Traité de la *formation du fœtus*, dans lequel il prétend expliquer comment un animal ſe peut former du meſlange de la ſemenſence des deux ſexes.

THEODORE. L'ébauche de ce Philoſophe peut nous aider à comprendre comment les loix du mouvement ſuffiſent pour faire croître peu à

peu les parties de l'animal. Mais que ces loix puiſſent les former, & les lier toutes enſemble, c'eſt ce que perſonne ne prouvera jamais. Apparemment Mr. Deſcartes l'a bien reconnu luy-même : car il n'a pas pouſſé fort avant ſes conjectures ingenieuſes.

ARISTE. Son entrepriſe étoit un peu temeraire.

THEODORE. Fort temeraire, s'il avoit deſſein de rendre raiſon de la conſtruction des animaux tels que Dieu les a faits : car ils ont une infinité de reſſorts qu'il devoit connoître, avant que de chercher les cauſes de leur formation. Mais apparemment il ne penſoit pas à cela. Car on ne ſeroit pas ſage, ſi on vouloit expliquer exactement comment un horlogeur fait une montre, ſans ſçavoir auparavant de quelles parties cet ouvrage eſt compoſé.

ARISTE. Ce Philoſophe auroit peut-être mieux fait d'expliquer par les loix des mouvemens la generation des plantes, que celles des animaux.

IX. THEODORE. Nullement. L'entrepriſe eût été également impoſſible. Si les graines ne contenoient en petit ce que nous voyons en grand dans les plantes, les loix generales ne pourroient jamais les rendre fecondes.

ARISTE. Des plantes dans des graines, un pomier dans un pepin ? On a toûjours quelque peine à croire que cela ſoit, quoy qu'on ſache bien que la matiere eſt diviſible à l'infiny.

THEOTIME. J'ay fait une experience qui a beaucoup contribué à me le perſuader. Ce n'eſt pas neanmoins que je croye que le pomier, par exemple, qui eſt dans le germe du pepin, ait à peu prés les mêmes proportions de grandeur & des autres qualitez entre ſes branches, ſes feüilles & ſes fruits, que les grands arbres ; & aſſûrément Theodore ne le prétend pas non plus. Je prétens ſeulement que toutes les parties organiques du

pomier

pomier ſont formées, & ſi bien proportionnées aux loix du mouvement, que par leur propre conſtruction & l'efficace de ces loix elles peuvent croître ſans le ſecours d'une Providence particuliere.

ARISTE. Je comprens bien vôtre ſentiment: dites nous vôtre experience.

THEOTIME. J'ay pris, Ariſte, une vingtaines des plus groſſes féves. J'en ay ouvert deux ou trois, & j'ay remarqué qu'elles étoient compoſées en dedans de deux parties qui ſe ſeparent aiſément, & que j'ay apris qu'on appelle leurs *lobes*: que le germe étoit attaché à l'un & à l'autre de ces lobes: que d'un côté il ſe terminoit en pointe vers le dehors, & que de l'autre il ſe cachoit entre les lobes. Voilà ce que j'ay vû d'abord. J'ay ſemé les autres féves pour les faire germer, & voir comment elle croiſſent. Deux jours aprés j'ay commencé à les ouvrir. J'ay continué pendant environ quinze jours, & j'ay remarqué diſtinctement: que la racine étoit contenuë dans cette partie du germe qui eſt en dehors & ſe termine en pointe: que la plante étoit renfermée dans l'autre partie du germe qui paſſe entre les deux lobes: que la racine étoit elle-même une plante qui avoit ſes racines dans la ſubſtance des deux lobes de la féve dont elle tiroit ſa nourriture: que lors qu'elle avoit pouſſé en terre comme les plantes dans l'air, elle fourniſſoit abondamment à la plante le ſuc neceſſaire: que dans la plûpart des graines la plante en croiſſant paſſoit entre les lobes, qui aprés avoir ſervy à l'accroiſſement de la racine, ſe changeoient en feüilles, & mettoient la plante à couvert des iniures de l'air: Ainſi ie me ſuis perſuadé que le germe de la féve contenoit la racine de la plante, & la plante même, & que les lobes de la féve étoient le fond où cette petite plante étoit déia ſemée, & avoit déia ſes racines. Prenez, Ariſte, de ces groſſes

Voyez l'Anatomie des plantes de Mr. Grew & de Mr. Malpighi.

féves vertes, dont on mange depuis quelque temps. Ouvrez-les delicatement. Conſiderez-les attentivement. Vous verrez ſans microſcope une partie de ce que ie viens de vous dire. Vous découvrirez mêmes les premieres feüilles de la plante dans cette petite partie du germe qui ſe replie entre les deux lobes.

ARISTE. Je croy bien tout cela. Mais que cette graine contienne la plante que nous verrons dans vingt ans, c'eſt ce qui eſt difficile à s'imaginer, & ce que vôtre experience ne prouve point.

THEOTIME. Il eſt vray. Mais nous voyons déia que la plante eſt dans la graine. Nous voyons ſans le ſecours du microſcope, qu'en hyver mêmes la tulippe eſt dans ſon oignon. Nous ne pouvons pas voir actuellement dans la graine toutes les parties de la plante. Hé bien, Ariſte, il faut tâcher de les imaginer. Nous ne pouvons point imaginer, comment les plantes qui viendront dans cent ans ſont dans la graine. Il faut tâcher de le concevoir. Du moins cela ſe peut-il concevoir. Mais on ne voit point que les plantes ſe forment uniquement en conſequence des loix generales des communications du mouvement. On ne peut imaginer comment cela ſe peut faire. On peut encore moins le concevoir. Quelles raiſons peut-on donc avoir de le ſoûtenir, & de nier ce que Theodore vient de nous dire?

ARISTE. Je ſerois fort porté à croire, que Dieu conſerve les animaux & les plantes par des volontez particulieres, ſi Theodore ne m'avoit point fait remarquer, que d'ôter à la Providence ſa generalité & ſa ſimplicité, c'étoit la rendre humaine, & luy faire porter le caractere d'une intelligence bornée. Ainſi il en faut revenir là, & croire que Dieu par la premiere impreſſion du mouvement qu'il a communiqué à la matiere, l'a ſi ſagement diviſée, qu'il a formé tout d'un

coup des animaux & des plantes pour tous les ſiecles. Cela eſt poſſible, puis que la matiere eſt diviſible à l'infiny. Et cela s'eſt fait ainſi, puis que cette conduite eſt plus digne de l'Etre infiniment parfait, que tout autre.

THEOTIME. Aioûtez à cela, Ariſte, que l'Ecriture nous apprend que maintenant Dieu ſe repoſe, & que d'abord il n'a pas fait ſeulement les plantes de la premiere année de la creation, mais encore la ſemence pour toutes les autres: *Germinet terra*, dit-il, *herbam virentem & faciens ſemen, & lignum pomiferum faciens fructum, juxta genus ſuum*, CUJUS SEMEN IN SEMETIPSO *ſit ſuper terram*. Ces dernieres paroles, *cujus ſemen in ſemetipſo ſit*, iointes à celles-cy, *Et requievit die ſeptima ab omni opere quod patrarat*, marquent, ce me ſemble, que Dieu, pour conſerver ſes creatures, n'agit plus comme il a fait dans le temps qu'il les a formées. Or il n'agit qu'en deux manieres, ou par des volontez particulieres, ou par des volontez ou des loix generales. Donc il ne fait plus maintenant que ſuivre ſes loix, ſi ce n'eſt qu'il y ait de grandes raiſons qui l'obligent à interrompre le cours de ſa Providence: raiſons que ie ne croy pas que vous puiſſiez trouver dans les beſoins des animaux ou des plantes. Gen. 1. Ch. 2. 2.

X. ARIST. Non ſans doute. Car quand il y en auroit la moitié moins, il y en auroit que trop. Car, ie vous prie, Theodore, à quoy bon tant de plantes inutiles à nôtre uſage, tant d'inſectes qui nous incommodent? Ces petits animaux ſont l'ouvrage d'une ſageſſe infinie: ie le veux. Mais c'eſt cela même qui fait la difficulté. Car pourquoy former tant d'ouvrages excellens pour nourrir les hirondelles, & devorer nos bourgeons? Eſt-ce, Theodore, que le monde ne ſeroit pas auſſi parfait qu'il eſt, ſi les chenilles & les hannetons ne venoient point dépoüiller les

arbres de leurs fruits & de leurs feüilles ?

THEODORE. Si vous iugez, Ariſte, des ouvrages de Dieu uniquement par rapport à vous, vous blaſphemerez bien-toſt contre la Providence ; vous porterez bientoſt d'étranges iugemens de la ſageſſe du Createur.

ARISTE. Mais quoy ! n'eſt-ce pas pour l'homme que Dieu a tout fait ?

THEODORE. Oüy, Ariſte, pour cet homme ſous les pieds duquel Dieu a tout aſſuietty, ſans en rien excepter : pour cet homme dont parle Saint Paul dans le ſecond Chapitre de l'Epître aux Hebreux. Dieu a tout fait pour ſon Fils, tout pour ſon Egliſe, & ſon Egliſe pour luy. Mais s'il a fait les puces pour l'homme, c'eſt aſſûrément pour le mordre & pour le punir. La plûpart des animaux ont leur vermine particuliere. Mais l'homme a ſur eux cet avantage, qu'il en a pour luy ſeul de pluſieurs eſpeces : tant il eſt vray que Dieu a tout fait pour luy. C'eſt pour dévorer ſes bleds que Dieu a fait les ſauterelles. C'eſt pour enſemencer ſes terres qu'il a donné comme des aiſles à la graine des chardons. C'eſt pour flêtrir tous ſes fruits qu'il a formé des inſectes d'une infinité d'eſpeces. En ce ſens, ſi Dieu n'a pas fait toutes choſes pour l'homme, il ne s'en faut pas beaucoup.

Prenez garde, Ariſte, la preſcience de Dieu eſt infinie. Il doit regler ſur elle tous ſes deſſeins. Avant que de donner à la matiere cette premiere impreſſion de mouvement qui forme l'Univers pour tous les ſiecles, il a connu clairement toutes les ſuites de toutes les combinaiſons poſſibles du phyſic avec le moral dans toutes ſortes de ſuppoſitions. Il a prevû que l'homme dans telles & telles circonſtances pecheroit, & que ſon peché ſe communiqueroit à toute ſa poſterité en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Donc puis qu'il a voulu le permettre ce funeſte

Recherche de la Verité, liv. 2.

peché, il a dû faire uſage de ſa preſcience, & combiner ſi ſagement le phyſic avec le moral, que tous ces ouvrages fiſſent entr'eux, & pour tous les ſiecles, le plus bel accord qui ſoit poſſible. Et cet accord merveilleux conſiſte en partie dans cet ordre de juſtice, que l'homme s'étant revolté contre le Createur, ce que Dieu prévoyoit devoir arriver, les créatures ſe revoltent, pour ainſi dire, contre luy, & le puniſſent de ſa deſobeiſſance. Voilà pourquoy il y a tant de differens animaux qui nous font la guerre. *chap. 7 L'Eclairciſſement ſur ce même chapitre.*

XI. ARISTE. Quoy ! avant que l'homme eût peché, Dieu avoit déja preparé les inſtrumens de ſa vengeance ? Car vous ſçavez que l'homme n'a été creé qu'aprés tout le reſte. Cela me paroît bien dur.

THEODORE. L'homme avant ſon peché n'avoit point d'ennemis : ſon corps & tout ce qui l'environnoit luy étoit ſoûmis : il ne ſouffroit point de douleur malgré luy. Il étoit juſte que Dieu le protegeaſt par une providence particuliere, ou qu'il le commiſt à la garde de quelque Ange tutélaire pour empêcher les ſuites fâcheuſes des loix generales des communications des mouvemens. S'il avoit conſervé ſon innocence, Dieu auroit toûjours eu pour luy les mêmes égards, car il ne manque jamais de rendre juſtice à ſes creatures. Mais quoy ! ne voulez-vous pas que Dieu faſſe uſage de ſa preſcience, & qu'il choiſiſſe la plus ſage combinaiſon qui ſoit poſſible entre le phyſic & le moral ? Voudriez-vous qu'un Etre infiniment ſage n'eût point fait porter à ſa conduite le caractere de ſa ſageſſe, ou qu'il eût fait l'homme & l'eût éprouvé, avant que de faire ces creatures qui nous incommodent ; ou enfin qu'il eût changé de deſſein & reformé ſon ouvrage aprés le peché d'Adam ? Dieu, Ariſte, ne ſe repent & ne ſe dément jamais. Le premier pas qu'il fait eſt reglé par la preſcience de tout ce qui le doit

suivre. Que dis-je ! Dieu ne se détermine à faire ce premier pas, qu'après qu'il l'a comparé non seulement avec tout ce qui le doit suivre, mais encore avec une infinité d'autres premieres démarches dans une infinité d'autres suppositions, & d'autres combinaisons de toutes especes du physic avec le moral & du naturel avec le surnaturel.

Encore un coup, Ariste, Dieu a prevû que l'homme dans telles & telles circonstances se revolteroit. Aprés avoir tout comparé, il a crû devoir permettre le peché. Je dis permettre. Car il n'a pas mis l'homme dans la necessité de le commettre. Donc il a dû par une sage combinaison du physic avec le moral, faire porter à sa conduite des marques de sa prescience. Mais, dites-vous, il a donc preparé avant le peché des instrumens de sa vengeance. Pourquoy non, puis qu'il l'a prévû ce peché, & qu'il a voulu le punir ? Si Dieu avoit rendu malheureux l'homme innocent, s'il s'étoit servy de ces instrumens avant le peché, on auroit sujet de se plaindre. Mais est-il défendu à un pere de tenir des verges prêtes pour châtier son enfant, principalement s'il prévoit qu'il ne manquera pas de luy desobeïr ? Ne doit-il pas mêmes luy montrer ces verges menaçantes, pour le retenir dans le devoir ? Peut-on douter que les ours & les lyons ne soient créez avant le peché ? Et ne suffit-il pas de croire que ces cruelles bêtes, dont Dieu se sert maintenant pour nous punir, respectoient en Adam son innocence, & la Majesté divine ? Mais si vous trouvez mauvais que Dieu avant le peché commis ait préparé des instrumens pour le punir, consolez-vous. Car par sa prescience il a aussi trouvé le remede au mal, avant qu'il fût arrivé. Certainement avant la chutte du premier homme Dieu avoit déja dessein de sanctifier son Eglise par Jesus-Christ. Car S. Paul nous apprend qu'Adam & Heve étoient dans leur mariage qui a precede

le peché, la figure de Jesus-Christ & de son Eglise : *Sacramentum hoc magnum est ; Ego autem dico in Christo & in Ecclesia* : le premier Adam étant la figure du second, *forma futuri*, jusques dans son peché. C'est, Ariste, que la prescience de Dieu étant infinie, elle a reglé toutes choses. Dieu a permis le peché. Pourquoy ? C'est qu'il a prévû que son ouvrage reparé de telle & telle maniere vaudroit mieux que le même ouvrage dans sa premiere construction. Il a établi des loix generales qui devoient faire geler & grêler les campagnes : il a creé des bêtes cruelles, & une infinité d'animaux fort incommodes. Pourquoy cela ? C'est qu'il a prévû le peché. Il a mis une infinité de rapports merveilleux entre tous ces ouvrages : il a figuré Jesus-Christ & son Eglise en mille manieres. C'est un effet & une marque certaine de sa prescience & de sa sagesse. Ne trouvez donc point mauvais que Dieu ait fait usage de sa prescience, & qu'il ait d'abord combiné sagement le physic avec le moral, non pour le peu de temps que le premier homme devoit conserver son innocence, mais par rapport à luy & à tous ses enfans tels qu'ils devoient être jusques à la fin des siecles. Adam ne pouvoit pas se plaindre que les animaux se mangeassent les uns les autres, luy rendant à luy, comme à leur Souverain, le respect qui luy étoit dû. Il devoit plûtôt apprendre par là, que ce n'étoient que des brutes incapables de raison, & que Dieu l'avoit distingué entre toutes ses creatures. *Eph.* 5. *Rom.* 5.

XII. ARISTE. Je comprens bien ce que vous me dites. Dieu a eu de bonnes raisons de créer de grands animaux capables de nous punir. Mais pourquoy tant de petits insectes qui ne nous font ni bien ni mal, & dont la mécanique est peut-être plus merveilleuse que celle des grands animaux ? mécanique cachée à nos yeux, & qui ne nous fait point connoître la sagesse du Createur.

THEODORE. Sans m'arrêter à vous prouver qu'il n'y a point d'animal pour petit qu'il soit, qui ne puisse de l'un à l'autre avoir quelque rapport à nous ; je vous répons que le principal dessein de Dieu dans la formation de ces petits insectes n'a point été de nous faire par eux quelque bien ou quelque mal, mais d'orner l'Univers par des ouvrages dignes de sa sagesse & de ses autres attributs. Le commun des hommes mépriſent les insectes : mais il se trouve des gens qui les considerent. Apparemment les Anges mêmes les admirent. Mais quand toutes les intelligences les negligeroient, il suffit que ces petits ouvrages expriment les perfections divines, & rendent l'Univers plus parfait en luy-même, quoy que moins commode pour des pecheurs, enfin que Dieu les creast, supposé qu'il pût les conserver sans multiplier ses voyes. Car Dieu a fait assûrément l'ouvrage le plus parfait par les voyes les plus generales & les plus simples. Il a prévû que les loix des mouvement suffiſoient pour conserver dans le monde l'espece de tel insecte qu'il vous plaira. Il a voulu tirer de ses loix tous les usages possibles pour rendre son ouvrage plus achevé. Il a donc formé d'abord toute l'espece de cet insecte par la diviſion admirable d'une certaine portion de matiere. Car il faut toûjours avoir bien dans l'esprit, que c'est par le mouvement que tout se fait dans les corps ; & que dans la premiere détermination des mouvemens il étoit indifferent à Dieu de mouvoir les parties de la matiere en un sens ou en un autre n'y ayant point de loix generales des communications de mouvement avant que les corps se fussent choquez.

Ep. Art. n. 17

ARISTE. Je conçois cela, Theodore. Un monde remply d'une infinité d'animaux petits & grands, & plus beau & marque plus d'intelligence qu'un autre où il n'y auroit point d'insectes. Or un tel monde ne coûte pas plus à Dieu, pour

parler ainſi, qu'un autre, ou ne demande pas une Providence plus compoſée & plus, particuliere, & porte par conſequent autant que tout autre le caractere de l'immutabilité divine. Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu ait fait un ſi grand nombre d'inſectes.

XIII. THEODORE. Ce que nous diſons-là, Ariſte, eſt general, & n'exclud pas une infinité de raiſons que Dieu a euës de faire le monde tel qu'il eſt.

ARISTE. Il faut que je vous diſe, Theodore, une penſée qui m'eſt venuë dans l'eſprit, lors que vous me parliez de la transformation apparente des inſectes. Les vers rampent ſur la terre. Ils y menent une vie triſte & humiliante. Mais ils ſe font un tombeau dont ils ſortent glorieux. Je me ſuis imaginé que par là Dieu vouloit figurer la vie, la mort & la réſurrection de ſon Fils, & mêmes de tous les Crêtiens.

THEODORE. Je ſuis bien-aiſe, Ariſte, que cette penſée vous ſoit venuë dans l'eſprit. Car quoy qu'elle me paroiſſe fort ſolide, je n'aurois pas oſé vous la propoſer.

ARISTE. Pourquoy cela?

THEODORE. C'eſt qu'elle a je ne ſçay quoy de bas qui déplaît à l'imagination. Outre que ce mot ſeulement de ver ou d'inſecte joint à la grande idée que nous devons avoir du Sauveur, peut exciter la raillerie. Car je penſe que vous ſçavez que le ridicule conſiſte dans la jonction du petit au grand.

ARISTE. Oüy: mais ce qui paroît ridicule à l'imagination eſt ſouvent fort raiſonnable & fort juſte. Car c'eſt ſouvent que nous mépriſons ce que nous ne connoiſſons pas.

THEODORE. Il eſt vray, Ariſte. Le lys champêtre que nous negligeons eſt plus magnifiquement paré que Salomon dans toutes ſa gloire. Jeſus-Chriſt n'a point craint la raillerie, lors

qu'il a avancé ce paradoxe. L'imagination eſt contente auſſi-bien que la raiſon, lors que l'on compare la magnificence du Roy Salomon à la gloire de Jeſus-Chriſt réſuſcité. Mais elle n'eſt pas trop ſatisfaite qu'on cherche dans la beauté des lys une figure du Sauveur. Cependant la magnificence de Salomon n'étoit que l'ouvrage de la main des hommes : mais c'eſt Dieu qui a donné aux fleurs tous leurs ornemens.

ARISTE Vous croyez donc, Theodore, que Dieu a figuré Jeſus-Chriſt dans les plantes auſſi-bien que dans les inſectes ?

THEODORE. Je croy, Ariſte, que Dieu a tout rapporté à Jeſus-Chriſt en mille manieres differentes ; & que non ſeulement les creatures expriment les perfections divines, mais qu'elles ſont auſſi autant que cela ſe peut des emblêmes de ſon Fils bien-aimé. Le grain qu'on ſeme doit, pour ainſi dire, mourir pour réſuſciter & donner ſon fruit. Je trouve que c'eſt une figure naturelle de Jeſus-Chriſt, qui eſt mort pour réſuſciter glo-
Joan 12 24. rieux : *Niſi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipſum manet ; ſi autem mortuum fuerit, multum fructum affert.*

THEOTIME. On peut ſe ſervir de tout ce qu'on veut pour faire des comparaiſons. Mais il ne s'enſuit pas de là, que Dieu ait voulu figurer Jeſus-Chriſt par toutes les choſes qui ont avec luy certains rapports arbitraires.

Entret. IX. n. 6

THEODORE. Si je ne ſçavois, Theotime, que le principal des deſſeins de Dieu c'eſt Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe ; que rien ne plaît à Dieu que par Jeſus-Chriſt ; que c'eſt en Jeſus-Chriſt & par Jeſus-Chriſt que l'Univers ſubſiſte, parce qu'il n'y a que luy qui le ſanctifie, qui le tire de ſon état prophane, qui le rende divin : je regarderois comme des comparaiſons arbitraires & tout à-fait baſſes, ce que ie prens pour des figures naturelles. Oüy, Theotime, je croy que Dieu a

eu tellement en vuë Jesus-Christ dans la formation de l'Univers, que ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans la Providence, c'est le rapport qu'elle met sans cesse entre le naturel & le surnaturel, entre ce qui se passe dans le monde & ce qui arrive à l'Eglise de Jesus-Christ.

XIV. ARISTE. Assurément, Theotime, que Dieu ait voulu figurer Jesus-Christ par les changemens des insectes, cela saute aux yeux. Un ver est mépriſable & impuissant : voilà Jesus-Christ mépriſé : *Ego autem sum vermis, & non homo, opprobrium hominum & abjectio plebis* : le voilà chargé de nos infirmitez & de nos langueurs: *Verè langores nostros ipse tulit.* Un ver s'enferme dans son tombeau, & réſuscite quelque tems aprés sans se corrompre. Jesus-Christ meurt & réſuscité sans que son corps ait été sujet à la corruption. *Neque caro ejus vidit corruptionem.* Le ver réſuscité a un corps, pour ainsi dire, tout spirituel. Il ne rampe point : il vole. Il ne se nourrit plus de pourriture : il ne fait que succer des fleurs. Il n'a plus rien de mépriſable : on ne peut pas être plus magnifiquement paré. De même Jesus-Christ réſuscité est comblé de gloire. Il s'éleve dans les cieux. Il ne rampe point, pour ainsi dire, dans la Judée de bourgade en bourgade. Il n'est plus sujet à la lassitude & aux autres infirmitez de sa vie laborieuse. Il gouverne toutes les nations, & les peut briser comme un pot de terre. La souveraine puissance luy a été donnée dans le ciel & sur la terre. Peut-on dire que ce parallele soit arbitraire ? Assurément il est naturel.

Iſa.21. *Iſai.53.* *Act.2. 21.*

THEODORE. Vous oubliez, Ariste, des rapports trop justes pour être negligez.

ARISTE. Qui sont-ils ?

THEODORE. Ces vers avant leur transformation croissent toûjours. Mais les mouches, les papillons, & generalement tout ce qui vole aprés avoir été ver, tout ce qui a été transformé de-

meure toûjours dans le même état.

ARISTE. C'eſt que ſur la terre on peut meriter ſans ceſſe, & que dans le ciel on demeure tel qu'on eſt.

THEODORE. J'ay remarqué que les inſectes n'engendrent point qu'ils ne ſoient réſuſcitez, & pour ainſi dire, glorifiez.

ARISTE. Vous avez raiſon. C'eſt que Jeſus-Chriſt n'a envoyé le St. Eſprit à ſon Egliſe, il ne la renduë feconde, qu'aprés ſa réſurrection, & qu'il eſt entré en poſſeſſion de ſa gloire. *Nondum erat ſpiritus datus*, dit St. Jean, *quia Jeſus nondum erat glorificatus*: & Jeſus-Chriſt luy-même: *Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, paraclitus non veniet ad vos Si autem abiero, mittam eum ad vos.* Je ne m'étonne plus que Dieu ait fait un ſi grand nombre d'inſectes.

THEODORE. Si Dieu ſe plaît, Theotime, dans ſon ouvrage, c'eſt qu'il y voit partout ſon Fils bien-aimé. Car nous-mêmes, nous ne ſommes agreables à Dieu, qu'autant que nous ſommes des expreſſions de Jeſus-Chriſt. La matiere, par les modalitez dont elle eſt capable, ne peut pas exprimer exactement les diſpoſitions intericures de l'ame ſainte de Jeſus, ſa charité, ſon humilité, ſa patience. Mais elle peut fort bien imiter les divers états où ſon corps adorable s'eſt trouvé. Et je penſe que l'arrangement de la matiere, qui figure Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe, honore davantage l'amour du Pere pour le Fils, que tout autre arrangement n'honore ſa ſageſſe & ſes autres attributs.

ARISTE. Peut-être mêmes que c'eſt dans les diſpoſitions de la matiere propres à figurer Jeſus-Chriſt, qu'il y a le plus d'art & d'intelligence. Car qu'un animal vivant ſe faſſe un tombeau & s'y renferme pour en reſſuſciter glorieux, peut on concevoir une mécanique plus admirable que celle par laquelle ces mouvemens-là s'executent ?

THEO-

THEOTIME. J'entre tout-à-fait dans vos ſentimens. Et je croy de plus, Theodore, que Dieu a figuré mêmes par les diſpoſitions des corps celle de l'ame ſainte de Jeſus, & principalement l'excés de ſon amour pour ſon Egliſe. Car S. Paul nous apprend que cette paſſion violente de l'amour qui fait qu'on quitte avec joye ſon pere & ſa mere pour ſa femme, eſt une figure de l'excés de l'amour de Jeſus-Chriſt pour ſon épouſe. Or quoy que les animaux, à parler en rigueur, ſoient incapables d'amour, ils expriment par leurs mouvemens cette grande paſſion, & conſervent leur eſpece à peu prés comme les hommes. Ils figurent donc naturellement cet amour violent de Jeſus-Chriſt, qui l'a porté à répandre ſon ſang pour ſon Egliſe. En effet, pour exprimer fortement & vivement la folie de la croix, l'aneantiſſement du Fils de Dieu, l'excés de ſa charité pour les hommes, il falloit, pour ainſi dire, une paſſion aveugle & folle, une paſſion qui ne garde nulle meſure. *Eph. 5.*

ARISTE. Admirons donc la ſageſſe incomprehenſible du Createur dans les rapports merveilleux qu'il a mis entre ſes ouvrages, & ne regardons point comme des creatures inutiles celles qui peut-être ne nous font ni bien ni mal. Elles rendent l'ouvrage de Dieu plus parfait. Elles expriment les perfections divines. Elles figurent Jeſus-Chriſt Voilà ce qui fait leur excellence & leur beauté.

THEODORE. Admirons, Ariſte. Mais puis que Dieu n'aime ſes creatures qu'à proportion du rapport qu'elles ont avec ſes perfections, qu'autant qu'elles ſont des expreſſions de ſon Fils, ſoyons parfaits comme nôtre Pere celeſte eſt parfait, & formons nous ſur le modele qu'il nous a donné en ſon Fils. Ce n'eſt pas aſſez à des Chrêtiens de figurer Jeſus-Chriſt comme les animaux & les êtres materiels, ni même comme Salomon par les

dehors d'une gloire éclatante. Il faut imiter ſes vertus, celles qu'il a pratiquée dans ſa vie humiliante & penible, celles qui nous conviennent tant que nous rampons ſur la terre: ſachant bien qu'une nouvelle vie nous eſt reſervée dans le ciel, d'où nous attendons nôtre transformation glorieuſe: *Noſtra converſatio in cœlis eſt*, dit St Paul, *unde etiam Salvatorem expectamus Dominum noſtrum Jeſum-Chriſtum*, QUI REFORMABIT CORPUS HUMILITATIS, CONFIGURATUM CORPORI NOSTRÆ CLARITATIS SUAE.

Phil. 3. 20. 21.

XII. ENTRETIEN.

De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps, & que Dieu nous unit par elles à tous ſes ouvrages. Des loix de l'union de l'eſprit avec la Raiſon. C'eſt par ces deux ſortes de loix que ſe forment les ſocietez. Comment Dieu par les Anges diſtribuë aux hommes les biens temporels, & par Jeſus-Chriſt la grace interieure & toutes ſortes de biens. De la generalité de la Providence.

ARISTE. Ah, Theodore! que Dieu eſt admirable dans ſes œuvres! que de profondeurs dans ſes deſſeins! que de rapports, que de combinaiſons de rapports il a fallu comparer, pour donner à la matiere cette premiere impreſſion qui a formé l'Univers avec toutes ſes parties, non pour un moment, mais pour tous les ſiecles! Que de ſageſſe dans la ſubordination des cauſes, dans l'enchaînement des effets, dans l'union de tous les corps dont le monde eſt compoſé, dans les combinaiſons infinies, non ſeulement du phyſic avec le phyſic, mais du phyſic, avec le moral, & de l'un & de l'autre avec le ſurnaturel!

THEODORE. Si le ſeul arrangement de la matiere, ſi les effets neceſſaires de certaines loix de mouvement trés-ſimples & trés-generales nous paroît quelque choſe de ſi merveilleux, que de-

vons-nous penſer des diverſes ſocietez qui s'etabliſſent & ſe conſervent en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; que jugerons-nous du peuple Juif & de ſa Religion, & enfin de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ? Que penſerions-nous, mon cher Ariſte, de la Celeſte Jeruſalem, ſi nous avions une idée claire de la nature des materiaux dont ſera conſtruite cette Sainte Cité, & que nous puſſions juger de l'ordre & du concert de toutes les parties qui la compoſeront ? Car enfin, ſi avec la plus viſe des creatures, avec la matiere, Dieu a fait un monde ſi magnifique ; quel ouvage ſera-ce que le Temple du vray Salomon, qui ne ſera conſtruit qu'avec des intelligences ? C'eſt le choc des corps qui détermine l'efficace des loix naturelles ? & cette cauſe occaſionnelle, tout aveugle & ſimple qu'elle eſt, elle produit, par la ſageſſe de la Providence du Createur, une infinité d'ouvrages admirables. Quelle ſera donc, Ariſte, la beauté de la Maiſon de Dieu, puiſque c'eſt une nature intelligente éclairée de la ſageſſe éternelle, & ſubſiſtant dans cette même ſageſſe ? puis que c'eſt Jeſus-Chriſt, comme je vous diray bientoſt, qui détermine l'efficace des loix ſurnaturelles par leſquelles Dieu execute ce grand ouvrage ; Que ce Temple du vray Salomon ſera magnifique ! Ne ſeroit-il point d'autant plus parfait que cet Univers, que les eſprits ſont plus nobles que les corps, & que la cauſe occaſionnelle de l'Ordre de la Grace eſt plus excellente que celle qui détermine l'efficace des loix naturelles ? Aſſûrément Dieu eſt toûjours ſemblable à luy même. Sa ſageſſe n'eſt point épuiſée par les merveilles qu'il a faites. Il tirera ſans doute de la nature ſpirituelle des beautez qui ſurpaſſeront infiniment tout ce qu'il a fait de la matiere. Qu'en penſez-vous, mon cher Ariſte ?

ARISTE. Je penſe, Theodore, que vous vous plaiſez à me précipiter d'abyſmes en abyſmes.

THEODORE. Ouy d'abiſmes profonds en d'autres encore plus profonds Eſt-ce que vous ne voulez conſiderer que les beautez de ce monde viſible, qne la Providence generalle du Createur dans la diviſion de la matiere, dans la diviſion de la matiere, dans la reformation & l'arrangement des corps? Cette terre que nous habitons n'eſt faite que pour les ſocietez qui s'y forment. Si les hommes ſont capables de faire des ſocietez enſemble, c'eſt pour ſervir Dieu dans une même Religion. Tout ſe rapporte naturellement à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, au Temple ſpirituel que Dieu doit habiter éternellement. Ainſi il ne faut pas nous arrêter dans ce premier abyſme de la Providence de Dieu ſur la diviſion de la matiete & l'arrangement des corps : il en faut ſortir pour entrer dans un ſecond, & de là dans un troiſiéme, juſques à ce que nous ſoyons arrivez où tout ſe termine, & où Dieu rapporte toutes choſes. Car il ne ſuffit pas de croire & de dire que la Providence de Dieu eſt incõprehenſible: il faut le ſçavoir, il faut le comprendre. Et pour bien s'aſſûrer qu'elle eſt incomprehenſible en toutes manieres, il faut tâcher de la prendre en tout ſens, & de la ſuivre par tout.

ARISTE. Mais nous ne finirons jamais la matiere de la Providence, ſi nous la ſuivons juſques dans le Ciel.

THEODORE. Oüy, ſi nous la ſuivons juſques là. Mais nous la perdrons bientoſt de vuë. Nous ſerons bien obligez, Ariſte, de paſſer fort legerement ſur ce qui devroit nous arrêter le plus, ſoit pour la magnificence de l'ouvrage, ſoit pour la ſageſſe de la conduite. Car la Providence de Dieu ſur ſon Egliſe eſt un abyſme, ou l'eſprit éclairé mêmes par la foy ne découvre preſque rien. Mais entrons en matiere.

I. Vous ſçavez, Ariſte, que l'homme eſt un compoſé de deux ſubſtances, eſprit & corps, dont les modalitez ſont réciproques en conſequen-

ce des loix generales, qui ſont cauſes de l'union de ces deux natures ; & vous n'ignorez pas que ces loix ne ſont que les volontez conſtantes & toûjours efficaces du Createur. Jettons un peu la vuë ſur la ſageſſe de ces loix.

Dans l'inſtant qu'on allume un flambeau, ou que le ſoleil ſe leve, il répand la lumiere de tous côtez, ou plûtôt il preſſe de tous côtez la matiere qui l'environne. Les ſurfaces des corps étant diverſement diſpoſées ; elles refléchiſſent diverſement la lumiere, ou plûtôt elles modifient diverſement la preſſion que cauſe le ſoleil. (Imaginez cela comme il vous plaira, il n'importe maintenant. Je croy pour moy que ces modifications de preſſion ne conſiſtent que dans des vibrations, ou des ſecouſſes que reçoit la matiere ſubtile par celle qui la friſe en gliſſant inceſſament ſur la ſurface des corps entr'elle & ces mêmes corps.) Toutes ces vibrations ou modifications de preſſion alternativement plus & moins promtes, s'étendent, ou ſe communiquent en rond de tous côtez, & en un inſtant, à cauſe que tout eſt plein. Ainſi dés qu'on a les yeux ouverts, tous les rayons de lumieres réfléchis de la ſurface des corps, & qui entrent par la prunelle, ſe rompent dans les humeurs de l'œil pour ſe reünir ſur le nerf optique. (C'eſt une choſe admirable que la mécanique de l'œil conſiderée par rapport à l'action de la lumiere : mais ce n'eſt pas à cela que nous devons nous arrêter. Ceux qui veulent étudier cette matiere, peuvent conſulter la Dioptrique de Monſieur Deſcartes.) Le nerf optique ſe trouve donc ébranlé en pluſieurs differentes manieres par les diverſes vibrations de preſſion de la matiere qui paſſe librement juſques à luy ; & l'ébranlement de ce nerf ſe communique juſques à cette partie du cerveau à laquelle l'ame eſt étroitement unie. D'où il arrive en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps :

I. 1. Que nous ſommes avertis de la preſen-

ce des obiets. Car encore que les corps soient invisibles par eux-mêmes, le sentiment de couleur que nous avons en nous, & mêmes malgré nous à leur occasion, nous persuade que nous les voyons eux-mêmes, à cause que l'operation de Dieu en nous n'a rien de sensible. Et comme les couleurs nous touchent legerement, au lieu de les regarder comme des sentimens qui nous appartiennent, nous les attribuons aux obiets. Ainsi nous iugeons que les obiets existent, & qu'ils sont blancs & noirs, rouges & bleus, tels en un mot que nous les voyons.

2. Quoy que les differences de la lumiere reflêchie des obiets ne consistent que dans des vibrations de pression plus ou moins promtes; cependant les sentimens de couleur qui répondent à ces vibrations ou modifications de la lumiere, ont des differences essentielles, afin que par ce moyen nous discernions plus facilement les obiets les uns des autres.

3. Ainsi par les differences sensibles des couleurs, qui terminent exactement les parties intelligibles que nous trouvons dans l'idée de l'espace ou de l'étenduë, nous découvrons d'un coup d'œil une infinité d'obiets differens, leur grandeur, leur figure, leur situation, leur mouvement, ou leur repos: tout cela fort exactement par rapport à la conservation de la vie; mais d'ailleurs fort confusément & fort imparfaitement. Car il faut toûiours se souvenir, que les sens ne nous sont pas donnez pour nous découvrir la verité, ou les rapports exacts que les obiets ont entre eux, mais pour conserver nôtre corps, & tout ce qui peut luy être utile. Comme tout ce que nous voyons, par exemple, n'est pas toûiours ou bon ou mauvais pour la santé; & que souvent deux obiets differens peuvent refléchir la lumiere de la même façon, car combien y a-t-il de corps également blancs ou noirs? les sentimens de cou-

leur ne nous touchent ou ne nous ébranlent gueres. Ils nous ſervent plûtôt à diſtinguer les objets, qu'à nous y unir, ou à nous en ſeparer. C'eſt à ces obiets qu'on les rapporte ces ſentimens, & non aux yeux, qui reçoivent l'impreſſion de la lumiere. Car on rapporte toûiours les ſentimens à ce qu'il eſt plus à propos pour le bien du corps de les rapporter. On rapporte la douleur de la piqûre, non à l'épine, mais au doigt piqué. On raporte la chaleur, l'odeur, la ſaveur, & aux organes & aux obiets. Pour la couleur, on ne la rapporte qu'aux obiets. Il eſt clair que tout cela doit être ainſi pour le bien du corps, & il n'eſt pas neceſſaire que ie vous l'explique.

III. Voilà, Ariſte, ce qui paroît de plus ſimple & de plus general dans les ſenſations des couleurs. Voyons un peu comment tout cela s'execute. Car il me ſemble qu'il faut une ſageſſe infinie pour regler ce détail des couleurs de telle maniere, que les obiets proches ou éloignez ſoient vûs à peu prés ſelon leur grandeur. Quand ie dis éloignez, ie ne pretens pas qu'ils le ſoient exceſſivement : car lors que des corps ſont ſi petits, ou ſi éloignez, qu'ils ne peuvent plus nous faire ni bien ni mal, ils nous échappent.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il faut une ſageſſe infinie pour faire à chaque clin d'œil cette diſtribution de couleurs ſur l'idée que i'ay de l'eſpace, de maniere qu'il s'en forme, pour ainſi dire, dans mon ame un monde nouveau, & un monde qui ſe rapporte aſſez iuſte à celuy dans lequel nous ſommes. Mais ie doute que Dieu ſoit ſi exact dans les ſentimens qu'il nous donne : car ie ſçay bien que le ſoleil ne diminuë pas à proportion qu'il s'éloigne de l'horiſon, & cependant il me paroît plus petit.

THEODORE. Mais du moins vous êtes bien certain que Dieu eſt toûiours exact à vous faire voir le ſoleil d'autant plus petit, qu'il s'é-

loigne davantage de l'horiſon. Cette exactitude, Ariſte, ſignifie quelque choſe.

ARISTE. Je le croy : mais d'où vient cela ?

THEODORE. C'eſt que Dieu, en conſequence de ces loix, nous donne tout d'un coup les ſentimens de couleur que nous nous donnerions à nous-mêmes, ſi nous ſçavions divinement l'Optique, & que nous connuſſions exactement tous les rapports qu'ont entr'elles les figures des corps qui ſe proiettent au fond de nos yeux. Car Dieu ne ſe détermine à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il agit en elle, comme s'il ne ſçavoit rien de ce qui ſe fait au dehors que par la connoiſſance qu'il a de ce qui ſe paſſe dans nos organes. Voilà le principe, ſuivons-le.

Plus un corps eſt éloigné, plus l'image qui s'en trace au fond de l'œil eſt petite. Or quand le ſoleil ſe leve ou ſe couche, il paroît plus éloigné de nous qu'à midy : non ſeulement parce qu'on remarque bien des terres entre nous & l'horiſon où il eſt alors, mais encore parce que le ciel paroît preſque plat. Donc l'image du ſoleil qui ſe leve devroit être plus petite au fond de nos yeux, que celle du ſoleil levé. Or elle eſt égale, ou preſque égale. Donc il faut que le ſoleil paroiſſe plus grand, lors qu'il eſt proche de l'horiſon, que lors qu'il eſt fort élevé.

THEOTIME. J'ay fait une experience qui démontre ce que vous dites, que la raiſon pour laquelle le ſoleil paroît changer de grandeur, vient de ce qu'il paroît changer notablement de diſtance. J'ay pris un morceau de verre, que j'ay couvert de fumée, de telle maniere que regardant au travers, je ne voyois plus que le ſoleil. Et j'ay remarqué que cette grandeur apparente diſparoiſſoit toutes les fois que je le regardois au travers de ce verre ; parce que la fu-

Cela ſe fait en paſſant le verre ſur la flamme d'une chandelle.

mée faiſant éclipſer tous les autres objets qui ſont entre nous & l'horiſon, je ne voyois plus ſenſiblement de diſtance au delà de laquelle je pûſſe placer le ſoleil.

ARISTE. Ne ſeroit-ce point que ce verre obſcurcy par la fumée ne laiſſe entrer dans l'œil que peu de rayons ?

THEOTIME. Non Ariſte. Car j'ay toûjours vû le ſoleil d'une égale grandeur, lors qu'il eſt fort élevé ſur l'horiſon, ſoit que je l'aye regardé avec ce verre, ou ſans ce verre.

ARISTE. Cela eſt démonſtratif.

IV. THEODORE. Prenez donc garde, Ariſte, que quoy que vous ſoyez perſuadé que le ſoleil n'eſt pas plus petit à midy que le ſoir, vous le voyez neanmoins beaucoup plus petit. Et jugez par là que le ſentiment de cercle lumineux qui vous repreſente cet aſtre, n'eſt déterminé juſtement à telle grandeur, que par rapport aux couleurs de tous les objets que nous voyons entre nous & luy, puis que c'eſt la viuë ſenſible de ces objets qui le fait croire éloigné. Jugez encore de là, que toutes les grandeurs apparentes non ſeulement du ſoleil, mais generalement de tout ce que nous voyons, doivent toutes être reglées par des raiſonnemens ſemblables à celuy que je viens de vous faire, pour vous rendre raiſon des diverſes apparences de grandeur du ſoleil. Et comprenez, ſi vous le pouvez, la ſageſſe du Createur, qui ſans heſiter, dés que vos yeux ſont ouverts, vous donne d'une infinité d'objets une infinité de divers ſentimens de couleur, qui vous marquent leur difference & leur grandeur, non proportionnées à la difference & à la grandeur des images qui s'en trace au fond de l'œil, mais ce qui eſt à remarquer, déterminées par des raiſonnemens d'Optique les plus exacts qu'il eſt poſſible.

ARISTE. Je n'admire pas tant en cela la ſageſſe, l'exactitude, l'uniformité du Createur,

que la ſtupidité ou l'orgueil de ces Philoſophes, qui s'imaginent que c'eſt l'ame elle-même qui ſe forme des idées de tous les objets qui nous environnent. J'avouë neanmoins qu'il faut une ſageſſe infinie pour faire dans nôtre ame, dés que nos yeux ſont ouverts, cette diſtribution de couleurs qui nous révele en partie comment le monde eſt fait. Mais ie voudrois bien que nos ſens ne nous trompaſſent iamais, du moins dans des choſes de conſequence, ni d'une maniere trop groſſiere. L'autre iour que ie deſcendois fort promtement la riviere, il me ſembloit que les arbres du rivage ſe remuoient; & i'ay un de mes amis qui ſouvent voit tout tourner devant luy, de maniere qu'il ne peut ſe tenir debout. Voilà des illuſions fort groſſieres & fort incommodes.

V. THEODORE. Dieu ne pouvoit, Ariſte, rien faire de mieux, voulant agir en nous en conſequence de quelques loix generales. Car reprenez le principe que ie viens de vous dire. Les cauſes occaſionnelles de ce qui doit à l'ame ne peuvent ſe trouver que dans ce qui arrive au corps, puis que c'eſt l'ame & le corps que Dieu a voulu unir enſemble. Ainſi Dieu ne doit être déterminé à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les divers changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il ne doit pas agir en elle, comme ſçachant ce qui ſe paſſe au dehors, mais comme ne ſçachant rien de ce qui nous environne que par la connoiſſance qu'il a de ce qui ſe paſſe dans nos organes. Encore un coup, Ariſte, c'eſt le principe. Imaginez-vous que vôtre ame ſçait exactement tout ce qui arrive de nouveau dans ſon corps, & qu'elle ſe donne à elle-même tous les ſentimens le plus à propos qui ſe puiſſe par rapport à la conſervation de la vie. Ce ſera iuſtement ce que Dieu fait en elle.

Vous vous promenez donc, & vôtre ame a ſentiment interieur des mouvemens qui ſe paſſent

actuellement dans vôtre corps. Donc, quoyque les traces des obiets changent de place dans vos yeux, vôtre ame doit voir ces obiets comme immobiles. Mais vous êtes dans un bateau. Vous n'avez aucun ſentiment que vous êtes tranſporté, puis que le mouvement du bateau ne change rien dans vôtre corps qui puiſſe vous en avertir. Vous devez donc voir tout le rivage en mouvement, puis que les images des obiets changent dans vos yeux continuellement de place.

De même vous penchez la tête: vous tournez les yeux: vous regardez, ſi vous voulez, ce clocher par deſſous vos iambes. Vous ne devez pas le voir renverſé la pointe en bas. Car encore que l'image de ce clocher fuſt renverſée dans vos yeux, ou plûtôt dans vôtre cerveau, car les obiets ſe peignent toûiours à l'envers dans le fond de l'œil, vôtre ame ſçachant la diſpoſition de vôtre corps, par le changement que cette diſpoſition fait dans vôtre cerveau, elle devroit iuger que le clocher ſeroit droit. Or encore un coup, Dieu en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps nous donne tous les ſentimens des obiets, de la même maniere que nôtre ame ſe les donneroit, ſi elle raiſonnoit fort exactement ſur la connoiſſance qu'elle auroit de tout ce qui ſe paſſe dans le corps, ou dans la principale partie du cerveau. Mais remarquez que la connoiſſance que nous avons de la nature de la grandeur, ou de la ſituation des obiets, ne nous ſert de rien pour rectifier nos ſentimens, ſi cette connoiſſance n'eſt ſenſible, & produite actuellement par quelque changement qui arrive actuellement dans le cerveau. Car quoy que ie ſçache que le ſoleil n'eſt pas plus grand le ſoir & le matin qu'à midy, ie ne laiſſe pas de le voir plus grand. Quoy que ie ſçache que le rivage eſt immobile, il me paroît neanmoins ſe remuer. Quoy que ie ſçache que telle medecine m'eſt fort bonne, ie trouve neau-

moins qu'elle eſt méchante ; & ainſi des autres ſentimens : parce que Dieu ne regle les ſentimens qu'il nous donne, que ſur l'action de la cauſe occaſionnelle qu'il a établie pour cela, c'eſt-à-dire, ſur les changemens de la principale partie de nôtre corps, à laquelle nôtre ame eſt immediatement unie. Or il arrive quelquefois que le cours des eſprits eſt ou ſi impetueux, ou ſi irregulier, qu'il empêche que le changement actuel de la diſpoſition des nerfs & des muſcles ſe communique iuſques à cette principale partie du cerveau. Et alors tout tourne: on voit deux obiets pour un: on ne peut plus garder l'équilibre pour demeurer debout : & c'eſt peut-être ce qui arrive à vôtre amy. Mais que voulez-vous? les loix de l'union de l'ame & du corps ſont infiniment ſages, & toûiours exactement ſuivies ; mais la cauſe occaſionnelle qui détermine l'efficace de ces loix, manque ſouvent au beſoin, à cauſe que les loix des communications des mouvemens ne ſont plus ſoûmiſes à nos volontez.

ARISTE. Qu'il y a d'ordre & de ſageſſe dans les loix de l'union de l'ame & du corps ! Dés que nos yeux ſont ouverts, nous voyons une infinité d'obiets differens, & leurs differens raports, ſans aucune application de nôtre part. Aſſûrément rien n'eſt plus merveilleux, quoy que perſonnne n'y faſſe reflexion.

VI. THEODORE. Dieu ne nous découvre pas ſeulement ſes ouvrages par ce moyen, mais il nous y unit en mille & mille manieres. Si ie voy, par exemple, un enfant prêt à tomber, cette ſeule vûë : le ſeul ébranlement du nerf optique débandera dans mon cerveau certains reſſorts, qui me feront avancer pour le ſecours, & crier afin que d'autres le ſecourent : & mon ame en même temps ſera touchée & émuë, comme elle le doit être, pour le bien du genre humain. Si ie regarde un homme au viſage, ie comprens

comprens qu'il eſt triſte ou ioyeux, qu'il m'eſtime ou qu'il me mépriſe, qu'il me veut du bien ou du mal : tout cela par certains mouvemens des yeux & des levres qui n'ont nul rapport avec ce qu'ils ſignifient. Car quand un chien me montre les dents, ie iuge qu'il eſt en colere. Mais quoy qu'un homme me les montre, ie ne croy pas qu'il me veüille mordre. Le ris de l'homme m'inſpire de la confiance, & celuy du chien me fait peur. Les peintres qui veulent exprimer les paſſions, ſe trouvent bien embarraſſez. Ils prennent ſouvent un air ou une grimace pour une autre. Mais lors qu'un homme eſt animé de quelque paſſion, tous ceux qui le regardent le remarquent bien, quoy qu'ils ne remarquent peut-être point ſi ſes levres ſe hauſſent ou ſe baiſſent, ſi ſon nez s'allonge ou ſe retire, ſi ſes yeux s'ouvrent ou ſe ferment. C'eſt que Dieu nous unit enſemble par les loix de l'union de l'ame & du corps ; & non ſeulement les hommes avec les hommes, mais chaque creature avec toutes celles qui luy ſont utiles, chacun à leur maniere. Car ſi ie voy, par exemple, mon chien qui me flatte, c'eſt à dire, qui remuë la queuë, qui flechit les reins, qui baiſſe la tête, cette vûë me lie à luy, & produit non ſeulement dans mon ame une eſpece d'amitié, mais encore certains mouvemens dans mon corps qui l'attachent auſſi à moy par contre-coup. Voilà ce qui fait la paſſion d'un homme pour ſon chien, & la fidelité du chien pour ſon maître. C'eſt un peu de lumiere qui débande certains reſſorts dans deux machines compoſées par la ſageſſe du Createur, de telle maniere qu'elles puiſſent ſe conſerver mutuellement. Cela eſt commun à l'une & à l'autre : mais l'homme, outre la machine de ſon corps, a une ame, & par conſequent des ſentimens & des mouvemens qui répondent aux changemens qui arrivent dans ſon corps : & le chien n'eſt que pure machine.

dont les mouvemens reglez à leur fin doivent faire admirer l'intelligence infinie de celuy qui l'a conſtruite.

ARISTE. Je comprens, Theodore, que les loix de l'union de l'ame & du corps ne ſervent pas ſeulement à unir nôtre eſprit à une certaine portion de matiere, mais encore à tout le reſte de l'Univers; à certaines parties neanmoins beaucoup plus qu'à d'autres, ſelon qu'elles nous ſont plus neceſſaires. Mon ame ſe répand, pour ainſi dire, dans mon corps par le plaiſir & la douleur. Elle en ſort par les autres ſentimens moins vifs, Mais par la lumiere & les couleurs, elle ſe répand par tout juſques dans les cieux. Elle prend même intereſt dans ce qui s'y paſſe. Elle en examine les mouvemens. Elle s'afflige ou ſe réjoüit des phénomenes qu'elle y remarque, & les rapporte tous à ſoy, comme ayant droit à toutes les creatures. Que cet enchaînement eſt merveilleux!

VII. THEODORE. Conſiderez plûtôt les ſuites de ces loix dans l'établiſſement des ſocietez, dans l'éducation des enfans, dans l'augmentation des ſciences, dans la formation de l'Egliſe. Comment eſt-ce que vous me connoiſſez? Vous ne voyez que mon viſage, qu'un certain arrangement de matiere qui n'eſt viſible que par la couleur. Je remuë l'air par mes paroles. Cet air vous frappe l'oreille: & vous ſçavez ce que je penſe. On ne dreſſe pas ſeulement les enfans, comme les chevaux & les chiens: on leur inſpire mêmes des ſentimens d'honneur & de probité. Vous avez dans vos Livres les opinions des Philoſophes, & l'Hiſtoire de tous les ſiecles. Mais ſans les loix de l'union de l'ame & du corps, toute vôtre Bibliotheque ne ſeroit au plus que du papier blanc & noir. Suivez ces loix dans la Religion. Comment êtes-vous Chrétien? C'eſt que vous n'êtes pas ſourd. C'eſt par les oreilles que la

foy s'eſt répanduë dans nos cœurs. C'eſt par les miracles que nous avons vûs que nous ſommes certains de ce que nous ne voyons point. C'eſt par la puiſſance que nous donnent ces loix, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt peut remuer la langue pour annoncer l'Evangile, & pour nous abſoudre de nos pechez. Il eſt évident que ces loix ſervent à tout dans la Religion, dans la Morale, dans les Sciences, dans les Societez, pour le bien public & pour le bien particulier. De ſorte que c'eſt un des plus grands moyens dont Dieu ſe ſerve dans le cours ordinaire de ſa Providence pour la conſervation de l'Univers & l'execution de ſes deſſeins.

VIII. Or, je vous prie, combien a-t-il fallu découvrir de rapports & de combinaiſons de rapports pour établir ces admirables loix, & pour les appliquer de telle maniere à leurs effets, que toutes les ſuites de ces loix fuſſent les meilleures, les plus dignes de Dieu qui ſoient poſſibles. Ne conſiderez pas ſeulement ces loix par rapport à la conſervation du genre humain. Cela nous paſſe déja infiniment. Mais courage, comparez-les avec toutes les choſes auſquelles elles ont rapport, quelque mépriſables qu'elles vous paroiſſent. Pourquoy, par exemple, le bled & l'orge n'ont-ils point, comme les chardons & les laceron, de petites aîles, afin que le vent les tranſporte & les répande dans les champs? N'eſt-ce point que Dieu a prévû que les hommes, qui échardonnent leurs terres auroient aſſez de ſoin d'y ſemer du bled? D'où vient que le chien a l'odorat ſi fin pour les odeurs que les animaux tranſpirent, & qu'il ne ſent point les fleurs? N'eſt-ce point que Dieu a prévû que l'homme & cet animal iroient enſemble à la chaſſe? Si Dieu en creant les plantes & les animaux a eu égard à l'uſage que les hommes feroient de la puiſſance qu'ils ont en conſequence des loix de l'union de

l'ame & du corps ; assurément il n'aura rien negligé pour faire que ces loix ayent des suites avantageuses dans la societé & dans la Religion. Jugez donc de la sagesse incomprehensible de la Providence de Dieu dans l'établissement de ces loix, comme vous en avez jugé dans la premiere impression de mouvement qu'il a communiqué à la matiere, lors qu'il en a formé l'Univers.

ARISTE. L'esprit se perd dans ces sortes de réflexions.

THEOTIME. Il est vray : mais il ne laisse pas de comprendre que la sagesse de Dieu dans la Providence generale est incomprehensible en toutes manieres.

IX. THEODORE. Continuons donc. L'esprit de l'homme est uny à son corps de telle maniere, que par son corps il tient à tout ce qui l'environne, non seulement aux objets sensibles, mais à des substances invisibles ; puis que les hommes sont attachez & liez ensemble par l'esprit aussi bien que par le corps, tout cela en consequence des loix generales, dont Dieu se sert pour gouverner le monde : & c'est le merveilleux de la Providence. L'esprit de l'homme est aussi uny à Dieu, à la Sagesse éternelle, à la Raison universelle qui éclaire toutes les intelligences. Et il y est encore uny par des loix generales, dont nôtre attention est la cause occasionnelle qui en détermine l'efficace. Les ébranlemens qui s'excitent dans mon cerveau sont la cause occasionnelle ou naturelle de mes sentimens. Mais la cause occasionnelle de la presence des idées à mon esprit, c'est mon attention. Je pense à ce que je veux. Il dépend de moy d'examiner le sujet dont nous parlons, ou tout autre. Mais il ne dépend pas de moy de sentir du plaisir, d'entendre la musique, de voir seulement telle ou telle couleur. C'est que nous ne sommes pas faits pour connoître les rapports qu'ont entr'eux & avec nôtre corps les

objets ſenſibles. Car il ne ſeroit pas juſte, que l'ame pour conſerver la vie, fuſt obligée de s'appliquer à tout ce qui peut nous la faire perdre. Il falloit qu'elle le diſcernaſt par la preuve courte & ſeure de l'inſtinct ou du ſentiment, afin qu'elle puſt s'occuper toute entiere à rendre à Dieu ſes devoirs, & à rechercher les vrais biens, les biens de l'eſprit. Il eſt vray que maintenant nos ſentimens jettent le trouble & la confuſion dans nos idées, & qu'ainſi nous ne penſons pas toûjours à ce que nous voulons. Mais c'eſt une ſuite du peché : & ſi Dieu l'a permis ce peché, c'eſt qu'il ſçavoit bien que cela donneroit occaſion au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, dont il tire plus de gloire que de la perſeverance du premier homme. Outre qu'Adam ayant tous les ſecours neceſſaires pour perſeverer, Dieu ne devoit pas luy donner de ces graces prévenantes qui ne conviennent bien qu'à une nature foible & languiſſante. Mais ce n'eſt pas le temps d'examiner les raiſons de la permiſſion du peché.

X. C'eſt donc nôtre attention qui eſt la cauſe occaſionnelle & naturelle de la preſence des idées à nôtre eſprit, en conſequence des loix generales de ſon union avec la Raiſon univerſelle. Et Dieu l'a dû établir ainſi, dans le deſſein qu'il avoit de nous faire parfaitement libres, & capables de meriter le ciel. Car il eſt clair que ſi le premier homme n'eût point été comme le maître de ſes idées par ſon attention, ſa diſtraction n'auroit point été volontaire : diſtraction qui a été la premiere cauſe de ſa deſobeïſſance. Comme nous ne pouvons aimer que par l'amour du bien, nous nous déterminons toûjours à ce qui nous paroît de meilleur, dans l'inſtant que nous nous déterminons. De ſorte que ſi nous n'étions nullement les maîtres de nôtre attention, ou ſi nôtre attention n'étoit point la cauſe naturelle de nos idées, nous ne ſerions point libres, ni en état de meriter. Car

nous ne pourrions pas même ſuſpendre nôtre conſentement, puis que nous n'aurions pas le pouvoir de conſiderer les raiſons qui peuvent nous porter à le ſuſpendre. Or Dieu a voulu que nous fuſſions libres, non ſeulement parce que cette qualité nous eſt neceſſaire pour meriter le ciel, pour lequel nous ſommes faits, mais encore parce qu'il vouloit faire éclatter la ſageſſe de ſa Providence, & ſa qualité de Scrutateur des cœurs, en ſe ſervant auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes neceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins.

Car vous devez ſçavoir que Dieu forme toutes les ſocietez, qu'il gouverne toutes les nations, le peuple Juif, l'Egliſe preſente, l'Egliſe future, par les loix generales de l'union des eſprits avec la Sageſſe éternelle. C'eſt par le ſecours de cette Sageſſe que les Souverains regnent heureuſement, & qu'ils établiſſent des loix excellentes: *Per me Reges regnant, & legum conditores juſta decernunt.* C'eſt même en la conſultant que les méchans reüſſiſſent dans leurs pernicieux deſſeins. Car on peut faire ſervir à l'injuſtice les lumieres de la Raiſon en conſequence des loix generales. Si un bon Evêque veille ſur ſon troupeau, s'il le ſanctifie, ſi Dieu ſe ſert de luy pour mettre tels & tels au nombre des prédeſtinez, c'eſt en partie que ce Miniſtre de J. Chriſt conſulte la Raiſon par ſon attention à l'ordre de ſes devoirs. Et ſi au contraire un miſerable corrompt l'eſprit & le cœur de ceux qui ſont ſoûmis à ſa conduite, ſi Dieu permet qu'il ſoit la cauſe de leur perte, c'eſt en partie que ce Miniſtre du Demon abuſe des lumieres qu'il reçoit de Dieu en conſequence des loix naturelles. Les Anges, tous les eſprits bienheureux, & même l'humanité ſainte de Jeſus-Chriſt, mais d'une maniere bien differente, ſont tous unis à la Sageſſe éternelle. Leur attention eſt la cauſe occaſionnelle ou naturelle de leurs

Prov. 8. 15.

connoiſſances. Or Jeſus-Chriſt gouverne les ames, & les Anges ont pouvoir ſur les corps. Dieu ſe ſert de Jeſus-Chriſt pour ſanctifier ſon Egliſe, comme il s'eſt ſervi des Anges pour conduire le peuple Juif. Donc puis que tous les eſprits bien-heureux, à plus forte raiſon que nous, conſultent toûjours la Sageſſe éternelle pour ne rien faire qui ne ſoit conforme à l'Ordre, il eſt clair que Dieu ſe ſert des loix generales de l'union des eſprits avec la Raiſon, pour executer tous les deſſeins qu'il a commis à des natures intelligentes. Il ſe ſert mêmes de la malice des Demons, & de l'uſage qu'il prévoit certainement qu'ils feront des lumieres naturelles qui leur reſtent. Non que Dieu à tous momens agiſſe par des volontez particulieres, mais parce qu'il n'a établi telles loix dans telles circonſtances, que par la connoiſſance des effets merveilleux qui en devoient ſuivre: car ſa preſcience n'a point de bornes, & ſa preſcience eſt la regle de ſa Providence.

XI ARISTE. Il me ſemble, Theodore, que vous ne conſiderez la ſageſſe de la Providence que dans l'établiſſement des loix generales, & dans l'enchaiſnement des cauſes avec leurs effets, laiſſant agir toutes les creatures ſelon leur propre nature, les libres librement, & les neceſſaires ſelon la puiſſance qu'elles ont en conſequence des loix generales. Vous voulez que j'admire & que j'adore la profondeur impenetrable de la preſcience de Dieu dans les combinaiſons infiniment infinies qu'il a fallu faire pour choiſir entre une infinité de voyes de produire l'Univers, celle qu'il devoit ſuivre pour agir le plus divinement qui ſe puiſſe. Aſſûrément, Theodore, c'eſt là le plus bel endroit de la Providence, mais ce n'eſt pas le plus agreable. Cette preſcience infinie eſt le fondement de cette generalité & de cette uniformité de conduite qui porte le caractere de la ſa-

geſte & de l'immutabilité de Dieu : mais cela ne porte point, ce me ſemble, le caractere de ſa bonté pour les hommes, ni de la ſeverité de ſa juſtice contre les méchans. Il n'eſt pas poſſible que par une Providence generale Dieu nous vange de ceux qui nous font quelque injuſtice, ni qu'il pourvoye à tous nos beſoins. Et le moyen d'être content, quand quelque choſe nous manque? Ainſi, Theodore, j'admire vôtre Providence, mais je n'en ſuis pas bien ſatisfait. Elle eſt excellente pour Dieu, mais pas trop bonne pour nous ; car je veux que Dieu pourvoye à toutes ſes creatures.

THEODORE. Il y pourvoit, Ariſte, fort abondamment. Voulez-vous que je vous étale les bienfaits du Createur ?

ARISTE. Je ſçay que Dieu nous fait tous les jours mille biens. Il ſemble que tout l'Univers ne ſoit que pour nous.

THEODORE. Que voulez-vous davantage ?

ARISTE. Que rien ne nous manque. Dieu a fait pour nous toutes les creatures ; mais tel & tel n'a pas de pain. Une Providence qui fourniroit également à toutes les natures égales, ou qui diſtribueroit le bien & le mal exactement ſelon les merites ; voilà une veritable Providence. A quoy bon ce nombre infiny d'étoilles ? Que nous importe que les mouvemens des cieux ſoient ſi bien reglez ? Que Dieu laiſſe tout cela, & qu'il penſe un peu plus à nous. La terre eſt deſolée par l'injuſtice & la malignité de ſes habitans. Que Dieu ne ſe fait-il craindre ? Il ſemble qu'il ne ſe meſle point du détail de nos affaires. La ſimplicité & la generalité de ſes voyes me fait venir cette penſée dans l'eſprit.

THEODORE. Je vous entens, Ariſte : vous faites le perſonnage de ceux qui ne veulent point de Providence, & qui s'imaginent qu'icy-bas c'eſt le hazard qui fait & qui regle tout. Et

je compreus que par là vous voulez combattre la generalité & l'uniformité de la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde, parce que cette conduite ne s'accommode pas à nos beſoins, ou à nos inclinations. Mais prenez garde, je vous prie, que je raiſonne ſur des faits conſtans, & ſur l'idée de l'Etre infiniment parfait. Car enfin le ſoleil ſe leve indifferemment ſur les bons & ſur les méchans. Il bruſle ſouvent les terres des gens-de-bien, lors qu'il rend fecondes celles des impies. Les hommes en un mot ne ſont point miſerables à proportion qu'ils ſont criminels. Voilà ce qu'il faut accorder avec une Providence dignes de l'Etre infiniment parfait.

La greſle, Ariſte, ravage les moiſſons d'un homme-de-bien. Ou cet effet fâcheux eſt une ſuite naturelle des loix generales : ou Dieu le produit par une Providence particuliere. Si Dieu produit cet effet par une Providence particuliere, bien loin de pourvoir à tout, il veut poſitivement, & il fait mêmes que le plus honeſte homme du pays manque de pain. Il vaut donc mieux ſoûtenir que ce funeſte effet eſt une ſuite naturelle des loix generales. Et c'eſt auſſi ce que l'on entend communément, lors qu'on dit que Dieu a permis tel ou tel malheur. Mais de plus vous demeurez d'accord que de gouverner le monde par loix generales, c'eſt une conduite belle, & grande digne des attributs divins. Vous prétendez ſeulement qu'elle ne porte point aſſez le caractere de la bonté paternelle de Dieu envers les bons, & de la ſeverité de ſa juſtice envers les méchans. C'eſt que vous ne prenez point garde à la miſere des gens-de-bien, & à la proſperité des impies. Car les choſes étant comme nous voyons qu'elles ſont, je vous ſoûtiens qu'une Providence particuliere de Dieu ne porteroit nullement le caractere de ſa bonté & de ſa juſtice, puis que trés-ſouvent les juſtes ſont accablez de maux, & que les

méchans ſont comblez de biens. Mais ſuppoſé que la conduite de Dieu doive porter le caractere de ſa ſageſſe, auſſi-bien que de ſa bonté & de ſa juſtice, quoy que maintenant les biens & les maux ne ſoient point proportionnez aux merites des hommes, je ne trouve aucune dureté dans ſa Providence generale. Car premierement je vous ſoûtiens, que d'une infinité de combinaiſons poſſibles des cauſes avec leurs effets, Dieu a choiſi celle qui accordoit plus heureuſement le phyſic avec le moral; & que telle greſle, prévuë devoit tomber ſur la terre de tel homme-de-bien, n'a n'a point été à l'égard de Dieu un des motifs de faire ſon choix, mais plûtôt telle greſle ſur la terre d'un méchant homme. Je dis un des *motifs*. Prenez garde à la ſignification de ce terme. Car ſi Dieu afflige les juſtes, c'eſt qu'il veut les éprouver, & leur faire meriter la recompenſe. C'eſt là veritablement ſon motif. Je vous répons en ſecond lieu, que tous les hommes étant pecheurs, aucun ne merite que Dieu quitte la ſimplicité & la generalité de ſes voyes, pour proportionner actuellement les biens & les maux à leurs merites & à leurs demerites: que tôt ou tard Dieu rendra à chacun ſelon ces œuvres, du moins au jour qu'il viendra juger les vivans & les morts, & qu'il établira pour les punir des loix generales qui dureront éternellement.

XII. Cependant, Ariſte, ne vous imaginez pas que je prétende que Dieu n'agiſſe jamais par des volontez particulieres, & qu'il ne faſſe maintenant que ſuivre les loix naturelles qu'il a établies d'abord. Je prétens ſeulement que Dieu ne quitte jamais ſans de grandes raiſons la ſimplicité de ſes voyes ou l'uniformité de ſa conduite Car plus la Providence eſt generale, plus elle porte le caractere des attributs divins.

ARISTE. Mais quand les a-t-il ces grandes raiſons? Peut-être ne les a-t-il jamais.

THEODORE. Dieu a ces grandes raiſons, lors que la gloire qu'il peut tirer de la perfection de ſon ouvrage, contrebalance celle qu'il doit recevoir de l'uniformité de ſa conduite. Il a ces grandes raiſons, lors que ce qu'il doit à ſon immutabilité eſt égal, ou de moindre conſideration que ce qu'il doit à tel autre de ſes attributs. En un mot il a ces raiſons, lors qu'il agit autant ou plus ſelon ce qu'il eſt en quittant, qu'en ſuivant les loix generales qu'il s'eſt preſcrit. Car Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt. Il ſuit inviolablement l'Ordre immuable de ſes propres perfections, parce que c'eſt dans ſa propre ſubſtance qu'il trouve ſa loy, & qu'il ne peut s'empêcher de ſe rendre juſtice, ou d'agir pour ſa gloire, dans le ſens que je vous ay expliqué ces iours-cy. Que ſi vous me demandez, quand il arrive que Dieu agit autant ou plus ſelon ce qu'il eſt en quittant, qu'en ſuivant ſes loix generales : je vous répons que ie n'en ſçay rien. Mais ie ſçay bien que cela arrive quelquefois. Je le ſçay, dis-ie, parce que la foy me l'apprend. Car la Raiſon, qui me fait connoître que cela eſt poſſible, ne m'aſſure point que cela ſe faſſe. *IX. Entretien.*

ARISTE. Je comprens, Theodore, vôtre penſée, & ie ne voy rien de plus conforme à la Raiſon, & même à l'experience. Car effectivement nous voyons bien, par tous les effets qui nous ſont connus, qu'ils ont leurs cauſes naturelles ; & qu'ainſi Dieu gouverne le monde ſelon les loix generales qu'il a établies pour ce deſſein.

XIII. THEOTIME. Il eſt vray : mais cependant l'Ecriture eſt remplie de miracles que Dieu a fait en faveur du peuple Juif : & ie ne penſe pas qu'il neglige ſi fort ſon Egliſe, qu'il ne quitte en ſa faveur la generalité de ſa conduite.

THEODORE. Aſſurément, Theotime, Dieu fait infiniment plus de miracles pour ſon Egliſe que pour la Synagogue. Le peuple Juif étoit

pour l'eſprit & pour le corps. Car il connoiſſoit clairement le vray bien, & pouvoit ne le point perdre. Il ſentoit les biens du corps, & il pouvoit en joüir : tout cela en conſequence des loix generales de l'union de l'eſprit d'un côté avec le corps, & de l'autre avec la Raiſon univerſelle ; ſans que ces deux unions ſe nuiſiſſent l'une à l'autre, parce que le corps étoit ſoûmis à l'eſprit.

Mais l'homme ayant peché, il ſe trouve tout-d'un-coup fort mal pourvû de ces deux ſortes de biens. Car l'Ordre, qui eſt la loy que Dieu ſuit inviolablement, ne permettant pas qu'en faveur d'un rebelle il y ait à tous momens des exceptions dans les loix generales des communications des mouvemens ; c'eſt une neceſſité que l'action des objets ſe communique juſqu'à la partie principale du cerveau, & que l'eſprit même en ſoit frappé, en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Or l'eſprit inquieté malgré luy de la faim, de la ſoif, de la laſſitude, de la douleur, de mille paſſions differentes, ne peut ni aimer ni rechercher comme il faut les vrais biens : & au lieu de joüir paiſiblement de ceux du corps, la moindre indigence le rend malheureux. Deſorte que l'homme rebelle à Dieu ayant perdu l'autorité qu'il avoit ſur ſon corps, il ſe trouve uniquement par la perte de ce pouvoir, dépourvû des biens dont la Providence l'avoit pourvû. Voyons un peu comment Dieu le va tirer de ce malheureux état, ſans rien faire contre l'Ordre de la juſtice, & ſans changer les loix generales qu'il a établies.

XV. L'homme avant le peché n'étoit ſoûmis, & ne devoit être ſoûmis qu'à Dieu. Car naturellemẽt les Anges n'ont point d'autorité ſur les eſprits, qui leur ſont égaux. Ils n'ōt pouvoir que ſur les corps, ſubſtances inferieures. Or comme Adam étoit le maître de ce qui ſe paſſoit dans la partie principale de ſon cerveau, quand mêmes les Demons euſſent pû troubler l'économie de ſon corps par l'action

des objets ou autrement, ils n'auroient pû l'inquieter, ni le rendre malheureux. Mais l'homme ayant perdu preſque tout le pouvoir qu'il avoit ſur ſon corps, car il luy en reſte encore autant que cela eſt neceſſaire pour conſerver le genre-humain que Dieu n'a pas voulu détruire à cauſe du Réparateur, il ſe trouve neceſſairement aſſujetty à la nature Angelique, qui peut maintenant l'inquieter & le tenter, en produiſant dans ſon corps des traces propres à exciter dans ſon eſprit des penſées fâcheuſes. Dieu voyant donc l'homme pecheur à la diſcretion, pour ainſi dire, du Demon, & environné d'une infinité de creatures qui pouvoient luy donner la mort, dépourvû comme il étoit de tout ſecours; il le ſoûmet à la conduite des Anges, non ſeulement luy, mais encore toute ſa poſterité, & principalement la nation dont le Meſſie devoit naître. Ainſi vous voyez que Dieu diſtribuë aux hommes quoy que pecheurs, les biens temporels, non par une Providence aveugle, mais par l'action d'une nature intelligente. Pour les biens de l'eſprit, ou cette grace interieure qui contrebalance les efforts de la concupiſcence, & qui nous délivre de la captivité du peché, vous ſçavez que Dieu nous les donne par le Souverain Prêtre des vrais biens Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Aſſurément, Ariſte, cette conduite de Dieu eſt admirable. L'homme par ſon péché devient l'eſclave du Demon la plus méchante des creatures, & dépend du corps la plus vile des ſubſtances. Dieu le ſoûmet aux Anges & par juſtice, & par bonté. Il nous protege par ce moyen contre les Demons, & il proportionne les biens & les maux temporels à nos œuvres bonnes ou mauvaiſes. Mais prenez garde, il ne change rien dans les loix generales des mouvemens, ni mêmes dans celles de l'union de l'eſprit avec le corps & avec la Raiſon univerſelle. Car enfin dans la puiſſance ſou-

veraine que Dieu a donnée à Jesus-Christ comme homme, generalement sur toutes choses, & dans celle qu'ont les Anges sur ce qui regarde les biens & les maux temporels, Dieu ne quitte que le moins qu'il est possible la simplicité de ses voyes & la generalité de sa Providence, parce qu'il ne communique sa puissance aux creatures, que par l'établissement de quelques loix generales. Suivez moy, je vous prie.

XVI. Le pouvoir qu'ont les Anges n'est que sur les corps. Car s'ils agissent sur nos esprits, c'est à cause de l'union de l'ame & du corps. Or rien ne se fait dans les corps que par le mouvement; & il y a contradiction que les Anges puissent le produire comme causes veritables. Donc la puissance des Anges sur les corps, & sur nous par consequent, ne vient que d'une loy generale que Dieu s'est faite à luy-même, de remuer les corps à la volonté des Anges. Dont Dieu ne quitte point la generalité de sa Providence, lors qu'il se sert du ministere des Anges pour gouverner les nations, puis que les Anges n'agissent que par l'efficace & en consequence d'une loy generale. *Entret. VII. n. 6. &c.*

Il faut dire la même chose de Jesus-Christ comme homme, comme Chef de l'Eglise, comme Souverain Prêtre des vrais biens. Sa puissance est infiniment plus grande que celle des Anges. Elle s'étend à tout, jusques sur les esprits & sur les cœurs. Mais c'est par son intercession que nôtre Mediateur exerce son pouvoir : *semper vivens ad interpellandum pro nobis :* c'est par des desirs toûjours efficaces, parce qu'ils sont toûjours exaucez : *Ego autem sciebam quia semper me audis.* Ce n'est point à la verité par une intercession morale, semblable à celle d'un homme qui intercede pour un autre ; mais par une intercession puissante & toûjours immanquable, en vertu de la loy generale que Dieu s'est faite de ne rien refuser à son Fils : par une intercession semblable à celle des desirs *Heb. 7. 11. 42. Ioan. 25.*

pratiques que nous formons de remuer le bras, de marcher, de parler. Car tous les desirs des creatures sont impuissans en eux-mêmes : ils ne sont efficaces que par la puissance divine : ils n'agissent point independemment : ce ne sont au fonds que des prieres. Mais comme Dieu est immuable dans sa conduite, & qu'il suit exactement les loix qu'il a établies, nous avons la puissance de remuer le bras & le Chef de l'Eglise celle de la sanctifier ; parce que Dieu a établi en nôtre faveur les loix de l'union de l'ame & du corps ; & qu'il a promis à son Fils d'exaucer tous ses desirs, selon ces paroles de Jesus-Christ luy-même, *Data est mihi omnis potestas in cœlo & in terra :* & celles que luy dit son Pere aprés sa résurrection : *Postula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam.*

Math. 28.

Ps. 2.

XVII. ARISTE. Je suis persuadé, Theodore, que les creatures n'ont point d'efficace propre, & que Dieu ne leur communique sa puissance que par l'établissement de quelques loix generales. J'ay la puissance de remuer le bras ; mais c'est en consequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps ; & que Dieu étant immuable, il est constant dans ses decrets. Dieu a donné à l'Ange conducteur du peuple Juif la puissance de le punir & de le récompenser, parce qu'il a voulu que les volontez de cet Ange fussent suivies de leurs effets. J'en demeure d'accord. Mais c'est Dieu luy-même qui ordonne à ce Ministre tout ce qu'il doit faire. Dieu a donné à Jesus-Christ une souveraine puissance. Mais il luy prescrit tout ce qu'il doit faire. Ce n'est pas Dieu qui obeït aux Anges : ce sont les Anges qui obeïssent à Dieu. Et Jesus-Christ nous apprend qu'il ne nous a rien dit de luy-même, & que son Pere luy a marqué tout ce qu'il avoit à nous dire. Jesus-Christ intercede, mais c'est pour ceux que son Pere a prédestinez. Il dispose de tout dans la maison de son Pere, mais il ne dispose de rien de son chef.

Ainſi Dieu quitte la generalité de ſa Providence. Car quoy qu'il execute les volontez de Jeſus-Chriſt & des Anges en conſequence des loix generales, il forme en eux toutes leurs volontez par des inſpirations particulieres. Il n'y a point pour cela de loy generale.

THEODORE. En êtes vous bien certain, Ariſte? Aſſurément, ſi * Dieu ordonne en particulier à l'ame ſainte du Sauveur, & aux Anges, de former tous les deſirs qu'ils ont par rapport à nous, Dieu quitte en cela la generalité de ſa Providence. Mais, je vous prie, penſez-vous que l'Ange conducteur du peuple Juif avoit beſoin de beaucoup de lumiere pour le gouverner, & que le vray Salomon ait dû être uny d'une maniere particuliere à la Sageſſe éternelle pour reüſſir dans la conſtruction de ſon grand ouvrage?

ARISTE. Oüy certainement.

THEODORE. Pourquoy cela? L'eſprit le plus ſtupide & le moins éclairé peut reüſſir auſſi-bien que le plus ſage des hommes, lors qu'on luy marque tout ce qu'il doit faire, & la maniere dont il le doit faire, principalement ſi tout ce qu'il y a à faire ne conſiſte qu'à former certains deſirs dans telles & telles circonſtances. Or, ſelon vous, ni l'Ange conducteur du peuple, ni Jeſus-Chriſt mêmes n'a rien deſiré que ſon Pere ne luy ait ordonné en détail. Je ne voy donc pas qu'il ait eu beſoin pour ſon ouvrage d'une ſageſſe extraordinaire. Mais de plus dites moy, je vous prie, en quoy conſiſte cette ſouveraine puiſſance que Jeſus-Chriſt a reçuë.

ARISTE. C'eſt que tous ſes deſirs ſont exaucez.

THEODORE. Mais, Ariſte, ſi Jeſus-Chriſt ne peut rien deſirer que par un ordre exprés de ſon Pere: ſi ſes deſirs ne ſont point en ſon pouvoir, comment ſera-t-il capable de recevoir quelque veritable pouvoir. Vous avez le pouvoir de

* *Tout cela eſt expliqué fort au long dans mes Réponſes à M. A. principalement dans la Réponſe à ſa Diſſertation & dans ma I. Lettre touchant ſon III. Vol. des Reflexions*

remuer vôtre bras: mais c'eſt qu'il dépend de vous de le remuer, ou de ne pas le remuer. Ceſſez d'être le maître de vos volontez, par cela ſeul vous perdrez tous vos pouvoirs. Eſt-ce que cela n'eſt pas évident? Prenez donc garde, je vous prie, de ne point offenſer la ſageſſe du Sauveur, & de ne le point priver de ſa puiſſance. Ne luy ôtez pas la gloire qu'il doit retirer de la part qu'il a dans la conſtruction du Temple éternel. S'il n'y a point d'autre part que de former des deſirs impuiſſans commandez par des ordres particuliers, ſon ouvrage ne doit pas, ce me ſemble, luy faire beaucoup d'honneur.

XVIII. ARISTE. Non, Theodore. Mais auſſi Dieu en retire davantage.

THEODORE. Si cela eſt, vous avez raiſon. Car Dieu doit retirer bien plus de gloire de la magnificence du Temple éternel, que le ſage Salomon qui le conſtruit. Mais voyons un peu. Comparons enſemble les deux principales manieres de la Providence divine, pour reconnoître celle qui eſt la plus digne des attributs divins. Selon la premiere, Dieu forme d'abord un tel deſſein indépendemment des voyes de l'executer. Il en choiſit l'Architecte. Il le remplit de ſageſſe & d'intelligence. Outre cela il luy marque en détail tous les deſirs qu'il doit former, & toutes les circonſtances de ces deſirs. Et enfin il execute luy-même fort exactement tous les deſirs qu'il a ordonnez que l'on formât. Voilà l'idée que vous avez de la conduite de Dieu, puis que vous voulez qu'il forme par des volontez particulieres tous les deſirs de l'ame ſainte de Jeſus-Chriſt. Et voicy l'idée que j'en ay. Je croy que Dieu, par ſa preſcience infinie, ayant prévû toutes les ſuites de toutes les loix poſſibles qu'il pouvoit établir, a uni ſon Verbe à telle nature humaine, & dans telles circonſtances, que l'ouvrage qui ſuivra de cette union, luy doit faire plus d'honneur, que

tout autre ouvrage qui ſeroit produit par toute autre voye. Dieu encore un coup ayant prévû qu'agiſſant dans l'humanité ſainte de nôtre Mediateur par des voyes tres-ſimples & tres-generales, je veux dire, par les plus dignes des attributs divins, elle devoit faire un tel uſage de ſa puiſſance, ou former avec une liberté parfaite une telle ſuite de deſirs, que ces deſirs étant exaucez, & meritant de l'être à cauſe de ſon ſacrifice, l'Egliſe future qui en devoit être formée ſeroit plus ample & plus parfaite, que ſi Dieu avoit choiſi toute autre nature dans toute autre circonſtance.

Comparez donc, je vous prie, l'idée que vous avez de la Providence avec la mienne. Laquelle des deux marque plus de ſageſſe & de preſcience? La mienne porte le caractere de la qualité la plus impenetrable de la Divinité, qui eſt de prévoir les actes libres de la creature dans toutes ſortes de circonſtances. Selon la mienne, Dieu ſe ſert auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes neceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins. Selon la mienne, Dieu ne forme point aveuglément ſes ſages deſſeins. Avant que de les former, je parle humainement, il compare tous les ouvrages poſſibles avec tous les moyens poſſibles de les executer. Selon la mienne, Dieu doit retirer une gloire infinie de la ſageſſe de ſa conduite: mais ſa gloire n'ôte rien à celle des cauſes libres, auſquelles il communique ſa puiſſance ſans les priver de leur liberté. Dieu leur donne part à la gloire de ſon ouvrage & du leur, en les laiſſant agir librement ſelon leur nature; & par ce moyen il augmente la ſienne. Car il eſt infiniment plus difficile d'executer ſurement ſes deſſeins par des cauſes libres que par des cauſes neceſſaires, ou neceſſitées, ou invinciblement déterminées par des ordres exprés & des impreſſions invincibles.

ARISTE. Je conviens, Theodore, qu'il y a plus de ſageſſe, & que Dieu tire plus de gloire,

& même l'humanité ſainte de nôtre Mediateur, ſelon cette idée de la Providence, que ſelon aucune autre.

THEODORE. Vous pourriez ajoûter, que ſelon cette idée, on comprend fort bien comment Jeſus-Chriſt n'a point reçu inutilement une puiſſance ſouveraine ſur toutes les nations, & pourquoy il falloit unir ſon humanité ſainte avec la ſageſſe éternelle, afin qu'il executât heureuſement ſon ouvrage. Mais il ſuffit que vous conveniez, qu'une de ces deux Providences eſt plus ſage que l'autre : car il faudroit être bien impie pour attribuer à Dieu celle qui paroît la moins digne de ſes attributs.

XIX. ARISTE. Je me rens, Theodore. Mais expliquez-moy, je vous prie, d'où vient que Jeſus-Chriſt dit luy-même, qu'il execute fidélement les volontez de ſon Pere. *Qua placita*
Ioan. 8. 29. *ſunt ei facio ſemper*, dit-il : & dans un autre en-
Ioan. 12 49. 50. droit : *Ego ex me ipſo non ſum locutus, ſed qui miſit me Pater, ipſe mihi mandatum dedit quid dicam & quid loquar. Et ſcio quia mandatum ejus vita aterna eſt. Qua ergo ego loquor, ſicut dixit mihi pater, ſic loquor.* Comment accorder ces paſſages, & quantité d'autres ſemblables, avec ce ſentiment, que Dieu ne forme point par des volontez particulieres tous les deſirs de la volonté humaine de Jeſus-Chriſt ? Cela m'embarraſſe un peu.

THEODORE. Je vous avouë, Ariſte, que je ne comprens pas ſeulement comment ces paſſages peuvent vous embarraſſer. Quoy donc ? eſt-ce que vous ne ſçavez pas que le Verbe divin, dans lequel ſubſiſte l'humanité ſainte du Sauveur, eſt la loy vivante du Pere éternel, & qu'il y a même contradiction que la volonté humaine de Jeſus-Chriſt s'écarte jamais de cette loy ? Dites moy, je vous prie, lors que vous donnez l'aumône, n'êtes-vous pas certain que vous faites la volonté de Dieu : & ſi vous étiez bien aſſuré que

vous n'avez jamais fait que de bonnes œuvres, ne pourriez-vous pas dire ſans crainte, *quæ placita ſunt ei facio ſemper?*

ARISTE. Il eſt vray. Mais il y auroit toûjours bien de la difference.

THEODORE. Fort grande aſſurément. Car comment ſçavons-nous que nous faiſons la volonté de Dieu en donnant l'aumône ? C'eſt peut-être que nous avons lû dans la Loy écrite, que Dieu nous ordonne de ſecourir les miſerables ; ou que rentrant en nous-mêmes pour conſulter la Loy divine, nous avons trouvé dans ce Code éternel, ainſi que l'appelle Saint Auguſtin, que tel eſt la volonté de l'Etre infiniment parfait. Sçachez donc, Ariſte, que le Verbe divin eſt la loy de Dieu même, & la regle inviolable de ſes volontez ; que c'eſt là que ſe trouvent tous les commandemens divins. *In verbo unigenito Patris eſt omne mandatum*, dit ſaint Auguſtin. Sçachez que tous les eſprits, les uns plus, les autres moins ont la liberté de conſulter cette loy. Sçachez que leur attention eſt la cauſe occaſionnelle qui leur en explique tous les commandemens en conſequence des loix generales de leur union avec la Raiſon. Sçachez qu'on ne peut rien faire qui ne ſoit agreable à Dieu, lors qu'on obſerve exactement ce que l'on y trouve écrit. Sçachez ſur tout que l'humanité ſainte du Sauveur eſt unie plus étroitement à cette loy, que la plus éclairée des intelligences ; & que c'eſt par elle que Dieu a voulu nous en expliquer les obſcuritez. Mais prenez garde qu'il ne l'a pas privée de ſa liberté, ou du pouvoir de diſpoſer de cette attention, qui eſt la cauſe occaſionnelle de nos connoiſſances. Car aſſurément l'ame ſainte de Jeſus, quoy que ſous la direction du Verbe, a le pouvoir de penſer à ce qui luy plaît pour executer l'ouvrage pour lequel Dieu l'a choiſie, puis que Dieu par ſa qualité de Scrutateur des cœurs ſe ſert auſſi heureuſement

Confeſſ. l. 13 c. 15. Mandatum Patris ipſe eſt Filius. Quomodo enim non eſt mandatum Patris, quod eſt Verbum Patris? Aug. Serm. 140. De Verbis Evang. n. 6. Voyez I. Lettre tou-

chant le 2. & le 3. Vol. des Reflex. de M. Arn. & la Réponse à sa Dissertation, & la I. Lettre que j'ay écrite touchãt les siennes.

des causes libres que des causes necessaires pour l'execution de ses desseins.

XX. Ne pensez pas neanmoins, Ariste, que Dieu ne quitte jamais la generalité de sa conduite à l'égard de l'humanité de Jesus-Christ, & qu'il ne forme les desirs de cette ame sainte qu'en consequence des loix generales de l'union qu'elle a avec le Verbe. Lors que Dieu prévoit que nôtre Mediateur, entre une infinité de bonnes œuvres qu'il découvre dans le Verbe en consequence de son attention, doit faire le choix dont les suites sont les meilleures qui puissent être : alors Dieu qui ne quitte jamais sans raison la simplicité de ses voyes, ne le détermine point par des volontez particulieres à faire ce qu'il prévoit qu'il fera suffisamment par l'usage de sa liberté en consequence des loix generales. Mais lors que l'ame sainte du Sauveur, à cause des comparaisons infinies & infiniment infinies des combinaisons de tous les effets, qui sont ou qui seront des suites de ses desirs, pourroit bien choisir entre plusieurs bonnes œuvres, car il n'en peut faire que de bonnes, celles qui paroissent les meilleures, & dont les suites neanmoins ne seroient pas si avantageuses à son ouvrage : alors si Dieu retire plus de gloire de la beauté de l'ouvrage que de la simplicité des voyes, il la quitte cette simplicité, & il agit d'une maniere particuliere & extraordinaire dans l'humanité du Sauveur, afin qu'elle veüille précisément ce qui l'honorera le plus. Mais quoy qu'il agisse en elle de cette maniere, je croy qu'il ne la détermine jamais par des impressions invincibles de sentiment, quoy que toûjours infaillibles, afin qu'elle ait aussi le plus de part qu'il est possible à la gloire de son ouvrage. Car cette conduite qui fait honneur à la liberté & à la puissance de Jesus-Christ, est encore plus glorieuse à Dieu que toute autre, puis qu'elle exprime sa qualité de Scrutateur des cœurs, & témoigne

hautement qu'il ſçait ſe ſervir auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes neceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins.

ARISTE. Je comprens, Theodore, parfaitement vôtre penſée. Vous voulez que Dieu ne quitte jamais ſans de grandes raiſons la ſimplicité & la generalité de ſes voyes, afin que ſa Providence ne reſſemble point à celle des intelligences bornées. Vous voulez que ſa preſcience ſoit le fondement de la predeſtination mêmes de Jeſus-Chriſt; & que s'il a uni ſon Verbe à telle nature & dans telles circonſtances, c'eſt qu'il a prévû que l'ouvrage qui devoit ſuivre de cette prédeſtination, laquelle eſt la cauſe & le fondement de celle de tous les Elûs en conſequence des loix generales qui font l'Ordre de la Grace; que cet ouvrage, dis-je, ſeroit le plus beau qui ſe puiſſe produire par les voyes les plus divines. Vous voulez que l'ouvrage & les voyes jointes enſemble, tout cela ſoit plus digne de Dieu, que tout autre ouvrage par toute autre voye.

XXI. THEODORE. Oüy, Ariſte, je le veux, par ce principe, que Dieu ne peut agir que pour luy, que par l'amour qu'il ſe porte à luy-même, que par ſa volonté, qui n'eſt point comme en nous une impreſſion qui luy vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs; en un mot que pour ſa gloire, que pour exprimer les perfections divines qu'il aime invinciblement, qu'il ſe glorifie de poſſeder, & dans leſquelles il ſe complaiſt par la neceſſité de ſon être. Il veut que ſon ouvrage porte par ſa beauté & par ſa magnificence le caractere de ſon excellence & de ſa grandeur, & que ſes voyes ne démentent point ſa ſageſſe infinie & ſon immutabilité. S'il y a des défauts dans ſon ouvrage, des monſtres parmy les corps, & une infinité de pecheurs & de damnez; c'eſt qu'il ne peut y avoir de défauts dans ſa conduite; c'eſt qu'il ne doit pas former ſes deſ-

ſeins indépendemment des voyes. Il a fait pour la beauté de l'Univers & pour le ſalut des hommes, tout ce qu'il peut faire, non abſolument, mais agiſſant comme il doit agir, agiſſant pour ſa gloire ſelon tout ce qu'il eſt. Il aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables. Il veut la beauté de ſon ouvrage, & que tous les hommes ſoient ſauvez; il veut la converſion de tous les pecheurs: mais il aime davantage ſa ſageſſe, il l'aime invinciblement, il la ſuit inviolablement. L'Ordre immuable de ſes divines perfections, voilà ſa loy & la regle de ſa conduite: loy qui ne luy défend pas de nous aimer, & de vouloir que toutes ſes creatures ſoient juſtes, ſaintes, heureuſes & parfaites: mais loy qui ne luy permet pas de quitter à tous momens pour des pecheurs la generalité de ſes voyes. Sa Providence porte aſſez de marques de ſa bonté pour les hommes. Souffrons, réjoüiſſons-nous qu'elle exprime auſſi tous ſes autres attributs.

THEOTIME. Hé bien, Ariſte, que penſez-vous de la Providence divine?

ARISTE. Je l'adore & je m'y ſoûmets.

THEODORE. Il faudroit, Ariſte, bien du diſcours pour vous faire conſiderer toutes les beautez de cette Providence adorable, & pour en faire remarquer les principaux traits dans ce que nous voyons arriver tous les iours. Mais ie vous ay, ce me ſemble, ſuffiſamment expliqué le principe. Suivez-le de prés, & vous comprendrez aſſurément que toutes ces contradictions qui ſont pitoyablement triompher les ennemis de la Providence, ſont autant de preuves qui démontrent ce que ie vous viens de dire.

XIII. ENTRETIEN.

Qu'il ne faut point critiquer la maniere ordinaire de parler de la Providence. Quelles ſont les principales loix generales par leſquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conſerve à ſon Egliſe.

1. ARISTE. Ah, Theodore ! que l'idée que vous m'avez donnée de la Providence me paroît belle & noble, mais de plus qu'elle eſt feconde & lumineuſe, qu'elle eſt propre à faire taire les libertins & les impies ! Jamais principe n'eut plus de ſuites avantageuſes à la Religion & à la Morale. Qu'il répand de lumieres, qu'il diſſi peu de difficultez cet admirable principe! Tous ces effets qui ſe contrediſent dans l'Ordre de la Nature & dans celuy de la Grace, ne marquent nulle contradiction dans la cauſe qui les produit : ce ſont au contraire autant de preuves évidentes de l'uniformité de ſa conduite. Tous ces maux qui nous affligent, tous ces deſordres qui nous choquent, tout cela s'accorde aiſément avec la ſageſſe, la bonté, la iuſtice de celuy qui regle tout. Je voulois qu'on arrachât les méchans qui vivent parmi les bons : mais i'attens en patience la conſommation des ſiecles, le iour de la moiſſon, ce grand iour deſtiné à rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Il faut que l'ouvrage de Dieu s'execute par des voyes qui portent le caractere de ſes attributs. J'admire preſentement le cours maieſtueux de la Providence generale,

THEODORE. Je voy bien, Ariſte, que vous avez ſuivy de prés & avec plaiſir le principe que ie vous ay expoſé ces iours-cy, car vous en paroiſſez encore tout émû. Mais l'avez-vous bien ſaiſi, vous en êtes-vous bien rendu le maître ? C'eſt dequoy ie doute encore, car il eſt bien difficile que depuis ſi peu de temps vous l'ayez aſſez

medité pour vous en mettre en pleine poſſeſſion. Faites-nous part, je vous prie, de quelques-unes de vos reflexions, afin de me délivrer de mon doute, & que je ſois en repos. Car plus les principes ſont utiles, plus ils ſont feconds, plus eſt-il dangereux de ne les prendre pas tout-à-fait bien.

II. ARISTE. Je le croy, ainſi Theodore. Mais ce que vous nous avez dit eſt ſi clair, vôtre maniere d'expliquer la Providence s'accorde ſi parfaitement avec l'idée de l'Etre infiniment parfait, & avec tout ce que nous voyons arriver, que je ſçay bien qu'elle eſt veritable. Que je ſens de joye de me voir délivré du préjugé dans lequel je voy que donne le commun du monde, & même bien des Philoſophes! Dés qu'il arrive quelque malheur à un méchant homme, ou connu pour tel, chacun juge auſſi-tôt des deſſeins de Dieu, & décide hardiment que Dieu l'a voulu punir. Mais s'il arrive, ce qui n'arrive que trop, qu'un fourbe, qu'un ſcelerat reüſſiſſe dans ſes entrepriſes, ou qu'un homme-de-bien ſuccombe à la calomnie de ſes ennemis; eſt-ce que Dieu veut punir celuy-cy, & récompenſer celuy-là? Nullement. C'eſt, diſent les uns, que Dieu veut éprouver la vertu de cet homme-de-bien; & les autres, que c'eſt un malheur qu'il a ſeulement permis, & qu'il n'a pas eu deſſein de cauſer. Je trouve que ces peuples qui font gloire de haïr & de mépriſer les pauvres, ſur ce principe, que Dieu luy-même haït & mépriſe les miſerables, puis qu'il les laiſſe dans leurs miſeres, raiſonnent plus conſequemment. Dequoy s'aviſe-t-on de juger des deſſeins de Dieu? Ne devroit-on pas comprendre qu'on n'y connoît rien, puis qu'on ſe contredit à tous momens?

THEODORE. Eſt-ce là, Ariſte, comment vous prenez mes principes, & l'uſage que vous en faites? Je trouve que ceux que vous condam-

nez ont plus de raiſon que vous.

ARISTE. Comment, Theodore ! Je penſe que vous raillez, ou que vous voulez vous divertir à me contredire.

THEODORE. Nullement.

ARISTE. Quoy donc ! eſt-ce que vous approuvez l'impertinence de ces Hiſtoriens paſſionnez, qui aprés avoir raconté la mort d'un Prince, jugent des deſſeins de Dieu ſur luy ſelon leur paſſion & les interêts de leur nation ? Il faut bien que les Ecrivains Eſpagnols, ou les François ayent tort, ou peut-être les uns & les autres, lors qu'ils décrivent la mort de Philippes II. Ne faut-il pas que les Rois meurent auſſi bien que nous ?

THEODORE. Ces Hiſtoriens ont tort : mais vous n'avez pas raiſon. Il ne faut pas juger que Dieu a deſſein de faire du mal à un Prince ennemy que nous haïſſons. Cela eſt vray. Mais on peut, & on doit croire qu'il a deſſein de punir les méchans, & de récompenſer les bons. Ceux qui jugent de Dieu ſur l'idée qu'ils ont de la juſtice exacte de l'Etre infiniment parfait, en jugent bien ; & ceux qui luy attribuent des deſſeins qui favoriſent leurs inclinations déreglées, en jugent tres-mal.

III. ARISTE. Il eſt vray : mais c'eſt une des ſuites des loix naturelles, que tel ſoit accablé ſous les ruines de ſa maiſon ; & le plus homme-de-bien n'en auroit pas échappé.

THEODORE. Qui en doute ? Mais avez-vous déja oublié que c'eſt Dieu qui a étably ces loix naturelles. La fauſſe idée d'une nature imaginaire vous occupe encore quelque peu l'eſprit, & vous empêche de bien prendre le principe que je vous ay expliqué. Prenez donc garde. Puis que c'eſt Dieu qui a étably les loix naturelles, il a dû combiner le phyſic avec le moral de maniere, que les ſuites de ces loix ſoient les meilleures qui puiſſent être, je veux dire les plus dignes de

ſa juſtice & de ſa bonté, auſſi bien que de ſes autres attributs. Ainſi on a raiſon de dire, que la mort terrible d'un brutal & d'un impie eſt un effet de la vengeance divine. Car quoy que cette mort ne ſoit peut-être qu'une ſuite des loix naturelles que Dieu a établies, il ne les a établies que pour de ſemblables effets. Mais s'il arrive quelque malheur à un homme-de-bien dans le temps qu'il va faire une bonne-œuvre, on ne doit pas dire que Dieu l'a voulu punir, parce que Dieu n'a pas établi des loix generales en vûë de ſemblables effets. On doit dire, ou que Dieu l'a permis ce malheur, à cauſe que c'eſt une ſuite naturelle de ces loix qu'il a établies pour de meilleurs effets; ou qu'il a eu deſſein par là d'éprouver cet homme-de-bien, & de luy faire meriter ſa récompenſe. Car entre les motifs que Dieu a eus de combiner de telle & telle maniere le phyſic avec le moral, il faut aſſurément mettre en compte les grands biens que Dieu a prévû que nous tirerions de nos miſeres preſentes.

Ainſi les hommes ont raiſon d'attribuer à la juſtice de Dieu les maux qui arrivent aux méchans. Mais je croy qu'ils ſe trompent en deux manieres. La premiere, c'eſt qu'ils ne font de ces jugemens que dans les punitions extraordinaires, & qui leur frappent l'eſprit. Car ſi un ſcelerat meurt de la fiévre, ils ne jugent pas ordinairement que c'eſt une punition de Dieu. Il faut pour cela qu'il meure d'un coup de foudre, ou par la main du bourreau. La ſeconde, c'eſt qu'ils s'imaginent que les punitions remarquables ſont des effets d'une volonté particuliere de Dieu. Autre faux jugement, qui ôtant à la Providence divine ſa ſimplicité & ſa generalité, en efface le caractere de la preſcience infinie & de l'immutabilité. Car aſſurément il faut infiniment plus de ſageſſe pour combiner le phyſic avec le moral, de maniere que tel ſe trouve juſtement puny de ſes violen-

tes en conſequence de l'enchaînement des cauſes, que de le punir par une Providence particuliere & miraculeuſe.

ARISTE. C'eſt ainſi, Theodore, que je le comprens. Mais ce que vous dites là ne juſtifie pas la temerité de ceux qui jugent hardiment des deſſeins de Dieu dans tout ce qu'ils voyent arriver.

IV. THEODORE. Je ne pretens pas auſſi qu'ils ayent toûjours raiſon. Je dis ſeulement qu'ils ont raiſon, quand leurs jugemens ſont exempts de paſſion & d'intereſt, & qu'ils ſont appuyez ſur l'idée que nous avons tous de l'Etre infiniment parfait. Encore ne prétens-je pas qu'ils faſſent bien de dire trop affirmativement, que Dieu a eu tel ou tel deſſein. Par exemple, il me paroît certain qu'un des motifs de l'établiſſement des loix generales a été telle affliction de tel homme-de-bien, ſi Dieu a prevû que ce luy ſeroit un grand ſuiet de merite. Ainſi Dieu a voulu cette affliction, qui nous paroît à nous autres, qui n'en prévoyons pas les ſuites, ne pas s'accorder avec ſa bonté. Ceux donc qui décident que Dieu a ſeulement permis que tel malheur arrivât à tel, font un faux iugement. Mais que voulez-vous, Ariſte? Il vaut mieux laiſſer aux hommes, prévenus comme ils ſont de leur nature imaginaire, la liberté de iuger trop affirmativement des deſſeins de Dieu, que de les critiquer ſur la contradiction de leurs iugemens touchant des effets qui paroiſſent contredire les attributs divins. Qu'importe que les eſprits ſe contrediſent & s'embarraſſent ſelon leurs fauſſes idées, pourvû qu'au fonds on ne ſe trompe point dans les choſes eſſentielles? Pourvû que les hommes ne donnent point à Dieu des deſſeins contraires à ſes attributs, & qu'ils ne le faſſent point agir pour favoriſer leurs paſſions, ie croy qu'il faut les écouter paiſiblement. Au lieu de les embarraſſer par des contradictions qui ſelon leurs principes ſont in-

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Il vaut mieux que les hommes parlent mal de la Providence que de n'en parler iamais.

THEODORE. Non, Ariſte. Mais il vaut mieux que les hommes parlent ſouvent de la Providence ſelon leurs foibles idées, que de n'en parler iamais. Il vaut mieux que les hommes parlent de Dieu humainement, que de n'en dire iamais rien. Il ne faut iamais mal parler ni de Dieu, ni de ſa Providence. Cela eſt vray. Mais il nous eſt permis de bégayer ſur ces matieres ſi relevées, pourvû que ce ſoit ſelon l'analogie de la foy. Car Dieu ſe plaiſt dans les efforts que nous faiſons pour raconter ſes merveilles. Croyez moy, Ariſte; on ne peut gueres plus mal parler de la Providence que de n'en dire jamais rien.

THEOTIME. Voudriez-vous, Ariſte, qu'il n'y eût que les Philoſophes qui parlaſſent de la Providence, & entre les Philoſophes que ceux qui en ont l'idée que vous en avez maintenant?

V. ARISTE. Je voudrois, Theotime, que les hommes ne parlaſſent jamais de la Providence d'une maniere propre à faire croire aux ſimples, que les méchans ne reüſſiſſent iamais dans leurs entrepriſes. Car la proſperité des impies eſt un fait ſi conſtant, que cela peut ietter, & que cela iette ſouvent de la défiance dans les eſprits. Si les biens & les maux temporels étoient à peu prés reglez ſuivant les merites, & la confiance en Dieu, la maniere dont on parle ordinairement de la Providence n'auroit point de mauvaiſes ſuites. Mais prenez-y garde: la plûpart des hommes, & ceux-là principalement qui ont le plus de pieté, tombent dans de tres-grands malheurs; parce qu'au lieu de ſe ſervir dans leurs beſoins des moyens ſeurs que leur fournit la Providence generale, ils tentent Dieu dans l'eſperance trompeuſe d'une Providence particuliere. S'ils ont un procez, par exemple, ils negligent

de faire les écritures neceſſaires pour inſtruire les Juges de la juſtice de leur cauſe. S'ils ont des ennemis ou des envieux qui leur dreſſent des embuſches ; au lieu de veiller ſur eux pour decouvrir leurs deſſeins, ils s'attendent que Dieu ne manquera pas de les proteger. Les femmes qui ont un mary fâcheux, au lieu de le gagner par la patiences & l'humilité, vont en faire leurs plaintes à tous les gens-de-bien qu'elles connoiſſent & le recommander à leurs prieres. On n'obtient pas toûjours par ce moyen ce qu'on deſire & ce qu'on eſpere : & alors on ne manque gueres de murmurer contre la Providence, & d'entrer dans des ſentimens qui offencent les perfections divines. Vous ſçavez, Theotime, les funeſtes effets que produit dans l'eſprit des ſimples une Providence mal entenduë, & que c'eſt principalement de là que la ſuperſtition tire ſon origine : ſuperſtition qui cauſe dans le monde une infinité de maux.

THEOTIME. Je vous avouë, Ariſte, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes euſſent une juſte idée de la Providence divine. Mais je vous ſoutiens avec Theodore que cela n'eſtant pas poſſible, il vaut mieux qu'ils en parlent comme ils font que de n'en rien dire du tout. L'idée qu'ils en ont, toute fauſſe qu'elle eſt, & même cette pente naturelle qui fait que les eſprits ſe portent à la ſuperſtion, leur eſt fort avantageuſe dans l'état où ils ſont, car cela les empêche de tomber dans mille deſordres. Quand vous y aurez bien penſé, je croy que vous en demeurerez d'accord. Tel perd ſon procez pour avoir negligé les moyens naturels de le gagner. Qu'importe, Ariſte ? La perte de ſon bien ſera peut-être la cauſe de ſon ſalut. Aſſurément, ſi ce n'eſt point la pareſſe & la negligence qui l'ont porté à laiſſer tout là, mais un ſaint mouvement de confiance en Dieu, & la crainte d'entrer dans un eſprit de chicane & de perdre ſon temps aſſez inutilement ; ſi cela eſt, il

a gagné ſon procez devant Dieu, quoy qu'il l'ait peut-être perdu devant les hommes. Car il luy reviendra plus de profit d'un procez perdu de cette maniere, que gagné d'un autre avec dépens, dommages & intereſts.

VI. Nous ſommes Chrêtiens, Ariſte, nous avons droit aux vrais biens : le Ciel eſt maintenant ouvert, & Jeſus-Chriſt nôtre Précurſeur & nôtre Chef y eſt dèjà entré pour nous. Ainſi Dieu ne récompenſe plus, comme autre fois, nôtre confiance en luy par l'abondance des biens temporels. Il en a de meilleurs pour ſes enfans adoptez en Jeſus-Chriſt. Ce temps eſt paſſé avec la loy. L'Alliance ancienne & figurative de la nouvelle eſt maintenant abrogée. Si nous étions, Juifs, j'entens des Juifs charnels, nous aurions icy bas une récompenſe proportionnée à nos merites : encore un coup, ie dis des Juifs charnels. Car les Juifs Chrêtiens ont eu part à la croix de Jeſus-Chriſt, avant que d'avoir part à ſa gloire. Mais nous avons de meilleures eſperances qu'eux, *meliorem & manentem ſubſtantiam*, fondée ſur une meilleure alliance & de meilleures victimes : *Melioris teſtamenti ſponſor factus eſt Jeſus... Melioribus hoſtiis quàm iſtis.* La proſperité des méchans ne doit plus étonner que les Chrêtiens Juifs, que les Mahometans, que ceux qui ne ſçavent pas la difference qu'il y a entre les deux Alliances, entre la grace de l'Ancien Teſtament & celle du Nouveau, entre les biens temporels que Dieu diſtribuoit aux Juifs par le miniſtere des Anges, & les vrais biens que Dieu donne à ſes enfans par nôtre Chef & nôtre Mediateur Jeſus-Chriſt. On croit que les hommes doivent être miſerables à proportion qu'ils ſont criminels. Il eſt vray : mais dans le fonds on a raiſon de le croire, car cela arrivera tôt au tard. Il n'y a point de Chrêtien qui ne ſache, que le jour viendra auquel Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres. La proſperité

Hebr. 10.34. *Ibid.* 7. 22. 9.23.

des méchans ne peut donc ébranler que ceux qui manquent de foy, & qui ne reconnoiſſent point d'autres biens que ceux de la vie preſente. Ainſi, Ariſte, l'idée confuſe & imparfaite de la Providence qu'ont la plû-part des hommes, ne produit point tant de mauvais effets que vous le penſez dans les vrais Chrêtiens, quoy qu'elle trouble l'eſprit, & qu'elle inquiete extrêmement le commun des hommes qui remarquent ſouvent qu'elle ne s'accorde pas avec l'experience. Mais il vaut mieux qu'ils en ayent cette idée, que de n'en avoir point du tout ce qui arriveroit peu à peu, s'ils la laiſſoient effacer de leur eſprit par un ſilence pernicieux.

ARISTE. Je vous, avouë Theotime, que la foy empêche ſouvent qu'on ne tire des conſequences impies de la proſperité des méchans & des afflictions des gens-de-bien. Mais comme la foy n'eſt pas ſi ſenſible que l'experience continuelle de ces évenemens fâcheux, elle n'empêche pas toûjours que l'eſprit ne s'ébranle & ne ſe défie de la Providence. De plus les Chrêtiens ne ſuivent preſque jamais les principes de leur Religion : ils parlent des biens & des maux comme les Juifs charnels. Quand un pere exhorte ſon fils à la vertu, il ne craint point de luy dire, que s'il eſt homme-de-bien, toutes ſes entrepriſes reüſſiront. Croyez-vous que ſon fils penſe aux vrais biens ? Helas ! peut-être que le pere n'y penſera jamais luy-même. Cependant les libertins, qui remarquent avec ſoin les contradictions de tous ces diſcours qu'on fait ſans réflexion ſur la Providence, ne manquent pas d'en tirer des preuves de leur impieté ; & elles ſont ſi ſenſibles ces preuves & ſi palpables, qu'il ſuffit qu'ils les propoſent pour ébranler les gens-de-bien, & pour renverſer ceux que la foy ne ſoûtient point. *Penſez-vous*, dit Jeſus-Chriſt, *que ces dix-huit perſonnes qui furent écraſées ſous les ruines de la tour de Siloë fuſſent*

Luc 13. 4.

plus criminels ou plus redevables à la justice de Dieu que les autres habitans de Jerusalem ? Non, dit-il, *mais vous perirez tous si vous ne faites penitence.* Voilà comme il faut parler aux hommes pour leur apprendre qu'en cette vie les plus miserables ne sont pas pour cela les plus criminels ; & que ceux qui vivent dans l'abondance, au milieu des plaisirs & des honneurs, ne sont pas pour cela plus cheris de Dieu, ni protegez d'une Providence plus particuliere.

VII. THEOTIME. Ouy, Ariste. Mais tout le monde n'est pas toûjours en état de goûter cette verité. *Durus est hic sermo.* Les charnels, ceux qui ont encore l'esprit Juif, n'y comprennent rien. Il faut parler aux hommes selon leur portée, & s'accommoder à leur foiblesse pour les gagner peu à peu. Il faut conserver soigneusement dans leur esprit l'idée de la Providence telle qu'ils sont capables de l'avoir. Il faut leur promettre le centuple : qu'ils l'entendent comme ils pourront selon les dispositions de leur cœur. Les charnels l'entendront mal : il est vray. Mais il vaut encore mieux qu'ils croyent que la vertu sera mal recompensée, que de ne l'être point du tout. Elle le sera mêmes parfaitement bien selon leurs fausses idées: Quelque libertin leur fera remarquer qu'on leur fait de vaines promesses. Je le veux. Mais peut-être cela servira-t-il à leur faire comprendre qu'ils se trompent eux-mêmes, & que les biens qu'ils estiment si fort sont bien peu de chose, puis que Dieu les distribuë si mal à leur gré, & selon leurs préjugez. Assurément, Ariste, on ne peut gueres trop parler de la Providence, quand mêmes on n'y connoitroit rien. Car cela réveille toûjours dans l'esprit cette pensée, qui est le fondement de toutes les Religions, qu'il y a un Dieu qui récompense & qui punit. L'idée confuse de la Providence est aussi utile, que celle que vous en avez, pour porter à la vertu le commun des hom-

mes. Elle ne peut éclaircir les difficultez des impies : on ne peut la deffendre ſans tomber dans un nombre infiny de contradictions. Cela eſt vray. Mais c'eſt de quoy les ſimples ne s'embarraſſent gueres. La foy les ſoûtient ; & leur ſimplicité, leur humilité les met aſſez à couvert contre les attaques des libertins. Ainſi je croy que dans les diſcours faits pour tout le monde, il faut parler de la Providence ſelon l'idée la plus commune : & ce que Theodore nous a appris, il faut le garder pour faire taire les prétendus eſprits forts, & pour raſſûrer ceux qui ſe trouveroient ébranlez par la conſidération des effets qui paroiſſent contredire les perfections divines ; encore doit-on ſuppoſer qu'ils ſoient capables de l'attention neceſſaire pour ſuivre nos principes : car autrement ſe ſeroit bien le plus court, s'ils étoient Chrêtiens, de les arrêter uniquement par l'autorité de l'Ecriture.

ARISTE. Je me rens, Theotime. Il faut parler aux hommes ſelon leurs idées, lors qu'ils ne ſont point en état d'approfondir les matieres. Si on critiquoit le ſentiment confus qu'ils ont de la Providence, on leur feroit peut-être un ſujet de chutte. Il ſeroit facile de les embarraſſer par les contradictions où ils tombent. Mais il ſeroit fort difficile de les délivrer de leur embarras. Car il faut trop d'application pour reconnoître & pour ſuivre les vrais principes de la Providence. Je le comprens, Theotime, & je penſe que c'eſt principalement pour cela que Jeſus-Chriſt & les Apôtres ne nous ont point enſeigné formellement les principes de raiſon dont les Theologiens ſe ſervent pour appuyer les veritez de la foy. Ils ont ſuppoſé que les perſonnes éclairées ſçauroient ces principes, & que les ſimples, qui ſe rendent uniquement à l'autorité, n'en auroient pas beſoin, & qu'ils pourroient mêmes en être choquez & les prendre mal, faute d'application & d'intelligence. Je ſuis donc bien reſolu de laiſſer aux hommes

la liberté de parler à leur maniere de la Providence, pourvû qu'ils ne diſent rien qui bleſſe ouvertement les attributs divins ; pourvû qu'ils ne donnent pas à Dieu des deſſeins injuſtes & bizarres, & qu'ils ne le faſſent point agir pour ſatisfaire leurs inclinations déreglees. Mais pour les Philoſophes, & ſur tout certains prétendus eſprits forts, aſſurément je ne ſouffriray pas leur impertinantes railleries. J'eſpere que j'auray mon tour, & que je les embarraſſeray fort. Ils m'ont quelquefois reduit au ſilence, mais je les obligeray bien à ſe taire. Car j'ay maintenant dequoy répondre à tout ce qu'ils m'ont objecté de plus ſpecieux & de plus fort.

VIII. THEODORE. Prenez garde, Ariſte, que la vanité & l'amour propre n'animent un peu vôtre zele. Ne cherchez point d'averſaires pour avoir la gloire & le plaiſir de les vaincre. C'eſt la verité qu'il faut faire triompher de ceux qui l'ont combattuë. Si vous prétendez les confondre, vous ne les gagnerez pas, & peut-être qu'ils vous confondront encore. Car, je le veux, vous avez dequoy les obliger au ſilence ; mais c'eſt ſuppoſé qu'ils veulent entendre raiſon : ce qu'aſſurément ils ne feront pas, quand ils ſentiront que vous voulez l'emporter. S'ils vous raillent, ils auront les rieux de leur côté. S'ils s'effrayent, ils répondront la frayeur dans les eſprits. Vous ſerez ſeul avec vos principes, auxquels perſonne ne comprendra rien. Je vous conſeille donc, Ariſte, de prendre en particulier ces perſonnes que vous avez en vuë, & de leur propoſer vôtre ſentiment, comme pour apprendre d'eux ce que vous devez en croire. Il faudra pour vous répondre qu'ils s'appliquent à l'examiner, & peut-être que l'évidence les convaincra. Prenez garde ſur tout qu'ils ne s'imaginent pas que vous les joüez. Parlez en diſciple de bonne foy, afin qu'ils ne reconnoiſſent point vôtre charitable diſſimulation

Mais lors que vous aurez reconnu que la verité les penetre, alors combattez la sans craindre qu'ils l'abondonnent. Ils la regarderont comme un bien qui leur appartient, & qu'ils auront acquis par leur application & par leur travail. Ils prendront interest dans sa défence; non peut-être qu'ils l'aiment veritablement, mais parce que leur amour propre y trouvera son compte. Ainsi vous les engagerez dans le party de la verité, & vous formerez entr'elle & eux des liaisons d'interêt qu'ils ne rompront pas facilement. La plus-part des hommes regardent la verité comme un meuble fort inutile, ou plutôt comme un meuble fort embarrassant & fort incommode. Mais lors qu'elle est de leur invention, & qu'ils la regardent comme un bien qu'on veut leur enlever, ils s'y attachent si fort, & la considerent si attentivement, qu'ils ne peuvent plus l'oublier.

ARISTE. Vous avez raison, Theodore: pour gagner feurement les gens, il faut trouver le moyen de dedommager leur amour propre: c'est là le secret. Je tâcheray de suivre exactement vôtre conseil charitable. Mais pensez-vous que je possede assez bien vos principes pour en convaincre les autres, & pour répondre à toutes leurs difficultez?

THEODORE. Si vous êtes bien resolu de prendre avec vos gens l'air & les manieres de disciple, il n'est pas necessaire que vous les sachiez plus exactement ces principes. Ils vous les apprendront aussi-bien que moy.

ARISTE. Comment, Theodore, aussi-bien que vous?

THEODORE. Mieux que moy, Ariste: vous le verrez par experience. Souvenez-vous seulement des principales veritez que je vous ay expliquées, & auxquelles vous devez rapporter toutes les interrogations que vous leur ferez.

Souvenez-vous que Dieu ne peut agir que selon

de qu'il eſt, que d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs ; qu'ainſi il ne forme point ſes deſſeins indépendemment des voyes de les executer, mais qu'il choiſit & l'ouvrage & les voyes, qui tout enſemble expriment davantage les perfections qu'il ſe glorifie de poſſeder, que tout autre ouvrage par toute autre voye. Voilà, Ariſte, le principe le plus general & le plus fecond.

Souvenez-vous que plus il y a de ſimplicité, d'uniformité, de generalité dans la Providence, y ayant égalité dans le reſte, plus elle porte le caractere de la Divinité ; qu'ainſi Dieu gouverne le monde par des loix generales, pour faire éclatter ſa ſageſſe dans l'enchaînement des cauſes.

Mais ſouvenez-vous que les creatures n'agiſſent point les unes ſur les autres par leur efficace propre & que Dieu ne leur a communiqué ſa puiſſance, que parce qu'il a établi leurs modalitez cauſes occaſionnelles, qui déterminent l'efficace des loix generales qu'il s'eſt preſcrit. Tout dépend de ce principe.

XI. Voicy, Ariſte, les loix generales ſelon leſquelles Dieu regle le cours ordinaire de ſa Providence.

1. Les loix generales des communications des mouvemens, deſquelles loix le choc des corps eſt la cauſe occaſionnelle ou naturelle. C'eſt par l'établiſſement de ces loix que Dieu a communiqué au ſoleil la puiſſance d'éclairer, au feu celle de bruſler, & ainſi des autres vertus qu'ont les corps pour agir les uns ſur les autres ; & c'eſt en obeïſſant à ſes propres loix que Dieu fait tout ce que font les cauſes ſecondes.

2. Les loix de l'union de l'ame & du corps, dont les modalitez ſont réciproquement cauſes occaſionnelles de leurs changemens. C'eſt par ces loix que i'ay la puiſſance de parler, de marcher, de ſentir, d'imaginer, & le reſte ; & que les objets ont par mes organes le pouvoir de me toucher

& de m'ébranler. C'eſt par ces loix que Dieu m'unit à tous ſes ouvrages.

3. Les loix de l'union de l'ame avec Dieu, avec la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle, deſquelles loix nôtre attention eſt la cauſe occaſionnelle. C'eſt par l'établiſſement de ces loix que l'eſprit a le pouvoir de penſer à ce qu'il veut, & de découvrir la verité. Il n'y a que ces trois loix generales que la Raiſon & l'experience nous apprennent. Mais l'autorité de l'Ecriture nous en fait connoître encore deux autres, ſçavoir :

Voyez le dernier Eclairciſſement du Traité de la Nature & de la Grace, & la Réponſe à la Diſſertation de M. A. contre ces Eclairciſſemens.

4. Les loix generales qui donnent aux Anges bons & mauvais, pouvoir ſur les corps, ſubſtances inferieures à leur nature. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Anges ont gouverné le peuple Juif, qu'ils l'ont puny & récompenſé par des biens & des maux temporels, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçû de Dieu. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Demons ont encore le pouvoir de nous tenter, & que nos Anges tutélaires ont celuy de nous défendre. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont leurs deſirs pratiques : car il y a contradiction qu'un autre que le Createur des corps en puiſſe être le moteur.

5. Les loix enfin par leſquelles Jeſus-Chriſt a reçû la ſouveraine puiſſance dans le Ciel & ſur la terre, non ſeulement ſur les corps, mais ſur les eſprits ; non ſeulement pour diſtribuer les biens temporels, comme les Anges à la Synagogue, mais pour répandre dans les cœurs la grace interieure qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous donne droit aux biens éternels. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont les divers mouvemens de l'ame ſainte de Jeſus. Car nôtre Mediateur & Souverain Prêtre intercede ſans ceſſe, & ſon interceſſion eſt toûiours & trés-promtement exaucée.

Voyez le II. Diſcours du Traité de la Nature & de la Grace.

Voilà, Ariſte, les loix les plus generales de la Nature & de la Grace, que Dieu ſuit dans le

cours ordinaire de ſa Providence. C'eſt par ces loix qu'il execute ſes deſſeins d'une maniere qui porte admirablement le caractere de ſa preſcience infinie, de ſa qualité de Scrutateur des cœurs, de ſon immutabilité & de ſes autres attributs. C'eſt par ces loix qu'il communique ſa puiſſance aux creatures, & qu'il leur donne part à la gloire de l'ouvrage qu'il execute par leur miniſtere. C'eſt mêmes par cette communication de ſa puiſſance & de ſa gloire qu'il rend le plus d'honneur à ſes attributs. Car il faut une ſageſſe infinie pour ſe ſervir auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes neceſſaires dans l'execution de ſes deſſeins.

Mais quoy que Dieu ſe ſoit preſcrit ces loix generales, & encore quelques autres, dont il n'eſt pas neceſſaire de parler, comme ſont celles par leſquelles le feu de l'enfer a le pouvoir de tourmenter les Demons, les eaux du Batême celuy de nous purifier, & autrefois les eaux trés-ameres de la jalouſie celuy de punir l'infidelité des femmes, & ainſi des autres : quoy que Dieu ſe ſoit, dis-je, preſcrit ces loix, & qu'il ne quitte point ſans de grandes raiſons la generalité de ſa conduite, ſouvenez-vous bien que lors qu'il reçoit plus de gloire en la quittant qu'en la ſuivant, qu'alors il ne manque jamais de l'abandonner. Car pour accorder les contradictions qui paroiſſent dans les effets de la Providence, il ſuffit que vous ſouteniez que Dieu agit & doit agir ordinairement par des loix generales. Retenez donc bien ces principes, & reglez vos interrogations de maniere, qu'elles ne tendent qu'à les faire enviſager aux perſonnes que vous prétendez convertir. *Nomb. 5.*

ARISTE. Je le feray, Theodore : & j'eſpere que je reüſſiray dans mon deſſein. Car tous ces principes me paroiſſent ſi évidens, ſi bien liez les uns aux autres, & tellement d'accord avec ce que nous voyons arriver, que pourvû que les préjugez & les paſſions ne mettent point trop d'obſta-

cle à l'impreſſion qu'ils doivent faire ſur leur eſprit, il ſera bien difficile qu'ils y réſiſtent. Je vous remcie de l'avis que vous m'avez donné de dédommager leur amour propre : car je voy bien que je gaſterois tout, ſi je m'y prenois comme j'en aurois bonne envie. Mais, Theodore ſuppoſé que je reüſſiſſe dans mon deſſein, & que je les aye bien convaincus de la verité de nos principes, comment pourrois-je les obliger à reconnoître l'autorité de l'Egliſe, car ils ſont nez dans l'hereſie, & je voudrois bien les en retirer.

THEODORE. Vraiment, Ariſte, voilà bien une autre affaire. Vous penſez peut-être qu'il ſuffit de donner de bonnes preuves de l'infaillibilité de l'Egliſe, pour convertir les Heretiques. Il faut, Ariſte, que le Ciel s'en mêle. Car l'eſprit de party forme tous les iours tant de liaiſons ſecretes dans le cœur de ceux qui y ſont malheureuſement engagez, que cela les aveugle & les ferme à la verité. Si quelqu'un vous exhortoit à à vous faire Huguenot, aſſurément vous ne l'écouteriez pas volontiers. Sçachez donc qu'ils ſont peut-être plus ardens que nous : parce que dans l'état où ils ſe trouvent, ils ſe ſont, plus ſouvent que nous, exhortez les uns les autres à donner des marques de leur fermeté. Ayant donc une infinité d'engagemens, de liaiſons, de préjugez, de raiſons d'amour propre qui les arrête dans leur Secte, quelle addreſſe ne faut-il point pour les obliger à conſiderer ſans prevention les preuves qu'on peut leur donner qu'ils ſont dans l'erreur ?

ARISTE. Je ſçay, Theodore, que leur delicateſſe eſt extrême ſur le fait de la Religion, & que pour peu qu'on les touche rudement par cet endroit-là, toutes leurs paſſions ſe revoltent. Mais ne craignez point. Car outre que ceux dont ie parle ne ſont pas ſi ſenſibles que beaucoup d'autres, ie prendray ſi bien les manieres d'un diſciple bien ſoûmis, que ie les obligeray pour me ré-

pondre à examiner les doutes que ie leur propoſeray. Donnez-moy ſeulement quelques preuves de l'infaillibilité de l'Egliſe conformes à l'idée que vous m'avez donnée de la Providence.

X. THEODORE. Il eſt certain par l'Ecriture, que les Heretiques n'oſent rejetter, *que Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez, & qu'ils viennent à la connoiſſance de la verité.* Il faut donc trouver dans l'Ordre de la Providence de bons moyens pour faire venir tous les hommes à la connoiſſance de la verité. 1. Tim. 2. 4.

ARISTE. Je nie cette conſequence. Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez : mais il ne veut pas faire tout ce qu'il faudroit pour les ſauver tous. S'il le vouloit, tous ſeroient ſauvez : les Chinois & tant d'autres peuples ne ſeroient pas privez de la connoiſſance du vray Dieu & de ſon Fils Jeſus-Chriſt, en quoy conſiſte la vie éternelle.

THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariſte, que Dieu veüille faire tout ce qu'il faudroit pour ſauver tous les hommes. Il ne veut pas faire à tous momens des miracles. Il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des graces victorieuſes. Sa conduite doit porter le caractere de ſes attributs, & il ne doit point quitter ſans de grandes raiſons la generalité de ſa Providence. Sa ſageſſe ne luy permet pas de proportionner toûjours ſon ſecours au beſoin actuel des méchans & à la negligence prevûë des juſtes. Tous les hommes ſeroient ſauvez, s'il en uſoit de la ſorte envers nous. Je pretens ſeulement qu'il faut trouver dans la Providence des moyens generaux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connoiſſance de la verité. Or on ne peut y arriver à cette connoiſſance que par deux voyes, par celle de l'examen, ou par celle de l'autorité.

ARISTE. Je vous entens, Theodore, la

voye de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de ſauver les Sçavans : mais Dieu veut ſauver les pauvres, les ſimples, les ignorans, ceux qui ne ſçavent pas lire, auſſi bien que Meſſieurs les Critiques. Encore ne voy-je pas que les Grotius, les Cocceius, les Saumaiſes, les Buxtorfs, ſoient arrivez à cette connoiſſance de la verité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en étoit proche quand la mort l'a ſurpris. Mais quoy ! la Providence ne pourvoit-elle qu'au ſalut de ceux qui ont aſſez de vie, auſſi bien que d'eſprit & de ſcience, pour diſcerner la verité de l'erreur ? Aſſurément cela n'eſt pas vray-ſemblable. La voye de l'examen eſt tout à fait inſuffiſante. Maintenant que la raiſon de l'homme eſt affoiblie, il faut le conduire par la voye de l'autorité. Cette voye eſt ſenſible, elle eſt ſeure, elle eſt generale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a, que tous les hommes viennent à la connoiſſance de la verité. Mais où trouverons-nous cette autorité infaillible, cette voye ſeure que nous puiſſions ſuivre ſans craindre l'erreur. Les Heretiques pretendent qu'elle ne ſe trouve que dans les Livres Sacrez.

XI. THEODORE. Elle ſe trouve dans les Livres Sacrez, mais c'eſt par l'autorité de l'Egliſe que nous le ſçavons. Saint Auguſtin a eu raiſon de dire, que ſans l'Egliſe, il ne croiroit pas à l'Evangile. Comment eſt-ce que les ſimples peuvent être certains que les quatre Evangiles que nous avons ont une autorité infaillible ? Les ignorans n'ont aucune preuve qu'ils ſont des Auteurs qui portent leur nom, & qu'ils n'ont point été corrompus dans les choſes eſſentielles ; & je ne ſçay ſi les Sçavans en ont des preuves bien ſeures. Mais quand nous ſerions certains que l'Evangile de Saint Matthieu, par exemple, eſt de cet Apôtre, & qu'il eſt tel aujourd'huy qu'il l'a compoſé :

assurément si nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet Evangeliste a été divinement inspiré, nous ne pouvons point appuyer nôtre foy sur ses paroles comme sur celle de Dieu même. Il y en a qui pretendent que la divinité des Livres Sacrez est si sensible, qu'on ne peut les lire sans s'en appercevoir. Mais sur quoy cette prétention est-elle appuyée ? Il faut autre chose que des soupçons & des préjugez pour leur attribuer l'infaillibilité. Il faut ou que le Saint Esprit le revele à chaque particulier, ou qu'il le révele à l'Eglise pour tous les particuliers. Or l'un est bien plus simple, plus general, plus digne de la Providence, que l'autre.

Mais je veux que tous ceux qui lisent l'Ecriture, sçachent par une revelation particuliere que l'Evangile est un Livre Divin, & qui n'a point été corrompu par la malice & la negligence des Copistes : qui nous en donnera l'intelligence ? Car la raison ne suffit pas pour en prendre toûjours le vray sens. Les Sociniens sont raisonnables aussi bien que les autres hommes ; & ils y trouvent que le Fils n'est point consubstantiel au Pere. Les Calviniſtes sont hommes comme les Lutheriens ; & ils pretendent que ces paroles, *Prenez, mangez, cecy est mon corps*, signifient, dans le lieu où elles sont, que ce que Jesus-Christ donne à ses Apôtres n'est que la figure de son corps. Qui detrompera les uns ou les autres ; qui les conduira à la connoissance de la verité où Dieu veut que nous arrivions tous ? Il faudra à tous momens à chaque particulier une assistance du Saint Esprit que les Heretiques refusent à toute l'Eglise, lors qu'elle est assemblée pour former ces décisions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil ! On s'imagine qu'on entend mieux l'Ecriture que l'Eglise universelle, qui conserve le sacré dépôt de la tradition, & qui merite un peu plus que chaque particulier, que

Jesus-Christ, qui en est le Chef, s'applique à la défendre contre les puissances de l'enfer.

XII. La plûpart des hommes sont persuadez que Dieu les conduit par une providence particuliere, ou plûtôt ceux pour lesquels ils sont prévenus d'une grande estime. Ils sont disposez à croire que tel est chery de Dieu de maniere, qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur ni qu'ils l'y engagent. Ils luy attribuent une espece d'infaillibilité, & ils s'appuyent volontiers sur cette autorité chimerique qu'ils se sont faite par quantité de reflexions sur les grandes & excellentes qualitez du personnage, pour se délivrer du travail incommode de l'examen. Ce sont des aveugles qui en suivent d'autres, & qui tomberont avec eux dans le precipice. C'est que tout homme est sujet à l'erreur : *Omnis homo mendax.* Il est vray que nous avons besoin d'une autorité visible maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour consulter la Raison, & qu'il y a des veritez necessaires au salut que nous ne pouvons apprendre que par la revelation. Mais cette autorité sur laquelle nous devons nous appuyer doit être generale & l'effet d'une Providence generale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontez particulieres dans les esprits pour empêcher qu'ils ne se trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la Providence, qui doit porter le caractere des attributs divins. Dieu a commis à nôtre Mediateur le soin de nôtre salut. Mais Jesus-Christ luy-même imite autant que cela se peut, la conduite de son Pere, en faisant servir la Nature à la Grace, & en choisissant des moyens generaux pour l'execution de son ouvrage. Il a envoyé ses Apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les veritez de l'Evangile. Il a donné à son Eglise des Evêques, des Prêtres, des Docteurs, un Chef visible pour la

gouverner. Il a étably des Sacremens pour répandre ſa grace dans les cœurs : marques certaines qu'il conſtruit ſon ouvrage par des voyes generales, & que les loix de la Nature luy fournit. Jeſus-Chriſt peut ſans doute éclairer interieurement les eſprits ſans le ſecours de la predication : mais apparemment il ne le fera pas. Il peut ſans le Batême nous regenerer : mais il ne veut pas rendre inutiles ſes Sacremens. Il n'agira jamais en tel & tel d'une maniere particuliere, ſans quelque raiſon particuliere, ſans quelque eſpece de neceſſité. Mais où eſt la neceſſité qu'il éclaire particulierement tel & tel Critique, afin qu'il prenne bien le ſens d'un paſſage de l'Ecriture ? L'autorité de l'Egliſe ſuffit pour empêcher qu'on ne s'égare : pourquoy ne veut-on pas s'y ſoûmettre ? Il ſuffit que Jeſus-Chriſt conſerve à l'Egliſe ſon infaillibilité, pour conſerver en même temps la foy dans tous les enfans humbles & obeïſſans à leur mere. Malheur aux temeraires & aux preſomptueux qui s'attendent que Jeſus-Chriſt les éclaire particulierement contre la Raiſon, contre l'ordre de ſa conduite qu'il a reglé ſur l'Ordre immuable. Jeſus-Chriſt ne manque jamais d'aſſiſter les juſtes dans leurs beſoins. Il ne leur refuſe jamais la grace neceſſaire pour vaincre les tentations. Il leur ouvre l'eſprit dans la lecture des Livres Saints. Il récompenſe ſouvent leur foy par le don de l'intelligence. C'eſt que cela eſt conforme à l'Ordre, & neceſſaire pour leur inſtruction, & l'édification des peuples. Mais pour conſerver nôtre foy dans les matieres décidées, nous avons l'autorité de l'Egliſe. Cela ſuffit. Il veut que nous y ſoyons ſoûmis. Il n'y a que luy de qui nous puiſſions recevoir les ſecours neceſſaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoy il intercede ſans ceſſe pour conſerver en nous nôtre charité. Mais il n'intercede point ſans ceſſe, afin que les preſomptueux ne tom-

bent point dans l'erreur en liſant les Ecritures ; nous ayant donné une autorité infaillible ſur laquelle nous devons nous appuyer, celle de l'Egliſe du Dieu vivant, qui eſt la colomne & le ferme appuy de la verité, *columna & firmamentum veritatis.*

1 Tim. 3. 15.

ARISTE. Ce que vous me dites là, Theodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donnée de la Providence. Dieu a ſes loix generales, & nôtre Mediateur & nôtre Chef ſes regles, qu'il ſuit inviolablement, comme Dieu ſes loix, ſi l'Ordre immuable qui eſt la loy primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il eſt infiniment plus ſimple & plus conforme à la Raiſon, que Jeſus-Chriſt aſſiſte ſon Egliſe pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, & principalement que celuy qui a la temerité de revoquer en doute des matieres decidées, & qui par là accuſe le Sauveur ou d'avoir abandonné ſon Epouſe, ou de n'avoir pû la défendre. Nous avons beſoin maintenant d'une autorité infaillible. La Providence y a pourvû ; & cela d'une maniere qui me paroît digne des attributs divins & des qualitez de nôtre Sauveur Jeſus-Chriſt, d'une maniere qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes ſoient ſauvez, & qu'ils viennent à la connoiſſance de la verité.

THEODORE. Il eſt vray, Ariſte. Car l'Egliſe Apoſtolique & Romaine eſt viſible & reconnoiſſable. Elle eſt perpetuelle pour tous les temps, & univerſelle pour tous les lieux ; du moins eſt-ce la Societé la plus expoſée aux yeux de toute la terre, & la plus venerable pour ſon antiquité. Toutes les Sectes particulieres n'ont aucun caractere de verité, aucune marque de divinité. Celles qui paroiſſent maintenant avoir quelque éclat, ont commencé long-temps aprés elle.

elle. C'eſt ce que tout le monde ſçait, & ceux-là mêmes qui ſe laiſſent ébloüir de ce petit éclat qui ne paſſe gueres les bornes de leur pays. Ainſi Dieu a pourvû à tous les hommes, autant que ſes loix generales le luy ont permis, un moyen, facile & ſeur pour arriver à la connoiſſance de la verité.

THEOTIME. Je ne comprens pas, Ariſte, ſur quel fondement on peut douter de l'infaillibilité de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Eſt-ce que les Heretiques ne croyent pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle eſt divinement gouvernée, pour douter qu'elle ſoit divinement inſpirée ? Il faut n'avoir nulle idée de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, il faut la regarder comme les autres ſocietez, pour la croire ſujette à l'erreur dans les déciſions qu'elle fait pour l'inſtruction de ſes enfans. Oüy, Ariſte, il n'y a perſonne, s'il n'eſt étrangement prévenu, qui ne voye d'abord, que puis que Jeſus-Chriſt eſt le Chef de l'Egliſe, qu'il en eſt l'Epoux, qu'il en eſt le protecteur, il eſt impoſſible que les portes de l'enfer prévallent contre elle, & qu'elle enſeigne l'erreur, pourvû qu'on ait de Jeſus-Chriſt l'idée qu'il en faut avoir. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'eſt une verité qui ſaute aux yeux des plus ſimples & des plus groſſiers. Dans toutes les ſocietez il faut une autorité. Tout le monde en eſt convaincu. Les Heretiques mêmes veulent que ceux de leur Secte ſe ſoûmettent aux déciſions de leurs Synodes. En effet une ſocieté ſans autorité c'eſt un monſtre à pluſieurs teſtes. Or l'Egliſe eſt une ſocieté établie divinement pour conduire les hommes à la connoiſſance de la verité. Donc il eſt évident que ſon autorité doit être infaillible, afin qu'on puiſſe parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, ſans être obligez de ſuivre ſa voye perilleuſe & ſuffiſante de l'examen.

THEODORE. Suppoſons mêmes, Ariſte, que Jeſus-Chriſt ne ſoit ni le Chef ni l'Epoux de

l'Egliſe, qu'il ne veille point ſur elle, qu'il ne ſoit point au milieu d'elle iuſques à la conſommation des ſiecles, pour la défendre contre les puiſſances de l'enfer : elle n'auroit plus cette infaillibilité divine qui eſt le fondement inébranlable de nôtre foy. Neanmoins il me paroît évident qu'il faut avoir perdu l'eſprit, ou être prévenu d'un entêtement prodigieux, pour préferer les opinions des Heretiques aux déciſions de ſes Conciles. Prenons un exemple. Nous ſommes en peine de ſçavoir, ſi c'eſt le corps de Jeſus-Chriſt, ou la figure de ſon corps qui eſt dans l'Euchariſte. Nous convenons tous que les Apôtres ſçavoient bien ce qui en étoit. Nous convenons qu'il ont enſeigné ce qu'il en falloit croire dans toutes les Egliſes qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteſte ? On convoque des aſſemblées les plus generales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs témoins que l'on puiſſe avoir de ce que l'on croit dans divers pays. Les Evêques ſçavent bien, ſi dans l'Egliſe où ils préſident on croit, ou non, que le corps de Jeſus-Chriſt ſoit dans l'Euchariſtie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en penſent. Ils déclarent que c'eſt un article de leur foy, que le pain eſt changé au corps de Jeſus-Chriſt. Ils prononcent anathême contre ceux qui ſoûtiennent le contraire. Les Evêques des autres Egliſes, qui n'ont pû ſe trouver à l'aſſemblée, approuvent poſitivement la déciſion : ou s'ils n'ont point de commerce avec ceux du Concile, ils ſe taiſent, & témoignent aſſez par leur ſilence qu'ils ſont dans le même ſentiment, autrement ils ne manqueroient pas de le condamner, car les Grecs n'épargnent pas trop les Latins. Cela étant, ie ſoutiens que même dans la ſuppoſition que Jeſus-Chriſt ait abandonné ſon Egliſe, il faut avoir renoncé au ſens commun, pour préferer l'opinion de Calvin à celle de tous ces témoins, qui atteſtent un fait qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils ignorent.

ARISTE. Cela eſt dans la derniere évidence. Mais on vous dira, que ces Evêques qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs Egliſes ſur le fait de l'Euchariſtie, peuvent ne pas ſçavoir ce que l'on en croyoit il y a mille ans; & qu'il ſe peut faire que toutes les Egliſes particulieres ſoient inſenſiblement tombées dans l'erreur.

THEODORE. En ſuppoſant que Jeſus-Chriſt ne gouverne point ſon Egliſe, ie conviens qu'il ſe peut faire que toutes les Egliſes generalement tombent dans l'erreur. Mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur, cela eſt moralement impoſſible. Qu'elles y tombent, ſans que l'Hiſtoire ait laiſſé des marques éclattantes de leurs conteſtations : autre impoſſibilité morale. Qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur ſemblable à celles que les Calviniſtes nous attribuent : impoſſibilité abſoluë. Car qu'eſt-ce que l'Egliſe a decidé ? Que le corps d'un homme ſe trouve en même temps en une infinité de lieux : que le corps d'un homme ſe trouve dans un auſſi petit eſpace qu'eſt l'Eucariſtie : qu'aprés que le Prêtre a prononcé quelques paroles, le pain ſe change au corps de Jeſus-Chriſt, & le vin en ſon ſang. Quoy ! cette folie, ie parle en Heretique, cette extravagance ſera montée dans la teſte des Chrêtiens de toutes les Egliſes ? Il faut, ce me ſemble, être inſenſé pour le ſoutenir. Jamais une même erreur n'eſt generalement approuvée, ſi elle n'eſt generalement conforme aux diſpoſitions de l'eſprit. Tous les peuples ont pû adorer le ſoleil. Pourquoy ? C'eſt que cet eſtre ébloüit generalement tous les hommes. Mais ſi un peuple inſenſé a adoré les ſouris, un autre aura adoré les chats. Si Jeſus-Chriſt abandonnoit ſon Egliſe, tous les Chrêtiens pourroient bien donner peu à peu dans l'hereſie de Calvin ſur l'Euchariſtie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raiſon ni

les ſens. Mais que toutes les Egliſes Chrêtiennes ſoient entrées dans une opinion qui révolte l'imagination, qui choque les ſens, qui étonne la raiſon, tout cela eſt inſenſiblement ſans qu'on s'en ſoit apperçû encore un coup, il faut avoir renoncé au ſens commun, il faut n'avoir nulle connoiſſance de l'homme, & n'avoir iamais fait de réflexion ſur ſes diſpoſitions interieures, pour le ſoutenir.

Mais ie le veux, Ariſte, que Dieu ayant abandonné ſon Egliſe, il ſoit poſſible que tous les Chrêtiens tombent dans une même erreur, erreur choquante, & tout-à-fait contraire aux diſpoſitions de l'eſprit humain, & cela ſans même qu'on s'en apperçoive : & ie prétens encore, nonobſtant cette ſuppoſition, qu'on ne peut refuſer de ſe ſoûmettre aux déciſions de l'Egliſe ſans une prévention ridicule. Selon la ſuppoſition, il eſt poſſible que l'Egliſe ſe trompe. Il eſt vray. Mais ſans rien ſuppoſer, il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une verité qui dépende de quelques principes de Metaphyſique, mais d'un fait, de ce que, par exemple, Jeſus-Chriſt a voulu dire par ces paroles, *Cecy eſt mon Corps* : ce qu'on ne peut mieux ſçavoir que par le témoignage de ceux qui ont ſuccedé aux Apôtres. Ce que le Concile a décidé eſt contraire à ce qu'on a crû autrefois. Fort bien. C'eſt donc que tous les Evêques enſemble ne ſçavoient pas la tradition auſſi-bien que Calvin. Mais où ſont les Auteurs anciens qui diſent aux peuples, comme ils y étoient obligez : Prenez garde : ces paroles, *Cecy eſt mon Corps*, ne veulent pas dire que c'eſt le corps de Jeſus-Chriſt, mais ſeulement la figure de ſon corps ? Pourquoy les confirment-ils dans la penſée que ces paroles ſi claires font naître naturellement dans l'eſprit, & ſi naturellement, que quoy que rien ne paroiſſe plus incroyable que le ſens qu'elles renferment, toutes les Egliſes ſe ſont crûës obligées de le rece-

voir. Comme une même choſe peut être à divers égards & figure & realité, j'avouë qu'il y a des Peres qui ont parlé de l'Eucharitie comme d'une figure. Car effectivement le ſacrifice de la Meſſe figure ou repreſente celuy de la croix. Mais ils ne devoient pas ſe contenter d'appuyer ſur la figure, ils devoient reietter avec ſoin la realité. Cependant on remarque tout le contraire. Ils ont peur que nôtre foy ne chancelle ſur la difficulté qu'il y a à croire la realité, & ils nous raſſurent ſouvent par l'autorité de Jeſus-Chriſt, & par la connoiſſance que nous avons de la puiſſance divine.

Que ſi on ſe retranche à dire, que la déciſion du Concile eſt contraire à la raiſon & au bon ſens, je ſoûtiens encore que plus elle paroît choquer la raiſon & le bon ſens, plus il eſt certain qu'elle eſt conforme à la verité. Car enfin eſt-ce que les hommes des ſiecles paſſez n'étoient pas faits comme ceux d'aujourd'huy? Nôtre imagination ſe révolte, lors qu'on nous dit que le corps de Jeſus-Chriſt eſt en même temps dans le Ciel & ſur nos autels. Mais ſerieuſement penſe-t-on qu'il y ait eu un ſiecle où les hommes ne fuſſent point frappez d'une penſée ſi effrayante? Cependant on a crû dans toutes les Egliſes Chrêtiennes ce terrible myſtere. Le fait eſt conſtant par le témoignage de ceux qui peuvent le mieux ſçavoir, je veux dire, par les ſuffrages des Evêques. C'eſt donc que les hommes ont été inſtruits par une autorité ſuperieure, par une autorité qu'ils ont cruë infaillible, & que l'on voit d'abord ſans aucun examen être infaillible, lors qu'on a de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe l'idée qu'il en faut avoir. Ainſi qu'on ſuppoſe tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer ſur ce qu'on doit croire, lors qu'on voit d'un côté la déſicion d'un Concile, & de l'autre les dogmes d'un particulier, ou d'une aſſemblée particuliere que l'Egliſe n'approuve pas.

ARISTE. Je comprens, Theodore, par les raiſons que vous me dites là, que ceux qui ôtent à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt l'infaillibilité qui luy eſt eſſentielle, ne ſe délivrent pas pour cela de l'obligation de ſe ſoûmettre à ſes déciſions. Pour en être francs & quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au ſens commun. Neanmoins on remarque ſi ſouvent, que les opinions les plus communes ne ſont pas les plus veritables, qu'on eſt aſſez porté à croire, que ce qu'avance un ſçavant homme eſt bien plus ſeur, que ce qu'on entend dire à tout le monde.

THEODORE. Vous touchez, Ariſte, une des principales cauſes de la prévention & de l'opiniâtreté des Heretiques. Ils ne diſtinguent point aſſez entre les dogmes de la foy, & les veritez que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend des principes abſtraits n'etant point à la portée de tout le monde, le bon ſens veut qu'on ſe défie de ce qu'en penſe la multitude. Il eſt infiniment plus vraiſemblable, qu'un ſeul homme qui s'applique ſerieuſement à la recherche de la verité, l'ait rencontrée, qu'un million d'autres qui n'y penſent ſeulement pas. Il eſt donc vray, & on le remarque ſouvent, que les ſentimens les plus communs ne ſont pas les plus veritables. Mais en matiere de foy, c'eſt tout le contraire. Plus il y a de témoins qui atteſtent un fait, plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la Religion ne s'apprennent point par la ſpeculation : c'eſt par l'autorité, par le témoignage de ceux qui conſervent le dépôt ſacré de la tradition. Ce que tout le monde croit, ce que l'on a toûjours crû, c'eſt ce qu'il faudra croire éternellement. Car en matiere de foy, de veritez revelées, de dogmes decidez, les ſentimens communs ſont les veritables. Mais le deſir de ſe diſtinguer fait qu'on revoque en doute ce que tout le monde croit, & qu'on aſſure pour indubitable ce qui paſ-

ſe ordinairement pour fort incertain. L'amour propre n'eſt pas ſatisfait, quand on n'excelle point au deſſus des autres, & qu'on ne ſçait que ce que perſonne n'ignore. Au lieu de bâtir ſolidement ſur les fondemens de la foy, & de s'elever par l'humilité à l'intelligence des veritez ſublimes où elle conduit : au lieu de meriter par là, & devant Dieu & devant les perſonnes équitables une veritable & ſolide gloire, on ſe fait un plaiſir malin, & un ſujet de vanité, d'ébranler ces fondemens ſacrez, & on ſe va froiſſer imprudemment ſur cette pierre terrible qui écraſera tous ceux qui auront l'inſolence de la heurter.

ARISTE. En voilà, Theodore, plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens, & pour les conduire où je les ſouhaitte depuis longtemps. Si l'Egliſe eſt divinement gouvernée, il faut bien qu'elle ſoit divinement inſpirée. Si Jeſus-Chriſt en eſt le Chef, elle ne peut pas devenir la maîtreſſe de l'erreur. Dieu voulant que tous les hommes viennent à la connoiſſance de la verité, il n'a pas dû laiſſer à la diſcuſſion de l'eſprit humain la voye qui y conduit. Il faut que ſa Providence ait trouvé un moyen ſeur & facile pour les ſimples, auſſi-bien que pour les ſçavans. Les revelations particulieres faites à tous ceux qui liſent l'Ecriture, ne s'accommodent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la Providence divine. L'experience nous apprend que chacun l'explique ſelon ſes préjugez. Enfin dans la ſuppoſition mêmes que Jeſus-Chriſt ne gouverne point ſon Egliſe, on ne peut, ſans une prevention contraire au bon ſens, preferer à la deciſion d'un Concile les opinions particulieres à quelque Secte que ce ſoit. Tout cela, Theodore, me paroît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, & je ne cherche plus que de bons moyens pour dédommager leur amour propre. Car j'apprehende fort de n'avoir

pas les manieres propres à les dégager des engagemens de toutes ſortes où je les trouveray peut-être.

THEODORE. Vous avez, Ariſte, tout ce qu'il vous faut pour cela. Courage. Vous ne ſçavez que trop comment l'homme ſe manie, ce qui le cabre, & ce qui le fait courir. Il faut eſperer que la grace rompra ce qui pourroit les arrêter, j'entens ces liens ſecrets que vous ne pouvez défaire. Dans le temps que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu par ſa bonté les bleſſera dans le cœur.

XIV. ENTRETIEN.

Continuation du même ſujet. L'incomprehenſibilité de nos myſteres eſt une preuve demonſtrative de leur verité. Maniere d'éclaircir les dogmes de la foy. De l'Incarnation de Jeſus-Chriſt. Preuve de ſa Divinité contre les Sociniens. Nulle creature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par luy. Comment la foy en Jeſus-Chriſt nous rend agreables à Dieu.

I. ARISTE. Ah, Theodore! Comment pourray-je vous ouvrir mon cœur? Comment vous exprimer ma joye? Comment vous faire ſentir l'état heureux où vous m'avez mis? Je reſſemble maintenant à un homme échapé du naufrage, ou qui trouve tout calme aprés la tempête. Je me ſuis ſenty ſouvent agité par des mouvemens dangereux à la veuë de nos incomprehenſibles myſteres. Leur profondeur m'effrayoit, leur obſcurité me ſaiſiſſoit; & quoy que mon cœur ſe rendît à la force de l'autorité, ce n'étoit pas ſans peine de la part de l'eſprit. Car comme vous ſçavez, l'eſprit apprehende naturellement dans les tenebres. Mais maintenant je trouve qu'en moy tout eſt d'accord: l'eſprit ſuit le cœur. Que dis-je! l'eſprit conduit, l'eſ-

prit transporte le cœur. Car plus nos mysteres sont obscurs, quel paradoxe ! ils me paroissent aujourd'huy d'autant plus croyables. Oüy, Theodore, je trouve dans l'obscurité mêmes de nos mysteres, reçûs comme ils sont aujourd'huy de tant de nations differentes, une preuve invincible de leur verité.

Comment, par exemple, accorder l'unité avec la Trinité, une societé de trois personnes differentes dans la simplicité parfaite de la nature divine ? Cela est incomprehensible : assurément. Mais cela n'est pas incroyable. Cela nous passe : il est vray. Mais un peu de bon sens, & nous le croirons, du moins si nous voulons être de la Religion des Apôtres. Car enfin supposé qu'ils n'ayent point connu cet ineffable mystere, ou qu'ils ne l'ayent point enseigné à leurs successeurs, je soûtiens qu'il n'est pas possible qu'un sentiment si extraordinaire ait pû trouver dans les esprits cette creance universelle qu'on luy donne dans toute l'Eglise, & parmy tant de diverses nations. Plus cet adorable mystere paroît monstrueux, souffrez cette expression des ennemis de la foy, plus il choque la raison humaine, plus il soûleve l'imagination, plus il est obscur, incomprehensible, impenetrable ; moins est-il croyable qu'il se soit insinué naturellement dans l'esprit & dans le cœur de tous les Catholiques de tant de païs si éloignez. Je le comprens, Theodore : jamais les mêmes erreurs ne se répandent universellement par tout, principalement ces sortes d'erreurs, qui revoltent étrangement l'imagination, qui n'ont rien de sensible, & qui semblent contredire les notions les plus simples & les plus communes.

Si Jesus-Christ ne veilloit point sur son Eglise, le nombre des Unitaires surpasseroit bien-tôt celuy des vrais Catholiques. Je comprens cela. Car il n'y a rien dans les sentimens de ces Heretiques

qui n'entre naturellement dans l'eſprit. Je conçois biens que des opinions proportionnées à nôtre intelligence peuvent s'établir avec le temps. Je conçois mêmes que les ſentimens les plus bizarres peuvent dominer parmy certains peuples d'un tour d'imagination tout ſingulier. Mais qu'une verité auſſi ſublime, auſſi éloignée des ſens, auſſi oppoſée à la raiſon humaine, auſſi contraire en un mot à toute la nature qu'eſt ce grand myſtere de nôtre foy, qu'une verité, dis-je, de ce caractere ſe puiſſe répandre univerſellement, & triompher dans toutes les nations où les Apôtres ont prêché l'Evangile, ſur tout dans la ſuppoſition que ces premiers Predicateurs de nôtre foy n'euſſent rien ſçû & rien dit de ce myſtere, c'eſt aſſurément ce qui ne ſe peut concevoir, pour peu de connoiſſance qu'on ait de l'eſprit humain.

Qu'il y ait eu des Heretiques qui ſe ſoient oppoſez à un dogme ſi relevé, je n'en ſuis nullement ſurpris. Je le ſerois étrangement, ſi jamais perſonne ne l'eût combattu. Peu s'en eſt fallu que cette verité n'ait été opprimée. Cela peut être. On ſe fera toûjours un merite d'attaquer ce qui ſemble bleſſer la Raiſon. Mais qu'enfin le myſtere de la Trinité ait prévalu, qu'il ſe ſoit établ y par tout où la Religion de Jeſus-Chriſt eſt reçuë, ſans qu'il ait été connu & enſeigné par les Apôtres, ſans une autorité & une force divine, il ne faut, ce me ſemble, qu'un peu de bon ſens pour reconnoître que rien n'eſt moins vraiſemblable. Car il n'eſt pas même vraiſemblable, qu'un dogme ſi divin, ſi au deſſus de la raiſon, ſi éloigné de tout ce qu'il peut frapper l'imagination & les ſens, puiſſe venir naturellement dans l'eſprit de qui que ce ſoit.

II. THEODORE. Aſſurément, Ariſte, vous devez avoir l'eſprit fort en repos, puis que vous ſçavez maintenant tirer la lumiere des te-

nebres mêmes, & tourner en preuve évidente de nos myſteres l'obſcurité impenetrable qui les environne. Que les Sociniens blaſphêment contre nôtre ſainte Religion; qu'ils la tournent en ridicule : leurs blaſphêmes & ce ridicule, dont ils pretendent la couvrir, vous en inſpire du reſpect. Ce qui ébranle les autres ne peut que vous affermir. Comment ne joüiriez-vous pas d'une paix profonde ? Car enfin ce qui peut faire naître en nous quelque frayeur & quelque trouble, ce ne ſont pas ces veritez plauſibles que tout le monde croit ſans peine; c'eſt la profondeur & l'impenetrabilité de nos myſteres. Je comprens donc que vous voilà dans un grand calme. Joüiſſez-en, mon cher Ariſte. Mais, je vous prie, ne jugeons pas de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt comme des ſocietez purement humaines. Elle a un Chef qui ne permettra jamais qu'elle devienne la maîtreſſe de l'erreur. Son infaillibilité eſt appuyée ſur la Divinité de celuy qui la conduit. Il ne faut pas juger uniquement par les regles du bon ſens, que tels & tels de nos myſteres ne peuvent être des inventions de l'eſprit humain. Nous avons une autorité deciſive, une voye encore & plus courte & plus ſeure que cette eſpece d'examen. Suivons humblement cette voye, pour honorer par nôtre confiance & nôtre ſoûmiſſion la puiſſance, la vigilance, la bonté, & les autres qualitez du Souverain Paſteur de nos ames. Car c'eſt en quelque maniere blaſphemer contre la Divinité de Jeſus-Chriſt, ou du moins contre ſa charité pour ſon Epouſe, que de vouloir abſolument d'autres preuves des veritez neceſſaires à nôtre ſalut, que celles qui ſe tirent de l'autorité de l'Egliſe.

Si vous croyez, Ariſte, tel article de nôtre foy, parce que vous reconnoiſſez clairement par l'examen que vous en faites, qu'il eſt de tradition Apoſtolique, vous honorerez par vôtre foy

la miſſion & l'apoſtolat de Jeſus-Chriſt. Car vôtre foy exprime ce jugement que vous faites, que Dieu a envoyé Jeſus-Chriſt au monde pour l'inſtruire de la verité. Mais ſi vous ne croyez que par cette raiſon, ſans égard à l'autorité infaillible de l'Egliſe, vous n'honorez pas la ſageſſe & la generalité de la Providence, qui fournit aux ſimples & aux ignorans un moyen fort ſeur & fort naturel de s'inſtruire des veritez neceſſaires au ſalut. Vous n'honorez pas la puiſſance, ou du moins la vigilance de Jeſus-Chriſt ſur ſon Egliſe. Il ſemble que vous le ſoupçonniez de vouloir l'abandonner à l'eſprit d'erreur. Deſorte que la foy de ceux qui ſe ſoûmettent humblement à l'autorité de l'Egliſe, rend beaucoup plus d'honneur à Dieu & à Jeſus-Chriſt que la vôtre, puis qu'elle exprime plus exactement les attributs divins, & les qualitez de nôtre Mediateur. Ajoûtez à cela, qu'elle ſe rapporte parfaitement avec le jugement que nous devons former de la foibleſſe & de la limitation de nôtre eſprit; & que ſi d'un côté elle exprime nôtre confiance en Dieu & en la charité de Jeſus-Chriſt, elle marque clairement de l'autre, que nous avons de nous-mêmes une juſte & ſalutaire défiance. Ainſi vous voyez bien que la foy de celuy qui ſe ſoûmet à l'autorité de l'Egliſe eſt fort agreable à Dieu: puis que de quel côté qu'on la conſidere, elle exprime les jugemens que Dieu veut que nous portions de ſes propres attributs, des qualitez de Jeſus-Chriſt, & de la limitation de l'eſprit humain.

III. Souvenez-vous neanmoins, Ariſte, que la foy humble & ſoûmiſe de ceux qui ſe rendent à l'autorité n'eſt ni aveugle ni indiſcrete. Elle eſt fondée en raiſon. Aſſurément l'infaillibilité eſt renfermée dans l'idée d'une Religion divine, d'une ſocieté qui a pour Chef une nature ſubſiſtante dans la Sageſſe éternelle, d'une ſocieté établie

pour

pour le ſalut des ſimples & des ignorans. Le bon ſens veut qu'on croye l'Egliſe infaillible. Cela me paroît ainſi. Il faut donc ſe rendre aveuglément à ſon autorité. Mais c'eſt que la Raiſon fait voir qu'il n'y a nul danger de s'y ſoûmettre ; & que le Chrétien qui refuſe de le faire ; dément par ſon refus le jugement qu'il doit porter des qualitez de Jeſus-Chriſt.

Nôtre foy eſt parfaitement raiſonnable dans ſon principe. Elle ne doit point ſon établiſſement aux préjugez, mais à la droite raiſon. Car Jeſus-Chriſt a prouvé d'une maniere invincible ſa miſſion & ſes qualitez. Sa réſurrection glorieuſe eſt tellement atteſtée, qu'il faut renoncer au ſens commun pour la révoquer en doute. Maintenant la verité ne ſe fait preſque plus reſpecter par l'éclat & la majeſté des miracles. C'eſt qu'elle eſt ſoûtenuë de l'autorité de Jeſus-Chriſt, qu'on reconnoît pour infaillible, & qui a promis ſon aſſiſtance toute-puiſſante, & ſa vigilance pleine de tendreſſe, à la divine ſocieté dont il eſt le Chef. Que la foy de l'Egliſe ſoit combattuë par les diverſes hereſies des Sectes particulieres, il faut que cela arrive pour manifeſter la fidelité des gens de-bien. Le vaiſſeau où repoſe Jeſus-Chriſt peut-être battu de la tempeſte, mais il ne court aucun danger. C'eſt manquer de foy que d'apprehender l'orage. Il faut que les vents grondent, & que la mer enfle ſes flots, avant que de rendre le calme. On ne peut ſans cela faire ſentir le pouvoir qu'on a de leur commander. Mais ſi le Seigneur permet que les puiſſances de l'enfer...

THEOTIME. Souffrez, Theodore, que je vous interrompe. Vous ſçavez que nous n'avons plus à paſſer avec vous que le reſte de la journée. N'en voilà que trop ſur l'infaillibilité de l'Egliſe. Ariſte en eſt convaincu. Donnez nous, je vous prie, quelques principes qui puiſſent nous conduire à l'intelligence des veritez que

nous croyons, qui puiſſent augmenter en nous le profond reſpect que nous devons avoir pour la Religion & pour la Morale Chrêtienne : ou bien donnez-nous quelque idée de la methode dont vous vous ſervez dans une matiere ſi ſublime.

IV. THEODORE. Je n'ay point pour cela de methode particuliere. Je ne juge des choſes que ſur les idées qui les repreſentent dépendamment des faits qui me ſont connus. Voilà toute ma methode. Les principes de mes connoiſſances ſe trouvent tous dans mes idées, & les regles de ma conduite par rapport à la Religion, dans les veritez de la foy. Toute ma methode ſe réduit à une attention ſerieuſe à ce qui m'éclaire & à ce qui me conduit.

ARISTE. Je ne ſçay ſi Theotime conçoit ce que vous nous dites. Mais pour moy je n'y comprens rien. Cela eſt trop general.

THEODORE. Je croy que Theotime m'entend bien. Mais il faut s'expliquer davantage. Je diſtingue toûjours avec ſoin les dogmes de la foy, des preuves & des explications qu'on en peut donner. Pour les dogmes, je les cherche dans la tradition, & dans le conſentement de l'Egliſe Univerſelle ; & je les trouve mieux marquez dans les définitions des Conciles que par tout ailleurs. Je penſe que vous en demeurez d'accord, puis que l'Egliſe étant infaillible, il faut s'en tenir à ce qu'elle a décidé.

ARISTE. Mais ne les cherchez-vous pas auſſi dans les Saintes Ecritures ?

THEODORE. Je croy, Ariſte, que le plus ſeur & le plus court eſt de les chercher dans les Saintes Ecritures, mais expliquées par la tradition, ie veux dire, par les Conciles Generaux, où reçûs generalement par tout, expliquées par le même eſprit qui les a dictées. Je ſçay bien que l'Ecriture eſt un Livre Divin, & la regle de nôtre foy. Mais ie ne la ſepare pas de la tradition, par-

ce que ie ne doute pas que les Conciles ne l'interpretent mieux que moy. Prenez équitablement ce que ie vous dis. Les Conciles ne reiettent pas l'Ecriture. Ils la reçoivent avec reſpect ; & par cela mêmes ils l'autoriſent par rapport aux Fidéles, qui pourroient bien la confondre avec des Livres apocryphes. Mais outre cela ils nous apprennent pluſieurs veritez que les Apôtres ont confiées à l'Egliſe, & que l'on a combattuës ; leſquelles veritez ne ſe trouvent pas facilement dans les Ecritures Canoniques, car combien d'Heretiques y trouvent tout le contraire ? En un mot, Ariſte, ie tâche de bien m'aſſûrer des dogmes, ſur leſquels ie veux mediter pour en avoir quelque intelligence. Et alors ie fais de mon eſprit le méme uſage que font ceux qui étudient la Phyſique. Je conſulte, avec toute l'attention dont ie ſuis capable, l'idée que i'ay de mon ſuiet, telle que la foy me la propoſe. Je remonte toûiours à ce qui me paroît de plus ſimple & de plus general, afin de trouver quelque lumiere. Lors que i'en trouve, ie la contemple. Mais ie ne la ſuis qu'autant qu'elle m'attire inviciblement par la force de ſon évidence. La moindre obſcurité fait que ie me rabats ſur le dogme, qui dans la crainte que i'ay de l'erreur, eſt & ſera toûiours inviolablement ma regle.

Ceux qui étudient la Phyſique ne raiſonnent iamais contre l'experience. Mais auſſi ne concluent-ils iamais par l'experience contre la Raiſon. Ils heſitent, ne voyant pas le moyen de paſſer de l'une à l'autre. Ils heſitent, dis-ie, non ſur la certitude de l'experience, ni ſur l'évidence de la Raiſon, mais ſur le moyen d'accorder l'une avec l'autre. Les faits de la Religion ou les dogmes décidez ſont mes experiences en matiere de Theologie. Jamais ie ne les révoque en doute. C'eſt ce qui me regle & qui me conduit à l'intelligence. Mais lors qu'en croyant les ſuivre

ie me ſens heurter contre la Raiſon, ie m'arrête tout court ; ſachant bien que les dogmes de la foy & les principes de la Raiſon doivent être d'accord dans la verité, quelque oppoſition qu'il ayent dans mon eſprit. Je demeure donc ſoûmis à l'autorité, plein de reſpect pour la Raiſon, convaincu ſeulement de la foibleſſe de mon eſprit, & dans une perpetuelle défiance de moy-même. Enfin ſi l'ardeur pour la verité ſe rallume, ie recommence de nouveau mes recherches, & par une attention alternative aux idées qui m'éclairent, & aux dogmes qui me ſoûtiennent & qui me conduiſent, ie découvre ſans autre methode particuliere le moyen de paſſer de la foy à l'intelligence. Mais pour l'ordinaire fatigué de mes efforts, ie laiſſe aux perſonnes plus éclairées ou plus laborieuſes que moy une recherche dont ie ne me croy pas capable ; & toute la récompenſe que ie tire de mon travail, c'eſt que ie ſens toûjours de mieux en mieux la petiteſſe de mon eſprit, la profondeur de nos myſteres, & le beſoin extréme que nous avons tous d'une autorité qui nous conduiſe. Hé bien, Ariſte, êtes-vous content ?

ARISTE. Pas trop. Tout ce que vous dites là eſt encore ſi general, qu'il me ſemble que vous ne m'apprenez rien. Des exemples, s'il vous plaît. Decouvrez moy quelque verité. Que ie voye un peu comment vous vous y prenez.

THEODORE. Quelle verité ?

ARISTE La verité fondamentale de nôtre Religion.

THEODORE. Mais cette verité vous eſt déjà connuë, & ie croy vous l'avoir bien démontrée.

ARISTE, Il n'importe. Voyons. On ne peut trop la prouver. C'eſt par là qu'il faut commencer.

THEOTIME. Il eſt vray. Mais ce ſera par là que nous finirons. Car bientôſt il faudra nous ſeparer.

ARISTE. J'eſpere auſſi que nous ne ſerons pas long-temps ſans nous rejoindre.

V. THEODORE. C'eſt ce que je ne ſçay point. Car je le ſouhaitte ſi fort, que je crains bien que cela n'arrive pas. Mais ne raiſonnons point ſur l'avenir. Profitons du preſent. Soyez attentifs à ce que je vais vous dire.

Pour découvrir par la raiſon entre toutes les Religions celle que Dieu a établ y, il faut conſulter attentivement la notion que nous avons de Dieu ou de l'Etre infiniment parfait. Car il eſt évident que tout ce que font les cauſes doit neceſſairement avoir avec elles quelque rapport. Conſultons la donc, Ariſte, cette notion de l'Etre infiniment parfait, & repaſſons dans nôtre eſprit tout ce que nous ſçavons des attributs divins, puis que c'eſt de là que nous devons tirer la lumiere dont nous ayons beſoin pour découvrir ce que nous cherchons.

ARISTE. Hé bien. Cela ſuppoſé »

THEODORE. Doucement, doucement, je vous prie. Dieu connoît parfaitement ces attributs que je ſuppoſe que vous avez preſens à l'eſprit. Il ſe glorifie de les poſſeder. Il en a une complaiſance infinie. Il ne peut donc agir que ſelon ce qu'il eſt, que d'une maniere qui porte le caractere de ces mêmes attributs. Prenez bien garde à cela. Car c'eſt le grand principe que nous devons ſuivre, lors que nous prétendons connoître ce que Dieu fait ou ne fait pas. Les hommes n'agiſſent pas toûjours ſelon ce qu'ils ſont. Mais c'eſt qu'ils ont honte d'eux-mêmes. Je connois un avaricieux que vous prendriez pour l'homme du monde le plus liberal Ainſi ne vous y trompez pas. Les hommes ne prononcent pas toûjours par leurs actions & encore moins par leurs paroles, le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes, parce qu'ils ne ſont point ce qu'ils d'évroient être. Mais il n'en eſt pas de même de Dieu. L'Etre

i.finiment parfait ne peut qu'il n'agiſſe ſelon ce qu'il eſt. Lors qu'il agit, il prononce neceſſairement au dehors le iugement éternel & immuable qu'il porte de ſes attributs, parce qu'il ſe complaiſt en eux, & qu'il ſe glorifie de les poſſeder.

ARISTE. Cela eſt évident. Mais ie ne voy pas où tendent toutes ces generalitez.

VI. THEODORE. A cela, Ariſte, que Dieu ne prononce parfaitement le iugement qu'il porte de luy-même que par l'incarnation de ſon Fils, que par la conſecration de ſon Pontife, que par l'établiſſement de la Religion que nous profeſſons, dans laquelle ſeule il peut trouver le culte & l'adoration qui exprime ſes divines perfections, & qui s'accorde avec le iugement qu'il en porte. Quand Dieu tira du neant le cahos, il prononça, Je ſuis le Tout-puiſſant. Quand il en forma l'Univers, il ſe complut dans ſa Sageſſe. Quand il crea l'homme libre & capable du bien & du mal, il exprima le jugement qu'il porte de ſa juſtice & de ſa bonté Mais quand il unit ſon Verbe, à ſon ouvrage, il prononce qu'il eſt infiny dans tous ſes attributs, que ce grand Univers n'eſt rien par rapport à luy, que tout eſt phophane par rapport à ſa ſainteté, à ſon excellence, à ſa Souveraine Majeſté. En un mot il parle en Dieu, il agit ſelon ce qu'il eſt, & ſelon tout ce qu'il eſt. Comparez, Ariſte, nôtre Religion avec celle des Juifs, des Mahometans, & toutes les autres que vous connoiſſez: & jugez quelle eſt celle qui prononce plus diſtinctement le iugement que Dieu porte, & que nous devons porter de ſes attributs.

ARISTE. Ah, Theodore! ie vous entens.

VII. THEODORE. Je le ſuppoſe. Mais prenez garde à cecy. Dieu eſt eſprit & veut être adoré en eſprit & en verité. Le vray culte ne conſiſte pas dans l'exterieur, dans telle ou telle ſituation

de nos corps, mais dans telle & telle ſituation de nos eſprits en preſence de la Majeſté Divine, c'eſt-à-dire, dans les jugemens & les mouvemens de l'ame. Or celuy qui offre le Fils au Pere, qui adore Dieu par Jeſus-Chriſt, prononce par ſon action un jugement pareil à celuy que Dieu porte de luy-même. Il prononce, dis-je, de tous les jugemens celuy qui exprime plus exactement les perfections divines, & ſur tout cette excellence ou ſainteté infinie qui ſepare la Divinité de tout le reſte, ou qui la releve infiniment au deſſus de toutes les creatures. Donc la foy en Jeſus-Chriſt eſt la veritable Religion, l'accés auprés de Dieu par Jeſus-Chriſt le ſeul vray culte, la ſeule voye de mettre nos eſprits dans une ſituation qui adore Dieu, la ſeule voye par conſequent qui puiſſe nous attirer les regards de complaiſance & de bienveillance de l'auteur de la fecilité que nous eſperons.

Celuy qui fait part aux pauvres de ſon bien, ou qui expoſe ſa vie pour le ſalut de ſa patrie; celuy-là mêmes qui la perd genereuſement pour ne pas commettre une injuſtice, ſçachant bien que Dieu eſt aſſez puiſſant pour le récompenſer du ſacrifice qu'il en fait, celuy-là prononce à la verité par cette action un jugement qui honore la juſtice divine, & qui la luy rend favorable. Mais cette action toute meritoire qu'elle eſt n'adore point Dieu parfaitement, ſi celuy que ie ſuppoſe icy capable de la faire, refuſe de croire en Jeſus-Chriſt, & prétend avoir accés auprés de Dieu ſans ſon entremiſe. Le jugement que cet homme par ſon refus porte de luy-même, de valoir quelque choſe par rapport à Dieu, étant directement oppoſé à celuy que Dieu prononce par la miſſion & la conſecration de ſon Pontife, ce jugement preſomptueux rend inutile à ſon ſalut éternel une action d'ailleurs ſi meritoire. C'eſt que pour meriter à juſte titre la poſ-

ſeſſion d'un bien infiny, il ne ſuffit pas d'exprimer par quelques bonnes œuvres d'une bonté morale la juſtice de Dieu : il faut prononcer divinement par la foy en Jeſus-Chriſt un jugement qui honore Dieu ſelon tout ce qu'il eſt. Car ce n'eſt que par le merite de cette foy que nos bonnes œuvres reçoivent cette excellence ſurnaturelle qui nous donne droit à l'heritage des enfans de Dieu. Ce n'eſt même que par le merite de cette foy que nous pouvons obtenir la force de vaincre nôtre paſſion dominante, & de ſacrifier nôtre vie par un pur amour pour la juſtice. Nos actions tirent bien leur moralité du rapport qu'elles ont avec l'Ordre immuable, & leur merite des jugemens que nous prononçons par elles de la puiſſance & de la juſtice divine. Mais elles ne tirent leur dignité ſurnaturelle, & pour ainſi dire, leur infinité & leur divinité, que par Jeſus-Chriſt, dont l'incarnation, le ſacrifice, le Sacerdoce prononçant clairement qu'il n'y a point de rapport entre le Createur & la creature, y met par cela même un ſi grand rapport, que Dieu ſe complaiſt & ſe glorifie parfaitement dans ſon ouvrage. Comprenez-vous, Ariſte, bien diſtinctement ce que je ne puis vous exprimer que fort imparfaitement ?

VIII. ARISTE. Je le comprens, ce me ſemble. Il n'y a point de rapport entre l'infiny & le finy. Cela peut paſſer pour une notion commune. L'Univers comparé à Dieu n'eſt rien, & doit être compté pour rien. Mais il n'y a que les Chrêtiens, que ceux qui croyent la Divinité de Jeſus-Chriſt, qui comptent veritablement pour rien leur être propre, & ce vaſte Univers que nous admirons. Peut-être que les Philoſophes portent ce jugement-là. Mais ils ne le prononcent point. Ils démentent au contraire ce jugement ſpeculatif par leurs actions. Ils oſent s'approcher de Dieu, comme s'ils ſçavoient

plus que la distance de luy à nous est infinie. Ils s'imaginent que Dieu se complaist dans le culte prophane qu'ils luy rendent. Ils ont l'insolence, ou si vous voulez ; la presomption de l'adorer. Qu'ils se taisent. Leur silence respectueux prononcera mieux que leurs paroles le jugement speculatif qu'ils forment de ce qu'ils sont par rapport à Dieu. Il n'y a que les Chrétiens à qui il soit permis d'ouvrir la bouche, & de loüer divinement le Seigneur. Il n'y a qu'eux qui ayent accés auprés de sa Souveraine Majesté. C'est qu'ils se comptent veritablement pour rien, eux & tout le reste de l'Univers, par rapport à Dieu, lors qu'ils protestent que ce n'est que par Jesus-Christ qu'ils pretendent avoir avec luy quelque rapport. Cet aneantissement où leur foy les reduit, leur donne devant Dieu une veritable realité. Ce jugement qu'ils prononcent d'abord avec Dieu même, donne à tout leur culte un prix infiny. Tout est prophane par rapport à Dieu, & doit être consacré par la Divinité du Fils pour être digne de la saintеté du Pere, pour meriter sa complaisance & sa bienveillance. Voilà le fondement inébranlable de nôtre sainte Religion.

IX. THEODORE. Assurément, Ariste, vous comprenez bien ma pensée. Du finy à l'infiny, & qui plus est du neant profond où le peché nous a reduits à la saintеté divine, à la droite du Tres-haut, la distance est infinie. Nous ne sommes par la nature que des enfans de colere : *Naturâ filii iræ:* Nous étions en ce monde comme les *Athées*, sans Dieu, sans bien-faicteur : *Sine Deo in hoc mundo.* Mais par Jesus-Christ nous voilà déja ressuscitez, nous voilà élevez & assis dans le plus haut des cieux : *Convivificavit nos in Christo, & conresuscitavit, & consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* Maintenant nous ne sentons point nôtre adoption en Jesus-Christ, *Eph. 2. 3.* *Ann. Vers. 12.* *Vers. 5. & 6.*

2. Petr. 4. nôtre dignité, nôtre Divinité : *Divinæ conſortes naturæ.* Mais c'eſt que nôtre vie eſt cachée en Dieu avec J. Chriſt lors que J. Chriſt viendra à paroître, alors nous paroîtrons auſſi avec luy dans la gloire *Scimus quoniam cùm apparuerit, ſimiles ei erimus.* VITA *veſtra*, dit S. Paul, *eſt abſcondita cum Chriſto in Deo. Cùm Chriſtus apparuerit vita veſtra, tunc & vos apparebitis cum ipſo in gloria.* Il n'y a plus entre nous & la Divinité cette diſtance infinie qui nous ſeparoit. *Nunc autem in Chriſto Jeſu vos, qui aliquando eratis longè, facti eſtis propè in ſanguine Chriſti : ipſe enim eſt pax noſtra.* C'eſt que par Jeſus-Chriſt nous avons tous accés auprés du Pere. *Quoniam per ipſum habemus acceſſum ambò in uno ſpiritu ad Patrem.* *Ergo*, écoutez encore cette concluſion de l'Apôtre : *jam non eſtis hoſpites & advenæ, ſed eſtis cives ſanctorum & domeſtici Dei, ſuperædificati ſuper fundamentum Apoſtolorum & Prophetarum, ipſo ſummo angulari lapide Chriſto Jeſu, in quo omnis ædificatio conſtructa creſcit in templum ſanctum Domino : in quo & vos coædificamini in habitaculum Dei in Spiritu.* Peſez, Ariſte, toutes ces paroles, & principalement celles cy : *In quo omnis ædificatio conſtructa creſcit in templum ſanctum Domino.*

1 Joan. 3. 2. Coll. 3. 3. Eph. 2. 13. Vers. 18

ARISTE. Il n'y a, Theodore, que l'Homme-Dieu qui puiſſe joindre la creature au Createur, ſanctifier des prophanes, conſtruire un temple où Dieu habite avec honneur. Je comprens maintenant le ſens de ces paroles : *Deus erat in Chriſto mundum reconcilians ſibi.* C'eſt une notion commune, qu'entre le finy & l'infini il n'y a point de rapport. Tout dépend de ce principe inconteſtable. Tout culte qui dément ce principe, choque la Raiſon, & deshonore la Divinité. La Sageſſe éternelle n'en peut être l'auteur. Il n'y a que l'orgueil, que l'ignorance, ou du moins que la ſtupidité de l'eſprit humain qui puiſſe mainte-

2. Cor. 5. 19.

nant l'approuver. Car il n'y a que la Religion de Jesus-Christ qui prononce le jugement que Dieu porte, & que nous devons former nous-mêmes, de la limitation de la creature, & de la Souveraine Majesté du Createur.

THEODORE. Que dites-vous donc, Ariste, des Sociniens & des Arriens, de tous ces faux Chrêtiens qui nient la Divinité de Jesus-Christ, & qui neanmoins pretendent par luy avoir accés auprés de Dieu

ARISTE. Ce sont des gens qui trouvent entre l'infiny & le finy quelque rapport, & qui comparez à Dieu se comptent pour quelque chose.

THEOTIME. Nullement, Ariste, puis qu'ils reconnoissent que ce n'est que par Jesus-Christ qu'ils ont accés auprés de Dieu.

ARISTE. Oüy, mais leur Jesus n'est qu'une pure creature. Ils trouvent donc quelque rapport entre l'infiny & le finy, & ils prononcent ce faux jugement, ce jugement injurieux à la Divinité, lors qu'ils adorent Dieu par Jesus-Christ. Comment le Jesus de ces Heretiques leur donnera-t-il accés auprés de la Divine Majesté, luy qui en est infiniment éloigné ? Comment établira-t-il un culte qui nous fasse prononcer le jugement que Dieu porte de luy-même, qui exprime la saintеté, la divinité, l'infinité de son essence ? Tout culte fondé sur un tel Jesus suppose, Theotime, entre l'infiny & le finy quelque rapport, & rabaisse infiniment la Divine Majesté. C'est un culte faux, injurieux à Dieu, incapable de le reconcilier avec les hommes. Il ne peut y avoir de Religion veritable que celle qui est fondée sur le Fils unique du Pere, sur cet Homme-Dieu qui joint le ciel avec la terre, le finy avec l'infiny, par l'accord incomprehensible des deux natures, qui le rendent en même temps égal à son Pere, & semblable à nous. Cela me paroît évident.

X. THEOTIME. Cela eſt clair, je vous l'avouë. Mais que dirons-nous des Anges ? Ont-ils attendu à glorifier Dieu, que Jeſus-Chriſt fuſt à leur tête ?

ARISTE. N'abandonnons point, Théotime, ce qui nous paroît évident, quelque difficulté que nous ayons à l'accorder avec certaines choſes que nous ne connoiſſons gueres. Répondez pour moy, Theodore, je vous en prie.

THEODORE. Les Anges n'ont point attendu aprés Jeſus-Chriſt, car Jeſus-Chriſt eſt avant eux. C'eſt le premier né de toutes les creatures. *Primogenitus omnis creaturæ.* Il n'y a pas deux mille ans qu'il eſt né en Bethlehem : mais il y en a ſix mille qu'il a été immolé : *Agnus occiſus eſt ab origine mundi.* Comment cela ? C'eſt que le premier des deſſeins de Dieu, c'eſt l'incarnation de ſon Fils, parce que ce n'eſt qu'en luy que Dieu reçoit l'adoration des Anges, qu'il a ſouffert les ſacrifices des Juifs, & qu'il reçoit & recevra éternellement nos loüanges. *Ieſus Chriſtus heri, & hodie, ipſe & in ſæcula.* Tout exprime & figure Jeſus-Chriſt. Tout a rapport à luy à ſa maniere depuis la plus noble des intelligences juſqu'aux inſectes les plus mépriſez. Quand Jeſus-Chriſt naît en Bethlehem, alors les Anges glorifient le Seigneur. Ils chantent tous d'un commun accord, *Gloria in altiſſimis Deo,* Ils declarent tous, que c'eſt par Jeſus-Chriſt que le ciel eſt plein de gloire. Mais c'eſt à nous qu'ils le declarent, à nous à qui le futur n'eſt point preſent. Ils ont toûiours proteſté devant celuy qui eſt immuable dans ſes deſſeins, & qui voit ſes ouvrages avant qu'ils ſoient executez, qu'il leur falloit un Pontife pour l'adorer divinement. Ils ont reconnu pour leur Chef le Sauveur des hommes, avant mêmes ſa naiſſance temporelle. Ils ſe ſont toûiours comptez pour rien par rapport à Dieu : ſi ce n'eſt peut-être ces Anges ſuperbes qui

Col. 1: 15.

Apoc. 13: 8.

Heb. 13: 8.

Luc 2: 13.

qui ont été précipitez dans les enfers à cauſe de leur orgueil.

ARISTE. Vous me faites ſouvenir, Theodore, de ce que chante l'Egliſe, lors qu'on eſt preſt d'offrir à Dieu le ſacrifice : *Per quem Majeſtatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Poteſtates*, & le reſte. Le Prêtre hauſſe ſa voix pour élever nos eſprits vers le ciel, *Surſum corda*, pour nous apprendre que c'eſt par Jeſus-Chriſt que les Anges mêmes adorent la Divine Maieſté, & pour nous porter à nous ioindre à eux ſous ce divin Chef, afin de ne faire qu'un même cœur de loüanges, & de pouvoir dire à Dieu, *Sanctus, Sanctus. Sanctus, Dominus Deus Sabaoth : Pleni ſunt cœli & terra gloria tuâ.* Le ciel & la terre ſont pleins de la gloire de Dieu: mais c'eſt par Jeſus-Chriſt, le Pontife du Très-haut. Ce n'eſt que par luy que les creatures, quelque excellentes qu'elles ſoient, peuvent adorer Dieu, le prier, luy rendre des actions de graces de ſes bienfaits.

THEOTIME. Aſſûrément c'eſt en Jeſus-Chriſt que tout ſubſiſte, puis que ſans luy le ciel même n'eſt pas digne de la Maieſté du Createur. Les Anges par eux-mêmes ne peuvent avoir de rapport, d'accés, de ſocieté avec l'Etre infiny. Il faut que Jeſus-Chriſt s'en meſle, qu'il pacifie le ciel auſſi-bien que la terre, en un mot qu'il réconcilie avec Dieu generalement toutes choſes. Il eſt vray qu'il n'eſt pas le Sauveur des Anges, dans le même ſens qu'il l'eſt des hommes. Il ne les a pas delivrez de leurs pechez comme nous: mais il les a délivrez de l'incapacité naturelle à la creature d'avoir avec Dieu quelque rapport, de pouvoir l'honorer divinement. Ainſi il eſt leur Chef auſſi-bien que le nôtre, leur Mediateur, leur Sauveur ; puis que ce n'eſt que par luy qu'ils ſubſiſtent, & qu'ils s'approchent de la Maieſté infinie de Dieu, qu'ils peuvent prononcer d'ac-

cord avec Dieu même le jugement qu'ils portent de ſa ſainteté. Il me ſemble que ſaint Paul avoit en vuë cette verité, lors qu'il écrivoit aux Coloſſiens ces paroles toutes divines. *Eripuit nos de poteſtate tenebrarum, & tranſtulit in regnum filii dilectionis ſuæ, in quo habemus redenptionem per ſanguinem ejus, remiſſionem peccatorum: qui eſt imago Dei inviſibilis*, PRIMOGENITUS OMNIS CREATURÆ, *quoniam in ipſo condita ſunt univerſa in cœlis & in terra, viſibilia & inviſibilia, ſive Throni, ſive Dominationes, ſive Principatus, ſive Poteſtates: omnia per ipſum & in ipſo creata ſunt*: ET IPSE EST ANTE OMNES, ET OMNIA IN IPSO CONSTANT: ET IPSE EST CAPUT CORPORIS ECCLESIÆ, *qui eſt principium, primogenitus ex mortuis*, UT SIT IN OMNIBUS IPSE PRIMATUM TENENS, *quia in ipſo complacuit omnem plenitudinem inhabitare, & per eum reconciliare* OMNIA *in ipſum, pacificans per ſanguinem crucis ejus ſive quæ in terris, ſive quæ in* COELIS SUNT. Que ces paroles ſont excellentes, & qu'elles expriment la grande idée que nous devons avoir de nôtre ſainte Religion !

XI. ARISTE. Il eſt vray, Theotime, que cet endroit de Saint Paul, & peut-être quelques autres, s'accorde parfaitement bien avec ce que nous venons de dire. Mais il faut avoüer de bonne foy, que le grand motif que l'Ecriture donne à Dieu de l'incarnation de ſon Fils, c'eſt la bonté pour les hommes. *Sic Deus dilexit mundum*, dit Saint Jean, *ut filium ſuum unigenitum daret.* Il y a quantité d'autres paſſages que vous ſçavez mieux que moy, qui nous apprennent cette verité.

THEOTIME. Qui doute que le Fils de Dieu ſe ſoit fait homme par bonté pour les hommes, pour les délivrer de leurs pechez ? Mais qui peut auſſi douter qu'il nous delivre de nos pechez pour nous conſacrer un temple vivant à

la gloire de ſon Pere : afin que nous, & les Anges mêmes honorions par luy divinement la Sauveraine Majeſté ? Ces deux motifs ne ſont pas contraires : ils ſont ſubordonnez l'un à l'autre. Et puis que Dieu aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables, puis qu'il s'aime infiniment plus que nous ; il eſt clair que le plus grand de ces deux motifs, celuy à qui tous les autres ſe rapportent, c'eſt que ſes attributs ſoient divinement glorifiez par toutes ſes creatures en Jeſus-Chriſt Nôtre Seigneur.

Comme l'Ecriture n'eſt pas faite pour les Anges, il n'étoit pas neceſſaire qu'elle nous rebatiſt ſouvent que Jeſus-Chriſt étoit venu pour être leur Chef auſſi-bien que le nôtre, & que nous ne ferons avec eux qu'une ſeule Egliſe & qu'un ſeul concert de loüanges L'Ecriture, faite pour des hommes, & pour des hommes pecheurs, devoit parler comme elle a fait, & nous propoſer ſans ceſſe le motif le plus capable d'exiter en nous une ardente charité pour nôtre liberateur. Elle devoit nous repreſenter nôtre indignité, & la neceſſité abſoluë d'un Mediateur pour avoir accez auprés de Dieu : neceſſité, encore bien mieux fondée ſur le neant & l'abomination du peché, que ſur l'incapacité naturelle à tous les êtres creez Toutes les pures creatures ne peuvent pas elles-mêmes honorer Dieu divinement : mais auſſi ne le deshonorent-elles pas comme le pecheur. Dieu ne met point en elles la complaiſance : mais auſſi ne les les a-t-il pas en horreur comme le peché, & celuy qui le commet. Il falloit donc que l'Ecriture parlaſt comme elle a fait de l'incarnation de Jeſus-Chriſt, pour faire ſentir aux hommes leurs miſeres, & la miſericorde de Dieu ; afin que le ſentiment de nos miſeres nous retinſt dans l'humilité, & que la miſericorde de Dieu nous rempliſt de confiance & de charité

THEODORE. Vous avez raiſon Theo-

time. L'Ecriture Sainte nous parle ſelon les deſſeins de Dieu, qui ſont d'humilier la creature, de la lier à Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt à luy. Si Dieu à laiſſé envelopper tous les hommes dans le peché pour leur faire miſericorde en Jeſus-Chriſt, c'eſt afin d'abbatre leur orgueil, & de relever la puiſſance & la dignité de ſon Pontife. Il a voulu que nous deuſſions à nôtre divin Chef tout ce que nous ſommes, pour nous lier avec luy plus étroitement. Il a permis la corruption de ſon ouvrage, afin que le Pere du monde futur, l'Auteur de la celeſte Jeruſalem travaillaſt ſur le neant, non de l'être, mais de la ſainteté & de la iuſtice, & que nous devinſſions en luy & par luy une nouvelle creature; afin que remplis de la Divinité, dont la plenitude habite en luy ſubſtantiellement, nous puſſions uniquement par Jeſus-Chriſt rendre à Dieu des honneurs divins. Que ne devons-nous point à celuy qui nous éleve à la dignité d'enfans de Dieu, aprés nous avoir tirez d'un état pire que le neant mêmes; & qui pour nous en tirer s'aneantit iuſqu'a ſe rendre ſemblable à nous, afin d'être la victime de nos pechez? Pourquoy donc l'Ecriture, qui n'eſt pas faite pour les Anges, qui n'eſt pas tant faite pour les Philoſophes que pour les ſimples, qui n'eſt faite que pour nous faire aimer Dieu, & nous lier avec Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt à luy: pourquoy, dis-ie, l'Ecriture nous expliqueroit-elle les deſſeins de l'incarnation par rapport aux Anges: pourquoy appuyeroit-elle ſur l'indignité naturelle à toutes les creatures; l'indignité du peché étant infiniment plus ſenſible, & la vuë de cette indignité beaucoup plus capable de nous humilier & de nous aneantir devant Dieu?

Les Anges qui ſont dans le Ciel n'ont iamais offenſé Dieu. Cependant Saint Paul nous apprend que Jeſus-Chriſt pacifie ce qui eſt dans le ciel auſſi bien que ce qui eſt ſur la terre: *Pacificans*

per ſanguinem crucis ejus ſive quæ in terris ſunt, ſive quæ in cœlis : que Dieu rétablit, qu'il ſoûtient, ou ſelon le Grec, qu'il réünit toutes choſes ſous un même Chef, ce qui eſt dans le ciel & ce qui eſt ſur la terre : * *Inſtaurare omnia in Chriſto, quæ in cœlis, & quæ in terra ſunt in ipſo* : que Jeſus-Chriſt en un mot eſt le Chef de toute l'Egliſe : *Et ipſum dedit caput ſupra omnem Eccleſiam.* Cela ne ſuffit-il pas pour nous faire comprendre, que ce n'eſt que par Jeſus-Chriſt que les Anges mêmes adorent Dieu divinement, & qu'ils n'ont de ſocieté, d'accés, de rapport avec luy que par ce Fils bien-aimé, en qui le Pere ſe plaiſt uniquement, par qui il ſe complaiſt parfaitement en luy-même ? *Dilectus meus in quo benè complacuit animæ meæ.*

Coll. 1

* Ἀνακεφαλαιώσασθαι Eph. 1: 10.

Verſ. 22.

Matth. 12: 18.

ARISTE. Cela me paroît évident. Il n'y a point deux Egliſes differentes, deux ſaintes Sion. *Acceſſiſtis*, dit S. Paul, *ad Sion montem & civitatem Dei viventis, Ieruſalem cæleſtem, & multorum Angelorum frequentiam.* Et puis que Dieu a établi Jeſus-Chriſt ſur toute l'Egliſe, ie croy que ce n'eſt que par luy que les Anges mêmes rendent à Dieu leurs devoirs, & qu'ils en ſont & ont toûjours été reçus favorablement. Mais i'ay une difficulté à vous propoſer contre le principe que vous avez établi d'abord.

Hebr. 12: 22.

XII. Vous nous avez dit, Theodore, que Dieu veut être adoré en eſprit & en verité, c'eſt à dire, par des iugemens & des mouvemens de l'ame ; & que nôtre culte, & mêmes nos bonnes œuvres tirent leur bonté morale des iugemens qu'elles prononcent, leſquels iugemens ſont conformes aux attributs divins, ou à l'Ordre immuable des perfections divines. Vous m'entendez bien. Mais, ie vous prie, penſez-vous que les ſimples y entendent tant de fineſſe ? Penſez-vous qu'ils forment de ces iugemens qui adorent Dieu en eſprit & en verité ? Cependant ſi le com-

mun des hommes ne porte point des attributs ou des perfections divines le iugement qu'ils en doivent porter, ils ne prononceront point ces iugemens par leurs actions. Ainſi ils ne feront point de bonnes œuvres. Ils n'adoreront point auſſi en eſprit & en verité par leur foy en Jeſus-Chriſt, s'ils ne ſçavent bién, qu'offrir le Fils au Pere, c'eſt declarer que la creature & que les pecheurs ne peuvent avoir directement de rapport à Dieu. Et c'eſt à quoy il me ſemble que beaucoup de Chrêtiens ne penſent point. Bons Chrêtiens toutefois, & que ie ne croy pas que vous oſiez condamner.

THEODORE. Prenez bien garde, Ariſte. Il n'eſt pas abſolument neceſſaire pour faire une bonne action, de ſçavoir diſtinctement qu'on prononce par elle un iugement qui honore les attributs divins, ou qui ſoit conforme à l'Ordre immuable des perfections que renferme l'Eſſence divine. Mais afin que nos actions ſoient bonnes, il faut neceſſairement qu'elles prononcent par elles-mêmes de tels iugemens; & que celuy qui agit ait du moins confuſément l'idée de l'Ordre, & qu'il l'aime, quoy qu'il ne ſache pas trop ce que c'eſt. Je m'explique. Quand un homme fait l'aumône, il ſe peut faire qu'il ne penſe point alors que Dieu eſt iuſte. Bien loin de porter ce iugement, qu'il rend honneur par ſon aumône à la iuſtice divine, & qu'il ſe la rend favorable, il ſe peut faire qu'il ne penſe point à la récompenſe. Il ſe peut faire auſſi qu'il ne ſçache point que Dieu renferme en luy-même cet Ordre immuable dont la beauté le frappe actuellement; ni que c'eſt la conformité qu'a ſon action avec cet Ordre, qui la rend eſſentiellement bonne, & agreable à celuy dont la loy inviolable n'eſt que ce même Ordre. Cependant il eſt vray de dire, que celuy qui fait quelque aumône, prononce par ſa liberalité ce iugement, que Dieu

eſt iuſte ; & qu'il le prononce d'autant plus diſtinctement, que le bien dont il ſe prive par ſa charité luy ſeroit plus neceſſaire pour ſatisfaire ſes paſſions ; & que plus enfin il le prononce diſtinctement, il rend d'autant plus d'honneur à la juſtice divine, il l'engage d'autant plus à le récompenſer, il acquiert devant Dieu de plus grands merites. De même, quoy qu'il ne ſçache point preciſément ce que c'eſt que l'Ordre immuable, & que la bonté de ſon action conſiſte dans la conformité qu'elle a avec ce même Ordre, il eſt vray neanmoins qu'elle n'eſt & qu'elle ne peut être juſte que par cette conformité.

Depuis le peché nos idées ſont ſi confuſes, & la loy naturelle eſt tellement éteinte, que nous avons beſoin d'une loy écrite pour nous apprendre ſenſiblement ce que nous devons faire ou ne faire pas. Comme la plûpart des hommes ne rentrent point en eux-mêmes, ils n'entendent point cette voix interieure qui leur crie, *Non concupiſces.* Il a fallu que cette voix ſe prononçaſt au dehors, & qu'elle entraſt dans leur eſprit par leurs ſens. Neanmoins ils n'ont jamais pû effacer entierement l'idée de l'ordre, cette idée generale qui répond à ces mots : *Il faut, on doit, il eſt juſte de.* Car le moindre ſigne réveille cette idée ineffaçable dans les enfans mêmes qui ſont encore pendus à la mammelle. Sans cela les hommes ſeroient tout-à-fait incorrigibles, ou plûtôt abſolument incapables de bien & de mal. Or pourvû que l'on agiſſe par dépendance de cette idée confuſe & generale de l'Ordre, & que ce que l'on fait y ſoit d'ailleurs parfaitement conforme; il eſt certain que le mouvement du cœur eſt reglé ; quoy que l'eſprit ne ſoit point fort éclairé. Il eſt vray que c'eſt l'obeïſſance à l'autorité divine qui fait les Fidéles & les gens-de-bien. Mais comme Dieu ne peut commander que ſelon ſa loy inviolable, l'Ordre immuable, que ſelon le

jugement éternel & invariable qu'il porte de luy-même & des perfections qu'il renferme dans ſon eſſence : il eſt clair que toutes nos œuvres ne ſont eſſentiellement bonnes, que parce qu'elles expriment & qu'elles prononcent, pour ainſi dire, ce jugement. Venons maintenant à l'objection de ces bons Chrêtiens qui adorent Dieu dans la ſimplicité de leur foy.

XIII. Il eſt évident que l'incarnation de Jeſus-Chriſt prononce, pour ainſi dire, au dehors ce jugement que Dieu porte de luy-même, que rien de finy ne peut avoir de rapport à luy. Celuy qui reconnoît la neceſſité d'un Mediateur, prononce ſur ſa propre indignité : & s'il croit en même temps que ce Mediateur ne peut être une pure creature, quelque excellente qu'on veüille la ſuppoſer, il releve infiniment la Divine Majeſté. Sa foy en elle-même eſt donc conforme au jugement que Dieu porte de nous & de ſes divines perfections. Ainſi elle adore Dieu parfaitement : puis que par ces jugemens veritables, & conformes à ceux que Dieu porte de luy-même, elle met l'eſprit dans la ſituation la plus reſpectueuſe où il puiſſe être en preſence de ſon infinie Majeſté. Mais, dites-vous, la plûpart des Chrêtiens n'y entendent point tant de fineſſe. Ils vont à Dieu tout ſimplement. Ils ne s'apperçoivent ſeulement pas qu'ils ſont dans cette union ſi reſpectueuſe. Je vous l'avouë. Ils ne le ſçavent pas tous de la maniere dont vous le ſçavez. Mais ils ne laiſſent pas d'y être. Et Dieu voit fort bien qu'ils y ſont, du moins, dans la diſpoſition de leur cœur. Ils abandonnent à Jeſus-Chriſt qui eſt à leur tête, & qui porte la parole, de les preſenter à Dieu dans l'état qui leur convient. Et Jeſus-Chriſt qui les regarde comme ſon peuple, comme les membres de ſon propre corps, comme unis à luy par leur charité & par leur foy, ne manque pas de

parler pour eux, & de prononcer hautement ce qu'ils ne ſçauroient exprimer. Ainſi tous les Chrêtiens dans la ſimplicité de leur foy, & la preparation de leur cœur, adorent inceſſamment par Jeſus-Chriſt, d'une adoration tres-parfaite & tres-agreable à Dieu, tous ſes attributs divins. Il n'eſt pas neceſſaire, Ariſte, que nous ſçachions exactement les raiſons de nôtre foy, j'entens les raiſons que la Metaphyſique peut nous fournir. Mais il eſt abſolument neceſſaire que nous la profeſſions : de même qu'il n'eſt pas neceſſaire que nous concevions diſtinctement ce qui fait la moralité de nos œuvres, quoy qu'il ſoit abſolument neceſſaire que nous en faſſions de bonnes. Je ne croy pas cependant que ceux qui ſe mêlent de philoſopher, puiſſent employer leur temps plus utilement, que de tâcher d'obtenir quelque intelligence des veritez que la foy nous enſeigne.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il n'y a point de plaiſir plus ſenſible, ou du moins de joye plus ſolide, que celle que produit en nous l'intelligence des veritez de la foy.

THEOTIME. Ouy dans ceux qui ont beaucoup d'amour pour la Religion, & dont le cœur n'eſt point corrompu. Car il y a des gens à qui la lumiere fait de la peine. Ils ſe fâchent de voir ce qu'ils voudroient peut-être qui ne fuſt point.

THEODORE. Il y a peu de ces gens-là, Theotime. Mais il y en a beaucoup qui apprehendent, & avec raiſon, qu'on ne tombe dans quelque erreur, & qu'on n'y entraîne les autres. Ils ſeroient bien aiſes qu'on éclairciſt les matieres, & qu'on défendiſt la Religion. Mais comme on ſe défie naturellement de ceux qu'on ne connoît point, on craint, on s'effraye, on s'anime, & on prononce enſuite des jugemens de paſſion, toûjours injuſtes & contraires à la charité.

Cela fait taire bien des gens, qui dévroient peut-être, parler & de qui j'aurois appris de meilleurs principes que ceux que ie vous ay proposez. Mais souvent cela n'oblige point au silence ces Auteurs étourdis & temeraires, qui publient hardiment tout ce qui leur vient dans l'esprit. Pour moy, quand un homme a pour principe, de ne se rendre qu'à l'évidence & à l'autorité; quand ie m'apperçois qu'il ne travaille qu'à chercher de bonnes preuves des dogmes reçus, ie ne crains point qu'il puisse s'égarer dangereusement. Peut-être tombera-t-il dans quelque erreur. Mais que voulez-vous? Cela est attaché nôtre miserable condition. C'est bannir la Raison de ce monde, s'il faut être infaillible pour avoir droit de raisonner.

ARISTE. Il faut, Theodore, que ie vous avouë de bonne foy ma prévention. Avant nôtre entre-vûë i'étois dans ce sentiment, qu'il falloit absolument bannir la Raison de la Religion, comme n'étant capable que de la troubler. Mais ie reconnois presentement, que si nous l'abandonnions aux ennemis de la foy, nous serions bien-tôt poussez à bout, & décriez comme des brûtes. Celuy qui a la Raison de son côté, a des armes bien puissantes pour se rendre maître des esprits. Car enfin nous sommes tous raisonnables, & essentiellement raisonnables. Et de pretendre se dépoüiller de sa raison, comme on se décharge d'un habit de ceremonie, c'est se rendre ridicule, & tenter inutilement l'impossible. Aussi dans le temps que ie décidois qu'il ne falloit iamais raisonner en Theologie, ie sentois bien que i'exigeois des Theologiens ce qu'ils ne m'accorderoient iamais. Je comprens maintenant, Theodore, que ie donnois dans un excés bien dangereux, & qui ne faisoit pas beaucoup d'honneur à nôtre sainte Religion, fondée par la Souveraine Raison, qui s'est accommodée à nous,

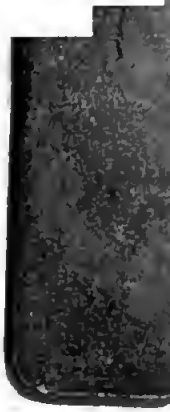
afin de nous rendre plus raiſonnables. Il vaut mieux s'en tenir au temperamment que vous avez pris, d'appuyer les dogmes ſur l'autorité de l'Egliſe, & de chercher des preuves de ces dogmes dans les pricipes les plus ſimples & les plus clairs que la Raiſon nous fourniſſe. Il faut ainſi faire ſervir la Metaphyſique à la Religion, (car de toutes les parties de la Philoſophie il n'y a gueres que celle-là qui puiſſe luy être utile) & répandre ſur les veritez de la foy cette lumiere qui ſert à raſſûrer l'eſprit, & à le mettre bien d'accord avec le cœur. Nous conſerverons par ce moyen la qualité de raiſonnables, nonobſtant nôtre obeïſſance & nôtre ſoûmiſſion à l'autorité de l'Egliſe.

THEODORE. Demeurez ferme, Ariſte, dans cette penſée: toûjours ſoûmis à l'autorité de l'Egliſe, toûjours preſt de vous rendre à la Raiſon. Mais ne prenez pas les opinions de quelques Docteurs, de quelques Communautez, & mêmes d'une nation entiere, pour des veritez certaines. Ne les condamnez pas non plus trop legerement. A l'égard des ſentimens des Philoſophes, ne vous y rendez jamais entierement, que lors que l'évidence vous y oblige & vous y force. Je vous donne cet avis, afin de guerir le mal que je pourrois avoir fait; & que ſi j'ay eu le malheur de vous propoſer comme veritables des ſentimens peu certains, vous puiſſiez en reconnoître la fauſſeté en ſuivant ce bon avis, cet avis ſi neceſſaire, & que je crains fort d'avoir ſouvent negligé.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ.

F.S.



LEGATORIA A. PANDIMIGLIO
1971
ROMA